[par les frères Parfaict]

48

HISTOIRE
DE L'ANCIEN
THÉATRE ITALIEN.

HISTOIRE
DE L'ANCIEN
THÉATRE ITALIEN

HISTOIRE

DE L'ANCIEN

THÉATRE ITALIEN,

DEPUIS SON ORIGINE

EN FRANCE,

Jusqu'à sa Suppression en l'Année 1697.

SUIVIE

DES EXTRAITS OU CANEVAS des meilleures Piéces Italiennes qui n'ont jamais été imprimées.

Par les AUTEURS de l'Histoire du Théatre François.

A PARIS,

Chez LAMBERT, Libraire, ruë & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LIII.

PRÉFACE.

AU lieu d'une Préface modeſtement orgueilleuſe pour l'ouvrage, qu'on annonce toujours comme un morceau ſupérieur en ſon genre, ſans oublier l'Auteur, dont les recherches ont été conſidérables, & le travail très-pénible; il nous paroît plus en place d'employer la ſimple vérité. Nous annonçons donc de bonne foi, que l'*Hiſtoire de l'Ancien Théatre Italien*, que nous donnons aujourd'hui, eſt preſque toute dûe à Monſieur *Gueullette*, Subſtitut de Monſieur le Procureur du Roi, au Châtelet de Paris, qui, pour ſa propre ſatisfaction,

a rassemblé la plus grande partie des matériaux qui la composent, & qui a bien voulu nous les communiquer. Voici ce qui y donna lieu.

Au commencement de l'année 1750. il parut une brochure *in-8°* d'environ cent pages d'impression, intitulée : *Tables Alphabétiques & Chronologiques des piéces répréſentées ſur l'Ancien Théatre Italien, depuis ſon établiſſement juſqu'en 1697. qu'il a été fermé, avec des remarques ſur ces piéces, &c.* & voici tout ce que renferme cette brochure. Cinq ou ſix paſſages tirés du *Mercure Galant*, qui n'indiquent que le titre des piéces, ſans entrer dans aucun détail ſur le ſujet, ou ſur les ſcénes qui peuvent en avoir cauſé la réuſſite. Enſuite des eſpéces d'extraits des ſcénes ou des comédies Françoiſes contenues dans les ſix volumes du *Théatre de Ghérardi*, dont

il s'eſt fait un ſi grand nombre d'éditions tant en France que dans les pays étrangers.

Ce n'eſt point un eſprit de critique qui nous fait rendre compte de cette brochure ; au contraire nous croyons qu'on doit ſçavoir gré à ſon auteur de ſa bonne volonté ; on en voit la preuve à la tête de ſon ouvrage, où il rapporte quelques faits hiſtoriques ſur les troupes des Comédiens Italiens qui parurent en France depuis 1577. juſqu'à leur ſuppreſſion en 1697. il eſt vrai que ces faits ne ſont pas conſidérables, qu'ils n'ont aucune liaiſon chronologique, que les plus importans y ſont omis, & qu'ils ſont peu exacts ; mais tels qu'ils ſont il paroît qu'ils ont coûté bien des ſoins à celui qui les a raſſemblés.

Ce fut en parlant de cette brochure, avec M. *Gueullette*, qu'il nous apprit qu'il avoit des

faits beaucoup plus considérables & plus vrais sur les differentes pérégrinations des troupes des Comédiens Italiens en France, & d'autres bien singuliers sur les Acteurs & Actrices qui avoient composé ces troupes ; qu'à ce recueil il avoit joint un manuscrit Italien du célébre *Dominique Biancolelli*, qui avoit représenté avec tant de réputation le personnage d'Arlequin, lequel contenoit le canevas des piéces, où cet acteur avoit paru depuis environ son arrivée en France jusqu'en 1680. (*a*) ajoûtant que de ce manuscrit qu'il avoit traduit en François, & les remarques historiques dont il nous

(*a*) Voici une espece de note que M. *Gueulette* a mis au commencement de sa traduction du *Senario*, ou *recueil de Scenes Italiennes, exécutées par Dominique Biancolelli*. » Après le décès de Pierre-François Bianco-» lelli, connu sous le nom de *Dominique*,

avoit parlé, il étoit prêt de nous en donner la communication, pour en compoſer une Hiſtoire de l'*Ancien Théatre Italien*. Sans

» aux ſpectacles de l'Opera Comique, & qui » débuta au nouveau Théâtre Italien, le 11 » Octobre 1717. (où il fut reçu pour le per- » ſonnage de Trivelin,) on me fit préſent » d'un manuſcrit Italien *in*-4°. de la main » du Sr. Dominique ſon pere. Ce manuſcrit » eſt un recueil qu'il avoit fait des Scenes qui » lui étoient perſonnelles, & qu'il exécutoit » à l'impromptu dans les piéces, qui de ſon » tems, étoient repréſentées par la troupe » dans laquelle il jouoit, ſous le maſque » d'Arlequin. Il auroit été à ſouhaiter pour » la ſatisfaction du lecteur, que Dominique » nous eût laiſſé les argumens entiers de ces » Comédies; mais comme il n'écrivoit rien » que pour lui-même, qu'il connoiſſoit ces » piéces à fond, & qu'il n'avoit qu'à jetter » un coup d'œil ſur ſon manuſcrit pour être » au fait de ſes Scenes, il n'a pas jugé à pro- » pos d'en faire davantage: c'eſt ce manuſ- » crit qui contient des choſes aſſez curieuſes, » que je m'étois d'abord propoſé en m'amu- » ſant de traduire littéralement; mais après » l'avoir lû avec beaucoup d'attention, & » connu qu'il y avoit infiniment de répé- » titions & de doubles emplois, j'ai pris le » parti d'en retrancher ce qui étoit totale- » ment inutile.

qu'on en avertisse le lecteur, il peut juger aisément que notre acceptation, & nos remercimens suivirent de près l'offre obligeante de M. *Gueullette*.

Nous avons donc fait usage du manuscrit sur l'origine, les progrès & l'extinction de l'*Ancien Théatre Italien*, ainsi que des anecdotes qui regardent les Acteurs & les Actrices de ce même théatre, sans autres changemens que la différence nécessaire entre un ouvrage qu'on produit en public, & celui qu'on consacre au cabinet. A la vérité on y a joint nombre de faits qui n'étoient pas venus à la connoissance de son premier auteur, & des dates importantes qui jettent un grand jour sur cet ouvrage.

A l'égard du *Sénario*, ou Recueil des scénes jouées par *Dominique*, il a fallu presque le refondre ; cet Acteur n'a donné l'idée du sujet des piéces où il jouoit,

qu'autant qu'elle étoit néceſſaire à ſes ſcénes, de ſorte qu'il faut ſuppléer à la plûpart de ſes canévas ; de plus il regne dans tout ſon manuſcrit une uniformité qui auroit ſans doute déplu au lecteur. Dominique ſe raconte toujours ce qu'il fait. L'exemple ſuivant fera ſentir toute l'étendue de ce défaut.

LA DOUBLE JALOUSIE (*a*).

Comédie en trois Actes.

« J'ouvre la ſcéne avec Octave, »mon Maître; m'appercevant qu'il »eſt fort inquiet, je lui dis : mon » cher maître, vous êtes mélan- » colique, vous n'avez pas de » confiance en moi, vous ſçavez » pourtant que c'eſt ſur les plaines » les plus hautes que l'on pêche » le corail, que c'eſt dans la mer

(*a*) Voyez la page 131. de cette Hiſtoire.

» la plus profonde que l'on trouve
» les mines de diamans, que c'eſt
» dans les foureaux les moins or-
» nés que l'on voit ſouvent les
» meilleures lames : imaginez-
» vous donc que je ſuis ce fou-
» reau, où il y a une bonne épée
» pour vous ſervir : eſt-ce que
» vous craignez que le peuple
» d'Iſrael (les Fripiers) ne vien-
» nent vous reprendre vos habits ?
» Octave ſoupire, & me dit : ah !
» Arlequin, je ſuis amoureux.
» Je lui répons, eh bien, je le
» ſuis auſſi, eſt-ce que votre maî-
» treſſe eſt une Lucréce ? j'ajoûte
» quelques diſcours pour encou-
» rager mon maître.

» Dans le moment Eularia
» arrive ; Octave demeure inter-
» dit : je prens la parole, & après
» avoir demandé excuſe de la bê-
» tiſe de mon maître, je lui fais
» en ſon nom, un compliment
» ridicule. Octave & Eularia par-
» lent enſemble, je me mêle de

» la converſation, & prenant pour
» moi les diſcours gracieux qu'Eu-
» laria adreſſe à Octave, j'y ré-
» pond par des extravagances. Eu-
» laria quitte enfin la ſcéne,
» pour faire place à Cinthio, qui
» arrive tranſporté de fureur; il
» ſe proméne à grands pas ſur le
» théatre; je ſuis ſaiſi de crainte
» & je veux fuir; je dis à Octa-
» ve que je vais l'attendre à l'hô-
» tellerie: mais pendant que je
» tourne la tête, Octave ſort,
» & je ſuis arrêté par Cinthio,
» qui me prend par le bras. Ma
» frayeur redouble: je fais un
» *imbroglio*, à la faveur duquel
» je m'échappe, & je vais rejoin-
» dre mon maître, qui a rendez-
» vous avec Eularia, &c.

Il n'eſt pas douteux que la continuité de cette narration, n'eût beaucoup ennuyé; on a pris le parti de compoſer ces extraits en forme de reçit de ce qui ſe paſſe ſur le théatre à la repréſentation;

cette route est déja toute tracée dans les Journaux & dans les Mercures, & on se flatte qu'elle ne sera pas désaprouvée dans cet Ouvrage.

Au reste, quoiqu'on eût des matérieux pour continuer ces extraits ou canevas jusqu'en 1680. on a cru devoir terminer ce volume en 1674. dans la crainte de porter jusqu'à la satieté la curiosité du lecteur. Cependant si notre délicatesse lui paroissoit mal fondée, nous sommes prêts d'en donner la continuation, & qui sera d'autant plus curieuse, qu'au manuscrit de Dominique, nous en avons joint un second, trouvé après la mort d'un homme de lettres; & ce second manuscrit renferme une vingtaine de canevas, scéne par scéne de piéces qui ne sont point dans celui de Dominique.

TABLE

Des extraits du canevas des piéces Italiennes, contenues dans ce volume.

LA Double Jalouſie. Page 131.
Les Morts vivans. 136.
La Fille déſobéiſſante. 145.
Le Dragon de Moſcovie. 154.
Les trois Voleurs découverts. 161.
Le Capricieux. 167.
Le Cœur me fait mal. 178.
Le Baron Allemand. 184.
Les Quatre Arlequins. 192.
La Hotte. 205.
Le Medecin Volant. 215.
Les trois feints Turcs. 225.
L'Amour ne veut point de Rivaux. 231.
Les deux Arlequins. 238.
L'Innocence perſécutée. 245.
Les Tapis. 252.
Les Maiſons dévaliſées. 260.
Le Feſtin de Pierre. 265.
La ſuite du Feſtin de Pierre. 280.
Arlequin crû Prince. 284.

Arlequin Larron, Prévôt & Juge. 293.
Les Engagemens du Hazard. 297.
Le Maître Valet. 301.
Le Régal des Dames. 307.
Le Théatre sans Comédie, ou *Les Comédiens Juges & Parties.* 325.
Le Remede à tous maux. 343.
Les Métamorphoses d'Arlequin. 356.
Le Soldat par vengeance. 361.
Le Monde renversé, ou *Arlequin jouet de la Fortune.* 373.
Le Gentilhomme Campagnard, ou *Les Débauches d'Arlequin.* 379.
Arlequin Esprit Follet. 386.
Le Collier de Perles. 388.
Arlequin Roi par hazard. 405.
La suite du Festin de Pierre. 411.
Arlequin Soldat & Bagage. 414.
Le Baron de Fœneste. 420.
Le Triomphe de la Médecine. 436.
A Fourbe, Fourbe & demi. 447.

Fin de la Table.

LE

HISTOIRE
DE L'ANCIEN
THEATRE ITALIEN,
DEPUIS SON ORIGINE en FRANCE jusqu'à sa suppression en l'Année 1697.

CE n'est que vers le milieu du dernier siécle, qu'une troupe de Comédiens Italiens fut fixée à Paris; avant ce tems, ces Comédiens ne venoient en cette ville que de loin en loin, & n'y faisoient qu'un séjour d'un ou de deux ans. La premiere époque de l'arrivée d'une troupe Italienne en France, est annoncée dans les Mémoires de M. de l'Etoile, dans les termes suivans.

(1) « En Février 1577, les Comédiens

(1) Tom. I. p. 78.

» Italiens appellés *Gli-Géloſi*, que le » Roi Henri III. avoit fait venir de » Veniſe, & deſquels il avoit fait » payer la rançon, ayant été pris par » les huguenots, commencérent à » jouer leurs comédies dans la ſalle » des Etats de Blois, & leur permit » le Roi de prendre *demi Teſton* (1) » de ceux qui viendroient les voir » jouer.

(2) »Le dimanche 19 Mai, (1577) ces » mêmes Comédiens commencérent » à jouer leurs comédies en l'hôtel du » *Petit-Bourbon*, (rue des Poulies) » à Paris. Ils prenoient de ſalaire » *quatre ſols* par perſonnes; & il y » avoit un tel concours & affluence » de peuple, que les quatre meilleurs » prédicateurs de Paris n'en avoient » pas autant quand ils prêchoient.

(3) » Le ſamedi, 27 Juillet ſuivant, » ces Comédiens Italiens, après avoir » préſenté à la Cour de Parlement, » lettres patentes, par eux obtenues » du Roi, afin qu'il leur fût permis » de jouer, (nonobſtant les défenſes

(1) Le teſton valoit 19 ſ. 6 d. ainſi le demi teſton valoit 9 ſ. 9 d.
(2) Idem. pag. 79.
(3) Id. pag 81.

» de la Cour du 26 Juin précedent) » furent renvoyés par fin de non re- » cevoir, & défenſes à eux faites de » plus obtenir, & préſenter de telles » lettres, ſous peine de dix mille livres » pariſis d'amende applicable à la boëte » des pauvres.

(1) » Malgré ces défenſes, au com- » mencement du mois de Septembre » ſuivant, ils recommencérent à jouer » leurs comédies en l'hôtel du *Petit-* » *Bourbon*, comme auparavant, par » la juſſion expreſſe du Roi. »

Cette premiére troupe de Comédiens Italiens à Paris n'y reſta pas long-tems : les troubles qui agiterent alors le Royaume, & principalement la capitale, n'étoient pas favorables aux ſpectacles.

En 1584 : il parut une ſeconde troupe de Comédiens Italiens à Paris, & une troiſiéme en 1588 : (2) mais les auteurs qui ont fait mention de ces differentes troupes Italiennes, n'ont point marqué les noms des acteurs & actrices qui les compoſoient, ni les

(1) Idem. pag. 82.

(2) Voyez l'Hiſtoire du Théatre François, tome III. p. 236 & 237. & la notte de la page 236.

titres & les ſujets des piéces qu'ils repréſenterent.

(1) « Henri IV. dans une expédition » qu'il fit en Savoye, amena avec lui » une troupe de Comédiens Italiens, » qui s'en retournérent un an ou deux » après. »

Isabelle Andreïni, excellente Comédienne, (2) femme de beaucoup d'eſprit, de l'Académie des *Intenti* (des attentifs) de Florence, & dont on a des ouvrages imprimés, Iſabelle Andreïni, dis-je, étoit de cette troupe. On en trouve la preuve dans les vers ſuivans, qu'*Iſaac du Ryer*, lui adreſſa, pour l'engager, au nom du public, à reſter à Paris.

A Isabelle, Comédienne (3).

Je ne crois point qu'Iſabelle
Soit une femme mortelle,

(1) Note de M. Riccoboni le pere.

(2) La gracieuſe Iſabelle Andreïni, l'ornement le plus brillant de la ſcéne & du théatre; autant recommandable par ſa vertu que par ſa beauté, a illuſtré la profeſſion de Comédien, de façon que tant que le monde durera, & juſqu'à la fin des ſiécles, le nom de la célebre Iſabelle Andreïni ſera en vénération. *La Place Univerſelle de Thomas Garzon*, p. 742.

(3) Le tems perdu d'Iſaac du Ryer, p. 65.

C'eſt plutôt quelqu'un des Dieux
Qui s'eſt déguiſé en femme,
Afin de nous ravir l'ame,
Par l'oreille & par les yeux.

Se peut-il trouver au monde
Quelqu'autre humaine faconde,
Qui la ſienne oſe égaler ?
Se peut-il dans le ciel même
Trouver de plus douce crême
Que celle de ſon parler.

Mais outre qu'elle s'attire
Toute ame par ſon bien dire,
Combien d'attraits & d'amours,
Et d'autres graces céleſtes,
Soit au viſage, ou aux geſtes,
Accompagnent ſes diſcours ?

Divin eſprit, dont la France
Adorera l'excellence
Mille ans après ſon trépas ;
(Paris vaut bien l'Italie)
L'aſſiſtance te ſupplie,
Que tu ne t'en aille pas.

Un autre Poëte, contemporain d'Iſaac du Ryer, adreſſa le Sonnet ſuivant à la même Iſabelle Andreïni.

A la Seignora ISABELLA ANDREINI.

SONNET (1).

O ſiécle bien heureux, qui jouït favorable
Du bien, par qui nos maux tous les jours ſont diſtraits,
Dont la bouche & les yeux jettent de ſi doux traits,
Que qui moins les reſſent eſt le plus miſérable.

Le renom d'Iſabelle errant inévitable
Nous peut ravir le ſens de loin comme de près;
Bref on ne ſauroit voir, touché de ſes attraits,
Rien de plus admiré, ni de plus admirable.

C'eſt une autre Sapho, qui peut avec ſes vers,
Donner luſtre à ſon ſexe, enflammer l'univers
Et faire écrire amour des plumes de ſon aîle.

Donc eſprits que Daphné couronne de ſes bras,
Afin de vivre au monde affranchis du trépas,
Pour oracle & pour muſe invoquez ISABELLE.

(1) Œuvres de S. G. de la Roque, p. 380.

Le mari d'Iſabelle Andreïni, étoit Comédien, & jouoit le rolle de *Capitan*, ſous le nom de *Spavento* (l'épouvente.) Reprenons preſentement la note de M. Riccoboni le pere.

« Louis XIII. dans l'enfance du Dauphin (depuis Louis XIV.) fit venir » une troupe Italienne, qui s'en retourna l'année ſuivante; cela ſe fit » pluſieurs fois, ainſi qu'*Adrien* & » *Bertrame*, (deux célébres Acteurs » d'Italie) nous l'aſſurent dans leurs » ouvrages. » (1)

En l'année 1645 il y avoit une troupe de Comediens Italiens à Paris, 1645. que le Cardinal Mazarin avoit fait venir, & qui jouoit au Petit-Bourbon. Nous tirons la preuve de ce dernier fait, d'une piéce qui fut re-

(1) » Il eſt néceſſaire de ſavoir qu'avant l'année 1660: la troupe des Comédiens Italiens n'étoit pas » ſtable à Paris; on faiſoit venir ces Comédiens, on » payoit leur voyage: ils reſtoient à Paris, ou à la » ſuite de la Cour; & après quelques années, on » leur donnoit une ſomme pour ſatisfaire aux frais » de leur retour. C'eſt un fait qui m'a été confirmé » par M. Riccoboni le pere, qui le tenoit de ces » Comédiens d'Italie, dont les peres & meres, ou » parens étoient auſſi venus en France: & qu'Au» rélia & Scaramouche, entr'autres (dont on parlera » inceſſament) avoient fait pluſieurs fois le voyage. » *Note de M. Gueullette.*

préſentée ſur ce théatre, dont voici
1645. le titre :

« Explication des décorations de » théatre, & les Argumens de la piéce » qui a pour titre LA FOLLE SUPPOSÉE » (*LA FINTA PAZZA.*) Ouvrage du » Seigneur *Giulio Strozzi*, très-illuſtre » Poëte Italien, qui ſe doit repréſen- » ter par la grande Troupe Royale des » Comédiens Italiens, entretenus par » ſa Majeſté, dans le Petit-Bourbon, » par le commandement de la Reine » mere, du Roi Très-Chrétien (Louis » XIV.) imprimé à Paris en Novem- » bre M. DC. XXXXV. »

Cet argument & explication de la *Folle ſuppoſée*, eſt adreſſée par le ſieur *Giuli Bianchi*, (il ſigne *Bianqui*) à M. *Cinthi Tandelli*, à Orleans, lequel *il invite à venir aſſiſter à cette magnifique repréſentation.*

Dans l'extrait du privilége pour l'impreſſion de cet argument, il eſt marqué : « qu'il eſt permis au ſieur *Jacomo* » *Torelli da Fano*, de faire imprimer » en François, l'explication des déco- » rations du théatre, enſemble les ar- » gumens de *la Folle ſuppoſée*, faits » en Italie par le ſieur Torelli. »

Cette piéce étoit en partie décla-

mée, & en partie chantée; c'eſt ce que l'on peut voir à la page 6. de l'imprimé, où l'on lit : « Flore ſera » repréſentée par la gentille & jolie » *Louiſe Gabrielle Locatelli*, dite Lucile, qui, avec ſa vivacité fera connoître qu'elle eſt une vraie lumiére » de l'harmonie. » 1645.

Page 7 il eſt dit : « cette ſcéne ſera » chantée, & Thétis ſera répréſentée » par la ſignora *Giula Gabrielli*, nommée Diane, laquelle à merveille fera » connoître ſa colére & ſon amour. »

Même page : « Le prologue de cette » piéce ſera exécuté par la très-excellente *Marguerite Bartolaſti*, dont la » voix eſt ſi raviſſante, (dit l'auteur » de l'argument) que je ne puis la » louer aſſez dignement. »

Enſuite on lit : *Nota*. Cette ſcéne » ſera toute ſans muſique ; mais ſi » bien repréſentée, qu'elle fera preſque » oublier l'harmonie paſſée. »

Le premier acte de cette piéce eſt terminé par un ballet danſé par » quatre ours, & quatre ſinges, leſquels » au ſon de petits tambours font une » plaiſante danſe. »

Page 13 : » Et paroiſſent des autruches, leſquelles s'abaiſſant à une fon-

„ taine pour boire, forment une dan-
1645. „ ſe, & c'eſt-là la fin du ſecond acte. „

Voici l'argument de la huitiéme & derniére ſcéne du troiſiéme acte.

" Nycoméde reconnoît Pyrrhus pour „ ſon petit-fils, & cependant arrive „ un Indien, lequel ayant fait la ré- „ vérence au Roi, raconte que parmi „ les marchandiſes qu'il conduiſoit „ dans ſon navire, que la tempête avoit „ ramené dans le port, il y avoit cinq „ perroquets, dont il lui faiſoit offre, „ & les fait apporter dans une cage. „ Au même tems quatre Indiens, font „ un petit bal à la moreſque; enfin „ les perroquets s'envolent des mains „ de leurs maîtres, & les laiſſent dé- „ ſeſpérés de cette perte : après quoi „ s'achéve la piéce, & s'en vont tous „ s'embarquer pour la guerre de „ Troye. „

Le compte qu'on vient de rendre de la piéce de *la Finta Pazza*, conduit naturellement à parler de quelques acteurs qui y repréſenterent, & qui continuerent de jouer à Paris; nous ſuivrons l'ordre d'ancienneté.

SCARAMOUCHE. (1) 1645.

« TIBERIO FIURILLI, naquit à Naples le 7 Novembre 1608 : si l'on en croit l'auteur de la vie de Scaramouche, ce dernier étoit fils d'un Capitaine de Cavalerie ; mais que ce fait soit vrai ou non, il est certain ; & je tiens ceci de Mlle. Baletti, (Flaminia) qui l'avoit entendu dire plusieurs fois de sa grand-mere, très-bonne comédienne, que Tibério Fiurilli, ayant environ vingt-cinq ans, étoit domestique à Naples, de la premiere actrice d'une troupe, qui étoit en réputation, & qu'il y jouoit quelquefois de petits rolles, comme font les gagistes.

La blanchisseuse de la comédienne, chez qui Tibério Fiurilli servoit, ayant dit à celui-ci, que la meilleure amie de sa fille, devoit se marier dans peu de jours, elle l'invita de venir danser à cette noce : au jour marqué, Tibério Fiurilli se rendit au lieu indiqué : l'assemblée étoit nombreuse, on s'y divertit beau-

(1) Tout ce qui est guillemeté dans cet article, nous a été communiqué par M. Gueullette.

1645. „ coup, & Fiurilli ne fut pas des der-
„ niers à ſe ſignaler à cette fête, où il
„ mangea avec un grand appétit, &
„ but un peu plus que de meſure. Après
„ avoir danſé avec la fille de la blan-
„ chiſſeuſe, qui étoit fort jolie, pouſſé
„ par un tranſport d'amour & de vin,
„ il l'embraſſa fort vivement, malgré
„ la réſiſtance que cette jeune fille y ap-
„ porta. Comme cette eſpéce de vio-
„ lence, eſt en Italie une inſulte, qui
„ ne peut ſe réparer que par le mariage;
„ la blanchiſſeuſe vint le lendemain,
„ avec les principales perſonnes de ſa
„ famille, chez la maîtreſſe de Fiu-
„ rilli, & fit à ce dernier des reproches
„ fort vifs ſur ce qui s'étoit paſſé la veil-
„ le : Fiurilli ne ſe reſſouvenoit pas de
„ ſon imprudence, mais cette femme
„ la lui ayant rappellée, & en même
„ tems menacé d'en porter ſa plainte
„ en juſtice, s'il ne réparoit pas l'hon-
„ neur de ſa fille, Fiurilli ſuivit le
„ conſeil de l'actrice qu'il ſervoit, &
„ épouſa la jeune blanchiſſeuſe.

„ Quelque tems après Fiurilli & ſa
„ femme entrérent dans une troupe
„ de comédiens, celle-ci pour les ſou-
„ brettes, ſous le nom de *Marinette*,
„ & lui prit le rolle de *Scaramouche*,

„ (que l'auteur de ſa vie dit être de
„ l'invention de cet acteur.) Et comme 1645.
„ la nature l'avoit doué d'un talent
„ ſuperieur pour ce genre de profeſ-
„ ſion, & que juſqu'alors il n'avoit
„ pas été à portée de la mettre au grand
„ jour; il ſe fit bientôt connoître pour
„ le plus parfait pantomime de toute
„ l'Italie. Après en avoir parcouru les
„ plus fameuſes villes, Fiurilli vint en
„ France ſous le regne de Louis XIII,
„ vraiſemblablement avec une troupe
„ que ce Prince y avoit appellée, & y
„ fut extrêmement goûté. (1)

(1) A l'acte ſecond, ſcene 7. de la Comédie de *Colombine Avocat pour & contre*, Ghérardi ajoûte la note ſuivante au ſujet de Scaramouche. « Scaramou-» che après avoir racommodé tout ce qu'il y a dans » la chambre, prend ſa guittare, s'aſſied ſur un fau-» teuil, & joue en atrendant que ſon maître arrive: » Paſcariel vient tout doucement derriére lui, & par » deſſus ſes épaules bat la meſure; ce qui épouvante » terriblement Scaramouche. En un mot, c'eſt ici où » cet incomparable Scaramouche qui a été l'ornement » du théatre, & le modéle des plus illuſtres comé-» diens de ſon tems, qui avoient appris de lui cet » art ſi difficile & ſi néceſſaire aux perſonnes de leur » *caractére*, de remuer les paſſions, & de les ſavoir » bien peindre ſur le viſage; c'eſt, dis-je, où il faiſoit » pâmer de rire pendant un gros quart d'heure, dans » une ſcéne d'épouvente, où il ne proféroit pas un » ſeul mot. Il faut convenir auſſi que cet excellent » Acteur poſſedoit à un ſi haut degré de perfection » ce merveilleux talent, qu'il touchoit plus de » cœurs par les ſeules ſimplicités d'une pure nature,

„ M. Ricoboni le pere, raconte un
1645. „ fait aſſez ſingulier de Scaramouche,
„ qui, ainſi qu'*Aurélia* (actrice Italien-
„ ne) jouoit la comédie à Paris ſous
„ le regne de Louis XIII. vers 1640:
„ cette actrice qui avoit infiniment
„ d'eſprit, étoit fort conſidérée de la
„ Reine, qui aimoit pareillement Sca-
„ ramouche. Un jour qu'ils étoient
„ l'un & l'autre dans la chambre du
„ Dauphin, (depuis Louis XIV.) la
„ Reine préſente : ce prince qui avoit
„ alors environ deux ans, étoit de très-
„ mauvaiſe humeur, & rien ne pou-
„ voit calmer ſes pleurs & ſes cris.
„ Scaramouche prit la liberté de dire,
„ que ſi Sa Majeſté vouloit permettre
„ qu'il prît M. le Dauphin entre ſes

» que n'en touchent d'ordinaire les orateurs les plus » habiles, par les charmes de la rhétorique la plus » perſuaſive. Ce qui fit dire un jour à un grand Prince, » qui le voyoit jouer à Rome : *Scaramuccia e dite* » *gran-coſe. Scaramouche ne parle point, & il dit les* » *plus belles choſes du monde.* Et pour lui marquer » l'eſtime qu'il faiſoit de lui, la comédie étant finie, » il le manda, & lui fit préſent du caroſſe à ſix che- » vaux dans lequel il l'avoit envoyé querir. Il a tou- » jours été les délices de tous les Princes qui l'ont » connu, & notre invincible Monarque ne s'eſt ja- » mais laſſé de lui faire quelque grace. J'oſe même » me perſuader que s'il n'étoit pas mort, la troupe » ſeroit encore ſur pied, &c. » (Théatre Italien de Ghérardi, édition de 1700.

„ bras, il se flattoit de l'appaiser. La
„ Reine le permit, & Scaramouche fit 1645.
„ alors au Prince des grimaces & des
„ figures si plaisantes, que cet inimita-
„ ble pantomime, fit non seulement
„ cesser ses cris, mais qu'il lui excita
„ l'envie de rire. Enfin après une scéne
„ des plus comiques, & qui réjouit
„ extrêmement la Reine : le Dauphin
„ satisfit un besoin qu'il eut dans le
„ moment, sur les mains & l'habit de
„ Scaramouche, ce qui redoubla les
„ éclats de rire de la Reine, & de tou-
„ tes les Dames & des Seigneurs, qui
„ étoient alors dans l'appartement.

„ Scaramouche pouvoit avoir dans
„ ce tems trente-deux à trente-trois
„ ans : & tous les soirs qu'il venoit à
„ la Cour, il avoit ordre de se rendre
„ chez le Dauphin, qu'il amusoit infi-
„ niment, & qui l'aimoit beaucoup :
„ en sorte qu'il fut mandé dans tous
„ les tems d'Italie, quand on faisoit
„ venir une troupe de comédiens.

„ Louis XIV. prenoit plaisir à rap-
„ peller à Scaramouche la scéne origi-
„ nale qu'on vient de rapporter, &
„ rioit beaucoup aux figures que ce
„ grand comédien faisoit en racon-
„ tant cette aventure.

1645. Vers la fin du mois de Septembre 1658 : Scaramouche étant parti de Paris, pour retourner en Italie, le bruit courut que cet acteur avoit péri en paſſant le Rhône. Loret, auteur d'une gazette en vers, qui paroiſſoit toutes les ſemaines ; Loret, dis-je, ne manqua pas de rapporter cet événement : & voici de quelle façon il l'annonça.

Muſe Hiſtorique, du 11. *Octobre* 1659.

O vous, Bourgeois & Courtiſans,
Qui faites cas de gens plaiſans,
O tous amateurs du théatre,
Dont moi-même ſuis idolâtre,
Sanglotez, pleurez, ſoupirez,
Peſtez, criez & murmurez :
Tranſportez d'une humeur chagrine,
Plombez de coups votre poitrine,
Devenez mornes, ſerieux,
Arrachez-vous barbe & cheveux,
Egratignez-vous le viſage,
De tout plaiſir perdez l'uſage,
Accuſez hautement le ſort,
Le fameux *Scaramouche* eſt mort.
Lui, que l'on eſtimoit l'unique
En ſa profeſſion comique,
Qui contrefaiſoit par ſon art,
Si bien le triſte & le gaillard,

Si

Si bien le fou, ſi bien le ſage,
(Bref, tout different perſonnage) 1645.
Qu'on peut dire avec vérité,
Que ſa rare ingénuité,
Et ſa ſcience théatrale,
N'avoit point au monde d'égale.
Enfin cet homme archiplaiſant,
Que par tout on alloit priſant,
(S'il eſt vrai ce que l'on en prône)
A péri vers les bords du Rhône,
Par un torrent d'eau imprevû,
Qui le prenant au dépourvû,
Dans une vallée ou fondriére,
Lui fit perdre vie & lumiére.
Or comme j'aimois icelui,
Sa mort me donnant de l'ennui,
Il faut qu'au fort de ma detreſſe,
Une épitaphe je lui dreſſe.

Epitaphe pour Scaramouche.

Las! ce n'eſt pas dame Iſabeau,
Qui git deſſous ce froid tombeau,
Ni quelqu'autre ſainte Ni-touche:
C'eſt un comique ſans pareil,
Comme le ciel n'eut qu'un ſoleil,
La terre n'eut qu'un Scaramouche.
Alors qu'il vivoit parmi nous,
Il eut le don de plaire à tous,

Mais bien plus aux Grands qu'aux gens
1645. minces ;
Et l'on le nommoit en tous lieux
Le prince des facétieux,
Et le facétieux des Princes.

Au lieu de quantité de fleurs,
Sur ſa foſſe verſons des pleurs ;
Pour moi tout de bon j'en ſoupire :
J'en fais tout franchement l'aveu :
Nous pouvons bien pleurer un peu
Celui qui nous faiſoit tant rire.

Voici le déſaveu de la nouvelle précedente, fait par le même Loret.

Muſe Hiſtorique, du 18 Octobre 1659.

Petits & grands, jeunes & vieux,
Dont le tempérament joyeux,
Aime preſqu'autant qu'un empire,
Les perſonnages qui font rire ;
Ceſſez vos pleurs & vos ſoupirs,
Purgez-vous de vos déplaiſirs,
Sans prendre caſſe ni rhubarbe ;
Ne vous arrachez plus la barbe,
Mettez tous vos chagrins à ſac,
Ne vous plombez plus l'eſtomac,
Au ſort ne faites plus la mouë,
N'égratignez plus votre jouë,

Appaiſez vos cris ſuperflus,
Ne peſtez, ne rognonez plus, 1645.
N'ayez plus le viſage blême
Comme un bateleur de carême;
N'accuſez plus dame Atropos,
Bref, montrez par de gais propos,
Que vous avez l'ame ravie :
Scaramouche eſt encore en vie,
Et cet acident ſuppoſé,
Par qui l'on m'avoit abuſé,
Me comblant de triſteſſe amere,
N'étoit qu'une franche chimere.
Par des ſoins aſſez diligens,
J'ai fait revivre pluſieurs gens,
Qu'on voyoit dans la ſépulture :
Mais, notre Muſe, je vous jure,
[Et je jure la vérité,]
N'en a jamais reſſuſcité
De la plume, ni de la bouche,
De ſi bon cœur que Scaramouche.

Scaramouche avoit laiſſé ſa femme Marinette, (car on ne la connoît que ſous ce nom de théatre) en Italie, & c'étoit pour elle qu'il faiſoit de fréquens voyages en ce pays. Le dernier qu'il fit à ce ſujet fut aſſez long : il partit de Paris en 1667, & n'y revint qu'en 1670 : alors (ſoit que Marinette

fût morte pendant cet intervale de
1645. tems comme il y a grande apparence) il fixa ſon ſejour à paris, & continua de jouer dans la troupe des comédiens du Roi juſqu'à l'âge de 83 ans qu'il ſe retira : mais il ne laiſſa pas de jouir juſqu'à ſa mort de ſa part d'acteur.

Débarraſſé de l'occupation que ſon talent lui avoit donné juſqu'à ſa retraite du theatre, Fiurilli en forma une autre dont il étoit encore bien moins en état de s'acquitter. Il devint amoureux d'une jeune perſonne nommée Mlle. Duval, grande, bien faite & fort jolie, fille d'un domeſtique de M. le premier Préſident du Harlay. Il la demanda en mariage, & l'obtint. Quelques mois ſe paſſerent aſſez tranquillement entre ces nouveaux époux ; mais l'humeur jalouſe & avare de Fiurilli ne put s'empêcher de paroître & d'éclater en differentes occaſions. Peut-être à l'égard de la jalouſie avoit-il quelque lieu de ſe plaindre : la jeune perſonne étoit coquette, & de la coquetterie à la galanterie, avec un mari décrepit, il ne faut faire qu'un très-petit pas. Quoi qu'il en ſoit la femme de Fiurilli, bien éloignée d'écouter, & moins encore de ſouffrir les corre-

ctions de son mari, se retira chez ses parens, & lui intenta un procès en séparation de corps & de bien. Fiurilli de son côté, accusa sa femme d'infidélité conjugale, & demanda qu'elle fût rasée & renfermée dans un couvent. Une pareille affaire ne s'instruit pas en peu de tems, aussi trois ou quatre ans se passerent avant de pouvoir la terminer. Mais la mort de Fiurilli, qui arriva le 7 Décembre 1696, mit les parties d'accord. Il étoit âgé de quatre-vingt huit ans, un mois & un jour, & fut enterré le lendemain huit du même mois à S. Sauveur sa paroisse. 1645.

Fiurilli joignoit à une taille avantageuse une souplesse de corps très-grande; aucun comédien de son genre n'a porté si loin que lui la légéreté, & en même tems la force des sauts pantomimes. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, on l'a vu donner, dans des scénes de théatre, un soufflet avec le pied, avec une dextérité admirable.

L'économie un peu avare de Fiurilli, lui avoit acquis un mobilier considérable, que Silvio Fiurilli son fils, vint recueillir après sa mort.

Pour terminer l'article de ce grand
1645. Comédien, nous croyons devoir joindre ici quatre vers, qui ſe liſent au bas de ſon portrait gravé.

Cet illuſtre Comédien
Atteignit de ſon art l'agréable maniére ;
Il fut le maître de Moliére,
Et la nature fut le ſien.

AURÉLIA, premiere Amoureuſe.

BRIGIDA BIANCHI, femme de N... *Romagneſi*, jouoit les premiéres amoureuſes, ſous le nom d'*Aurélia*. Loret dans ſa Muſe hiſtorique parle d'une Comédie Italienne (1) que cette Actrice compoſa, & qu'elle dédia à la Reine Mere ; ainſi que du préſent que cette Princeſſe fit à *Aurélia*. Voici de quelle façon Loret s'eſt acquitté de ce récit.

Muſe Hiſtorique de Loret, du 31 Mai 1659.

Aurélia Comédienne,
Comédienne Italienne,
Comme elle eſt un fort bel eſprit,
Qui bien parle, & qui bien écrit,

(1) *L'Inganno fortunado o vero l'Amata abborrita*: in-12. *Paris Cramoiſi* 1659.

A fait un préſent à la Reine,
D'un livre ſorti de ſa veine, 1645.
En fort beau langage Toſcan,
Et dont on a fait bien du cancan.
Ce livre eſt une paſtorale
De beauté preſque ſans égale,
Et dont les eſprits délicats,
Feront aſſûrement grand cas,
Etant ſi bien imaginée,
Et de ſi beaux diſcours ornée,
Que pluſieurs ont intention
D'en faire la traduction,
Ayant ſçu que ladite Reine,
A dit qu'elle en vaut bien la peine.

Muſe Hiſtorique de Loret, du 7 Janvier 1659.

Le livre de dame Aurélie
[Un des beaux eſprits d'Italie]
Que la Reine ſi bien reçut
Sur un rapport qui me déçut,
Fut par moi nommé paſtorale,
Dans mon autre lettre verbale;
Mais pour m'être alors mécompté,
Voyez-en le titre à côté. (1)

(1) *L'Inganno Fortunato, Amata* où l'*Aborrita, Comédia bellissima.*

1645. Certainement toute perſonne
Qui ſait cette langue mignonne,
Eſtime fort ce livre là ;
Mais c'eſt trop écrire, hola.

Muſe Hiſtorique de Loret, du 28 Juin 1659.

Pour récompenſer Aurélie,
De la piéce belle & jolie
[Sous le nom de Comédia]
Qu'à la Reine elle dédia,
Cette Princeſſe libérale,
Dont l'ame eſt tout-à-fait Royale,
Au jugement des mieux ſenſés,
Lui fit préſent, ces jours paſſés,
D'une paire, en pendans d'oreilles,
De diamans, beaux à merveilles,
Ouvrage exquis, rare & brillant,
Travaillés des mieux, & valant
[Ainſi que m'a dit certain homme]
De trois cens piſtoles la ſomme.
J'ai vu moi-même ce beau don,
Et je jure par Cupidon,
Vainqueur des plus fameux Monarques,
Que quand je vis ces riches marques
De la gratitude & bonté,
De cette auguſte Majeſté,
Envers ladite Demoiſelle,
J'en fus ravi, pour l'amour d'elle,

Car

Car plus de deux ans il y a
Que j'aime cette Aurélia, 1645.
Pour ſon eſprit & gentilleſſe ;
Et je n'apprens qu'avec triſteſſe,
Qu'icelle doit partir mardi,
Soit devant, ſoit après midi,
Et retourner en diligence,
A Rome, Veniſe, ou Florence
Pour exercer en ce lieu-là,
Les aimables talens qu'elle a.

L'abſence d'Aurélia ne fut pas longue : on voit par la Muſe Hiſtorique de Loret, qu'elle partit de Paris à la fin du mois de Juin, ou au commencement de celui de Juillet 1659 : & elle revint en cette ville en 1660. ſans doute par la nouvelle qu'elle reçût de la mort de Romagneſi ſon mari. Quoi qu'il en ſoit elle continua de jouer à Paris, juſqu'à ſa retraite du théatre, en 1683.

Aurélia accoûtumée au ſéjour de Paris, y fixa ſa demeure, & prit un logement dans la rue S. Denis, proche la communauté du grand ſaint Chaumont ; où elle mourut âgée de quatre vingt dix ans, au mois de Novembre 1703 : c'étoit une fort belle femme,

& qui conſerva juſqu'à la fin de ſes
1645. jours, un grand goût pour la parure, ſur toute ſa perſonne. « Mademoiſelle » Belmont femme du ſieur Belmont, » acteur de ce théatre, ſous le nom » de Léandre, & petit fils d'Aurélia, » Mademoiſelle Belmont dis-je, m'a » aſſuré, (c'eſt M. Gueullette qui par- » le) l'avoir vue dans ſon lit, dont » elle ne ſortoit plus alors, extrême- ,, ment parée, & ſe conformant tou- ,, jours aux modes nouvelles. ,,

TRIVELIN, primo Zani, (premier Intriguant.)

DOMINIQUE LOCATELLI, ſi célébre au théatre ſous le nom de Trivelin, paroît être venu au plutard à Paris en 1645. (1) Comme on ignore totalement la vie privée de cet acteur; il faut ſe contenter de ſavoir par la tradition, que Locatelli a été excellent dans le genre qu'il avoit adopté au théatre, (2) que ce genre étoit celui

(1) Nous en tirons la preuve d'un brevet du Roi, en datte du 21 Janvier 1647 qui accorde » à Do- » minique Locatelli, dit Trivelin, comédien Ita- » lien de Sa Majeſté, la confiſcation du bien du nom- »mé *Laurent*, Italien.

(2) » Mon pere qui étoit né en mars 1649: & eſt » mort âgé de 89 ans, m'a dit avoir vu jouer Lo- » catelli, & que c'étoit un excellent comédien. » Note de M. Gueullette.

d'un intriguant ſpirituel, tantôt valet & tantôt aventurier : qu'il jouoit ſous l'habit & le maſque d'Arlequin, mais qu'il ne portoit point de *batte*, comme ce dernier. 1645.

Locatelli a compoſé en François l'argument de la piéce Italienne, intitulée *Roſaure Imperatrice de Conſtantinople*, qui fut repréſentée au Petit-Bourbon en 1658 : Voici en partie la teneur du privilége qui lui fut accordé à ce ſujet.

« Louis, par la grace de Dieu, &c. » notre cher & bien amé *Dominico* » *Locatelli*, dit *Trivelino*, nous a fait » remontrer que la troupe de nos Co- » médiens Italiens, ayant à repréſen- » ter ſur le théatre une piéce Italienne, » intitulée *Roſaure Impératrice de Con-* » *ſtantinople*, il deſiroit faire impri- » mer quelques feuilles, contenant » l'argument de ladite piéce, qu'il a » compoſé en François, s'il avoit ſur » ce nos lettres, requerant icelles ; à » ces cauſes, &c. Donné à Paris le 21 » jour de Fevrier 1658. »

Locatelli après avoir extrêmement brillé ſur la ſcéne Italienne à Paris, mourut vers la fin du mois de Mars 1671. Voici de quelle façon ſa mort

fut annoncée par Robinet, auteur qui
1645. continua la Muſe Hiſtorique de Loret.

Lettre en vers du 2 Mai 1671.

La Parque ſouvent très-cruelle,
[O juſtes cieux ! quelle nouvelle !]
Par un tour traître & fort vilain,
Nous vient d'enlever Trivelin,
Qui dedans la troupe italique,
Etoit un ſi charmant comique :
Elle a fait ce tour, par dépit
Comme je crois, de maint repit
Qu'il falloit que la mauricaude,
Qui ne veut pas que l'on la fraude,
Accordât, ſans nul doute, à ceux
Qui voyoient ce facétieux,
Lequel leur inſpirant la joye,
Lui raviſſoit ainſi ſa proye.
O vous, qu'il a fait vivre ainſi,
Daignez donc en liſant ceci,
Faire pour lui quelque priére,
C'eſt le moins que vous puiſſiez faire.

Voilà les principaux acteurs qui parurent ſur le théatre du Petit-Bourbon en 1645. A l'égard des trois Comédiennes nommées dans l'argument de *la Finta Pazza*, (Louiſe-

Gabrielli Locatelli, (1) Giulia Gabrielli, & Marguerite Bertolaſſi,) nous n'avons aucun fait ſur leurs perſonnes, & ſur les rolles qu'elles ont pû jouer dans la troupe. 1645.

Paſſons préſentement au début d'une nouvelle troupe Italienne, qui ſemble avoir été preſque toujours ſédentaire à Paris; d'autant que les mêmes acteurs qui parurent alors, ſe trouvent employés dans les piéces qui ſuivirent ce début : c'eſt encore *Loret* qui va rapporter ce fait.

Muſe Hiſtorique de Loret, du 16 Août 1653. 1653.

Une troupe de gens comiques,
Venus des climats Italiques,
Dimanche, (2) dernier, tout de bon,
Firent dans le Petit-Bourbon,

(1) Cette Louiſe-Gabrielli Locatelli, ſemble être la ſœur de Dominique Locatelli, mais ce n'eſt qu'une conjecture. De plus, nos recherches ſur l'ancien théatre Italien, n'ont pu nous donner aucune lumiere à ce ſujet, ni ſur les deux autres actrices ou comédiennes qui parurent dans *La Finta Pazza*. Il y a grande apparence que ces Demoiſelles reſtérent peu de tems en France.

(2) Loret publioit ſes lettres en vers tous les ſamedis, ainſi en rétrogradant du ſamedi au dimanche précedent, on trouvera que le dix Août 1653 fut le jour du début de cette troupe.

L'ouverture de leur théatre,
1653. Par un ſujet aſſez folatre,
Où l'archi-plaiſant *Trivelin*
Qui n'a pas le nez aquilin,
Fit & dit tout plein de folies,
Qui ſemblerent aſſez jolies.
Au rapport de certains témoins,
Scaramouche n'en fit pas moins.
Mais pour enchanter les oreilles,
Pâmer, pleurer, faire merveilles,
Mademoiſelle *Beatrix*
Emporta ce jour-là le prix.

Quoique Loret ne parle, dans ce debut d'une nouvelle troupe, que de Trivelin, de Scaramouche & d'une actrice, qu'il ne nous fait connoître que par ſon nom de perſonnage au théatre, on ſait cependant que cette troupe étoit compoſée des acteurs ſuivans, qui vinrent à Paris en cette même année 1653.

PANTALON.

(N) Turi, de Modéne, excellent acteur pour le rolle de Pantalon, joua avec ſuccès ce perſonnage juſqu'à ſa mort, arrivée en 1670, ainſi qu'on a lieu de le préſumer, par l'annonce que

Robinet fait d'un nouveau Pantalon, au mois de Mars de la même année. 1653. Il y a grande apparence que ce dernier acteur ne plut pas; car il n'en est plus parlé. Le feu Roi en fit demander un autre au Duc de Modéne; ce prince fit choix de celui qui rempliſſoit cet emploi dans ſa troupe, & qui ſe nommoit Anthonio Riccoboni, (1) & lui propoſa de paſſer dans celle du Roi de France: mais il accompagna cette propoſition de termes ſi obligeans pour cet acteur, que ce dernier attendri par les expreſſions du Duc de Modéne, ſupplia ce Prince, de trouver bon, qu'il reſtât à ſon ſervice; depuis la troupe n'eut plus de Pantalon.

Le Docteur.

Ange Augustin, ou Constantin Lolli, de Boulogne, dit le Docteur Gratian Baloardo. M. de Tralage dans ſes notes manuſcrites, en parle avec éloge du côté des mœurs. On le nommoit parmi ſes camarades M. *Lange*:

(1) Anthonio Riccoboni, étoit le pere de Louis Riccoboni, actuellement vivant à Paris, & qui débuta avec ſa troupe le 18 Mai 1716, ſous le nom de Lélio: & qui, en 1729, a quitté le théatre au grand regret du public.

à cauſe de ſon nom de baptême *An-*
1653. *gélo*. Il épouſa en France, la Demoiſelle *Adami*, qui jouoit au même théatre les rolles de ſoubrettes, ſous le nom de *Diamantine*. Cet acteur rempliſſoit fort bien ſon emploi théatral, & joignoit à ce talent celui de compoſer des piéces pour ſon théatre. On en trouve une citée par Robinet, intitulée : *le Gentilhomme Campagnard, ou les Débauches d'Arlequin*, jouée en Janvier 1670. (1) Lolli mourut fort âgé au mois d'Août 1694, & le 29 du même mois, Marc Anthonio Romagneſi, qui avoit joué juſqu'à ce tems le rolle de premier amoureux prit celui de Docteur, qu'il conſerva juſqu'à la ſuppreſſion de ce théatre arrivée le 14 Mai 1697. Loret parle d'une querelle du Docteur Lolli avec le Pantalon (N) Turi, que nous croyons devoir joindre à ſon article.

Muſe Hiſtorique de Loret, du 14 Février 1654.

Baloardo Comédien,
Lequel encor qu'Italien,

(1) Voyez le Canevas de cette piéce, à la ſuite de cette hiſtoire ſous la même année 1670.

N'eſt qu'un auteur mélancolique,
L'autre jour en place publique, 1653.
Vivement attaquer oſa,
Le Pantalon Biſognoza,
Qui pour repouſſer l'incartade,
Mit ſoudain la main à l'eſpade,
Et ſe chatoüillérent long-tems,
Devant quantité d'aſſiſtans;
Qui croyant leur combat tragique,
N'être que fiction comique,
Laiſſérent leurs grands coup tirer,
Sans nullement les ſéparer.
Si le conte, ou l'hiſtoire n'erre
Baloardo tombant par terre,
S'écria « Dieux! quelle pitié!
» Les François ont peu d'amitié!
» Ayant commencé de combattre,
» Nous penſions qu'on nous tint à quatre;
» Sans cet eſpoir nous n'euſſions pas
» Pour nous battre fait un ſeul pas;
» Nul de nous n'étant ſanguinaire:
» On nous a pourtant laiſſé faire,
» Donc pour m'être un peu trop hâté,
» Je ſuis navré par le côté.
» *Veramente queſtes* perſonnes
» Ne ſont ni courtoiſes, ni bonnes.
Tout chagrin, tout pâle & tranſi,
Baloardo parloit ainſi,

En regardant ſaigner ſa playe.
1653. Que l'aventure, ou non, ſoit vraye,
En la ſaiſon de maintenant,
Tout eſt de carême prenant.

HORATIO, premier Amoureux.

(N) ROMAGNESI rempliſſoit l'emploi des premiers amoureux dans la troupe, ſous le nom d'*Horatio*. Il avoit épouſé *Brigida Bianchi*, qui jouoit les premieres amoureuſes ſous le nom d'*Aurélia*. Loret parle de Romagneſi ſous ſon nom de théatre Horace. Voici le paſſage de cet auteur.

Muſe Hiſtorique, du 31 Mars 1659.

La Cour a paſſé dans Vincenne,
Cinq ou ſix jours de la ſemaine,
Château, certainement Royal,
Où Monſeigneur le Cardinal (1)
[Dont la gloire eſt partout vantée,]
L'a parfaitement bien traitée.
. . . . . .
. . . . . .
D'ailleurs, quelques Comédiens;
Deux François, quatre Italiens,

(1) Le Cardinal Mazarin.

Sur un ſujet qu'ils concertérent, 1653.
Tous ſix enſemble ſe mêlérent
Pour faire *Mirabilia* :
Sçavoir l'époux d'Aurélia, (1)
Scaramouche, à la riche taille
Le Signor *Trivelin*, canaille
Jodelet, plaiſant fariné,
Item auſſi le *Gros René*,
Et *Gratian* le doctiſſime,
Auſſi bien que fallotiſſime.
Horace, en beau diſcours fréquent
Faiſoit l'amoureux éloquent.
Pour Trivelin & Scaramouche,
Qui ſe font ſouvent eſcarmouche,
Ces deux rares facétieux,
Tout de bon, y firent des mieux.

Il y a tout lieu de croire que Romagneſi mourut vers l'année 1660, car il n'eſt plus parlé de cet acteur vers ce tems, & on en trouve un autre ſous le nom de Valério. Romagneſi laiſſa un fils de ſa femme, & qui joua ſur le même théatre, avec beaucoup de ſuccès, les rolles d'amoureux, ſous le nom de *Cinthio*.

(1) Le Seigneur Horace. (Note de Loret.)

1653. *VIRGINIO, deuxiéme Amoureux.*

(N) TURI, né à Modéne, étoit fils de l'acteur qui jouoit le rolle de Pantalon, il avoit l'emploi de ſecond amoureux, ſous le nom de *Virginio*. Après la mort de Pantalon, ſon pere, il quitta le théatre âgé de quarante ans, retourna en Italie & ſe retira à Modéne, où il prit l'habit de Carme Déchauſſé. Il tomba malade & mourut peu de jours avant ſa profeſſion, & fut enterré dans ce couvent en habit de réligieux. (*Note de M. Riccoboni le pere.*)

BÉATRIX, Suivante.

Cette actrice n'eſt connue que par ſon nom de théatre, & par ſon emploi de ſuivante, où elle brilla beaucoup, ainſi que *Loret* le rapporte dans ſa *Muſe Hiſtorique* du 16 Août 1653, que l'on a cité plus haut. Comme il n'eſt plus parlé de cette Comédienne, & qu'en 1660 la Demoiſelle *Adami* avoit l'emploi de ſoubrette en premier, ſous le nom de *Diamantine*; il faut croire que la Demoiſelle Béatrix étoit pour lors retournée en Italie,

ou qu'elle étoit morte à Paris.

1656.

Jean Doucet.

Nous ne connoissons cet acteur que par un passage de *Loret*, que nous allons rapporter ; mais ce passage laisse dans l'embarras de savoir si *Jean Doucet* fut un personnage imaginé par quelque acteur de la troupe, ou un rolle nouveau joué par un gagiste de la comédie. C'est ce que nous laissons à decider au lecteur.

Muse Historique de Loret, du 14 Février 1656.

Mais à propos de comédie,
Il faut qu'en cet endroit je die,
Qu'un des jours passés *Jean Doucet*,
Franc nigaut, comme chacun sait,
Pensa faire pâmer de rire,
La Reine & le Roi notre Sire,
Et même tous les courtisans,
Par les mots naïfs & plaisans,
Que profera sa propre bouche,
Etant valet de Scaramouche,
Sur le théatre Italien,
Où ce simple & naïf chrétien,
Sans avoir masque, ou faux visage
Joua fort bien son personnage.

1656. Il y a grande apparence que le caractére niais de *Jean Doucet*, prit beaucoup parmi les ſpectateurs ; car dans le ballet de l'*Amour Malade*, exécuté à la Cour le 17 Janvier 1657. on y introduiſit le perſonnage de Jean Doucet. Ce dernier & ſon frere forment la neuviéme entrée avec quatre Bohémiennes. Voici ce qu'en dit le *Tems*.

LE TEMS.

Parmi ces galans d'importance
Qui ſont jaloux juſqu'à l'excès,
Et qui penſent par leur prudence
Prévoir & prévenir les dangereux ſuccès;
Combien eſt-il de Jean Doucets !

Vers pour Jean Doucet & ſon Frere, voulant trómper les Bohémiennes:

Quand un homme fait le brave,
Et ſe croit en ſûreté,
Près d'une aimable beauté,
Qui tâche de le rendre eſclave;
Et qu'elle employe à cela
Finement tout ce qu'elle a
De charmes & de jeuneſſe :
Il eſt comme *Jean Doucet*
Auprès d'une laronneſſe,
Qui fouille dans ſon gouſſet.

Pour diverſifier un peu la matiére, nous croyons devoir rapporter ici l'argument d'une piéce qui fut repréſentée par les Acteurs dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui parut en 1658. (1) Cet ouvrage marquera le goût du tems, & combien on ſe prêtoit aux piéces de ſpectacle. 1658.

ARGUMENT
de la Grande Piéce intitulée :

LA ROSAURE,

IMPÉRATRICE DE CONSTANTINOPLE.

Repréſentée au Petit-Bourbon (2) par la Troupe Italienne, avec des plus agréables & magnifiques vers, muſique, décorations, changemens de théatre & machines: entremêleé entre chaque acte, de ballets d'admirable invention.

A PARIS,
Par R. Baudry, tenant ſon Imprimerie ruë Tiquetonne.
Par Privilége du Roi. M. DC. LVIII.

Argument du premier Acte.

A L'ouverture ſomptueuſe du Théatre, il parut une agréable forêt,

(1) Quoique cet Argument ſoit imprimé, il eſt ſi rare que c'eſt une eſpéce de manuſcrit.

(2) Le mercredi 20 Mars 1658. Voyez après cet argument un paſſage de la *Muſe Hiſtorique de Loret*, qui conſtate la datte de cette piéce.

qui environne de toutes parts une
1658. montagne, ſur la cime de laquelle eſt ſituée un temple d'admirable architecture, dédié à la Victoire. Arrive, par l'avis de la deſtinée, la France en cet endroit, pour y conſulter la gloire, & les avantages de ce grand Royaume. Elle trouve le temple gardé par le Dieu de la Valeur, qui applaudiſſant à ſon arrivée, lui promet toute aſſiſtance, & déclare de n'être ce qu'il eſt, que pour les trophées de la nation Françoiſe. Cependant il fait ouvrir le temple, & y fait voir l'image de l'auguſte Louis XIV. qui triomphe des monſtres, de l'envie & de la ſédition, ornée des armoiries de ſon Eminence (le Cardinal Mazarin.) La France à ce beau ſpectacle s'arrête, & s'incline avec un profond reſpect, & puis les deux enſemble applaudiſſent à celle qui a mis au monde un ſi glorieux Monarque; comme auſſi de lui avoir donné un frere ſi digne de ſon origine: & ſe réjouiſſent pareillement, du digne & prudent Miniſtre, qui lui eſt permis, pour la conſervation de ſa couronne, & l'acroiſſement de ſon Empire. Ce temple à la fin eſt transformé en rochers & en arbres; puis enſéveli

dans

dans la montagne, & la montagne dans la terre, le Dieu de la valeur, après, s'enléve vers le ciel, & la France ſe retire. Ainſi ce premier acte compoſé en vers, & chanté en muſique, avec l'accompagnement des inſtrumens les plus exquis, s'achéve, & continuant avec une ſimphonie très-agréable. 1658.

Acte ſecond.

La ſcéne change en la cour du palais de Roſaure, à travers du grand portail de laquelle on voit la ville de Conſtantinople en perſpective. Cette Impératrice ſort au bruit que des principaux Seigneurs de ſa Cour font de ce qu'elle repugne au mariage, & par leurs ſéditieux empreſſemens, la veulent obliger à prendre parti : elle promet de leur donner cette ſatisfaction, & après avoir fait entendre les raiſons qui la détournent de cet engagement, elle leur demande encore un an de temps pour s'y réſoudre. Ils ſe retirent ſatisfaits de la réponſe de cette princeſſe, & ſe remettent dans une entiére obéiſſance. Roſaure cependant demeure avec Aldore ſa couſine, grande magicienne, & conſulte avec

elle, par quel moyen elle pourra ſa-
1658. tisfaire à ſes peuples, & ſe conſerver l'empire & ſa propre perſonne, étant menacée de ſiniſtres evénemens ſi elle ſe marie. Aldore la conſole, & lui promet toute aſſiſtance, & l'aſſure que par le moyen de ſon art, & d'un portrait qu'elle lui fera voir, elle aura un favorable ſuccès en cette entrepriſe. Cependant elle récite quelques vers, & avec des ſignes accoûtumés elle commence ſes enchantemens.

La ville de Conſtantinople diſparoît, & l'on voit des côtés de la ſcéne, quatre cabinets, dans leſquels ſe voyent les trois Princes qui prétendent à Roſaure; ſavoir celui de Pologne, d'Ecoſſe, & de Tranſilvanie. Roſaure après les avoir attentivement conſidéré, eſt puiſſamment épriſe du quatriéme, qui eſt le Comte Partinopoli; & quoiqu'Aldore a voulu faire paroître avec les autres, ſur l'augure qu'elle fait de ſes merites, & royales qualités, & quoiqu'elle l'aſſure qu'il eſt deſtiné pour Iſabelle, fille unique du Roi de France, & héritiére de ce Royaume-là, elle ne peut néanmoins s'en déprendre, & fomente au contraire le feu dont elle eſt enflammée pour un Prince ſi accompli.

Pendant ce tems là les quatre Princes disparoissent, & la scéne reprend 1658.
la place qu'elle avoit auparavant. Là Rosaure s'explique sur les quatre Princes, & se déclare ouvertement pour le Comte. La scéne se change ensuite en un bois délicieux, comparti en belles routes, qui se divisent en allées, & forment un agréable Dédale. Dans ce bois, le Roi de France, déja âgé, Isabelle sa fille, & le Comte Partinopoli paroissent, prenant le divertissement de la chasse : pendant laquelle, deux pêcheurs se présentent tenant une cassette, qu'ils disent avoir recueilli sur mer, où elle alloit flottant. Ils ouvrent cette cassette, trouvent dedans le portrait d'une très-belle Dame qui est Rosaure. Le Comte la voyant, quoiqu'il ne la connût pas, il est vivement atteint, & pendant qu'il s'entretient dans sa nouvelle, quoique déja extrême, passion ; il voit paroître un lion, qui, étant frappé sur le champ de la main du Comte, se tranforme en Rosaure, & après en une touffe d'arbres. Le Comte demeure surpris de ce spectacle, & néanmoins plus enflammé que devant, il reconnoît que la Dame qui a été changée en cette

touffe d'arbres, eſt celle qui étoit re-
1658. préſentée au portrait des pêcheurs. Elle ſe repréſente derechef, pour l'enflammer davantage, & après avoir chanté quelques vers, elle ſe retire, & eſt ſuivie du Comte, lequel ſortant de la ſcéne pour aller chercher Roſaure; le ciel au même tems ſe couvre, & paroît tout en feu des éclairs, & des éclats du tonnerre les plus épouvantables; ce qui fait que Scaramouche ſon valet, eſt ſaiſi d'une telle peur, qu'il en demeure quaſi immobile: cependant le Comte entre en parlant de ſa paſſion naiſſante, & ſon valet de ſa paſſion inopinée.

Ici la ſcéne ſe change en une mer, ſur laquelle le Comte & ſon valet, ayant apperçu un vaiſſeau, ils entrent dedans, & tout auſſi-tôt la mer groſſit; & l'air ſe trouble à tel point, que dans les agitations des vents, & l'élevation des flots, ce vaiſſeau diſparoît avec le Comte & ſon valet Scaramouche. Là finit le ſecond acte, & ſe termine par une danſe de Tritons, fort curieuſe & belle.

Acte troisiéme. 1658.

Le changement de théatre se fait par la représentation d'une isle, fortifiée d'un fort beau château, dont l'entrée est défendue par une grosse tour, dans laquelle on voit entrer le Comte & son valet. Etant entrés, la scéne se change en un superbe palais d'or, fait par enchantement, dans lequel Rosaure paroît avec Aldore, chantant les conquêtes de sa beauté : mais cependant ayant apperçu de loin le Comte, qui vient à elles, se mettent à chanter un petit air, en fuyant, pour lui dérober la vue de Rosaure : de sorte qu'étant demeurés seuls dans cette merveilleuse habitation ; Scaramouche, que la faim pressoit, ne peut retenir les plaintes qu'il en fait à son maître : mais à peine lui a-t-il fait entendre ses foibles accents, qu'il voit paroître une grande table qu'invisiblement est découverte, & paroît pleine de toutes sortes de mets, sans qu'il voye qui l'ait préparée, & qui y doit servir. Scaramouche, sans cérémonie, s'approche de la table, convié par son maître, & se mettant en devoir de se rassasier desdites viandes ; il en est empêché par

tant d'accidens ridicules qui ſurvien-
1658. nent, & par des tromperies inviſibles, enſorte qu'en lui, la colére & la faim également augmentent.

La table eſt enlevée, Scaramouche la ſuit, au déſeſpoir de n'avoir point mangé. Roſaure y paroît inviſible, chante un air au Comte, qui le perſuade à continuer dans ſon deſſein, & part. Le Comte ſe déclare hautement de ce faire, quoique dans la rigueur de ſa deſtinée. Et ainſi le troiſiéme acte finit, ſuivi d'un amirable ballet de fantômes, & de ſonges extravagans.

Acte quatriéme.

Le Château & la tour qui ont cidevant paru, font l'aſpect de la ſcéne, en laquelle Roſaure arrive inviſible, & parle au Comte de ſes affections, & lui déclare la néceſſité indiſpenſable qu'il a de partir de ces lieux, pour aller au plus vîte en France délivrer Paris, qui eſt aſſiégé. Le Comte lui demande par quel moyen il pourra faire un ſi long voyage en ſi peu de tems; elle lui répond ſur les aſſûrances que lui donne ſa couſine Aldore, que le moyen qu'elle a pour le conduire eſt

prompt : & dans cet instant il paroît en l'air un dragon à cheval sur un hydre, lequel étant descendu, & le Comte monté dessus, il est enlevé pour le voyage. Scaramouche qui court d'un côté & d'autre, effrayé de ce prodige, ne peut éviter que le dragon ne l'attrape aussi, & ne le conduise en l'air, ensuite de l'hydre qui porte son maître. 1658.

La scéne cependant change en un beau & délicieux jardin, que l'on juge bien être celui de Rosaure. Dans ce lieu de delice & de plaisance, cette Impératrice s'étant résolue de donner audience aux trois Princes de Transilvanie, d'Ecosse & de Pologne ; elle les fait introduire les uns après les autres. Là chacun d'eux déclare ses prétentions, fait offre de service, & fait un pompeux récit de sa puissance, forces & richesses. Elle les accueille le mieux qu'il lui est possible, & leur promet sans aucune partialité de penser à leurs propositions, & de leur faire savoir sa résolution ; & après avoir pris congé d'elle, ils se retirent. Sitôt qu'ils sont partis, il se fait nuit, & la scéne se change en un bois dans lequel cette tour paroît encore. Le Comte & Scaramouche arrivent, disant qu'ils

ont remporté la victoire à Paris, ayant
1658. délivré cette grande ville, & grandement réjoui le Roi & ſes peuples: & ajoûtent qu'ils ſont retournés par le même prodige, & ſur les mêmes monſtres qui les avoient porté. Roſaure ſurvient en ce lieu, & dans la même obſcurité, s'adreſſe au Comte & le convie de l'embraſſer. Celui-ci s'étant approché, & aſſis auprès d'elle, elle l'oblige de lui raconter le ſuccès de ſon voyage, ce qu'ayant ponctuellement fait, & s'étant apperçu, ſur la fin, que Roſaure s'étoit endormie, il ſe fait apporter de la lumiére par ſon valet, & l'approchant d'elle, qui n'eſt pas inviſible, ni inconnue: il reconnoît ſa chere Roſaure, qui à l'inſtant s'étant reveillée, ſe met en colére contre le Comte, le blâme de ſa témérité de l'avoir oſé regarder, & reconnoître contre ſes ordres; & ſans vouloir attendre ſes excuſes, ni ſe rendre à ſes priéres, elle appelle Aldore, le livre entre ſes mains, & lui ordonne, que pour punir ſa curioſité & ſon audace, il ſoit à l'inſtant renfermé dans la tour, pour le châtier: & Aldore en intention de ne point faire cet empriſonnement, s'en va, & Roſaure chante un petit air

ſur

ſur la cruelle néceſſité qu'elle a eu de condamner à la priſon celui qu'elle appelle ſon cœur & ſon amour ; & ſe retire dans une extrême affliction. 1658.

Cependant la ſcéne reprend la même face de la mer, qui a déja paru, ſur les rives de laquelle fait voile l'armée d'Iſabelle, Princeſſe de France, qui ayant mis pied à terre, avec quelques-uns des ſiens, les anime & excite à venger le tort que lui fait Roſaure, qui retient dans ſes rets, & dans la captivité, le Comte ſon couſin, & ſon prétendu mari. Elle s'avance vers la ville, & ſon armée demeure, pour aſſûrer ſa retraite. Il paroit dans l'air cependant une nuée de feu, & d'exhalaiſons funeſtes. Aldore ſort de cette machine accompagnée de ſix eſprits, d'un magicien, & d'une magicienne, qui tous ſe trouvent ſur le théatre avec elle. Elle aborde le Comte, le convie d'entrer dans cette machine avec elle, ſur l'aſſurance qu'elle lui donne qu'il eſt deſtiné à de hautes entrepriſes, & qu'il doit ce jour là exploiter quelque choſe de grand : & lui propoſe un tournois dans lequel il doit vaincre ſes rivaux, & emporter Roſaure. Il s'éleve dans la machine avec elle, & les

magiciens avec les eſprits, demeu-
1658. rent ſur le théatre, & y font un ballet très-artificiel.

Acte cinquiéme.

La ſcéne change en un amphitéatre, rempli de tous côtés de grand nombre de perſonnes aſſemblées, pour voir ce combat, qui ſe prépare entre les Princes rivaux. Cependant Iſabelle s'étant préſentée à Roſaure, & ayant fait ſes plaintes ſur l'affaire de ſon amour, & ſes prétentions qu'elle a ſur le Comte; Roſaure l'écoute avec modération, & la détrompe le mieux qu'elle peut de ſon opinion. Elles demeurent en parfaite intelligence enſemble, & Iſabelle eſt conviée par Roſaure avec toute ſorte d'humanité de voir avec elle ce ſpectacle. En même tems les Princes entrent dans le champ, & combattent. Le Comte, qui y étoit inconnu, demeure victorieux, & ayant refuſé de bonne grace Iſabelle, il épouſe Roſaure: & les trois autres Princes, à qui le ſort & la valeur de Partinopoli, avoient ôté cette belle Impératrice, rencontrant chacun une maîtreſſe, s'accordent l'un à Iſabelle, Princeſſe de France, l'autre à Aldore, & le dernier

à Argénilde sœur de Partinopoli.

Finalement le Dieu de la Valeur, qui avoit été le gardien du temple de la Victoire, est porté en l'air par un aigle, & vient feliciter Partinopoli de la victoire qu'il a remportée, & sur les nôces qu'il va célébrer avec Rosaure: & l'assure que comme le destin s'est déclaré si hautement en faveur d'un Héros François, on devoit attendre du ciel, pour infaillible, des prospérités, & des avantages tels, & plus grands en celle de l'Auguste Louis XIV. à qui un jour, tous les Royaumes de l'Orient doivent être soumis. Il fait le récit en trois stances de poësies, & excellente musique; & s'étant retiré vers le ciel, cette admirable piéce, se termine par un notable ballet de pages François & Grecs. 1658.

Nous croyons que le lecteur n'a pas besoin que l'on prononce un jugement sur cette piéce, ni sur le stile de l'argument. Voici cependant l'annonce de *Rosaure* par *Loret*, qui feroit croire que c'est un chef-d'œuvre du théatre.

1658. *Muſe Hiſtorique de Loret, du 23 Mars 1658.*

Ceux qui font grand cas des ſpectacles,
Qui pourroient paſſer pour miracles,
Il faut qu'ils aillent tout de bon
A l'Hôtel du Petit-Bourbon,
Où, ſelon l'opinion mienne,
La grande troupe Italienne,
Du Seigneur *Torel* (1) aſſiſtés,
Font voir de telles raretés,
Par le moyen de la machine,
Que de Paris juſqu'à la Chine,
On ne peut rien voir maintenant,
Si pompeux, ni ſi ſurprenant.
De ballets au nombre de quatre.
Douze changemens de théatre,
Des hydres, dragons & démons,
Des mers, des forêts & des monts,
Des décorations brillantes,
Des muſiques plus que charmantes,
Des ſuperbes habillemens,
D'incroyables éloignemens,
Le feu, l'éclair & le tonnerre,
L'Hymen, l'Amour, la Paix, la Guerre,

(1) Torelli, célébre machiniſte Italien, qui a auſſi travaillé pour d'autres piéces de théatre; entr'autres l'*Andromede*, tragédie de M. Corneille, qui fut repréſentée au mois de Janvier 1650. Voyez l'Hiſtoire du Théatre François, Tom. VII. p. 289. & ſuivantes.

Les graces, & les traits enchanteurs
Des actrices & des acteurs, 1658.
Flattant les yeux & les oreilles,
Ne ſont que le quart des merveilles,
[Et j'en jure, foi de mortel,]
Que l'on voit au ſuſdit hôtel.
Mais entre cent choſes exquiſes,
Qui cauſent d'aimables ſurpriſes,
Entre quantité d'accidens,
Qui font rire malgré les dents,
Et qui raviroient une ſouche,
C'eſt *la table de Scaramouche*
Contenant fruit, viande & pain,
Et pourtant il y meurt de faim,
Par des diſgraces qui ſurviennent,
Et qui de manger le retiennent;
Or, comme en tout événement,
Il grimace admirablement,
Il fait voir en cette occurrence,
La naïve & rare excellence
De ſon talent facétieux,
Et ma foi, divertit des mieux.
Mais pour fidéle témoignage,
De ce que dans ce mien langage,
Je déclare à mes chers lecteur,
Qui n'ont pas vu leſdits acteurs,
Le vingt du mois (1) le Roi, ſon Frere,
La Reine leur auguſte Mere,

(1) C'eſt-à-dire le mercredi, 20 du mois de Mars.

1658. La fille du feu Roi Breton, (1)
La fille auſſi du grand Gaſton, (2)
Des Dames de haute importance,
Et bref, toute la Cour de France,
Virent avec attention
Cette repréſentation,
A qui on donna des éloges,
Tant dans le parterre, qu'aux loges.
Ils ſortirent tous ſatisfaits,
De tant d'admirables effets;
Trouverent Roſaure (3) fort belle,
Et dirent cent & cent biens d'elle:
Et c'eſt de quoi, tout de mon mieux,
Je donne avis aux curieux.

1660. L'année 1660, eſt celle où la troupe Italienne fut fixée à Paris. (4) Et de la ſalle du Petit-Bourbon où elle avoit joué juſqu'à ce tems, elle paſſa, par ordre du Roi, avec la troupe de Moliére, au théatre du Palais-Royal, (5)

(1) La Princeſſe Henriette d'Angleterre, qui épouſa depuis Monſieur, frere de Louis XIV.

(2) Mademoiſelle de Montpenſier, fille de Gaſton d'Orleans, Oncle de Louis XIV.

(3) C'eſt le nom de la piéce. (*Note de Loret.*)

(4) La preuve de ce fait ſe tire de l'ordre chronologique des piéces qui furent repréſentées par cette même troupe, & dont on rapporte les extraits ou canevas à la ſuite de cette hiſtoire.

(5) Voyez l'Hiſtoire du théatre François, t. VIII. p. 238 & 239, note (a).

où elle continua ſes repréſentations, avec un ſuccès marqué, par la jonction de pluſieurs acteurs & actrices, que le Cardinal Mazarin avoit fait venir d'Italie, & dont nous allons parler. 1660.

VALÉRIO, premier Amoureux.

Cet acteur qui ne nous eſt connu que par ſon nom de théatre, paroît avoir ſuccédé à (N) Romagneſi (Horatio.) On le trouve employé dans la neuviéme entrée du *Ballet des Muſes*, répréſenté à S. Germain en Laye, le deux Décembre 1666.(1) & dans quelques piéces, dont nous parlerons à la ſuite de cet ouvrage. Au reſte il y a tout lieu de croire que *Valério* quitta le théatre en 1667, comme nous le dirons à l'article de *Marc-Anthonio Romagneſi*, qui débuta cette même année 1667.

OCTAVE ou OCTAVIO, ſecond Amoureux juſqu'en 1667, & enſuite premier Amoureux.

ANDRÉ ZANOTTI de Boulogne, connu au théatre ſous le nom d'*Octave*,

(2) Voyez l'extrait de cette entrée, même Hiſtoire du théatre François, tom. X. p. 141.

débuta à Paris en 1660, & continua de
1660. remplir ſon emploi de ſecond amoureux, juſqu'en 1667 qu'il prit celui de premier, après la retraite ou la mort de Valério. Zanotti quitta le théatre vers la fin de l'année 1684, ou au commencement de celle de 1685, & il retourna dans ſa patrie avec ſes enfans. C'étoit un très-bon Comédien. On le nomma dans le public, *le vieil Octave*, pour le diſtinguer de *Jean-Baptiſte Conſtantini*, lorſque ce dernier entra dans la troupe en 1688, & qu'il prit auſſi au théatre le nom d'*Octave*.

EULARIA, ſeconde Amoureuſe.

URSULA CORTÉZA connue au théatre, ſous le nom d'*Eularia*, débuta à Paris en 1660, âgée d'environ 23 ans. Sa mere (1) diſoit que ſon mari deſcendoit du fameux Fernand Cortez, qui fit la conquête du Mexique. En 1662. Urſule Cortéze épouſa à Saint-Germain de l'Auxerrois, *Joſeph Do-*

(1) Barbe... (on ne ſait point ſon nom de famille) commédienne en Italie, ſous le nom de *Florinda*. étoit la mere d'Urſule Cortéze. Après la mort de (N) Cortéze, pere d'*Eularia*, elle épouſa en ſecondes nôces un autre Comédien, qui vint en France avec elle. L'un & l'autre ne jouerent point à Paris, & y moururent peu d'années après leur arrivée.

minique Biancolelli, ſi célébre au théâtre pour le rolle d'Arlequin. De ce mariage nâquirent douze enfans, cinq deſquels on parlera à la ſuite de cette hiſtoire. 1660.

Urſule Cortéze étoit grande & bien faite, & ſans être jolie, elle paroiſſoit fort aimable. Après la retraite d'*Aurélia*, elle prit l'emploi des premiéres amoureuſes, qu'elle continua de remplir juſqu'en 1680 qu'elle quitta le théatre. Après avoir fini ſes affaires, elle ſe retira au mois de Juin 1704. dans le couvent des Filles de la Viſitation de Ste. Marie, à Montargis, où elle mourut le 11 de Juin 1718, âgée de 86 ans.

Urſule Cortéze avoit une ſœur à Paris avec elle, qui n'a jamais joué le comédie, & qui mourut ſans être mariée.

Diamantine, *Soubrette.*

Patrici Adami, née à Rome, étoit veuve d'un comédien lorſqu'elle débuta à Paris en 1660 pour les rolles de ſoubrettes, ſous le nom de *Diamantine*, où elle brilla beaucoup. *Auguſtin Lolli*, qui faiſoit le perſonnage du *Docteur*, devint amoureux de Diamantine, & l'épouſa. Cette

actrice continua de remplir ſon em-
1660. ploi juſqu'au début de Colombine, (*Catherine Biancolelli*) en 1683, qu'elle quitta le théatre. Elle eſt morte à Paris.

Patricia Adami, ou Diamantine, étoit petite, & un peu brune de peau; mais extrêmement jolie, & d'une grande vivacité dans l'exécution de ſes rolles.

ARLEQUIN.

JOSEPH-DOMINIQUE BIANCOLELLI, nâquit à Bologne en 1640 : fils d'un pere & d'une mere qui jouoient la comédie, dans une troupe établie à Bologne, le jeune Biancolelli, au ſortir de l'enfance, parut au théatre, & y fut applaudi. Les progrès de ſon talent furent ſi rapides que dans un âge où à peine on commence à débuter, Biancolelli étoit au nombre des bons acteurs d'Italie.

Vers la fin de l'année 1659, le Cardinal Mazarin, voulant rendre plus complette la troupe des Comédiens Italiens qui repréſentoit à Paris, fit demander en Italie & en Allemagne differens acteurs. Biancolelli étoit alors à Vienne en Autriche, dans la troupe

du fameux *Tabarini* ; (1) & quoiqu'il n'eût que vingt ans, il passoit 1660. cependant pour le meilleur comique d'Italie, de sorte qu'il fut choisi pour la troupe de Paris, où il arriva en 1660 : ainsi qu'Eularia, Diamantine, Octave, &c. dont nous venons de parler.

Le mérite supérieur de Trivelin, (Locatelli,) n'empêcha pas le public de rendre justice à celui de Biancolelli, dans le personnage d'Arlequin, qu'il avoit adopté en Italie, & qu'il garda toute sa vie en France : Le jeu naturel de ce comédien, parut même l'emporter sur le jeu plein d'art, mais un peu forcé de Trivelin. Cependant celui-ci, tant qu'il vécut, conserva l'emploi de premier comique, & Biancolelli ne joua que le second, excepté dans les cas d'absence ou de maladie de Trivelin, alors il prenoit la place de cet acteur, & on l'annonçoit sous le nom d'Arlequin.

Trivelin étant mort en 1671, Biancolelli le remplaça & le fit bientôt ou-

(1) C'est le même Tabarini, (ou *Tabarin*) qui étoit venu en France sous le regne de Louis XIII. & le commencement de celui de Louis XIV. Voyez l'Histoire du théatre François, tom. IV. p. 313, note (b).

blier. (1) Alors dans le monde, on ne
1660. le nomma plus que *Dominique*; & il acquit la réputation du plus grand acteur de ſon ſiécle, dans le genre qu'il avoit pris au théatre.

La carriére théatrale de Dominique fut brillante, mais de peu de durée : ce grand acteur ſi ſuivi, ſi applaudi, fut attaqué d'une fluxion de poitrine, dont il mourut à l'âge de quarante-huit ans; voici comment on rapporte la cauſe de cet accident.

Le Sieur de Beauchamp, maître à danſer de Louis XIV. & compoſiteur de ſes ballets, avoit danſé devant Sa Majeſté une entrée très-ſinguliére, qui avoit été goûtée de toute la Cour ; dans un divertiſſement que les Comédiens Italiens joignirent à une de leurs piéces, repréſentée devant le Roi, Dominique qui danſoit fort bien, imita d'une façon extrêmement comique la danſe de Beauchamp : le Roi parut prendre tant de plaiſir à cette entrée, que Dominique la fit durer le plus long-tems qu'il lui fut poſſible, & il s'y échauffa tellement, que n'ayant pu

(1) Dominique cependant regardoit Locatelli comme ſon maître, & diſoit qu'il s'étoit beaucoup perfectionné en jouant avec lui. (*Note de M. Riccoboni, le pere.*)

changer de linge au sortir du théatre, (parce qu'il lui fallut exécuter son rolle tout de suite.) Il lui survint un gros rhume qui se tourna en fluxion de poitrine; la fiévre s'y étant jointe, il ne fut pas plus de huit jours malade, & après avoir renoncé au théatre, il mourut le lundi deux Août 1688. à six heures du soir, & fut enterré à saint Eustache, derriére le chœur, vis-à-vis la chapelle de la Vierge. Il demeuroit ruë Montmartre, près l'égout, à côté de l'ancien Hôtel de Charôt. 1660.

M. Devizé annonça la mort de Dominique dans son Mercure du mois d'Août 1688, pages 309 & 310, & rapporte des vers que l'on fit à ce sujet. Nous allons employer ce passage.

» Je vous envoye des vers qui ont » été faits sur la mort de l'inimitable » Arlequin, arrivée dans ce mois, dans » sa 48e année : l'heureux talent qu'il » avoit de dire les choses d'une ma- » niére agréable l'a fait regretter de » tout le monde.

Sur la mort d'Arlequin.

Les plaisirs le suivoient sans cesse,
Il repandoit par tout la joye & l'allégresse;

1660. Les jeux avec les ris naiſſoient deſſous ſes pas:
On ne pouvoit parer les traits de ſa ſatyre :
Loin d'offenſer elle avoit des appas.
Cependant il eſt mort : tout le monde en ſoupire.
Qui l'eût jamais penſé, ſans ſe déſeſperer,
Que l'aimable Arlequin qui nous a tant fait rire
Dût ſi-tôt nous faire pleurer !

La perte de Dominique fut un événement ſi accablant pour ſes camarades, qui reſterent un mois ſans jouer : au bout de ce tems, voici l'affiche qu'ils firent poſer aux endroits où l'on mettoit celles de la Comédie Italienne.

« Nous avons long-tems marqué » notre déplaiſir, par notre ſilence, & » nous le prolongerions encore ſi l'ap- » préhenſion de vous déplaire, ne » l'emportoit ſur une douleur ſi légiti- » me. Nous r'ouvrirons notre théatre » mercredi prochain, premier jour » de Septembre 1688. Dans l'impoſ- » ſibilité de réparer la perte que nous » avons faite, nous vous offrirons tout » ce que notre application, & nos » ſoins, nous ont pû fournir de meil- » leur. Apportez un peu d'indulgence,

» & soyez persuadés que nous n'obmet- 1660.
» trons rien de tout ce qui peut con-
» tribuer à votre plaisir. » (1)

Dominique avoit épousé, à Paris en 1662, Ursula Cortéza, actrice au théatre Italien, sous le nom d'*Eularia*, dont il eut douze enfans, cinq desquels lui ont survécu, & dont nous allons parler.

Françoise Biancolelli, née en 1664.

Catherine Biancolelli, née en 1665.

Actrices du théatre Italien, la premiere pour le rolle d'amoureuse, sous le nom d'*Isabelle*, & la seconde pour celui de soubrette, sous le nom de *Colombine*. On donnera leurs articles sous l'année de leur début.

Louis Biancolelli, né en 1669. Voici ce qu'on trouve à son sujet, dans le Mercure de France, mois de Décembre 1729. IIe. volume, page 3165.

» Louis Biancolelli, Chevalier de
» l'Ordre Militaire de Saint Louis,
» Capitaine reformé au Regiment

(1) A l'article de *Mezettin*, on rendra compte des moyens que la troupe employa, pour continuer son spectacle.

1660. » Royal des Vaiſſeaux, Directeur des » fortifications au département de » Provence, eſt mort à Toulon le 5 » Décembre 1729, âgé de ſoixante ans, » fort regretté à cauſe de ſon mérite » perſonnel : il étoit à la veille d'être » nommé Brigadier, étant le plus » ancien des Ingénieurs. Il étoit fil- » leul de Louis XIV. »

Le Chevalier de Biancolelli, eſt auteur de pluſieurs Comédies de l'ancien théatre Italien, qui ſe trouvent dans les tomes V. & VI. du Théatre de Ghérardi, Paris Briaſſon. En voici les titres avec la date de leur repréſentation.

A lui ſeul.

Arlequin Défenſeur du Beau Sexe, en proſe & en trois actes, 28 Mai 1694.

La Fontaine de Sapience, idem, en trois actes, 8 Juillet 1694.

La Fauſſe Coquette, id. trois actes, 18. Décembre 1694.

Le Tombeau de Maître André, en proſe & en un acte, 29 Janvier 1695.

La Théſe des Dames, ou *le Triomphe de Colombine*, idem, trois actes, 7 Mai 1695.

Arlequin

Arlequin Misantrope, en prose & en trois actes, avec un prologue, 22 Décembre 1696. 1660.

Avec M. du Fresny.

Pasquin & Marforio, Medécins des Mœurs, en prose, & en trois actes, 3 Février 1697.

Les Fées, ou *les Contes de ma Mere l'Oye*, en prose & en un acte, 2 Mars 1697.

Philippe Biancolelli de Boismorand, né en 1672. Conseiller du Roi, Doyen des Conseils de S. Domingue, ancien Commissaire de Marine, actuellement (1753) vivant.

Pierre-François Biancolelli, né en 1680. ou 1681. connu dans le monde, sous le nom de *Dominique*, que portoit son pere. Reçu dans la nouvelle troupe Italienne au mois d'Octobre 1717, pour le personnage de *Trivelin*. Mort à Paris au mois d'Avril 1734. (Voyez son article dans le *Dictionnaire des Théatres.*)

Dominique étoit petit, & d'une jolie figure; mais plus de dix ans avant sa mort, il devint un peu trop gros pour un Arlequin. On a le portrait de Dominique en habit de ville à la Fran-

çoiſe, gravé par H. Hubert, d'après
1660. celui peint par Ferdinand, & on lit au bas les quatre vers ſuivans.

Bologne eſt ma patrie, & Paris mon ſéjour,
J'y regne avec éclat ſur la ſcéne comique.
Arlequin ſous le maſque y cache Dominique,
Qui reforme en riant & le peuple & la Cour.

La même gravure, avec cette différence au bas.

Informare docent operoſa volumina mores;
Quàm meliùs lepidis nos docet ille jocis.

Tels, pour regler nos mœurs, ont fait de gros volumes;
Celui-ci par ſes jeux a plus fait que leurs plumes.

Le talent ſuperieur de Dominique dans le genre qu'il avoit choiſi au théatre, eſt non ſeulement atteſté par les récits de ſes contemporains, mais encore par differens ouvrages périodiques, imprimés devant & après la mort de cet Acteur : mais le titre d'homme très-lettré, que quelques-uns de ſes zélés partiſans lui ont donné, n'eſt pas d'une pareille autorité. Il y a tout lieu de croire, au contraire, que Dominique n'avoit pas la moindre

teinture de la langue Latine : destiné dès son enfance à la profession de Comédien, & sans doute au personnage qu'il a rempli avec tant de reputation, il ne reçut d'autres instructions que celles qui tendoient à ce dessein. Il parut très-jeune au théatre, & le succès de son début l'engagea à se perfectionner de plus en plus. On voit par son *Scénario*, qui est un recueil des scénes qu'il a joué à Paris, dans differentes piéces Italiennes : on voit dis-je, que cet Acteur savoit tous les sauts, culebutes, tours d'adresse, de force & d'échelle: ces exercices ne peuvent s'apprendre qu'en employant beaucoup de tems : & de plus, il faut les commencer dès la plus tendre jeunesse : ajoûtez à cela un talent décidé, & tout cela réuni, avoit fait de Dominique, dès l'âge de quinze ou seize ans, un des meilleurs Arlequins d'Italie, mais non pas un savant. 1660.

Ce même Acteur est aussi cité pour un homme de beaucoup d'esprit, sans doute que ce préjugé ne s'est établi que sur les graces naturelles de son jeu de théatre, car en consultant son *Scénario*, ou répertoire des scénes Italiennes, des piéces où il a joué à Paris,

rien n'y confirme cette idée : les bons
1660. mots, les naïvetés & les balourdiſes ſinguliéres que ces mêmes ſcénes renferment, forment une conviction ſans replique, que Biancolelli n'étoit point né pour ce qu'on nomme impromptu, ſaillies, ou bons mots : puiſque tout ce brillant de l'imagination ſe trouve écrit dans ces ſcénes, & qu'il marquoit exactement l'endroit où il devoit les débiter : de plus il faiſoit uſage pluſieurs fois des mêmes choſes lorſqu'elles avoient fait fortune dans le public. Diſons donc, en rendant juſtice à la vérité, que Dominique né avec un talent décidé pour le genre qu'il avoit adopté au théatre, y joignit une grande application pour perfectionner ce même talent, & que l'art aidant à la nature fit de cet acteur un des plus excellens Comédiens de ſon tems.

Le Capitan.

Cet Acteur n'eſt connu, ni par ſon véritable nom, ni par des faits ſur ſa perſonne : ce n'eſt que par conjecture que l'on le place ici : cette conjecture eſt tirée du *Scénario* de Dominique,

où cet Acteur rapporte beaucoup de scénes où le personnage de *Capitan* est employé. Au reste celui qui représentoit ce personnage n'existoit plus au théatre en 1670. Robinet qui annonce un nouveau *Scaramouche* en 1668, ajoûte en 1670 que ce même *Scaramouche* avoit pris le rolle de *Capitan* (sous le nom de *Spezzafer.*) C'est dequoi nous rendrons compte à l'article de ce dernier. 1660.

La liaison des faits n'est pas une chose possible dans un ouvrage de la nature de celui-ci, ainsi nous passons à l'article qui suit.

CINTHIO, deuxiéme Amoureux.

Mario-Antonio Romagnesi, fils de N....Romagnesi, dit *Horatio*, & de Brigide Bianchi, dite *Aurélia*, né à Rome, débuta à Paris en 1667, & prit au théatre le nom de *Cinthio*, & succéda à l'emploi de *Valério*. En 1688, Octave étant parti pour se retirer en Italie, Cinthio prit ses rolles de premier amoureux, qu'il continua de remplir jusqu'aux mois de Mars 1694 qu'il les abandonna pour l'emploi de Docteur qui manquoit dans la troupe, 1667.

par la mort d'*Auguſtin Lolli*. Cin-
1667. thio ne quitta le théatre qu'à ſa ſuppreſſion arrivée en 1697, il reſta à Paris, & y mourut le 28 Octobre 1706.

Il avoit épouſé à Bologne le 31 Mars 1653 *Julie de l'Egliſe*, (della Chieſa) qui n'a jamais joué la comédie, & qui mourut à Londres en 1675, dans un voyage que la troupe Italienne avoit fait en cette ville, avec la permiſſion de la Cour de France.

De Julie de l'Egliſe, il eut cinq enfans, dont les noms ſuivent.

Augutin-Alexandre Romagnesi, Chevalier de l'Eperon d'or, nommé par le Duc de Mantoue, *Comte de Boba*.

Hippolyte Romagnesi, Religieux & Provincial des Dominicains à Rome.

Gaetan Romagnesi, qui prit le parti de la Comédie, mais qui ne la joua jamais à Paris; il mourut à Bruxelles le 26 Octobre 1700 : il avoit épouſé *Marie-Anne Richard*, dont il eut *Antoine Romagneſi*, comédien dans la nouvelle troupe Italienne, rétablie en 1716. (Voyez le Dictionnaire des théatres, article *Romagneſi*.)

Hierome-Alexandre Romagnesi,

interdit pour cause de démence. Mort à Charenton. 1667.

CHARLES-VIRGILE ROMAGNESI, de Belmont, qui débuta au théatre Italien, pour les rolles d'amoureux le 24 Août 1694., dans la comédie du *Départ des Comédiens*. On parlera de cet Acteur à la suite de cette Histoire.

Par le partage des biens de Marc-Anthonio Romagnesi, fait chez le Commissaire le Maître le 12 Mai 1707, chacun des enfans de cet acteur eut seize mille trois cens quarante & une livres, ce qui composoit une masse de soixante-cinq mille trois cens soixante-quatre livres, outre neuf mille cent trente-quatre livres d'effets douteux, dont on ne fit aucun usage.

Voici ce qu'on lit de Cinthio dans un ouvrage intitulé *le Livre sans nom*, à la page 324.

« Cinthio étoit homme d'esprit, » & a composé en vers & en prose : Il » fit imprimer en Italie en 1673 un » volume de *Poësies héroïques & amou-* » *reuses, sacrées & morales*, qui furent » très-estimées par les plus fameux » poëtes d'Italie. Il étoit bon philoso- » phe, sçavant dans les belles lettres :

» d'une converſation douce, les ma-
1667. » niéres polies, & les ſentimens pleins
» d'honnêtetés. Sa famille étoit noble
» & diſtinguée. »

Ajoûtons pour finir cet article une note manuſcrite de feu M. de Tralage.

« Les Comédiens Italiens faiſoient » autrefois leurs piéces eux-mêmes » lorſqu'elles étoient entiérement Ita- » liennes. Un d'entr'eux, comme le » ſieur Angélo, Docteur, ou Cinthio, » ou Scaramouche, faiſoit en gros le » ſujet de la piéce, diſtribuoit les ac- » tes & les ſcénes, puis chaque acteur » en particulier compoſoit ſon rolle. »

Voici par ordre de date les piéces dont Cinthio compoſa les canevas pour ſa troupe. (1)

Le Théatre ſans Comédie, & les Comédiens Juges & Parties, en trois actes. Juillet 1668.

Les Remedes à tous maux, trois actes. Septembre 1668.

Les Métamorphoſes d'Arlequin, trois actes. Mars 1669.

Le Soldat par vengeance, ou *Arlequin Soldat en Candie*, trois actes, Mai 1669.

(1) On trouvera le Canevas de chacun de ces piéces à la ſuite de cette Hiſtoire.

Scaramouche

Scaramouche Pédant, & Arlequin Ecolier, trois actes. Juillet 1669. 1668.

Arlequin Esprit Follet, trois actes. Février 1670.

Le Jugemens du Duc d'Ossonne, trois actes. Juin 1671.

Arlequin Fourbe & demi, trois actes. Octobre 1674.

Arlequin Berger de Lemnos, trois actes. Novembre 1674.

Le Voyage d'Arlequin & de Scaramouche aux Indes, trois actes & un prologue 1676.

SCARAMOUCHE & SPEZZAFER,

(C'est le même acteur, qui a successivement rempli ces deux emplois.)

A l'article de Scaramouche, (Tibério Fiurilli,) on a dit que cet acteur ayant obtenu un congé de la Cour en 1668. retourna en Italie, & qu'il ne revint à Paris qu'en 1670. durant cet espace de tems, son rolle fut rempli par un nouveau Comédien Italien; c'est ce que nous apprend Robinet dans les vers suivans.

1668. *Lettre en vers de Robinet, du 21 Avril 1661.*

Mais concluons cette préface
Et chantons promptement d'abord ſur notre luth,
Le nouveau *Scaramouche* & ſa burleſque face.
Certes pour la premiére fois,
Qu'il nous a montré ſon minois,
Il n'a pas mal joué ſon rolle,
Et ma foi je le trouve drôle.
Je ne ſentis, en vérité,
Jamais mon riſible excité
Mieux, que par ſes plaiſanteries,
Et ſes naïves ſingeries.
Bien loin d'avoir le bec gelé,
Il a le caquet affilé.
Comme frais paſſé ſur la meule;
Et bref, ſa langue toute ſeule,
En devide autant comme ſix,
Et l'on peut dire autant que dix.
Au reſte, hors un peu moins de taille,
C'eſt une vivante médaille
De ſon fameux prédéceſſeur,
Dont il vient être ſucceſſeur.
C'eſt lui, tout craché de figure,
De geſte, d'air, & d'encolure:
Il me ſemble que je le vois;
Il a juſqu'à ſon ſon de voix,

Et ſon beau ratelier d'yvoire.
Qu'on ne diſe point : ça mon, voire, 1668.
Car votre Alteſſe (1) qui l'a vu,
Et comme moi-même entendu,
Sçait ſi de faux ici je couche,
Touchant ledit beau *Scaramouche.*
Non, non, j'aurois encor du moins,
Plus de douze mille témoins,
De tout ce que viens de dire,
Et qu'il a pleinement fait rire.

Tibério Fiurilli étant de retour à Paris en 1670, il reprit ſon rôlle de Scaramouche, & l'acteur qui l'avoit doublé pendant ſon abſence, prit alors l'emploi de *Capitan* : c'eſt ce que Robinet va nous dire.

Lettre en vers de Robinet. du 8 Mars 1670.

Depuis peu l'ancien *Scaramouche*,
Qui paroît une fine mouche,
Eſt dans ſa troupe de retour,
Et divertit des mieux la Cour.
Celui qu'on voyoit en ſa place,
En changeant d'habit & de face,
S'eſt en Capitan érigé, &c.

(1) La Princeſſe Henriette d'Angleterre, femme de *Monſieur*, frere unique du Roi.

1668. Ce Capitan joignoit à ce titre le nom de *Spezzafer*, & c'eſt ce que l'on apprend, tant par le recueil des ſcénes de Dominique, où cet acteur eſt employé dans différentes piéces, que par une gravure qui repréſente *Spezzafer Capitan*. Il a un chapeau ſur la tête, avec un plumet tombant du côté droit. Les cheveux paſſés derriére les oreilles, d'amples mouſtaches friſées, un petit manteau, qui lui deſcend ſur les reins; un pourpoint & un haut chauſſe, une grande épée & un large ceinturon. On lit au bas de cette gravure les quatre vers ſuivans.

Ce Capitan fait grand éclat :
Et ſa valeur eſt ſi parfaite,
Qu'il eſt des derniers au combat,
Et des premiers à la retraite.

Cét acteur que l'on ne connoît que par les noms de caractéres qu'il a rempli au théatre, mourut vers l'année 1680 : car depuis ce tems, ni dans le *Scenario* de Dominique, ni dans le théatre de Ghérardi, il n'eſt plus fait mention du rolle du Capitan Spezzafer.

Finiſſons par un paſſage à ſon ſujet, tiré du *Livre ſans nom, pag.* 272. »Lorſ-

» que Spezzafer mourut, on parla de
» lui à Verſailles. M.*** Médecin de 1668.
» Sa Majeſté, ayant dit, que l'on trou-
» voit qu'il avoit beaucoup de reſſem-
» blance avec cet acteur; vous vous
» trompez, repliqua le Prince de ***,
» il n'a jamais tué perſonne. »

On ignore ſi Spezzafer étoit marié; mais dans une comédie (1) où Arlequin eſt Roi, & diſtribue les gouvernemens à ſes courtiſans, Spezzafer ſe préſente pour être Gouverneur d'une place frontiére; ajoûtant « qu'il la » gardera bien. *Oh! oui*, répond Ar- » lequin, *tu la garderas bien! toi qui » depuis vingt ans ne peux garder ta fem- » me.* » Si cette plaiſanterie regardoit l'acteur à qui on l'adreſſoit, elle étoit cruelle.

PANTALON.

Cet acteur, qui remplaça (N) Turi, pour le rolle de Pantalon, n'eſt point 1670. connu par ſon véritable nom, & ſeroit également ignoré comme comédien Italien à Paris, ſans Robinet, qui dans

(1) Intitulée *Arlequin Roi par hazard*. On la trouvera à la ſuite de cette Hiſtoire.

1670. un paſſage de ſa *Lettre en vers*, *du 8 Mars* 1670. après avoir donné des louanges à Dominique ſur les agrémens de ſon jeu, continue ainſi :

Tous les acteurs de cette troupe,
Qui maintenant ont vent en poupe,
Compris leur nouveau *Pantalon*,
Rouge, ma foi, juſqu'au talon,
Y font à l'envi des merveilles.

Ce nouveau Pantalon joua peu de tems à Paris, & fut le dernier de ce caractére ; nous en avons dit la raiſon à l'article du précedent Pantalon (N) Turi.

BRIGUELLE.

1671. Après la mort de Trivelin (Locatelli) arrivée en 1671, un nouveau comédien, dont on ignore le nom de famille, parut au théatre, pour remplacer cet acteur, dans l'emploi de premier *Zani*, ſous le nom de *Briguelle*. C'eſt ce que nous apprend Robinet, dans ſa *Lettre en vers du* 13 *Juin* 1671. où parlant de la troupe Italienne, il ajoûte :

..... accrue depuis peu
[Pour rendre plus complet leur jeu,] 1671.
D'un *Briguelle*, (1) lequel fait rage :
Pour vous y faire aller en faut-il davantage?

Briguelle que l'on trouve employé dans beaucoup de piéces Italiennes, dont les Canevas ſont inſérés dans cette Hiſtoire ; Briguelle, dis-je, a été un excellent comique pour le rolle de Fourbe intriguant. On ne peut marquer préciſement le tems de la mort de cet acteur ; mais par le recueil des ſcénes de Dominique, & la date du début de *Flautin*, qui le remplaça, on peut conjecturer que ce fut au commencement de l'année de 1675 : ajoûtons que M. Riccoboni le pere, dit, qu'après la mort de Briguelle, le Roi (Louis XIV.) fit demander un autre acteur, & dans le même genre, au Duc de Modéne, que ce Prince lui envoya, *Joſeph Cimadori*, qui dans ſa troupe, ſous le nom de *Finochio*, jouoit le premier *Zani*, mais que Cimadori étant arrivé à Lyon tomba malade, & y

(1) *Briguelle*, *Flautin*, & *Gradelin*, qui parurent ſucceſſivement au théatre Italien, à Paris, portoient l'habillement de *Scapin*, & c'eſt le même caractére de cet acteur.

—— mourut, ainſi il fallut faire choix d'un
1673. autre comédien, & ſans doute ce choix tomba ſur Flautin.

Moliere étant mort le 17 Février 1673, le théatre du Palais-Royal fut donné à M. de Lully, pour y continuer les repréſentations de ſon opera, & la troupe de Moliere jointe à celle du Marais, par ordre du Roi, forma un nouvel établiſſement, rue Mazarine, vis-à-vis la rue de Guénégaud; (1) les Comédiens Italiens ſuivirent cette troupe, & jouerent alternativement avec elle ſur le même théatre.

FLAUTIN.

—— JEAN GHÉRARDI, de la ville de
1675. Prato en Toſcane, débuta à Paris, ſous le nom de *Flautin*. Voici de quelle façon Robinet annonça cet acteur, en parlant de la comédie d'*Arlequin Berger de Lemnos*.

Lettre en vers, du 5 Janvier 1675.

Il faut bien dire auſſi deux mots,
D'Arlequin Berger de Lemnos.
. . . . . .
. . . . . .

(1) Voyez l'Hiſtoire du théatre François tome XI. p. 284. & ſuivantes.

On y voit leur *Flautin* nouveau, 1675.
Qui ſans flute ni chalumeau,
Bref, ſans nul inſtrument quelconque,
[Merveille, que l'on ne vit oncque,]
Fait ſortir de ſon ſeul goſier,
Un concert de flutes entier.
A ce ſpectacle on court ſans ceſſe,
Et pour le voir chacun s'empreſſe.

Ghérardi étoit un très-bon comique pour le rolle de fourbe intriguant ; au talent d'imiter avec ſa bouche beaucoup d'inſtrumens à vent, il joignoit celui de jouer ſingulierement de la guittare. C'eſt ce qu'expriment les quatre vers ſuivans, qui ſont au bas d'une eſtampe, repréſentant *Flautin* dans ſon habit de théatre :

Avec ſa guittare touchée,
Plus en maître qu'en écolier,
Il ſemble qu'il tienne cachée
Une flute dans ſon goſier.

Au reſte Ghérardi reſta peu au théatre, non qu'il n'y fît plaiſir comme acteur ; mais des mœurs dépravées lui cauſérent une fâcheuſe affaire, pour laquelle il fut mis en priſon : il en ſortit cependant, mais ce fut ſans doute

à condition de quitter la France. Son
1680. fils qu'il y avoit amené y resta, & succéda à Dominique dans l'emploi d'Arlequin ; c'est de quoi nous rendrons compte sous l'année de son début.

En 1680, le Roi ayant jugé à propos de n'avoir plus qu'une troupe de Comédiens François, ordonna à celle de l'Hôtel de Bourgogne de se joindre avec celle de Guénegaud ; ainsi le théatre de l'Hôtel de Bourgogne n'étant plus occupé, le Roi permit aux Comédiens Italiens de le louer, & d'y continuer les représentations de leur spectacle. Alors ces derniers qui ne jouoient que trois fois par semaine, ouvrirent leur théatre tous les jours, excepté le vendredi. Cette époque est nécessaire à marquer, attendu l'erreur où beaucoup de gens sont encore, que les Comédiens Italiens ont toujours joué à l'Hôtel de Bourgogne : passons aux acteurs nouveaux qui y parurent.

MEZETIN. 1682.

ANGÉLO CONSTANTINI, (1) né à Verone, prit fort jeune le parti de la comédie, & joua avec succès le rolle d'Arlequin, qu'il avoit adopté en montant au théatre. Il passa en France vers l'an 1681, ou au commencement de 1682, débuta à Paris, & fut reçu dans la troupe pour doubler Dominique; mais comme ce dernier quittoit peu son emploi, Angélo Constantini comprit qu'il seroit souvent inutile à ses camarades, de sorte qu'il se chargea de differens roles détachés, & enfin il imagina un personnage motié aventurier, moitié valet, sous le nom de *Mezetin*, c'est dans ce caractére qu'il parut dans la piéce d'*Arlequin Prothée*, représentée le 11 Octobre 1683, & il joua ce rolle en François. Dans le *Banqueroutier*, piéce jouée le 26 Décembre 1683. Angélo Constantini représenta le rolle du Comte Constantin, mais en Italien. C'est dans cette même

(1) Angélo Constantini étoit fils de *Constantin Constantini*, comédien Italien, qui parut aussi au théatre de Paris, sous le nom de *Gradelin*. On parlera de cet acteur sous l'année de son début.

comédie qu'il chanta la chanſon du
1682. Roſſignol, chanſon qu'il repeta en 1729, lorſqu'il reparut ſur le théatre des *Nouveaux Comédiens Italiens.*

La mort de Dominique ayant obligé ſes camarades à ceſſer leur ſpectacle, ce tems fut employé à chercher des moyens pour remplacer le vuide que cet excellent acteur faiſoit à la troupe : enfin le mercredi premier jour de Septembre 1688, les comédiens Italiens r'ouvrirent leur théatre, & Angélo Conſtantini, dans une ſcéne préparée reçut de Colombine l'habillement & le maſque d'Arlequin, caractére qu'il joua ſous le nom de Mezetin. Comme il étoit, quoique très-brun, d'une figure gracieuſe, & qu'il avoit plu infiniment juſqu'alors à viſage découvert, le public lui marqua, que s'il continuoit de porter le maſque d'Arléquin, on perdroit en lui un acteur très-varié, en un mot, un eſpéce de prothée. Angélo Conſtantini continua cependant de remplir l'emploi qu'il avoit pris après la mort de Dominique, & ne le quitta que lorſque Ghérardi (fils de Flautin) eut joué le rolle d'Arlequin, & que cet acteur fut

agréé du public, (1) alors il ne joua plus qu'à visage découvert, ce qu'il continua jusqu'à la suppression de ce théatre en 1697. 1682.

Cet évenement obligea Angélo Constantini, à passer à Brunswik pour se joindre à une troupe Italienne qui y étoit alors, & avec laquelle il joua le rolle de Mezetin. Le Roi de Pologne, Auguste I. Electeur de Saxe, qui avoit entendu parler avec éloge de cet acteur, lui fit proposer de s'attacher à son service. Angélo Constantini, accepta avec une grande reconnoissance les offres du Roi de Pologne, & s'étant rendu à sa cour, ce Prince le chargea de lui former une troupe d'acteurs assez complette, pour pouvoir alternativement, jouer des comédies & des opéra Italiens. Angélo Constantini repassa en France en 1698. & s'acquitta de sa

(1) « Anne-Elisabet Constantini, fille d'Octave (frere » de Mezétin) & veuve de Charles Virgile Romagnesi » de *Belmont* a chez elle une copie du portrait de Me» zetin, d'après l'original de M. de Troy le pere ; » dans lequel Mezétin est représenté sous son habit de » caractére, tenant de la main gauche un tableau de » forme carrée, sur lequel il est appuyé, repré» sentant Arlequin, ce qui prouve clairement qu'il a » joué sous cet habit, & principalement dans l'inter» vale de la mort de Dominique, à la reception de » Ghérardi. » (*Note de M. Gueullette.*)

commiſſion ſi fort au gré du Roi Au-
1682. guſte, que ce Monarque lui fit expedier en 1699 (2) « un brevet qui » lui donnoit le titre de Noble, avec » la charge de Camerier intime, tré- » ſorier des menus plaiſirs de Sa Ma- » jeſté, & garde des bijoux de ſa chambre. » Une place auſſi honorable ſembloit devoir fixer le ſort de Mezetin, mais le penchant hardi & entreprenant de cet acteur, qu'il pouſſoit ſouvent juſqu'à l'impudence, ſur tout avec les femmes, lui fit adreſſer ſes vœux à une Dame que le Roi Auguſte honoroit du titre de ſa Maîtreſſe, & Mezetin joignit à ſa déclaration des diſcours peu méſurés ſur le compte du Roi : cette perſonne fut ſi outrée de l'inſolence de Mezetin, que non ſeulement elle en parla au Roi, mais qu'elle engagea ce Prince à ſe placer dans un endroit de ſon appartement, d'où il pût entendre, ſans être vu, les diſcours de Mezetin. Auguſte, ſortit furieux & le ſabre à la main, dans le deſſein d'abattre la tête à ce téméraire, lorſque rentrant en lui-même, il ſentit qu'il ne lui convenoit

(1) Mercure de France, mois de Février 1729, page 361.

point de souiller sa main, du sang d'un homme qui l'avoit trahi si indignement : il le fit arrêter & conduire au chateau de Konigstein. 1682.

Mezetin demeura plus de vingt ans dans cette prison ; enfin une autre Dame, qui avoit du crédit sur le cœur & l'esprit d'Auguste, engagea ce Prince à lui faire voir le château de Konigstein ; Mezetin parut avec une barbe qu'il avoit laissé croître depuis sa detention, & se jetta aux pieds du Roi. La Dame appuya les supplications du prisonnier, mais Auguste fut alors inéxorable : cependant au bout de quelques mois Mezetin fut remis en liberté & on lui rendit tous ses effets, avec ordre cependant de sortir de Dresde & des Etats de Saxe.

Mezetin revint à Vérone sa patrie, mais il y resta peu ; le desir de revoir Paris, & plus encore celui de reparoître sur un théatre, où il avoit si longtems représenté, le ramena en cette ville à la fin de l'année 1728. Les nouveaux comédiens Italiens le reçurent comme un de leurs anciens camarades. Il leur proposa de jouer avec eux dans cinq ou six piéces, moyennant mille écus. Ses offres furent acceptées, on

lui compta la ſomme demandée : &
1682. voici de quelle facon l'auteur du Mercure de France rendit compte de cet acteur.

(1) « Le 5 Février 1729, le ſieur » Angélo Conſtantini, natif de Vé- » rone, connu ci-devant ſous le nom » de Mezetin, comédien de l'ancien- » ne troupe de l'Hôtel de Bourgogne ; » joua ſur le même théatre, & débuta » par les rolles qu'il avoit joué autre- » fois dans la comédie intitulée *La* » *Foire S. Germain*, repréſentée dans ſa » nouveauté en 1695.

» Cette piéce fut précédée d'un pro- » logue du ſieur Lélio fils, dont voici » le ſujet.

» Momus & Arlequin paroiſſent » d'abord. Momus ſe plaint de voir » ſi long-tems ſes jeux déſertés. Il en » demande la cauſe à Arlequin qui » l'impute à l'amour extrême que les » François ont pour la nouveauté. Mo- » mus lui promet de remédier à cet in- » convenient par une nouveauté qui » doit l'emporter ſur toutes les autres. » A ſon ordre, un vieillard vénérable

(1) Mercure de France, mois de Février 1729. page 356, 360.

» s'avance

„ s'avance, il fait entendre que c'eſt le
„ Mezetin de l'ancien théatre Italien; à 1682.
„ un nouvel ordre du Dieu qui l'intro-
„ duit & qui le prend ſous ſa protection,
„ il depouille ſa robe de vieillard, &
„ paroît ſous l'habit de Mezetin. Mo-
„ mus récite une Fable, au ſujet de ſa
„ vieilleſſe. Il le compare à un arbre
„ qui dans ſon printems, attiroit les
„ bergéres ſous ſon verdoyant feuilla-
„ ge; qui défendoit les paſſans contre
„ l'ardeur du ſoleil dans l'été, & qui
„ dans ſon automne conſervoit encore
„ des agrémens qui le faiſoient aimer;
„ mais agrémens qu'il perdoit abſolu-
„ ment dans ſon hyver, ce qui obligeoit
„ tous ceux qui l'avoient autrefois ché-
„ ri à l'abondonner. Cette fable ne pa-
„ roît pas d'abord favorable à un acteur
„ âgé de ſoixante quinze ans; mais
„ Momus le conſole par un coup de
„ Marote, qui répand ſur ſon cher
„ éléve une agréable folie, qui doit
„ tenir lieu de jeuneſſe; après cette
„ opération, Momus ſe retire. Arle-
„ quin badine agréablement avec Me-
„ zetin. Ce dernier raconte un ſonge
„ qu'il a fait, dans lequel il s'eſt crû
„ tranſporté d'Italie en France, & mê-
„ me au théatre de l'Hôtel de Bour-

„ gogne, dont le ſouvenir lui a tou-
1682. „ jours été precieux. Il ajoûte qu'il a
„ vu ſortir une guittare d'un trou,
„ qu'il l'a priſe & en a joué, pour capter
„ la bienveillance d'un parterre, qu'il
„ a toujours regardé comme ſon pere
„ nourricier; que pour comble de bon-
„ heur ce parterre, loin d'avoir oublié
„ le plaiſir qu'il lui a fait autrefois, l'a
„ excité par ſes applaudiſſemens à mé-
„ riter de lui plaire encore. Tout ce
„ qu'il a vu dans ſon ſonge s'exécute
„ réellement : on lui préſente une guit-
„ tarre ſur laquelle il chante ; le public
„ applaudit ; Mezetin lui fait une pro-
„ fonde reverence, & ſe retire pour
„ aller commencer la piéce. Voici le
„ couplet qu'il chante ſur l'air : *vous*
„ *qui vous moquez par vos ris*, en s'a-
„ dreſſant au parterre.

Mézetin, par d'heureux talens,
Voudroit vous ſatisfaire,
Quoiqu'il ſoit depuis très-long-tems,
Preſque ſexagénaire ;
Il rajeunira de trente ans,
S'il peut encor vous plaire.

„ Il y eut un concours ſi extraordi-
„ naire, que nonobſtant le prix de

„ toutes les places au double ce jour
„ là, la salle ne put pas contenir à beau- 1682.
„ coup près toutes les personnes qui se
„ présenterent. Cet acteur fut reçu fa-
„ vorablement du public, ainsi que
„ dans les autres piéces, où il a joué
„ depuis.

„ Le 7 du même mois on donna une
„ seconde représentation de la même
„ piéce & du prologue; l'assemblée fut
„ aussi très-nombreuse, & honorée de
„ la présence de la Duchesse de Bour-
„ bon, accompagnée de plusieurs Sei-
„ gneurs & Dames.

„ Le 8 les mêmes comédiens jouérent
„ une piéce Italienne, intitulée l'*Amant*
„ *Etourdi*, représentée dans sa nou-
„ veauté en Septembre 1717. Meze-
„ zetin y joua le rolle d'intriguant en
„ François. La Duchesse du Maine ho-
„ nora cettte piéce de sa présence,
„ pour voir le nouvel acteur, à qui cette
„ Princesse eut la bonté de dire que
„ son jeu lui avoit fait plaisir.

„ Le 12 ils représentérent *Arlequin*
„ *dévaliseur de Maisons*, ou *les Fâcheux*,
„ piéce Italienne jouée en Mai 1716,
„ dans laquelle Mézetin joua aussi le
„ rolle d'intriguant.

„ Le 13 ils donnérent *Arlequin Em-*

„ *pereur dans la Lune*, piéce de l'ancien
1682. „ théatre, jouée dans ſa nouveauté
„ en 1684 à l'Hôtel de Bourgogne;
„ le même acteur y joua un rolle de
„ fourbe, & une ſcéne nocturne avec
„ Arlequin qui fut fort applaudie, par
„ une très-nombreuſe aſſemblée. „

Cette piéce eſt la derniere dans laquelle Mezetin joua : car bien éloigné de s'être attiré les applaudiſſemens annoncés par le mercure de France, cet acteur parût très-médiocre : ſon âge contribua beaucoup à ſon peu de ſuccès, & de plus, Mezetin n'avoit jamais été regardé, par les connoiſſeurs, que comme un aſſez foible comédien, même dans le tems de ſa plus grande réputation. Ayant été peint en 1689 par le célébre M. de Troy, & gravé en 1694 par Vermeulen, d'un talent diſtingué dans ſon art, M. de la Fontaine, ſans doute à la priére de Mezetin, compoſa les ſix vers qu'on trouve gravés au bas de l'eſtampe, & que voici.

Ici de Mezetin, rare & nouveau prothée,
La figure eſt repréſentée ;
La nature l'ayant pourvu,
Des dons de la métamorphoſe,
Qui ne le voit pas, n'a rien vu,
Qui le voit, a vu toute choſe.

Cette louange parut un peu trop exagérée, & le poëte Gacon, dans son *Poëte sans Fard*, après avoir rapporté les vers de M. de la Fontaine, y joignit les deux épigrammes suivantes. 1682.

Sur le portrait de Mezetin,
Un homme d'un goût assez fin,
Lisant l'éloge qu'on lui donne
D'être un si grand comédien :
Que qui ne le voit, ne voit rien,
Et qu'on voit tout en sa personne.
Disoit je ne vois pas qu'il soit si bon acteur ;
Il ne fait rien qui nous surprenne.
Monsieur, lui dis-je alors, pour le tirer de peine,
Ne voyez-vous pas bien qu'un discours si flatteur,
Est un conte de la Fontaine.

*

Pour le portrait de Mezetin,
La Fontaine a fait un sixain,
Où l'on voit cet acteur traité d'incomparable:
Si la Fontaine a crû la chose véritable
Je n'oserois le garantir :
Mais je sçai bien qu'étant fort porté pour la fable,
Il n'enrage pas pour mentir.

1682. Peu de jours après la repréſentation de l'Empereur dans la Lune, Mezetin partit de Paris en y laiſſant plus de créanciers que de reputation, & retourna à Vérone, où il mourut à la fin de la même année 1729.

Vers l'année 1680. Angélo Conſtantini avoit épouſé en Italie (*N*) *Auretta*, fille de (*N*) *Dorſi*, & d'*Angiola*, fameuſe actrice. Après ſon premier début à Paris, en 1682, il fit venir Auretta, qui joua ſur le théatre de l'Hôtel de Bourgogne; mais comme elle étoit peu jolie & peut-être médiocre dans le talent qu'elle exerçoit, elle fut mal reçue du public. Auretta paſſa en Allemagne, où elle continua de jouer la comédie.

Mezetin eut de ſa femme, une fille, morte Religieuſe à Chaumont en Vexin, & un garçon, nommé Gabriel Conſtantini, qui prit le parti du théatre & qui actuellement joue en italie, ſa patrie, le rolle d'Arlequin.

ISABELLE.

FRANÇOISE-MARIE APOLLINE BIANCOLELLI, fille de Dominique Biancolelli, & d'Urſule Cortéze, nâquit

à Paris en l'année 1664, & débuta au théatre Italien pour les rolles d'amoureuſes, dans la comédie d'*Arlequin Protée*, le 11 Octobre 1683, ſous le nom théatral d'*Iſabelle*, où elle fut très-applaudie, ainſi que ſa ſœur cadette, qui parut auſſi le même jour dans l'emploi de ſoubrette, ſous le nom de *Colombine*. Voici comment M. Devizé en parla, dans le mercure du même mois d'Octobre 1683, pages 322, 324. 1683.

« Jamais la comédie Italienne n'a „ été ſi applaudie ni ſi ſuivie en France, „ qu'elle l'eſt préſentement; auſſi les „ comédiens Italiens ne ſont-ils jamais „ entrés dans nos maniéres, comme ils „ y entrent depuis quelque tems. Ils „ joignent l'utile à l'agréable, & il y a „ beaucoup à profiter dans leurs piéces, „ ſur-tout dans la derniére, (Arle- „ quin prothée) où l'on reconnoît par „ le grand nombre de procédures d'Ar- „ lequin, combien il eſt dangereux de „ plaider..... Si Arlequin eſt inimi- „ table dans les divers rolles qu'on lui „ voit jouer dans cette piéce, *ſes deux* „ *filles* ne le ſont pas moins; les dif- „ ferens perſonnages qu'elles ſoûtien- „ nent, ſont ſi bien remplis, qu'elles

1683. „ ſe ſont attiré l'applaudiſſement de „ tout Paris, qui ne ſe peut laſſer de les „ admirer. Jamais on n'a vu tant d'in- „ telligence pour la comédie, avec „ une ſi grande jeuneſſe. Il n'y en a „ point dans lequel elles n'entrent, & „ elles s'en acquitent de ſi bonne grace, „ que lorſqu'elles paroiſſent dans quel- „ que ſcéne, elles ſemblent être uni- „ quement nées pour le perſonnage „ qu'elles repréſentent. „

La Demoiſelle Biancolelli l'aînée, ſans être pourvûe d'une grande beauté, en poſſedoit tous les agrémens, par le don de plaire, repandu ſur toute ſa perſonne. Elle étoit parfaitement bien faite, & remplie de graces, d'une phiſionomie douce & par conſéquent prévenante.

M. de Turgis Officier dans le Regiment des Gardes Françoiſes ne put tenir contre les charmes de Mademoiſelle Biancolelli, il en devint éperdûment amoureux, & l'épouſa en 1691. Ce mariage produiſit bien des chagrins à la famille des Biancolelli, & à la Demoiſelle en particulier. C'eſt de quoi nous allons rendre compte en employant les termes d'un mémoire imprimé, pour les enfans de la Demoiſelle

moiſelle Biancolelli, veuve de M. de Turgis. (1 1683.

« Conſtantin de Turgis, Lieutenant » aux Gardes Françoiſes, âgé de vingt » & un an, fils de Pierre de Turgis, » Fermier Général, & de Barbe » Guillaume, [épouſa en 1691. le 2 » Avril, dans le diocéſe de Chartres, » Françoiſe-Marie-Apolline Bianco- » lelli, (dite *Iſabelle*) fille de Domi- » nique Biancolelli, mort le 2 Août » 1688. & d'Urſule Cortéze.

» Les pere & mere du ſieur de Tur- » gis, rendirent plainte en 1693. de » rapt & de ſubornation. (La Demoi- » ſelle Biancolelli jouoit en 1691. & » avoit vingt-ſept ans.) Urſule Cortéze » qui ignoroit les loix de France, allar- » mée par cette plainte, & ſuivant un » conſeil qui la deshonnoroit, con- » jointement avec ſa fille, fit ſignifier » au ſieur & Dame de Turgis, pour les » démouvoir de leur pourſuite extraor- » dinaire, qu'il n'y avoit entre leur

» (1) Mémoire de Maître Mars Avocat au Parle- » ment, pour le ſieur Charles-Dominique de Turgis » des Chaiſes, ancien Officier au Régiment Royal » des Vaiſſeaux, & la Dame Marie-Anne Reine de » Turgis, ſa ſœur, épouſe du ſieur Millin de Treſ- » ſolles, &c. contre les ſieurs Guillaume, Sr. de » Chavaudon, Turgis, le Courtois, de Brinon, &c.

„ fils, & Françoiſe-Marie-Apoline
1683. „ Biancolelli, ni convention, ni traité,
„ ni célébration de mariage. En 1694.
„ le ſieur de Turgis pere, & ſa femme,
„ firent un teſtament, & deshériterent
„ Charles (c'eſt Conſtantin de Turgis)
„ leur fils, pour le punir (diſent-ils)
„ de ſon commerce honteux, avec
„ Françoiſe-Marie-Apolline Bianco-
„ lelli, proteſtant au reſte de faire
„ déclarer nul le mariage qu'il peut
„ avoir contracté avec elle, s'ils vien-
„ nent & le découvrir.

„ Sur les preuves qu'ils découvrent
„ de ce mariage, ils font releguer
„ Conſtantin de Turgis, leur fils à
„ Angers, & le forcent à interjetter
„ appel comme d'abus de ſon mariage.
„ Il le fit pour les contenter, mais il
„ alla ſur le champ chez un Notaire,
„ pour proteſter contre cette déclara-
„ tion qu'il venoit de ſigner.

„ La Cour (le Parlement) rendit
„ ſon Arrêt, le 11 Février 1695, par
„ lequel il eſt dit, qu'il y a abus dans
„ la célébration du mariage. Fait dé-
„ fenſe aux parties de ſe hanter &
„ fréquenter, (à peine de punition
„ corporelle) & de contracter aucun
„ nouveau mariage à peine de nullité.

„ Urſule Cortéze avoit quitté le théa- 1683.
„ tre dès l'année 1694. Françoiſe-Ma-
„ rie-Apolline Biancolelli, avoit re-
„ noncé à la profeſſion de comédienne
„ en 1695.

„ Le premier Mars de cette même
„ année, nouvel acte d'exhérédation,
„ en cas que le ſieur Conſtantin de Tur-
„ gis, majeur, du vivant, ou après
„ la mort de ſes pere & mere, ſe re-
„ mariât avec la Demoiſelle Bian-
„ colelli; dans la même année M. de
„ Turgis pere mourut.

„ Le ſieur Conſtantin de Turgis
„ faiſoit tous les ans de nouvelles pro-
„ teſtations chez un Notaire, on en
„ compte au nombre de ſept.

„ Malgré cette perſévérance pour la
„ Demoiſelle Biancolelli, qui méritoit
„ uniquement ſa tendreſſe, il avoit
„ encore une maîtreſſe qu'il entrete-
„ noit dans une petite maiſon, & au
„ fort de ſes infidélités il rendoit hom-
„ mage à la vertu de ſa femme.

„ En 1701, avec diſpenſes de M.
„ le Cardinal de Noailles, de fiançail-
„ les & de bancs, le ſieur Conſtantin
„ de Turgis épouſa (pour la ſeconde
„ fois) Françoiſe-Marie-Apolline
„ Biancolelli, dans l'Egliſe de Bonnes

„Nouvelles. Le Sous-Vicaire fit la céré-
1683. „ monie en préſence de témoins néceſ-
„ ſaires, après laquelle les époux ayant
„ déclaré qu'il étoit procréé d'eux, ſous
„ la foi de mariage, deux enfans ac-
„ tuellement vivans; Sçavoir, Charles-
„ Dominique de Turgis (des Chaiſes)
„ né en 1692, un an après le mariage,
„ & baptiſé à la paroiſſe S. Laurent,
„ comme il paroît par les regiſtres de
„ cette paroiſſe; & une fille ſeulement
„ ondoyée, à cauſe de la néceſſité; à
„ l'inſtant les cérémonies du baptême
„ furent ſuppléées à cette fille, un des
„ témoins fut ſon parain; c'eſt aujour-
„ d'hui la Dame Millin de Treſſolles.

„ Cet acte de célébration de ma-
„ riage, de reconnoiſſance d'enfans,
„ & de cérémonie de baptême, rédi-
„ gé & ſigné au bas de la permiſſion
„ de Mgr. le Cardinal de Noailles,
„ fut remis entre les mains des époux.

„ Le ſieur Conſtantin de Turgis,
„ pour ménager la délicateſſe de ſa
„ mere, ne fit point inſcrire l'acte de
„ ſon mariage ſur le regiſtre.

„ Quelque tems après la célébration
„ de ſon ſecond mariage, pour la ſe-
„ conde fois, il le déclara à des per-
„ ſonnes de la premiére conſidération,

„ & depuis ce tems, il alla publique-
„ ment chez sa femme, & affecta mê- 1683.
„ me de paroître avec elle aux pro-
„ ménades publiques.

„ Quoique le sieur de Turgis conser-
„ vât un appartement chez sa mere,
„ qui nourrissoit une partie de ses do-
„ mestiques & de ses chevaux, & qu'il
„ louât une petite maison ruë S. Roch,
„ cependant il demeuroit pour l'ordi-
„ naire, au vû & au sçû de tout le
„ monde, avec sa femme, rue des Pe-
„ tits-Peres, dans la maison d'Ursule
„ Cortéze, veuve de Dominique Bian-
„ colelli; il avoit toujours chez elle,
„ cinq ou six chevaux & un équipage;
„ il y recevoit ses visites, il y passoit
„ les jours & souvent les nuits.

„ La veuve Biancolelli avoit une
„ maison de campagne à Biévre, près
„ Meudon, Le sieur & Dame de Tur-
„ gis y séjournoient avec elle: leur
„ mariage étoit connu du Curé & des
„ habitans de ce lieu, & sa femme
„ portoit publiquement son nom.

„ Madame de Turgis la mere, mou-
„ rut le 2 Février 1704: elle rappella
„ dans son testament du 4 Août 1703
„ les deux actes d'exhérédation, si son
„ fils se remarioit avec la Demoiselle

„ Biancolelli, comme ſi elle eût ig-
1683. „ noré qu'il eût été effectivement re-
„ marié ; ce qui n'étoit & ne pouvoit
„ être, puiſqu'ils demeuroient dans
„ le même quartier.

„ Enfin le ſieur de Turgis tomba
„ malade dans la maiſon qu'il occu-
„ poit rue S. Roch, avec ſa maîtreſſe.
„ Sa femme ayant obtenu que cette
„ perſonne ſe retireroit de cette mai-
„ ſon ; elle n'en fut pas plutôt ſortie,
„ que la Dame de Turgis s'y rendit,
„ & ne le quitta point que le 29 Avril
„ 1706. qu'il mourut.

„ Vers la fin de la maladie du ſieur
„ Conſtantin de Turgis, il fit venir le
„ fils de ſon frere, le ſieur de Turgis
„ de Canteleu, alors âgé de quatorze
„ ans, jeune homme de grande eſpé-
„ rance, & d'une ſolidité fort au-deſ-
„ ſus de ſon âge ; en préſence de ſon
„ précepteur, de ſon valet de cham-
„ bre, &c. le malade repréſenta à ſon
„ neveu, d'une maniére touchante, la
„ triſte ſituation de ſa femme & de ſes
„ enfans. Il les lui fit embraſſer, & le
„ conjura d'en avoir ſoin. Tout le
„ monde fut attendri, le ſieur de Can-
„ teleu promit que juſqu'au dernier
„ ſoupir, il n'abandonneroit jamais ſa

„ tante ni ſes couſins. Il leur tint exac-
„ tement parole, puiſque le 24 Avril 1683.
„ 1714, étant mort âgé de 21 ans :
„ par ſon teſtament olographe de l'an-
„ née précédente, il témoigna n'avoir
„ pas oublié la recommandation de
„ ſon oncle. *Je donne & legue*, (dit-
„ il) *à mon couſin Charles Dominique,*
„ *fils de mon oncle Conſtantin de Turgis,*
„ *Lieutenant aux Gardes*, huit mille
„ livres, *pour, avec la penſion qu'il a*
„ *déja par arrêt de la Cour* (du 30 Août
„ 1709.) *l'aider à ſoûtenir ſon nom,*
„ *& à ſe ſoûtenir honorablement au ſer-*
„ *vice, comme il a fait juſqu'à préſent,*
„ *& à ſa ſœur*, quatre mille livres.

„ Le legs fut délivré, & l'on trouva
„ dans les papiers du défunt, un écrit
„ de ſa main intitulé : *étant diſtinct des*
„ *biens qui appartiennent à mes couſins*
„ *de Turgis, pour leur rendre dès que*
„ *je ſerai majeur.*

„ Après la mort de Conſtantin de
„ Turgis, ſa veuve fit oppoſition aux
„ ſcellés qui avoient été appoſés à la
„ requête des créanciers de ſon mari.
„ Son état lui fut conteſté; elle fit ſigni-
„ fier les preuves de ſon mariage. Le
„ 28 Mai 1707 il fut rendu une ſen-
„ tence au Châtelet, qui déclara l'ex-

„ hérédation bonne & valable, mais
1683. „ qui permit *à la Dame Françoise-*
„ *Marie-Apoline Biancolelli de prendre*
„ *la qualité de veuve, & aux enfans,*
„ *celle de légitimes, sans néanmoins*
„ *qu'ils pussent rien prendre dans la*
„ *succession de la Dame de Turgis, leur*
„ *ayeule paternelle, & autres biens.*

„ Le sieur de Turgis étoit mort insol-
„ vable & déshérité, sa veuve avoit
„ consommé son propre bien & celui
„ de sa famille pour l'entretenir au
„ service; elle demanda des alimens.

„ Le 30 Août 1709. toutes les par-
„ ties & les créanciers même étant d'ac-
„ cord, la Cour rendit son arrêt, qui
„ déclare le sieur & Demoiselle de
„ Turgis, incapables de demander ni
„ de recueillir aucune succession dans
„ la famille de leur pere, leur accor-
„ de à chacuns trois cens livres de
„ pension viagére, & à la veuve quatre
„ cens livres.

„ Le 30 Janvier 1713. le Roi vou-
„ lant recompenser les services de
„ Constantin de Turgis en la person-
„ ne de sa veuve, la gratifia d'une
„ pension de trois cens livres.

Madame de Turgis est morte en.... elle a laissé deux enfans, sçavoir;

Charles-Dominique de Turgis des Chaiſes, ancien Officier au Regiment Royal des Vaiſſeaux, Commandant d'un bataillon de milice & Chevalier militaire de l'Ordre de Saint-Louis. Il a été Gouverneur de M. le Duc de Fronſac, fils de M. le Maréchal Duc de Richelieu, l'un des premiers Gentilshommes de la chambre du Roi. Et Demoiſelle Marie-Anne-Reine de Turgis, épouſe du ſieur Millin de Treſſolles. 1683.

COLOMBINE.

CATHERINE BIANCOLELLI, fille de Joſeph Dominique Biancolelli & d'Urſule Cortéze, nâquit à Paris en 1665, & débuta dans l'emploi des ſuivantes, ſous le nom de *Colombine*, (1) le 11 Novembre 1683. dans la piéce nouvelle, repréſentée le même jour, intitulée *Arlequin Protée*, ainſi que l'on l'a dit à l'article précedent. Mais

(1) Dans une petite maiſon que Dominique avoit achetée au village de Biévre, près de Paris, il y avoit placé un portrait de ſa mere, peinte en habit de ville, tenant à ſa main un panier, qui renfermoit deux colombes, par alluſion au nom de Colombine, qu'elle portoit au théatre; & c'eſt pour cela que Dominique fit prendre ce nom à ſa fille.

nous ajoûtons que Colombine mérita
1685. de plus en plus les louanges qu'elle s'attira à ſon début, & qu'elle devint en peu de tems la plus parfaite comédienne, en ſon genre, qui eut paru ſur le théatre Italien. En ..... elle épouſa le ſieur *Pierre le Noir de la Thorilliere*, acteur excellent du théatre François dans le comique, & pere du ſieur de la *Thorilliere* actuellement au même théatre.

Après la ſuppreſſion du théatre Italien en 1697. la Demoiſelle Biancolelli, ou pour mieux dire Madame de la Thorilliere, renonça au théatre, quelque inſtance qu'on lui fît de paſſer à celui des François, où elle auroit été reçue avec agrément du côté de la Cour & avec eſtime & amitié de ſes camarades. Elle eſt morte en .....

Madame de la Thorilliere étoit petite, & un peu brune de peau, mais d'une figure aimable au théatre; la phiſionomie fine, le geſte aiſé & naturel & la voix extrêmement gracieuſe.

PIERROT. 1684.

JOSEPH GIARATON ou GÉRATON, né à Ferrare, vint à Paris à titre de gagiſte dans la troupe Italienne. Après quelques années de ſervices on lui fit faire quelques rolles de peu d'importance. On le trouve employé dans la piéce de *la ſuite du Feſtin de Pierre*, repréſenté le 4 Février 1673, ſous le nom & l'habit de *Pierrot*. Le caractére de ce rolle eſt celui du *Polichinelle* Néapolitain un peu déguiſé. Effectivement dans les comédies Néapolitaines, au lieu d'Arlequin & de Scapin, on y admet deux Polichinelles, l'un Fourbe & intriguant, & l'autre ſtupide & imbécille. (1) Le dernier eſt le caractére de Pierrot. Gératon repréſenta à titre de gagiſte ce rolle, juſqu'en 1684. qu'il fut reçu au nombre des acteurs: & dans cette même année il joua dans la comédie de l'*Empereur dans la Lune*, le perſonnage de Pierrot en François. Il s'acquitta de cet emploi, ſoit en Italien ſoit en François, toujours

(1) Voyez l'Hiſtoire du Théatre Italien de M. Riccoboni, le pere. Tome I.

au gré du public, jusqu'en 1697. qui
1684. est l'époque de la suppression du théatre Italien.

Gératon avoit épousé à Paris une personne de Famille, un peu sur le retour, & avoit acquis avec elle un petit fief à quelques lieues de Paris. Ce fut en cet endroit qu'il se retira avec sa femme, & où il est mort: mais on ignore en quelle année.

PASCARIEL.

Joseph Tortoriti, né à Messine,
1685. débuta au théatre Italien au mois de Mars 1685. dans le personnage de *Pascariel.* En voici la preuve tirée du Mercure Galant du même mois de Mars 1685. p. 258, 259. « La troupe » Italienne est augmentée d'un *Acteur* » nouveau, qui attire les applaudisse- » mens de tout Paris, & qui n'a pas » moins plu à la Cour. Il a une agilité » de corps surprenante, & seconde » admirablement l'incomparable Ar- » lequin.

» (1) Les Italiens qui ont déja paru » ce carême avec un nouvel acteur,

(1) Mercure Galant mois d'Avril 1685. p. 295.

» vont encore fortifier leur troupe de
» deux autres qui arrivent d'Italie. C'eſt 1685.
» un Amant & un Polichinelle. S'ils
» plaiſent autant que *Paſcariel*, leur
» ſalle ſe trouvera trop petite pour
» les aſſemblées qu'ils attirent. »

Malgré l'heureux ſuccès du début de Paſcariel, annoncé par le Mercure Galant, cet acteur ne fut jamais que dans le médiocre. La ſoupleſſe de ſon corps fit la plus grande partie de ſon talent; il adopta le caractére du Capitan, qu'il continua de remplir tant en Italien qu'en François, juſqu'au 28 Mai 1694, qu'il prit celui de Scaramouche, dix-neuf mois après la mort de Tiberio Fiurilli, qui rempliſſoit ce rolle.

Paſcariel, après la ſuppreſſion du théatre Italien en 1697, obtint du Roi un Privilége, pour repréſenter des piéces de ce théatre dans toute l'étendue du Royaume; à condition néanmoins que ce ſeroit toujours à trente lieues de la capitale.

Paſcariel compoſa une troupe, & courut un nombre d'années les provinces de France. Mais ſoit par des malheurs que la bonne conduite ne rend pas inévitables, ſoit que cet ac-

teur ne prît pas des arrangemens aſſez
1685. meſurés pour ſon profit, il eſt certain, qu'il ne fit pas fortune dans ſon entrepriſe, & qu'il eſt mort dans une ſituation très-triſte.

Paſcariel s'étoit marié en Italie, & ſa femme qu'il amena en France, entra dans la troupe Italienne pour les ſecondes ſoubrettes, ſous le nom de *Marinette*. Nous en parlerons après l'article ſuivant.

AURÉLIO, ſecond Amoureux.

Bartholomeo Raniéri, Piémontois, du Mont Cénis, ſuccéda à Zanotti, connu au théatre ſous le nom d'*Octave*, dans l'emploi de ſecond amoureux, & débuta au mois d'Avril 1685, avec Polichinelle. (Voyez ci-deſſus l'article de Paſcariel.) Raniéri n'eſt pas cité comme un excellent acteur, cependant il ſeroit reſté au théatre s'il avoit ſçu menager ſes termes au ſujet des affaires du tems, la Cour informée de ſon impudence lui ordonna de retourner en Italie.

Raniéri partit de Paris en 1689, & revint dans ſa patrie. Comme il avoit fait ſes études, il les continua;

& sa théologie finie, il fut ordonné prêtre. M. Ricoboni le pere l'a connu, & même il a entendu plusieurs fois sa Messe. 1685.

MARINETTE.

ANGELIQUE TOSCANO, parut au théatre Italien vraisemblablement peu de tems après le début de Pascariel son mari, dans l'emploi de seconde soubrette sous le nom de *Marinette*. C'étoit une grande femme fort bien faite & assez jolie, mais médiocre actrice; elle eut beaucoup d'enfans de son mari, & entr'autres Marianne Tortoriti, qui épousa Pierre Dominique, fils du célébre Dominique. (Voyez le Dictionnaire des théatres de Paris à l'article de Dominique.)

Marinette suivit la fortune de son mari, après la dispersion de la troupe Italienne, & joua avec lui dans celle qu'il avoit formée pour les provinces de France. Il y a tout lieu de croire que Marinette n'éprouva pas un sort plus heureux que Pascariel. On ignore le tems de sa mort.

1685. *POLICHINELLE.*

MICHEL-ANGE (N) DA FRACASSANO, débuta au théatre Italien au mois d'Avril 1685, avec Raniéri, ainſi qu'on l'a dit à l'article de cet acteur, ſous le nom & le caractére de *Polichinelle.* M. de Tralage le cite comme un homme *qui vivoit fort réguliérement*, à bonne heure pour la ſocieté & pour lui-même, mais le public ne le mit pas au rang des bons acteurs de la troupe. Quoiqu'il en ſoit il continua de jouer juſqu'à la ſuppreſſion du théatre; mais on ignore ce qu'il devint & le temps de ſa mort. On n'a jamais ſçu ſon nom de famille, & ce n'eſt que ſous celui de ſon batême & de ſon pays qu'il eſt connu. Car Fracaſſano eſt le nom d'une ville d'Italie, & non pas celui de l'acteur qui fait le ſujet de cet article.

Polichinelle ſe maria en France, mais il n'eut point d'enfans de ſa femme. Il en avoit eû un en Italie qu'il amena avec lui, & qui a joué depuis aux foires de Saint Germain & de Saint Laurent, ſous le nom de *Fracaſſano.* (Voyez le Dictionnaire des théatres de Paris.)

GRA-

GRADELIN. 1687.

CONSTANTIN CONSTANTINI, né à Vérone, d'une des bonnes familles de cette ville, s'attacha de bonne heure à la recherche de plusieurs secrets pour la teinture des étoffes de soyes & de draps, & étant parvenu à des découvertes heureuses dans ce genre : il entreprit une manufacture, où en peu de tems il devint célébre dans sa profession. Mais l'amour qu'il conçut pour une Comédienne, pour laquelle il fit des dépenses considerables, l'obligea non seulement à quitter son commerce, mais encore à se faire comédien, pour suivre cette personne, & à y engager sa femme & ses deux fils. (Angélo Constantini, dont nous avons déja parlé, & Jean-Baptiste Constantini dont l'article suit celui-ci.) Il courut differens endroits de l'Italie avec cette comédienne ; mais enfin, soit rupture ou mort de la personne, Constantini vint à Paris & débuta au théatre Italien en 1687, (Suivant une note de M. de Tralage) sous le nom de *Gradelini*, personnage du genre de Trivelin & de Scapin, en un mot ce

que les Italiens appellent *Primo Zani*.
1687. Conſtantini joua peu de tems à Paris, n'y ayant pas été goûté. M. Ricoboni le pere en parle comme d'un très-bon comédien en Italie ; mais qui déplut en France, parce que dans ſon début, ou quelques jours après, il eut l'imprudence de chanter ſur la ſcéne une chanſon qui avoit été faite en Italie contre les François ; ce qui le fit huer des ſpectateurs, & qui ne purent le ſouffrir davantage. (Note de M. Gueullette.) Ainſi c'eſt injuſtement que Ghérardi en parle avec mépris dans la préface de ſon théatre Italien. (1)

Vers la fin de cette année, les comédiens Italiens firent changer la deviſe du rideau de leur théatre. Cette deviſe eſt, à ce qu'on prétend, du fameux Santeuil. Sur ce changement ils firent faire un jetton gravé d'un ſeul côté. Cette gravure repréſente leur ſale de ſpectacle, au haut duquel eſt la deviſe : Caſtigat ridendo mores. *Au bas du jetton on lit* : Comici Italiani del Re. 1687. *On*

(1) « Je n'ai connu que les *Gradelins* & les *Polichinelles*, qui n'ont jamais plu à perſonne ; auſſi ne » les trouve-t-on pas dans aucune des ſcénes de » mon recueil ; & ſi je les ai mis dans ma préface, » c'eſt qu'ils ont été à la porte du théatre Italien. »

trouve l'empreinte de ce jetton dans le Mercure Galant du mois de Février 1687. 1688. *entre les pages* 146 & 147.

Octave ou Octavio second amoureux.

Jean-Baptiste Constantini, de Vérone, fils de Constantin Constantini, dont nous venons de parler, & frere puîné d'Angélo Constantini, ou Mezétin, débuta au théatre Italien en 1688. pour les seconds amoureux, sous le nom d'*Octavio*. M. de Tralage dans une note manuscrite nous a conservé la date du début de cet acteur. Voici ses termes. « Le 2 Novembre 1688 les comédiens Italiens ont » joué pour la premiere fois une comédie toute Italienne, intitulée : *La* » *Folie d'Octavio*. Celui qui représente » *Octavio*, est un jeune homme qui » fait le personnage d'amant. Il est fils » de *Gradelin*, & frere de Mezétin. » Il fut applaudi de toute l'assemblée. » Il joua de sept sortes d'instrumens, » sçavoir la flute, le théorbe, la harpe, » le psaltérion, la cymbale, la guittare, & le hautbois : & le lendemain » il y ajoûta l'orgue. Il ne chante pas 1688.

» mal, & danſe fort bien : il eſt bien
1688. » fait de ſa perſonne.

Octave, comme on l'a déja dit, ſucceda à Aurélio (Bartholomeo Raniéri) dans l'emploi de ſecond amoureux juſqu'en 1694 qu'il devint le premier, lorſque Cinthio quitta ce rolle pour prendre celui de Docteur.

En 1697 les comédiens Italiens ayant été congédiés par ordre du Roi, Octave revint à Vérone ſa patrie, & trouva l'occaſion de rendre des ſervices importans aux Généraux des armées de France, au commencement de la guerre de 1701. Ce qui fut cauſe que les Impériaux firent un dégât notable dans ſes biens. Ces faits ſont prouvés par une atteſtation en forme, qui eſt entre les mains de Mademoiſelle Belmont, (Eliſabet Conſtantini) ſa fille dont voici la copie.

« Le Chevalier de Liſliére envoyé
„ par le Roi en Italie, pour reconnoî-
„ tre les poſtes, les campemêns & les
„ marches des ennemis ; certifie que le
„ ſieur Conſtantini Octave, Gentil-
„ homme de Vérone, a donné des
„ preuves eſſentielles de ſon zéle & de
„ ſon attachement pour la France,
„ ayant fait pluſieurs voyages par ordre

„ des Généraux, & ſi utiles, qu'il a été
„ le premier qui a donné l'avis de la 1688.
„ marche des ennemis en Italie ; ce
„ qu'il a fait à ſes dépens, ayant refu-
„ ſé les gratifications que les Géné-
„ raux lui ont offert. Et que les enne-
„ mis ayant ſçu, & étant informés de
„ ſon zéle pour la France, lui ont
„ ruiné les biens qu'il avoit aux envi-
„ rons de Vérone ; & m'ayant deman-
„ dé le préſent certificat, comme ayant
„ été ſouvent chargé de lui donner les
„ ordres des Généraux, je n'ai pu re-
„ fuſer mon témoignage, pour mar-
„ quer le zéle & l'attachement du-
„ dit ſieur Conſtantini aux intérêts de
„ la France, & la maniére déſintéreſ-
„ ſée avec laquelle il en a donné des
„ preuves. Fait au camp de S. Pierre
„ de Linage le 12 Juin 1701, ſigné
„ Liſliére. „

Octave revint à Paris au commencement de l'année 1708. & voici le placet qu'il préſenta au Roi.

1688.

AU ROI.

„ SIRE

„ Octave repréſente très-humblement „ à Votre Majeſté, pour les ſervices „ importans qu'il lui a rendus en Ita- „ lie, & les pertes qu'il a fait pour „ cela, le tout à la connoiſſance de „ M. le Maréchal de Teſſé, il ſup- „ plie très-humblement Votre Majeſté, „ qu'il lui plaiſe faire ordonner à „ M. de Chamillart, de lui donner „ un emploi à Paris, ſçavoir une am- „ bulance, ou un controlle, ou une „ inſpection pour pouvoir y ſubſiſter „ avec ſes enfans. Il continuera ſes „ vœux pour la proſpérité & ſanté „ de Votre Majeſté.

Plus bas eſt écrit.

„ Je certifie que le ſieur Octave a „ rendu pluſieurs ſervices au Roi, pen- „ dant que j'ai été en Lombardie, „ & même que je l'ai employé à plu- „ ſieurs choſes à Vérone, concernant „ ledit ſervice. Signé, *le Maréchal de* „ *Teſſé*. „

Octave obtint une inſpection ſur

toutes les barriéres de Paris, & cet emploi assez considérable, le mit en état d'entreprendre un spectacle d'Opera Comique, aux foires de Saint Germain & de Saint Laurent. Ce fut en 1712 qu'Octave forma cette entreprise, & qu'il la soûtint avec des succès divers. (1) Mais enfin la fortune lui devint si contraire, que faisant beaucoup de dépense & peu de recette, il fut forcé après la foire de S. Germain 1716. d'abandonner son entreprise & de vendre la plus grande partie de ses effets, pour payer ses créanciers les plus privilégiés. 1688.

Quelque dérangées que fussent les affaires d'Octave, il ne perdit pas l'espérance de les rétablir, par le moyen d'un événement qui arriva au commencement de cette même année 1716.

Feu M. le Duc d'Orléans, Régent avoit fait venir à Paris une nouvelle troupe de comédiens Italiens, & cette troupe qui est la même qui représente aujourd'hui, débuta sur le théatre du Palais Royal le 18 Mai 1716. & con-

(1) Voyez depuis la page 132. jusqu'à la page 186. du premier vol. des *Memoires sur les spectacles de la Foire*. Paris, Briasson.

tinua d'y jouer, juſqu'à ce que celui
1688. de l'Hôtel de Bourgogne, qui lui étoit déſtiné fût réparé.

Octave avoit été à quelques lieues de Paris au devant de ces comédiens, & leur avoit offert ſes ſervices qui furent acceptés. On connoiſſoit ſa capacité & ſon goût pour tout ce qui concernoit la manutention d'un ſpectacle, ainſi il fut chargé par la troupe, en lui aſſûrant des appointemens, du ſoin de rétablir la ſalle & le théatre de l'Hôtel de Bourgogne, & de plus on lui fit eſpérer qu'on le penſionneroit pour les ſoins & ſervices qu'il pourroit continuer de rendre à la troupe. Mais cet avantage préſent & ces eſpérances flateuſes furent détruites en peu de tems. La troupe crut s'appercevoir qu'Octave ne ménageoit pas aſſéz ſes intérêts & qu'il n'avoit pas fait choix de gens aſſez habiles : en un mot on ne lui donna pas le tems de faire achever les reparations dont on l'avoit chargé, & la troupe le remercia au bout de quinze jours ou trois ſemaines.

On ignore le parti qu'Octave prit après cette aventure : tout ce qu'on ſçait de poſitif à ſon égard, eſt qu'il alla à la Rochelle où il eſt mort le 16 Mai

Mai 1721. Octave a été un des bons comédiens de l'ancienne troupe Italienne. Il avoit de l'esprit, & des talens pour la conduite d'un spectacle : mais, ainsi que son pere Gradelin, & son frere Mézetin, l'amour effrené des femmes, & les dépenses de la table le rendirent toujours malaisé, & misérable à la fin de sa vie. 1688.

Octave avoit épousé en Italie une Comédienne très-belle, nommée Theresa Corona Sabolini (Petit Sabre,) elle ne suivit point son mari à Paris, & continua de jouer dans sa patrie sous le nom de *Diana*. Octave eut une fille de Théresa Corona, nommée Elisabeth Constantini, mariée à Virgile Romagnesi de Belmont, actuellement vivante.

ARLEQUIN.

Evariste Gherardi, né à Prato en Toscane, étoit fils de Jean Ghérardi, connu au théatre Italien sous le nom de *Flautin*; il débuta le premier Octobre 1689 pour le rolle d'*Arlequin*, dans la remise de la comédie du *Divorce* représentée le 17 Mars 1688, & voici de quelle façon cet acteur an- 1689.

nonce ſon début dans un petit avis
1689. qui précéde la piéce du *Divorce*, inſérée dans le théatre Italien.

« Cette comédie (*le Divorce*) n'avoit point réuſſi entre les mains de » feu M. *Dominique*. On l'avoit rayée » du catalogue des piéces qu'on repre» noit de tems en tems, & les rolles » en avoient été brulez. Cependant » moi (qui de ma vie n'avois monté » ſur le théatre, & qui ſortois du col» lége de la Marche, où je venois d'a» chever mon cours de philoſophie » ſous le docte M. Bublé.) Je la choiſis » pour mon coup d'eſſai, qui arriva » le premier octobre 1689, lorſque » je parus pour la premiere fois d'ordre » du Roi & de Monſeigneur, & elle » eut tant de bonheur entre mes mains, » qu'elle plut généralement à tout le » monde, fut extraordinairement ſui» vie, & par conſéquent valut beau» coup d'argent aux comédiens.

„ Si j'étois homme à tirer vanité des „ talens que la nature m'a donnés pour » le théatre, ſoit à viſage découvert, » ou à viſage maſqué, dans les prin» cipaux rolles ſerieux ou comiques, » où l'on m'a vu briller avec applau» diſſement aux yeux de la plus polie,

» & la plus connoiſſeuſe nation de la
» terre, j'aurois ici un fort beau champ 1689.
„ à ſatisfaire mon amour propre. Je
„ dirois que j'ai plus fait en commen-
„ çant, & dans mes tendres années,
„ que les plus illuſtres acteurs n'ont
„ ſçu faire après vingt ans d'exercice,
„ & dans la force de leur âge. Mais
„ je proteſte que bien loin de m'être
„ jamais énorgueilli de ces rares avan-
„ tages, je les ai toujours regardé
„ comme des effets de mon bonheur,
„ & non pas comme des conſéquen-
„ ces de mon mérite, & ſi quelque
„ choſe a ſçu flatter mon ame dans
„ ces rencontres, ce n'eſt que le plai-
„ ſir de me voir univerſellement ap-
„ plaudi, après l'inimitable *Monſieur*
„ *Dominique*, qui a porté ſi loin l'ex-
„ cellence du naïf, du caractére d'Ar-
„ lequin, que les Italiens appellent
„ *Goffagine*, que quiconque l'a vû
„ jouer trouvera toujours quelque
„ choſe à redire aux plus fameux
„ Arlequins de ſon tems. „

Ces louanges qu'on vient de rapporter, & que Ghérardi ſe donne, ne ſont pas abſolument trop exagérées. L'acteur qui fait le ſujet de cet article, prit beaucoup à ſon début, & conti-

nua de plaire, juſqu'à la ſuppreſſion
1689. du théatre Italien.

Ghérardi s'étoit fait des protections à la Cour, & il eſpéra pendant quelque tems qu'on revoqueroit l'ordre donné contre les comédiens. Mais ſes ſollicitations furent vaines : cela lui fit former le deſſein de donner un recueil des meilleures piéces Françoiſes du théatre Italien. Ce recueil contenu en ſix volumes *in*-12 parut en 1700.

Quelques mois avant la publication de ce recueil, Ghérardi avoit fait une chute ſur la tête, dans un divertiſſement joué avec la Thorilliére & Poiſſon, à Saint-Maur. Il ne fit pas attention à ce coup, & en revenant de Verſailles, où il avoit préſenté ſon *Théatre Italien* à Monſeigneur, il tenoit entre ſes jambes ſon fils, qu'il avoit eu d'*Eliſabet Dannéret*, qu'on nommoit dans le monde *Babet* chanteuſe de la comedie Italienne, lorſqu'il ſe trouva mal, & mourut ſubitement le 31 Août 1700. Il demeuroit alors aux Petits Carreaux rue Montorgueil, au deſſus de la rue du Bout du Monde. La mere du jeune Ghérardi fit appoſer les ſcellés ſur les effets du défunt, en demanda

la confiscation & l'obtint.

Dans un brochure intitulée : *La pompe funebre d'Arlequin* on trouve le portrait suivant de cet acteur. 1689.

Je commence par son portrait.
Tu ne le vis que sous le masque,
Et qu'avec son pourpoint de Basque ;
Il n'étoit ni bien ni mal fait,
Grand ni petit, plus gras que maigre :
Il avoit le corps fort alaigre,
Le front haut, l'œil foible, mais vif.
Le nez très-significatif,
Et qui promettoit des merveilles.
La Bouche atteignoit ses oreilles ;
Son teint étoit d'homme de feu,
Son menton se doubloit un peu,
Son encolure assez petite
Le menaçoit de mort subite.
Pour voir au vif son vrai portrait,
Il faut voir le fils qu'il a fait,
A mon avis il lui ressemble,
Hormis qu'il est un peu Vulcain, (1) (2)
Ce que n'étoit pas Arlequin :
Ou pour le moins il me le semble.

(1) Boiteux.

(2) Ce fils qui portoit le nom de Ghérardi son pere, a paru en différens tems aux foires de Saint Germain & de S. Laurent, mais dans plusieurs caractéres, Voyez le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, à l'article de *Ghérardi*.

Ghérardi eſt auteur d'une piéce
1689. Françoiſe en un acte & en proſe, repréſentée pour la premiere fois ſur le théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le premier Octobre 1695. elle eſt intitulée : *Le Retour de la Foire de Beſons*, & ſe trouve imprimée dans l'ancien théatre Italien. *Paris Briaſſon.*

LEANDRE, ſecond Amoureux.

CHARLES-VIGILE ROMAGNESI DE
1694. BELMONT, débuta au théatre Italien pour les rolles de ſecond amoureux, ſous le nom de *Leandre*, le 24 Août 1694. dans la comédie nouvelle intitulée le *Départ des Comédiens*, & fut fort accueilli du public.

Léandre étoit d'une très-jolie figure, & avoit des talens marqués pour le théatre. Après la ſuppreſſion de la troupe Italiene, il s'engagea dans la troupe de Paſcariel, & parcourut une partie de la France, enſuite il paſſa en Lorraine, & revint à Paris à la fin de 1707, & y épouſa le 6 Janvier 1708. Eliſabet Conſtantini, fille de Jean-Baptiſte Conſtantini.

Léandre retourna en province, où il continua de jouer la comédie. Enfin,

accablé d'infirmités, il revint à Paris vers 1725. & traîna une vie languiſſante juſqu'au 7 Mars 1731 qu'il mourut. Il fut enterré à ſaint Sauveur ſa paroiſſe. 1694.

Par ſon teſtament du 24 Février 1731, devant Viſini & ſon confrére, notaires à Paris, Belmont fit ſon légataire univerſel Jean-Antoine Romagneſi ſon neveu, & nomma ſa femme (Eliſabet Conſtantini) ſon exécutrice teſtamentaire.

La Chanteuse.

Elisabet Danneret, débuta le même jour que l'acteur précedent (le 24 Août 1694) dans la piéce du *Départ des Comédiens*, à titre de chanteuſe dans les divertiſſemens. On l'appelloit dans le monde *Babet la Chanteuſe*. Après la mort de Ghérardi elle entra à l'Opéra. (Voyez le *Dictionnaire des théatres de Paris.*)

La Demoiſelle Danneret étoit petite, mais bien faite dans ſa taille & aſſez jolie.

Spinetta.

On ignore le nom de Baptême & de famille de cette actrice, elle parut 1697.

1697. ſi peu à Paris qu'on n'a pû ſçavoir aucunes particularités à ſon ſujet. Voici ce qu'en dit M. Devizé dans ſon Mercure Galant du mois d'Avril 1697, p. 274 & 275.

" On vient de voir paroître une „ nouvelle actrice ſur le théatre Italien, „ ſous le nom de *Spinetta*. Elle a repré„ ſenté cinq ou ſix perſonnages diffé„ rens dans la même piéce, (intitu„ lée *Spinette Lutin Amoureux*) ce qui „ lui a attiré de grands applaudiſſe„ mens, & le nom d'actrice univerſelle. „ Elle eſt venue de Bruxelles, où elle „ a joué long-tems dans la troupe de „ l'Electeur de Baviére.

Spinette étoit extrêmement jolie & excellente comédienne. Elle étoit belle-ſœur de Mézétin, & ce fut ce comédien qui l'engagea à venir à Paris. Elle retourna en Italie, & M. Baletti, (Mario) l'a vue jouer dans une ville de ce pays. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre au ſujet de cette Actrice Italienne.

C'eſt ici l'époque de la ſuppreſſion de la troupe Italienne dont nous écrivons l'hiſtoire, mais le ſujet qui donne lieu à cet événement n'a jamais été connu; différens bruits ſe repandirent

alors sur la disgrace de ces comédiens, mais ils sont si différens les uns des autres, & celui qui a prévalu dans le public est si fort dénué de vraisemblance, qu'il nous a paru plus à propos, pour ne point employer des faits suspects, (1) de rapporter simplement le fait historique. 1697.

Le mardi 4 Mai 1697. M. d'Argenson, Lieutenant Général de Police, depuis le 9 Janvier précedent, en vertu d'une lettre de cachet du Roi, à lui adressée, & accompagné d'un nombre de Commissaires & d'Exempts, & de toute la Robe Courte, se transporta à onze heures du matin au théatre de l'Hôtel de Bourgone, & y fit apposer les scellés sur toutes les portes, non seulement des rues Mauconseil & Françoise, mais encore sur celles des loges des acteurs, avec défenses à ces derniers de se présenter pour continuer leurs spectacles, Sa Majesté ne jugeant

(1) Dans un Ouvrage en deux volumes, intitulé *Annales de la Cour & de Paris*, pour les *années* 1697. & 1698. on trouve un détail de la suppression de la troupe Italiene, & les raisons qu'on débitoit alors sur cet évenement. Mais l'auteur de cet ouvrage & de beaucoup d'autres, qui se nommoit Sandras de Courtilez, ne passe pas pour un auteur assez véridique pour s'appuyer de son témoignage.

plus à propos de les garder à ſon ſer-
1697. vice. Voilà ſimplement ce qui ſe paſſa lors de la ſuppreſſion du théatre & de la troupe *Italienne*.

Fin de l'Hiſtoire de l'ancien Théatre Italien.

1667.

LA DOUBLE JALOUSIE. (1)

Le Dopie Gieloſie.

Comédie en trois Actes.

OCtave ouvre la ſcéne avec Arlequin : ce dernier s'appercevant que ſon maître eſt fort inquiet, lui dit, mon cher maître, vous êtes mélancolique, vous n'avez pas de confiance en moi, vous ſçavez pourtant que c'eſt ſur les plaines les plus hautes que l'on pêche le corail, que c'eſt dans la mer la plus profonde que l'on trouve les mines de diamans, que c'eſt dans les foureaux les moins ornés que l'on voit ſouvent les meilleures lames : imaginez-vous donc que je ſuis ce foureau, où il y a une bonne épée pour vous ſervir : eſt-ce que vous craignez que le peuple d'Iſraël (les frippiers) ne vienne vous reprendre vos habits ? Octave ſoupire, ah ! Arlequin (dit-il) je ſuis amoureux. Eh

(1) Depuis le mois de Novembre 1660, les Comédien Italiens, ainſi que la troupe de Molière, jouoient au Palais Royal, attendu que le Roi avoit fait démolir la ſalle du Petit-Bourbon. *Voyez l'Hiſtoire du théatre François. Tome VIII. p. 239 & 240. Note* (A).

bien, je le ſuis auſſi, répond le valet:
1667. eſt-ce que votre maîtreſſe eſt une Lucrece: Arlequin ajoûte quelques diſcours pour encourager ſon maître.

Dans le moment Eularia arrive, Octave demeure interdit, Arlequin prend la parole, & après avoir demandé excuſe de la betiſe de ſon maître, il fait en ſon nom un compliment ridicule. Eularia & Octave parlent enſemble, Arlequin ſe mêle de la converſation, & prenant pour lui les diſcours gracieux qu'Eularia adreſſe à Octave, il y répond par des extravagances. Eularia quitte enfin la ſcéne, pour faire place à Cinthio, qui arrive tranſporté de fureur; il ſe promene à grands pas ſur le théatre, Arlequin ſaiſi de crainte veut fuir, & dit à Octave qu'il va l'attendre à l'Hôtellérie: mais pendant qu'il tourne la tête, Octave ſort, & Arlequin eſt arrêté par Cinthio, qui le prend par le bras. La frayeur de celui-ci redouble, il fait un *imbroglio*, à la faveur duquel il s'échappe, & va rejoindre ſon maître, qui a rendez-vous avec Eularia.

Cette ſcéne ſe paſſe de nuit & dans un jardin. Arlequin avouë naturellement à Octave, qu'il eſt très-poltron, & que par conſéquent il ne faut pas qu'il compte ſur lui. Dans le moment, on entend

du bruit, c'eſt Trivelin, qui croyant parler à Cinthio, lui demande s'il veut ſouper. Arlequin répond de tout ſon cœur : & courant précipitament, il laiſſe tomber ſon chapeau, le cherche avec ſa batte, & paſſe entre les jambes de Trivelin, qu'il culebute, & il ſe retire après quelques lazzi. Octave l'appelle, Arlequin revient, & pour toute réponſe demande à ſon maître, où eſt la cuiſine : ſur ces entrefaites Eularia & Diamantine ouvrent la porte du Jardin ; Octave ſe retire dans un coin pour cauſer avec Eularia, & Arlequin imitant ſon exemple, va de l'autre avec la Soubrette. Cette converſation eſt aſſez bruſquement interrompue par l'arrivée du Capitan & de Pantalon, qui obligent d'abord Octave à épouſer Eularia. Arlequin fait plus de difficulté à conſentir à donner la main à Diamantine. Il répond que ce n'eſt point ſon intention, que ſon pere n'ayant jamais contracté de mariage, il veut en uſer de même : d'ailleurs, ajoûte-t-il, je ne puis en conſcience me marier, parce que j'ai des vertiges & des accès de folie. Pour couper court, Arlequin preſſé par Pantalon & le Capitan, reçoit enfin la main de Diamantine, & termine l'acte en diſant, j'ai donc pris une femme pour le ſervice du public. 1667.

1667. *Acte II.*

C'eſt Arlequin qui l'ouvre : il eſt vêtu en nouveau marié, avec une cravattte, des manchettes & un plumet de papier. Il ſe plaint fort de l'état dans lequel il ſe trouve engagé, & ajoute que les petits enfans ſe moquent de lui & le montrent au doigt. Aurélia ſurvient, elle lui demande la raiſon de la ſingularité de ſon ajuſtement. Arlequin fait ici un imbroglio, & un récit très-comique de la manière dont Octave & lui ont été obligés, l'épée ſur la gorge, de ſe marier avec Eularia & ſa ſuivante. Aurélia ſe fait repeter une ſeconde fois cette avanture, après quoi, ceſſant de badiner, elle donne pluſieurs coups de poings à Arlequin, lui met en piéce ſa cravatte & ſes manchettes, & s'en va. Arlequin ramaſſe en pleurant ces morceaux, & veut ſe les rattacher pour ſe remettre de ce déſordre : enſuite il frappe à la porte de Diamantine. Cette derniere qui cherche partout ſon mari, le trouvant ſi à propos, le roſſe, le jette à terre, & prenant ſa tête entre ſes jambes, elle le ſoufflette, & ſe retire lorſqu'elle a ſatisfait cette premiere colére. Arlequin

très-consterné, commence à pleurer, & se relève enfin en disant qu'il va chez le Notaire qui a fait son contrat de mariage, pour sçavoir si dans cette ville, la dot que les femmes apportent à leur maris, se paye en soufflets & en coups de bâton. 1667.

Acte III.

Cet acte justifie mieux le titre de la piéce, Octave paroît fort triste, Arlequin qui n'est l'est pas moins, se plaint encore des coups qu'il a reçu. Aularia & Diamantine arrivent, & dans le moment Cinthio & Trivelin qui paroissent être les rivaux favorisés, sont prêts à partir pour la Flandres. Aularia reçoit les complimens de Cinthio & sort, Cinthio la suit, & Octave va après eux, d'un air piqué & agité. Trivelin demeure avec Diamantine, lui fait beaucoup de caresses, ausquelles elle répond très-obligeamment. Arlequin qui voit leur intelligence étouffe de dépit les voyant sortir ensemble ; & s'écrie, ohimé! je suis donc aussi enrollé dans la grande confrairie des cocus : c'est par cette situation que finit la piéce.

1667.

LES MORTS VIVANS.

Y Morti Vivi.

Comédie en trois Actes.

Acte I.

LA premiere ſcéne ſe paſſe entre le Capitan, & Arlequin. Le premier eſt amoureux d'Eularia, & a pour rival Mario, qu'il veut aſſommer : dans le moment Mario paroît : Arlequin fait des lazzi de frayeur, & de fanfaronades : Mario ennuyé de ce jeu, lui dit qu'il a quelques queſtions à lui faire. Arlequin répond que c'eſt à lui à l'interroger ſur une choſe eſſentielle : alors il demande à Mario s'il a peur : celui-ci répond d'un ton ferme, qu'il ne connoît point la peur : je ne ſuis pas de même, replique Arlequin, car je vous avouerai qu'actuellement je tremble. Après ces mots, il s'échape, & revient dans une ſcéne ſuivante, chargé d'une lettre pour la maîtreſſe du Capitan. Il entre en diſant qu'il n'eſt pas accoûtumé à faire de pareils meſſages, que cependant

dant c'étoit lui qui rendoit ce ſervice à ſes deux ſœurs, qu'il le faiſoit porteur des lettres qu'elles écrivoient à leurs amans. Enſuite la curioſité le porte à lire la ſuſcription de la lettre, mais comme il ne veut pas être vu, & qu'il apperçoit Octave ſur la porte du Capitan, il ſe retire dans la couliſſe, d'où allongeant la tête, & voyant toujours Octave, il dit, *le voilà, le voilà.* Octave s'approche, & Arlequin s'éloigne: le premier va d'un côté du théatre, & celui-ci de l'autre : chacun d'eux ſort la tête de la couliſſe, & Arlequin recommence à dire, *le voilà, le voilà.* Ce lazzi ſe repete deux fois : après lequel Octave quitte la ſcéne. Arlequin frappe à la porte d'Eularia, qui reçoit la lettre, & entrant en converſation avec lui, ſe plaint d'être incomodée, & dit qu'elle voudroit bien avoir des œufs frais, provenans des poules du Capitan. Dans le tems qu'Arlequin ſe retourne, il apperçoit Octave qui lui dit d'un ton élevé, apporte-lui ces œufs frais: Arlequin craignant d'être frotté, ſe retire précipitament, en diſant, *elle les aura, elle les aura.* Quelques ſcénes après il revient, Eularia ſe plaint de n'avoir point reçu de réponſe : mais à peine a-t-elle ajoûté quelques diſcours ſur l'impoli- 1667.

teſſe du Capitan, qu'elle ſe trouve mal
1667. entre les bras d'Arlequin, ſe laiſſe couler à terre, & s'évanouit. Arlequin fait ici beaucoup de lazzi; en ſe baiſſant pour relever Eularia, il ſent que ſa culote eſt trop étroite du fond, & dit *maudit ſoit le chien de tailleur qui m'a fait une culotte ſi juſte.* Ce n'eſt pas ſans peine qu'il parvient à la ſoulever : Trivelin arrive, il croit qu'Eularia eſt morte, & dans l'idée que c'eſt Arlequin qui l'a tuée, il dit qu'il va le dénoncer à la juſtice. Arlequin ſe déſeſpere, & ſoûtient que cela n'eſt pas vrai. Demandez-le plutôt à elle-même, ajoûte-t-il. Trivelin s'approche, Arlequin remet Eularia entre ſes bras, & menace à ſon tour Trivelin d'aller chercher la juſtice, Trivelin ſaiſi de frayeur, ſe ſauve, & Arlequin s'approche d'Eularia, lui demande ſi elle eſt morte, mais voyant qu'elle ne répond pas, il l'enleve, & la porte dans la maiſon. C'eſt ainſi que finit le premier acte.

Acte II.

Dans cet acte, Mario ſe préſente devant la maiſon d'Eularia : Trivelin y vient auſſi & fait le bravache : Arlequin arrive, en diſant, quel tapage eſt-ce là ?

la peur saisit Trivelin qui s'enfuit. Arlequin veut continuer ses rodomontades avec Mario, celui-ci le prend sur un ton à le faire trembler. Il rosse Arlequin, qui s'enfuit & revient deux autrefois, en disant, ah ! ah ! vous croyez donc me faire peur. Alors Mario prend un bâton, & en donne plusieurs coups à Arlequin, qui se bouche les oreilles avec ses doigts, & s'écrie, parbleu je n'en ai rien entendu. 1667.

Arlequin reste seul sur la scéne ; Eularia voudroit l'engager à remettre une lettre à Mario, mais comme ce valet a sur le cœur des coups qu'elle lui a donné au commencement de cet acte, il la refuse : Eularia rentre, & Mario qui survient s'empare de la lettre qu'Arlequin tient à la main, & le tenant par une des manches de son habit, le menace des étriviéres. Arlequin se servant de son autre main, achevé de déboutonner son juste-au-corps, & le laisse entre les mains de Mario, il s'enfuit, & va trouver le Capitan, à qui il raconte les poursuites de son rival.

Le Capitan & Arlequin viennent sur la scéne, bien résolus de s'opposer au mariage de Mario, qui paroît, & repousse brusquement le Capitan, ajoûtant de terribles menaces. Comme celui-

ci eſt fort poltron ; il feint en s'adreſ-
1667. ſant à Arlequin, de vouloir relever le ſentinelle : vous avez raiſon, répond le valet, qui, après quelques lazzi, fait ſemblant d'entendre ſonner l'heure, & ajoûte *une, deux, il eſt cinq heures, & par conſéquent voilà l'heure que la ſentinelle doit aller goûter.* Alors ils ſe retirent.

Arlequin ne reparoît que pour être témoin du déſeſpoir de Mario, qui ſe retire après avoir jetté ſon chapeau d'un côté, & ſon manteau de l'autre : Arlequin les ramaſſe, & voulant ſe donner les airs de cavalier, il fait une ſcéne des plus extravagante. Arrive Diamantine qui ne le reconnoiſſant pas, le traite avec diſtinction : Arlequin lui tient des diſcours hors de propos, & lui demande enfin, s'il eſt vrai qu'elle ſoit amoureuſe de ce bélitre d'Arlequin. Elle répond que non, & qu'elle ſeroit fort honteuſe ſi elle avoit cette foibleſſe pour un faquin, un miſerable, &c. Arlequin après lui avoir repréſenté inutilement qu'elle a tort de parler auſſi mal de ce pauvre diable, ſe découvre, & lui fait de ſanglans reproches. Diamantine, ſans ſe démonter, lui dit qu'elle l'a bien reconnu d'abord, mais qu'elle a voulu en uſer ainſi pour ſe

divertir. La reconciliation eſt bientôt faite. Trivelin arrive, il demande bruſquement à Arlequin où il a dérobé le chapeau & le manteau qu'il porte. Arlequin refuſe de le ſatisfaire : Trivelin appelle les archers, qui ſe mettent en devoir de ſe ſaiſir du chapeau & du manteau. Arlequin les pourſuit à coups de batte ainſi que Trivelin : & c'eſt par là que finit l'acte. 1667.

Acte III.

Arlequin arrive en pleurant, Eularia & Cinthio lui demandent le ſujet de ſa douleur « Monſieur, dit-il, m'étant » échapé des mains des archers, j'ai » trouvé hors de la porte de la ville le » Seigneur Mario, ſur le haut d'une » plaine, qui ſe plaignoit amerement » d'Eularia, & qui diſoit : *ah ! ingrate* » *perfide, tu manques donc à la parole* » *que tu m'avois donnée de m'épouſer :* » & regardant le ciel, il ſoupiroit ame- » rement : enſuite il eſt entré furieux » dans une eſpéce de petite grotte ; j'ai » eu la curioſité de le ſuivre de loin, & » il m'a paru qu'il y avoit au fond de » cette grotte une femme qui tâchoit de » l'appaiſer, & qui lui faiſoit quelques » careſſes. Je me ſuis approché plus

» près ; j'ai entendu Mario qui diſoit ;
1667. » *la ſcelerate trahit ainſi ſa promeſſe : ô*
» *nuit brillante, tu ſeras temoin de la*
» *façon dont je prétens me vanger de*
» *ſon infidélité.* Alors il a tenu des diſ-
» cours hors de ſens : *Barzaban, Firi-*
» *bio*, après ces mots, que je n'entens
» pas, il s'eſt mis à pleurer comme un
» enfant. » Arlequin ſe met ici à pleurer:
pourſuis ton réçit, lui dit Eularia :
« eh bien, Madame, (continue-t-il)
» Monſieur Mario, hors de lui-même,
» s'arrache des bras de cette femme,
» il ſe principique » précipite veux-tu
dire, reprend Cinthio : principique,
répond Arlequin : gros & grand comme
tu es, ajoûte Eularia, ne peux-tu pas
dire ſe précipite : « non, Madame, ré-
» pond Arlequin, ce mot eſt trop diſ-
» ficile, je ne ſçaurois dire, ſe préci-
» pite : Enfin, (continue-t-il) il ſe prin-
» cipique : mais auparavant il apoſtro-
» phe ainſi la Nayade : belle Nymphe
» de ces eaux, recevez les embraſſe-
» mens du plus tendre de tous les amans.
» J'écoutois ce que lui répondroit la
» Nayade : & comme elle ne lui répon-
» dit mot, zeſte, mon homme s'eſt
» jetté la tête la premiere, & s'eſt brulé
» toute la barbe. Enfin il eſt diſparu,
» & je le crois à préſent dans les filets

» de Saint-Cloud. » Eularia après avoir témoigné ſes ſenſibles regrets ſur la mort de Mario, ſe retire auſſi-bien que Cinthio. Pantalon & Trivelin arrivent: Arlequin leur dit en pleurant que ſa fille Eularia eſt ſi touchée de la mort de Mario, qu'il ne doute pas qu'elle ne ſoit, au moment qu'il parle, prête à ſe jetter dans le puits. Pantalon court auſſi-tôt pour prévenir cet accident. Aurelia fort étonnée des pleurs & des cris qu'elle entend de tous côtés, vient en demander le ſujet à Arlequin, & ne l'a pas plutôt appris, qu'elle tombe évanouie. Oh! oh! dit alors Arlequin, c'eſt aujourd'hui le jour des morts: pendant qu'il tient cette fille entre ſes bras, il allonge le col pour la baiſer & l'emporte dans ſa maiſon. 1667.

La ſcéne ſuivante eſt entre le Docteur & Trivelin: Arlequin arrive couvert d'un long manteau noir, retrouſſé à ſa ceinture: les bras en dedans, & un grand chapeau ſur la tête: ces trois perſonnes ne ſe parlent que par monoſillabes: avant que de faire récit des triſtes nouvelles dont on vient de parler, Arlequin dit qu'il va chercher un teinturier pour ſe faire teindre en noir, qu'il ne veut plus manger que du pain bis; des poulets noirs, & des truffes, & boire

de vin qui ne ſoit noir. Le Docteur &
1667. Trivelin lui demandent la cauſe d'une douleur ſi exceſſive. Arlequin leur apprend la mort d'Eularia, de Mario & d'Aurelia. Ils jettent tous de grands ſoupirs, ſe heurtent ſans ſçavoir ce qu'ils font, tombent, & ſortent enſemble.

Cette ſcéne eſt ſuivie de quelques autres, où Arlequin & Trivelin font des lazzi de crainte & d'épouvante. Enſuite Arlequin prenant la parole, dit « Meſ» ſieurs, le Seigneur Mario eſt mort, » je ne le verrai plus: que le ciel lui „donne ſanté & allégreſſe.„ À peine a-t-il achevé ces mots, que Mario qui l'a entendu, ſe place derriere lui, & met ſon pied entre les pieds d'Arlequin, & ſes mains à côté des ſiennes. Arlequin compte ſes pieds, il en trouve trois: il compte ſes mains, & en voit quatre: la frayeur le prend, il fait pluſieurs lazzi, apperçoit Mario, & ſe ſauve, en criant au ſecours.

A la derniére ſcéne, le Docteur, Pantalon, Trivelin & Arlequin arrivent ſe tenant l'un l'autre par leurs habits & tremblans de frayeur. Mario paroît, la crainte redouble: mais il la diſſipe en racontant de quelle maniere des pêcheurs lui ont ſauvé la vie. Eularia, Aurelia & Cinthio arrivent: alors

la joie prend la place de la triſteſſe, & la piéce finit par le mariage de ces amans. 1667.

LA FILLE DÉSOBÉISSANTE.

La Figlia diſubediente.

Comédie (1) repréſentée le 2 ou le 3 Novembre 1667. (2)

ARlequin n'a dans cette piéce qu'un rolle purement épiſodique, & ſans aucune part à l'intrigue, mais qui mérite quelque attention à cauſe de ſa ſingularité.

Arlequin paroît dès la premiére ſcéne, il a une épée, un collet de bufle, & dit qu'il revient de l'armée, & qu'il a ſervi à Porto Longone. (3) Il termine une ſcéne de Fantaiſie, en diſant qu'il n'a pas

(1) Le *Scenario* ne nous apprend point du nombre d'actes dont cette piéce étoit compoſée: on peut préſumer qu'elle en avoit trois, ſuivant l'uſage ordinaire.

(2) C'eſt Robinet qui nous a donné la date de la repréſentation de cette comédie, dans ſa lettre en vers du 5 Novembre 1667. dont voici le commencement.

Nos charmans Acteurs d'Italie,
Grands fleaux de la mélancolie, &c.

(3) Cette ſcéne ſe trouve employée dans la piéce d'*Arlequin Voleur, Prevôt & Juge.*

un ſol, & qu'il eſt réſolu à demander
1667. la charité aux paſſans. Cinthio ſurvient, Arléquin leve ſon chapeau, & dit Seigneur, ſecourez d'une petite charité, un pauvre muet qui eſt privé de l'uſage de la parole. Cinthio répond, en ſouriant, vous êtes donc muet mon ami?. oui, Monſieur, continue Arlequin: mais comment êtes-vous muet, réplique Cinthio, puiſque vous répondez à ce que je vous demande, & que vous me parlez? Monſieur, reprend Arlequin, ſi je ne vous répondois pas, je ſerois un mal appris, mais je ſuis un enfant de famille, qui ai eu de l'éducation... Arlequin ſe reſſouvient alors de ſa balourdiſe, & ajoûte, vous avez raiſon, Monſieur, je me ſuis trompé, je voulois dire que j'étois ſourd. Sourd! répond Cinthio, cela eſt faux. Ah, je vous en aſſûre, Monſieur, dit Arlequin, je n'entens pas même le bruit du canon. Mais vous entendez, du moins, replique Cinthio, quand on vous parle, & qu'on vous appelle pour vous donner quelque piéce d'argent? Oh oui Monſieur, répond Arlequin. Les éclats de rire que fait alors Cinthio ayant fait appercevoir Arlequin de ſa ſottiſe, il s'excuſe en diſant, ah! Monſieur, je ne ſçais ce que je dis, l'inanition me fait extravaguer: j'ai voulu vous dire que j'étois aveugle; c'eſt un

coup de canon à la guerre d'Italie, qui m'a emporté les deux yeux. Cinthio voulant demaſquer ce bélitre, feint de lui mettre les doigts dans l'œil : Arlequin ſe retire, & pare de la main. Tu ne vois pas clair ? dit alors Cinthio : tu mens comme un coquin. Pardonnez-moi, Monſieur, répond Arlequin, je ſuis ordinairement aveugle, mais je ne vois que dans le cas où l'on veut me faire du mal. Ici Cinthio ſe met à rire ; oh, Monſieur, continue Arlequin, j'avoue que je ne ſçais plus ce que je dis : je voulois vous faire connoître que je ſuis eſtropié de ce bras, & de cette jambe. Cinthio voulant l'éprouver juſqu'au bout fait en ſe retirant le lazzi de lui préſenter de l'argent : alors Arlequin avance le bras, & court après lui. Cinthio revient ſur ſes pas, & donnant un coup de pied à Arlequin, dit, ah fourbe... Oui, Monſieur, dit celui-ci, vous avez raiſon, c'eſt ce que je voulois dire, je ne pouvois pas trouver le mot : je ſuis un fourbe : je ſuis un ſoldat qui arrive de Porto Longone, ... je ſuis un brave qui vous demande la charité. Cinthio lui tourne le dos, en diſant qu'il ne veut pas la lui faire : Arlequin s'écrie qu'il eſt honteux de refuſer un Soldat de Porto Longone. Dans le tems qu'il fait ſes lamen- 1667.

tations : il entend Pantalon qui dit, avant
1667. de paroître ſur la ſcéne, *je veux le faire mettre en priſon.* Seigneur, lui dit Arlequin en l'abordant humblement, je m'offre à vous ſervir, pour arrêter celui que vous voulez faire mettre en priſon. Pantalon le remercie, & Arlequin lui demande la charité pour un pauvre ſoldat de Porto Longone.

Eularia fille de Pantalon s'eſt mariée malgré ſon pere à Octave ſon amant : Pantalon après avoir donné ſa malédiction à ſa fille, veut encore faire punir Octave commme ſuborneur. Arlequin vient ſur le théatre en courant, Il eſt ſuivi d'Octave, qui eſt pourſuivi par le Barrigel (1) l'épée à la main. Eularia ſe met au devant du Barrigel, & feint d'être bleſſée, ce qui forme une ſcéne comique, pendant laquelle Arlequin repete ſon lazzi ordinaire, donnez par charité quelque choſe à un ſoldat de Porto Longone. Eularia ne comprenant pas ce qu'il veut, ſe contente de dire, va en paix, le ciel t'aſſiſte. Le Barrigel étant ſorti, Eularia après un court monologue, tombe évanouie ; Arleqnin dit alors, je ſuis un ſoldat de Porto Longone, qui voudroit bien en-

(1) Chef des Archers.

trer dans cette forteresse. A ces mots il prend Eularia entre ses bras & l'emporte dans sa maison. 1667.

Arlequin retrouve Pantalon, qui vient d'avoir une scéne fort vive avec Eularia sa fille : il lui demande encore la charité, pour un soldat de Porto Longone : Pantalon est si fort en colere qu'il n'entend pas ce qu'on lui veut, il frappe du pied ; Arlequin effrayé tombe, se releve, & se sauve au plus vîte.

Dans une autre scéne, Arlequin sans avoir pu appaiser la faim qui le tourmente, sort de la maison en se curant les dents. La présence de Cinthio, lui inspire une grande frayeur : il est cependant obligé de se charger de porter une lettre à Eularia, & de faire en sorte de la lui remettre sans que personne s'en apperçoive. A peine Cinthio est-il sorti, qu'Octave, mari d'Eularia, paroît : Arlequin ne sachant où cacher sa lettre, la fourre sous son chapeau. Octave qui s'en est apperçu, la prend, & demande à qui s'adresse cette lettre. A la Dame qui demeure dans cette maison, répond Arlequin. Octave la lit tout bas, & dit ensuite au Docteur, s'il connoît le Gentilhomme qui l'en a chargé : Arlequin dit qu'oui : le regarde-tu comme un scélerat, ajoûte Octave : Arlequin con-

tinue à dire que non : hébien ! répond
1667. Octave, ſçache qu'il me mande, qu'il prie inſtamment que l'on aſſomme le porteur de cette lettre, qui eſt ſon ennemi mortel. Arlequin fait ici beaucoup de lazzi de frayeur : comment, s'écrie-t-il, tuer ainſi ſans raiſon, un ſoldat de Porto Longone : tenez, Monſieur, ajoûte-t-il, en pleurant, chargez-vous de cette lettre, & rendez-la à ſon adreſſe. Octave garde la lettre, Arlequin lui demande pardon, & le prie de le cacher dans quelque maiſon. Octave lui indique la derniére de cette rue à droite : où il y a, dit-il, pluſieurs Gentilshommes qui font un grand repas, & qui l'admettront volontiers à leur table.

Cinthio revient ſur la ſcéne, appelle Eularia, & a une converſation avec elle : pendant ce tems-là, Arlequin toujours affamé, & cherchant ces Gentilshommes, vient demander où eſt la cuiſine ? il rencontre Octave, qui croyant ſa femme infidelle vient de l'empoiſonner : Il ordonne à Arlequin de marcher devant lui avec un flambeau : celui-ci voyant Eularia ſans mouvement croit qu'elle eſt yvre : non, lui dit Octave, elle eſt morte : & c'eſt là le prix de ſa mauvaiſe conduite ; c'eſt moi qui l'ai empoiſonnée. Arlequin tranſi de

crainte veut éteindre le flambeau, & se sauver. Doucement, dit Octave, c'est fait de toi si tu fais le moindre bruit : il faut que tu ensevelisse cette malheureuse. Arlequin fait beaucoup de lazzi : enfin Octave impatienté de sa maladresse, & voyant qu'il ne peut tirer aucun secours de ce personnage, entre en fureur, & dit qu'il veut s'en défaire par le poison. Arlequin croyant qu'il badine, dit, oh! Monsieur, ne plaisantez pas s'il vous plaît. Alors Octave le prend au collet, & lui fait avaler le poison qu'il a apporté dans une boëte : Arlequin s'écrie pendant ce tems là, « ah! » Malheureux, empoisonner ainsi un » soldat de Porto Longone! ohimé, » si je meurs, qui payera ce que je dois » à ma blanchisseuse ? je commence à » perdre l'usage de mes mains, & des » yeux : ohimé, par charité, un peu » d'huile, un peu de tintriaque, (thé- » riaque) » le chapeau d'Arlequin tombe, il veut le ramasser, mais n'en ayant pas la force, il fait la cullebute, tombe à terre sur le nez, & ayant le flambeau entre les jambes. Il reste quelque tems dans cette situation, & lorsqu'Octave est sorti, il s'approche d'Eularia. Trivelin, envoyé par Octave, vient mettre cette infortunée femme 1667.

1667. dans le tombeau ; & compte y renfermer auſſi Arlequin : cela donne lieu à un grand jeu de lazzi de la part de ces deux acteurs : tandis que Trivelin rêve ſur la maniére d'y réuſſir, Arlequin ſe leve, & ramaſſant ſon chapeau & ſa batte, va de lui-même ſe coucher dans le tombeau. Trivelin effrayé de cette avanture quitte le théatre avec précipitation.

La Scéne ſuivante eſt encore plus comique. Eularia ſe reveillant de ſon profond ſommeil, ſe lamente, ſoupire, & s'étonne de ſe trouver en ce lieu. Arlequin tient à peu près les mêmes diſcours, & lui demande enfin qui elle eſt : « je ſuis femme, pour mon malheur, » répond-elle, & c'eſt un ingrat que » j'ai trop aimé qui m'a miſe en cet état : » & moi, dit Arlequin, je ſuis un hom- » me, qu'un jaloux furieux a empoiſon- » né. Approchez-vous de moi, conti- » nue-t-il, quoique mort, je ſens que » j'ai encore du goût pour les femmes. » Diamantine ſuivante d'Eularia entendant ce diſcours, accourt au tombeau, & en ayant fait ſortir ſa maîtreſſe, elle ſe met à ſa place, & demande à Arlequin qui il eſt ; je ſuis, répond Arlequin, un mort qui ſe meurt de faim. Diamantine, touchée de compaſſion, le fait

sortir du tombeau, & va rejoindre Eularia : à peine a-t-elle quitté la scéne, qu'Octave arrive, & voit d'abord Arlequin debout : comment misérable, s'écrie-t-il, tu n'es pas mort ? pardonnez-moi, Monsieur, répond Arlequin : tu me paroissois pourtant bien mort, ajoûte Octave. Arlequin continue à lui protester qu'il l'est, & pour le lui prouver, il court se remettre au tombeau, où il s'enferme jusqu'au col. De là il chante pouille à son assassin, lui reproche de l'avoir tué, & le menace d'en porter sa plainte à la justice. Octave se retire très-confus : lorsqu'Arlequin est seul il veut quitter son tombeau, & fait le lazzi d'en trouver l'ouverture trop étroite ; mais avant que d'en sortir, il repete à l'assemblée son refrain ordinaire : *Messieurs, quelque charité pour un pauvre soldat de Porto Longone.* 1667.

IL BASILICO DI BERNAGASSO ou BERNAGAZZO.

Le Dragon de Moſcovie.

Comédie en trois Actes.

Acte I.

1667. QUoiqu'Arlequin ſoit chargé du principal rolle de cette piéce, il n'eſt pas fort aiſé, de pouvoir, par ſon rolle, en comprendre bien nettement l'intrigue ; au cas qu'il y en ait une.

La premiere ſcéne ſe paſſe entre Arlequin & une fille qui demeure chez lui en qualité de Gouvernante, & dont il ſe loue fort. Il ſe ſouvient cependant de feu ſa femme, & ſe met à pleurer. Sa gouvernante tâche à le conſoler. » Que le ciel, dit Arlequin, tienne la » pauvre défunte en joye & en ſanté. » Quand je me reſſouviens qu'elle me » faiſoit de ſi bons plats de macarons. » [ici il ſe met à pleurer] Quand je ren- » trois à la maiſon, elle venoit au » devant de moi, & me conduiſoit juſ- » qu'à ma chambre en me faiſant mille » carreſſes. » Arlequin recommence à

pleurer : sa gouvernante lui demande de quoi elle est morte ? *de parto*, ré- 1667.
pond-il. « En accouchant ? reprend la » gouvernante ; on dit, continue-t-elle, » qu'elle avoit quatre vingt sept ans : » comment à cet âge voulez-vous qu'elle » ait eu un enfant ? cela n'est pas possi- » ble ? ce n'est pas aussi ce que je veux » dire, replique Arlequin, *de parto*, » c'est-à dire en parlant, en me quittant, » & elle n'est pas revenue depuis. Ma » chere femme, c'étoit la plus deshon- » nête femme qui se pût voir ; vous vou- » lez dire honnête, dit alors la Gou- » vernante, non non, deshonnête, c'est » comme si je disois, dix-fois honnête, » répond Arlequin. Et ce qui me fâche » le plus, continue-t-il, c'est qu'elle » m'avoit fait une donation de tous ses » biens après sa mort, & que ses parens » me plaident ; en disant que cela n'est » pas vrai. Mais je veux faire une som- » mation à la défunte, de comparoître » en justice, pour les assûrer de la vé- » rité de cette donation. » Arlequin as- sure ensuite sa gouvernante que la re- gardant presque comme sa femme, s'il continue à être content d'elle, il veut faire sa fortune, & qu'elle puisse se louer d'avoir eu un si bon maître. Il finit en disant qu'il va à la poste pour

des lettres qui doivent lui annoncer
1667. l'arrivée d'une niéce qui étoit ſœur du pere de Perrette Barbe, laquelle étoit couſine de la mere de ſon pere.

Paſſons à la ſcéne où Bernagaſſo ſe préſente à Arlequin. Ce dernier eſt occupé à lire la lettre qu'il a reçue de ſa niéce, Bernagaſſo s'approche & le ſalue : il ſerre promptement ſa lettre, & après avoir rendu le ſalut, il ſe retire dans un coin du théatre, pour continuer ſa lecture. Bernagaſſo s'avance à lui & demande la charité : Arlequin répond bruſquement, que le ciel t'aſſiſte ; & il ſe met en devoir d'achever de lire, lorſque Bernagaſſo l'interrompt par un coup de bâton qu'il lui applique ſur la tête, en diſant, *une petite charité.* Arlequin porte d'abord ſa main à ſa tête, & ſe grattant l'endroit où il a été frappé, il fait reflexion ſur cette façon ſinguliére de demander l'aumône, & craint d'être aſſommé s'il perſiſte à le refuſer, ce qui le détermine à préſenter un quart d'écu. Bernagaſſo à cette vue donne des marques de déſeſpoir, & s'écrie qu'il eſt bien malheureux. Arlequin lui en demande la raiſon. Il répond qu'un ſol lui ſuffit, & qu'un quart d'écu eſt capable de le faire tomber dans le déſordre : qu'avec cet argent le demon lui inſpire-

roit peut-être l'envie d'aller chez des femmes dérangées, ou de jouer dans la maison où il doit coucher : Enfin il force Arlequin de reprendre son argent ; ce dernier persuadé par cette action, de la probité de Bernagasso, lui présente un sol, qu'il reçoit hnmblement, en le remerciant, & ajoûtant, que le ciel vous envoye une pluye abondante de tous biens : Arlequin se redresse, & lui donne un autre sol. Que la terre s'ouvre (lui dit le pauvre) & vous fasse part de ses plus précieux trésors. Arlequin ajoûte encore un sol aux charités qu'il vient de faire. Que l'eau.... Ici il interrompt Bernagasso pour l'avertir qu'il n'en boit point, & qu'il aimeroit mieux qu'il parlât du vin. Que le feu, dit-il, eh laisse-là le feu, lui dit Arlequin, & parlons d'autre chose : comment te nomme-tu ? je m'appelle, répond-t-il, Basilisco del Bernagasso d'Ethiopia. Basilisco del brodo grasso (bouillon gras) d'Ethiopia? repete Arlequin : il l'appelle, Bernagasso accourt aussi-tôt ; Arlequin a peur & recule quelques pas : ce garçon-là, (dit-il *à parte*) me paroît à la physionomie de son visage, avoir quelque ressemblance avec les anciens Gentilshommes Allemands ; il faut que je le prenne à mon service. Bernagasso après avoir répondu

1667.

que ce ſeroit pour lui beaucoup d'hon-
1667. neur, témoigne une extrême joye, tire un peigne de ſa poche & peigne ſon nouveau maître, lui met ſa cravatte, & poudre ſa perruque. Pendant tout ce jeu de théatre, Arlequin fait ſes lazzi de rire, enſuite il ſe carre, ſe promene & fait marcher Bernagaſſo derriere lui. Il appelle ſa gouvernante, lui raconte ſon avanture, & de quelle maniere ce valet d'Ethiopie eſt entré à ſon ſervice. Avant d'entrer chez lui, Arlequin dit à ce dernier qu'il a une eſtime particuliére pour ſa gouvernante, & lui ordonne en même tems de la traiter avec conſidération.

Acte II.

Arlequin ouvre le ſecond acte, en ſe felicitant ſur l'acquiſition qu'il vient de faire. Il entend un grand bruit dans la maiſon, & appelle ſa gouvernante, & Bernagaſſo, pour en ſçavoir le ſujet. Monſieur, dit la premiere, j'ai beau ordonner à votre valet d'apporter du bois ſur l'eſcalier, il n'en veut rien faire. Eh bien, dit Arlequin, je le porterai : les deux domeſtiques rentrent : un moment après ; nouvelle querelle : Monſieur, dit Bernagaſſo, votre gouvernante ne

peut pas laver les plats: quoi ce n'eſt que cela, répond Arlequin, allez, allez, je les laverai. A peine ſont-ils rentrés, qu'Arlequin les entendant encore diſputer, les rappelle: il n'eſt pas poſſible de vivre avec votre nouveau domeſtique, s'écrie la gouvernante; c'eſt un inſolent & un volontaire, qui refuſe de vuider le baquet. Paix, paix, mes enfans dit Arlequin, pour mettre la concorde entre vous deux, je me charge de le vuider. Lorſqu'ils ſe ſont retirés, Cinthio arrive ſuivi d'une troupe de Spadaſſins. Lazzi de frayeur de la part d'Arlequin, il veut ſe ſauver, Cinthio l'arrête par le bras: ſçavez-vous bien, Monſieur, que je vous ai témoigné pluſieurs fois, que je voulois avoir Diamantine: (c'eſt ainſi que ſe nomme la gouvernante) Eh bien, ajoûte-t-il, je vous déclare que je veux l'avoir dès ce moment, & que je vais l'emmener de force ou de gré. Arlequin un peu revenu de ſa premiere frayeur, ſe reſſouvient que ſon nouveau domeſtique entr'autres qualités a aſſûré qu'il étoit fort brave, ce qui fait que prenant courage, il repond à Cinthio qu'il ne veut pas lui laiſſer emmener ſa gouvernante, & qu'il va trouver à qui parler. Cinthio & ſes Spadaſſins mettent d'abord l'épée à la main, 1667.

1667. A moi Baſiliſco del Bernagaſſo d'Ethiopia, s'écria alors Arlequin, à moi mon brave. Bernagaſſo ſort dans le moment, armé d'une grande batte fendue dont il charge Cinthio & ſa troupe : & oblige deux de ces coquins à demander pardon à Arlequin. Ce dernier tranſporté de joie, embraſſe Bernagaſſo, lui fait toutes les carreſſes imaginables, & le prenant entre ſes bras l'emporte en courant dans ſa maiſon.

Acte III.

Arlequin ſort avec Bernagaſſo : il lui dit que pour recompenſe de lui avoir ſauvé la vie, il veut le rendre le maître de ſa maiſon, qu'il y faſſe bonne chere, & qu'il épouſe ſa niéce, il lui remet en même tems l'acte qu'il vient de paſſer chez le Notaire en ſa faveur. Bernagaſſo le prend, & donne pluſieurs coups de baton à ſon bienfaiteur, qui d'abord prenant cela pour une plaiſanterie, ſe met à rire de toutes ſes forces. Comme ce jeu continue, Arlequin commence à s'en ennuyer, & demande à Bernagaſſo par quelle raiſon il le frappe : celui-ci répond que c'eſt en vertu de l'acte qu'il vient de lui remettre, qui le rend maître de la maiſon, & lui donne la liberté de

de l'en chaſſer, & même de le roſſer. Arlequin le prie de lui faire voir cela dans l'acte : Bernagaſſo le lui préſente, Arlequin le lui arrache, & le déchire : Alors il ſe ſaiſit du bâton de Bernagaſſo, le roſſe à ſon tour, & appelle ſa gouvernante & ſes voiſins. Bernagaſſo les voyant entrer, ſe jette aux génoux de ſon maître ; Arlequin lui ôte ſon chapeau & ſe le met ſur la tête, il en fait autant de ſa perruque, & de ſon habit, & enfin il le chaſſe comme un miſérable. C'eſt ainſi que finit la piéce, qui, comme on le voit, eſt une foible imitation du Tartuffe de M. Moliére. 1667.

LES TROIS VOLEURS DECOUVERTS.

Tre Ladri Scoperti.

Comédie.

ON ne ſçait ni le nombre des actes, ni quelle eſt l'intrigue de cette comédie : le titre même ne paroît pas exactement rempli, puiſqu'on n'y remarque que deux voleurs. Quoi qu'il en ſoit, le rolle d'Arlequin eſt rempli de détails aſſez divertiſſans.

La premiere ſcéne eſt entre Arlequin

& le Capitan : celui-ci raconte ſes ex-
1667. ploits avec beaucoup d'emphaſe : Arlequin après l'avoir écouté lui dit, Monſieur, avec tout cela, gardez-vous des archers qui vous cherchent, pour vous mettre en priſon. Le Capitan effrayé demande pourquoi ! c'eſt par une fauſſeté dont on vous accuſe, répond Arlequin : le Capitan plus ſurpris encore, le prie de lui expliquer cette énigme. On prétend, dit Arlequin, que vous avez fait mentir le proverbe, qui dit que la chemiſe eſt plus proche de la chair que l'habit, & l'on m'a aſſuré que vous ne portez point de chemiſe. Le Capitan avoue que c'étoit autrefois ſa coutume, parce qu'alors, comme il étoit extrêmement furieux, auſſi-tôt qu'il ſe mettoit en colere, le poil, qu'il avoit abondament ſur tout le corps (étant auſſi velu qu'Hercule) ſe dreſſoit, perçoit ſa chemiſe de toutes parts, & y faiſoit tant de trous, qu'on l'auroit priſe pour une paſſoire : mais il ajoûte, que depuis quelque tems, s'étant fort modéré, & ne craignant plus le même inconvénient, il porte du linge comme les autres. Pour interrompre cette converſation, le Capitan dit à Arlequin qu'il eſt amoureux d'Aurélia, & lui ordonne d'aller frapper à la porte de cette belle.

Comme Arlequin témoigne beaucoup de crainte, le Capitan l'encourage, & l'assûre qu'il va demeurer pour le secourir en cas de besoin. Arlequin frappe à la porte avec sa batte, Octave paroît, le Capitan se sauve, Arlequin interdit, dit qu'il est un pauvre malade, & demande si l'on voudroit bien lui faire la charité de lui enseigner l'Hôpital. Dans le moment Aurelia se montre à la fenêtre, Octave la salue, & lui dit des douceurs, Arlequin qui est adossé contre la maison, croyant que c'est à lui qu'Octave adresse ses discours y répond sur le même ton : il s'apperçoit de sa méprise, & se met à rire. 1667.

Dans une des scénes suivantes, Arlequin se trouve avec Trivelin ; ce dernier lui propose de voler de compagnie dans la maison voisine, & pour cet effet de convenir d'une heure, pendant laquelle il ne passe personne dans la ville. Arlequin répond qu'il faut donc attendre la fin du monde : mais, ajoûte-t-il, ne sçais-tu pas que celui qui dérobe, est enfin conduit sur la place publique : oui mon ami, replique Trivelin, mais pourvu que nous agissions avec adresse, je t'assure que nous nous tirerons bien de cette affaire-ci. Je consens à tout, dit Arlequin : prens seulement garde qu'on

ne me pende : je m'en fie à toi, au moins
1667. en tout cas, continue-t-il, ſi le malheur nous en vouloit, je veux avoir la droite, c'eſt la place d'honneur : mais pour éviter cet accident, j'imagine un bon tour, afin d'empêcher que les archers ne nous arrêtent il faut prévenir le Barigel, lui dire que nous n'avons pas le ſol, & lui demander la permiſſion de nous faire voleurs. Trivelin n'entend pas railleric, il ſe déſeſpere : Enfin Arlequin conſent à tout, & ſe conſole en diſant que perſonne ne ſçaura peut-être que leur intention eſt de dérober.

Dans une autre ſcéne, Pantalon & le Docteur ſortent de leur maiſon ſans parler : Arlequin va à la porte, dont il ſe met en devoir de prendre la meſure avec ſa ceinture. Le Docteur ſe met ſur la porte, Arlequin l'appercevant lui fait une profonde révérence, ſe retire, & revient enſuite vers la même porte. Il appelle le Docteur (chit, chit) & enſuite Pantalon. Il ſe met au milieu d'eux ſur le théatre, fait ſemblant d'avoir quelque choſe d'important à leur dire, les ſalue, va, revient ſur ſes pas, & leur demande enfin quelle heure il eſt ? le Docteur choqué de cette impertinence, met la main à ſa dague : Arlequin tombe à terre de frayeur, culbute Pantalon & ſe ſauve.

Arlequin revient sur le théatre avec un sac sur la tête, dont il se forme une espéce de capuchon. Trivelin paroît à la fenêtre au signal convenu avec lui, & demande s'il a le sac? oui dit Arlequin, ouvre bien la bouche, ajoûte trivelin; Arlequin le fait: ouvre-là bien grande, continue son camarade. Je ne puis l'ouvrir davantage, replique Arlequin. Bête que tu es, lui dit Trivelin, c'est de celle du sac & non de la tienne que je parle. Arlequin ouvre le sac, mais il tient l'ouverture en bas de peur d'en être mordu. Après tous ces lazzi, il présente l'ouverture du sac. Trivelin jette les paquets qu'il a fait, à chaque fois, Arlequin tombe par terre. On lui jette des mortadelles, il veut les cacher dans son chapeau, dans sa culote. Il voit sortir un petit enfant, il le prend & le met aussi dans le sac. Enfin Trivelin vient le joindre, & veut lui charger le sac sur le dos. Arlequin feignant de se prêter à son intention, se recule toujours. Pendant ce tems-là, Trivelin apperçoit des archers, & dit à son camarade, sauve-toi: les archers se saisissent de Trivelin & du sac; Arlequin revient en criant, ah! canailles, où portez-vous ce sac? ce n'est pas vous qui l'avez dérobé, il ne vous appartient pas. Les archers 1667.

lui demandent ſi c'eſt lui qui y a mis
1667. ces paquets ? il dit que oui, les archers veulent l'arrêter, il les roſſe & ſe ſauve.

On ne ſçait pas par quelle heureuſe avanture Trivelin a pu ſe ſauver des mains des archers : mais dans une des ſcénes qui ſuivent celle du vol, il ſe retrouve avec le Docteur & Arlequin. celui-ci dit au deux autres qu'il eſt Prince, & leur ordonne de le ſuivre. Le Docteur ſe tient entr'eux deux, Trivelin fait ſigne à l'autre de venir le trouver dans deux heures : Arlequin feignant de ne le pas comprendre, oblige le Docteur à baiſſer ſa tête, & lui mettant ſon chapeau au devant du viſage, de peur qu'il ne le voye parler, il répond à Trivelin, ce dernier fait le même lazzi, puis continue ſa converſation avec Arlequin : & lorſqu'ils n'ont plus rien à ſe dire, ils quittent la ſcéne.

A quelque tems de là, Arlequin revient avec le ſac ſur ſon épaule : comme il s'eſt déguiſé, & qu'il voit que Trivelin ne le connoît pas, il ſe dit marchand, & lui propoſe d'acheter ce qu'il porte. Voyez, dit-il, la belle argenterie de fayance, je ne l'ai pas dérobée, au moins : ces derniers mots font naître des ſoupçons à Trivelin, il ſe jette ſur Ar-

lequin, lui arrache sa barbe postiche, & le reconnoît. 1667.

Sans qu'on sçache comment, Pantalon recouvre le sac & les effets qu'on lui avoit dérobés. Arlequin se présente, sous un nouveau déguisement, & dans une posture singuliére : Pantalon mettant toute son attention à le regarder, oublie son sac : Arlequin s'en saisit, & le lui abandonne cependant lorsqu'il se voit suivi : il fait en même tems une humble reverence. Ce lazzi se repete : Pantalon met le sac entre ses jambes : Arlequin se glissant doucement derriére lui le tire : Pantalon l'arrête, & tire le sac de son côté : ils tombent tous deux : Arlequin se voyant reconnu se releve, & prend la fuite.

LE CAPRICIEUX.

Il Lunatico.

Comédie en trois Actes.

Diamantine & Arlequin ouvrent la scéne par une conversation mêlée de discours tendres, & de reproches : adieu mon bel âne d'Avril, dit Diamantine en le quittant : adieu ma belle

vache du mois de Mai, répond Arlequin.
1667. Octave arive, il demande à ce dernier où il a paſſé la nuit. Il répond qu'il a été dans un lieu, où lui-même auroit été fort aiſe d'être: Octave s'informe quel eſt cet endroit, Arlequin prêt à lui déſigner, en eſt empêché par des éclats de rire dont il ne peut ſe défendre, enfin il lui avoue qu'il a été à *Poſtribile*, (Proſtibolo) dans un lieu où il y avoit des filles de bonne volonté. Octave dit qu'il veut qu'on l'habille, Arlequin court chercher ſes hardes, il n'apporte que le chapeau de ſon maître: & mon manteau, dit celui-ci: le valet va le chercher, reporte le chapeau. Ce lazzi ſe repette deux ou trois fois. Arlequin revient avec l'épée d'Octave, & des vergettes, il met le tout à terre; il commence par broſſer ſon chapeau, enſuite il ſe débarbouille, puis broſſe le chapeau de ſon maître, après avoir craché deſſus, il tire l'épée du foureau, eſpadonne avec, la remet dans le fourreau, & cogne avec la garde contre terre: Octave s'impatiente: Arlequin ramaſſe le manteau qui eſt ſur le plancher, & le ſecoue ſous le nez de ſon maître: enſuite il veut le lui attacher par devant, & dit, vous vous levez ſi matin, que vous mettez la tête tout de travers; votre

votre nez eſt de ce côté, & il devroit être de l'autre. Arlequin veut lui retourner la tête ſans devant derriere. Octave laſſé de ces balourdiſes, demande un peigne : Arlequin va chercher celui des chevaux. 1667.

Loſqu'Octave eſt habillé, Arlequin ne ſachant où mettre ſon chapeau, le place ſur la garde de l'épée de ſon maître : enſuite il tire l'épée avec le foureau, le nettoye, & le donne à tenir à ſon maître, & pour y remettre l'épée, il s'éloigne quelques pas en arriére, & revient en courant, comme s'il vouloit enfiler une bague : il ſe laiſſe tomber : Octave lui dit de broſſer ſon chapeau, Arlequin met le ſien ſur ſa tête, de peur qu'il ne s'enrhume : Octave le jette à terre, & Arlequin en fait autant de celui de ſon maître qu'il tient à la main.

Octave à deſſein d'éprouver Eularia ſa maîtreſſe, ordonne à Arlequin de ſe préſenter devant elle magnifiquement vêtu, & ſous le nom du Marquis de Blanchefleur. Ce valet déguiſé en Gentilhomme ſe carre ſur le théatre, il tient un peigne à la main : il ſe plaint qu'il fait chaud, & rejette ſa perruque ſur ſon col, ne ſçachant plus où la mettre, il la place entre ſes jambes, il la peigne, la remet ſur la tête, la laiſſe tomber.

1667. Il veut enſuite ſe peigner, & ne trouvant plus ſa perruque, il la cherche, arrache celle de ſon maître, & s'enfuit avec.

Arlequin revient ſur la ſcéne : il tremble de frayeur à la vue du Capitan ; ce dernier lui dit qu'il eſt frere de la perſonne qu'il aime : dans le tems qu'il ſe diſpoſe à répondre à cette politeſſe, arrive Eularia, qui ne reconnoiſſant pas Arlequin lui préſente une lettre, en lui diſant, liſez, & prenez votre réſolution. Arlequin pour ſoûtenir ſon perſonnage, reçoit la lettre, & répond, c'eſt moi qui m'appelle Octavio. Après le départ d'Eularia, Arlequin fait le lazzi de vouloir lire la lettre, & ne fait que répéter ces mots, liſez & prenez votre réſolution. Le Capitan s'appercevant de ſon embarras lui tire la lettre, & lit, ma chere ame, ma très-douce amie : Arlequin ne lui en laiſſe pas lire davantage, il reprend la lettre & la leche : que fais-tu là, mon ami ? lui dit le Capitan ; je léche ces mots ſucrés, répond Arlequin. Le Capitan, le reprend, & le met au fait du ſtile doucereux. Sur ces entrefaites, Pantalon arrive avec Eularia. Madame, dit Arlequin à celle-ci, les Naturaliſtes diſent que les animaux terreſtres ne ſont pas aquatiques ; à propos d'animaux, quel

eſt cet homme qui eſt avec vous ? Eularia répond que c'eſt ſon pere. En le voyant vêtu de rouge & de noir, ajoûte Arlequin, je l'aurois pris pour une beterave pelée d'un côté... Mais, Madame, continue-t-il, j'oſe vous prier de me faire arracher toutes les dents, avant que je vous épouſe : pour quelle raiſon, Monſieur, répond Eularia : c'eſt, réplique-t-il, que vous êtes à manger, & je voudrois ne vous pas faire de mal. 1667.

Dans une autre ſcéne Arlequin cherche le moyen de parler à Eularia ; mais il craint d'être vu de Pantalon : il met ſon chapeau au bout de ſa batte, & la place ſur l'épaule de ce vieillard, qui croyant frapper Arlequin, donne un coup de poing dans le chapeau, & le jette à terre. Arlequin lui donne un coup de ſa batte ſur les feſſes ; enſuite il fait le lazzi de petit nain, en ſe cachant avec ſon manteau, & ſon chapeau : Il change de place, & paſſe auprès d'Eularia. Pantalon l'apperçoit & le pourſuit : Arlequin fuit en ſautillant, mais ſe voyant preſſé, il ſe leve de toute ſa hauteur, épouvante ce bon homme, le roſſe, & s'enfuit.

Arlequin revient une ſeconde fois, ridiculement vêtu en Gentilhomme,

avec des gants, un manteau qui lui tom-
1667. be ſur ſa batte, & avec lequel il fait le lazzi, comme de l'exercice du drapeau; & un chapeau dont le plumet lui retombe devant les yeux. Hola, Majordome (dit-il en entrant à Cinthio) dites au carroſſe qu'il vienne m'attendre dans l'antichambre. Bon jour, Madame (ajoûte-t-il en s'adreſſant à Eularia) le mérite, méritant, méritable... Cinthio qui voit ſon embarras, ſe met à rire, & le turlupine, Arlequin répond des balivernes: pendant ce tems-là Cinthio tient à Eularia des diſcours fort tendres: ah, Madame! s'écrie Arlequin, pour interrompre leur converſation, je ſuis ce malheureux Octave que la fortune a toujours perſecuté. Enſuite il fait une ſcéne de galimatias: Monſieur, lui dit Eularia, ne trouvez pas mauvais que je me plaiſe mieux à l'entretien de votre Majordome, qui parle plus ſenſément que vous. Cela n'eſt pas étonnant, replique Arlequin, puiſqu'en ſa qualité, je lui donne à garder mon eſprit, & toutes mes gentilleſſes, dont il ſe ſert dans l'occaſion... Hola! Monſieur le Majordome, continue-t-il, faites un peu deux jolis complimens à cette belle Dame: pendant qu'il fait ſes lazzi, Eularia donne la main à Cinthio, qui

entre avec elle dans la maiſon : Arlequin reſte ſur la ſcéne, & toutes les fois qu'il entend prononcer ſon nom, il ſe préſente : arrive Diamantine qui a obſervé le tout, & connoiſſant qu'elle a affaire à un valet, prend un bâton, & le roſſe. 1667.

Cinthio quittant ſon perſonnage de Majordome, vient dire à Arlequin qu'il ait à ſe déſiſter de ſes pourſuites vers la belle Eularia. La diſpute s'échauffe, Arlequin laiſſe tomber ſon chapeau, & dit à Cinthio de le ramaſſer : celui-ci met l'épée à la main, en répondant, ramaſſe-le toi-même. Eh bien, je le ramaſſerai, replique Arlequin : mais au reſte, ajoute-t-il, qui êtes-vous pour prétendre à Eularia ? je ſuis Gentilhomme dit Cinthio : Arlequin lui demande ce que c'eſt qu'un Gentilhomme : je vais te l'apprendre lui dit l'autre, en mettant l'épée à la main. Commandez à vos valets, répond Arlequin. Heureuſement pour ce dernier, Octave ſe préſente pour le défendre : Alors il fait le brave ; avance donc poltron, dit-il à Cinthio : celui-ci s'approche, & Arlequin ſe cache derriere Octave. Cinthio le menace & lui dit je te retrouverai. Tu en as menti par ta gorge, répond Arlequin, tu ne me retrouveras pas, car je ne ſortirai

pas de notre maiſon. Cinthio continue
1667. à ſoûtenir qu'il aime Eularia, & qu'il l'épouſera malgré ſon rival. Lorſqu'il eſt ſorti, Octave reproche à Arlequin ſa lâcheté, & lui donne quelques coups de bâton. Le Docteur vient avertir Arlequin que la future l'attend : il répond qu'il va entrer dans le moment. Octave eſt encore obligé de le roſſer pour l'obliger à continuer ſon perſonnage : le Docteur revient une ſeconde fois, dire que l'on s'impatiente : Arlequin fait pluſieurs lazzi : de grace, Monſieur le Docteur, lui dit-il, n'entrez pas ſans moi. Octave a beau menacer, Arlequin prend un bâton, & le roſſe à ſon tour ; C'eſt ainſi que finit le premier acte.

Acte II.

Arlequin fatigué des embarras où il vient de ſe trouver, a quitté ſon équipage magnifique, & reparoît vêtu à ſon ordinaire ; il déclare qu'il ne veut plus ſe mêler de cette fourberie. Octave ſurvient qui lui demande pourquoi il a quitté ſon habit de Gentilhomme. Eularia paroît dans le moment ; après avoir fait quelques reproches à Octave, elle dit, en rentrant dans ſa maiſon : je t'aimerai toute ma vie, mon cher cœur.

Octave sort, & laisse Arlequin avec le Capitan qui survient. Ce dernier lui vient proposer sa cousine : en équivoquant sur ce mot, Arlequin lui répond qu'il prendra volontiers la cuisine, la salle & la cave. Diamantine qui a entendu ce discours, s'oppose à ce projet, attendu, dit-elle, qu'Arlequin lui a promis la foi de mariage. Le Capitan demande à celui-ci ce que ce discours signifie. Arlequin soûtient qu'il n'a jamais donné de parole positive à cette fille. Il avoue qu'elle a eu bien des bontés pour lui, mais il dit que c'est la jalousie qui la fait parler ainsi. Cinthio arrive, & lui propose le Docteur pour conseil, Arlequin persiste à dire qu'il ne veut point abandonner Eularia. 1667.

Diamantine revient, résolue d'obliger Arlequin à tenir parole, après l'avoir fort maltraité, elle le quitte en le menaçant d'aller se plaindre à la justice. Eularia survient qui le charge de dire à Octave son maître qu'il ne songe plus à elle. Pour surcroît de disgrace, le Capitan qui a entendu tout ce qui vient de se passer, donne du pied au cul d'Arlequin, qui avoue que son maître l'a contraint à jouer le personnage de Marquis de Blanchefleur : il ajoûte qu'Octave est capricieux, fou & lunatique : qu'ap-

1667. pellez-vous Lunatique, dit le Capitan: il fait beaucoup ſoleil, c'eſt donc le ſoleil, & non la lune qui cauſe ſon délire?

Octave arrive, il met l'épée à la main & pourſuit Arlequin: ce dernier tombe à terre criant qu'il eſt mort, ou tout au-moins, très-bleſſé: & que ſon ſang coule abondament: pour preuve, il montre une des piéces rouges de ſon habit. Octave lui ordonne de ſe lever, il obéit, & avoue qu'il a découvert toute la fourberie. Octave devient furieux à cette nouvelle. Arlequin ſe jette à terre, & le maître ſort. Pantalon qui ſurvient enſuite, apprend d'Arlequin les défauts d'Octave, & ſon caprice ridicule, l'acte finit par une ſcéne entre Pantalon & Cinthio.

Acte III.

La premiere ſcéne de cet acte eſt le racommodement d'Arlequin & de Diamantine: après lui avoir demandé pardon, il la prie de le cacher en quelque endroit, parce qu'on veut l'aſſommer. il lui promet en même tems de lui avouer la vérité. Diamantine lui propoſe d'abord de l'enfermer dans la huche: au diable, dit Arlequin, je ne veux pas

m'y mettre : car si la vieille cuisiniére me trouvoit ainsi couvert de farine, 1667.
me prenant pour une sole, elle ne manqueroit pas de me frire. Diamantine rit de sa frayeur, & pour le satisfaire elle veut le mettre dans une petite cahute qui est dans le Jardin, auprès d'un bassin. Arlequin y trouve des difficultés, attendu, dit-il, que si les archers venoient & disoient, où est ce bélitre d'Arlequin, les grenouilles de ce jardin répondroient *qua, qua, qua* : qui veut dire, il est là. Eh bien donc, dit-elle, je te sauverai dans le toit à porc ? Non pas, s'il vous plaît, répond Arlequin; si l'on venoit à demander, Arlequin n'est il pas ici, les cochons diroient tout de suite *hon, hon, hon* : c'est-à-dire oui, oui, oui.

Arlequin craignant Cinthio qui menace de le tuer, se sauve dans la maison, d'où mettant la tête à la fenêtre, il crie fermez la porte. Octave arrive, Cinthio lui fait part du sujet qu'il a de se plaindre de ce valet, & se retire. Lorsqu'il est parti, Arlequin sort fierement en disant, où est-il le poltron ? Cinthio revient brusquement, Arlequin court à la porte, mais comme il la trouve fermée, il est obligé d'entrer par la fenêtre.

LE CŒUR ME FAIT MAL.

Ohimé il Cuore.

Comédie.

ARlequin mari de Diamantine a tout lieu de croire qu'elle ne lui eſt pas trop fidéle, & qu'elle lui préfere Trivelin : voilà ſur quoi le titre de la piéce eſt fondé.

La ſcéne ouvre par une diſpute très-vive entre ces époux : c'eſt Diamantine qui chante le plus haut, & qui ſe plaint qu'Arlequin eſt toujours abſent de la maiſon, où il ne rentre que la nuit & le plus tard qu'il peut. Arlequin de ſon côté reproche à ſa femme qu'elle paſſe les journées à la fenêtre à converſer avec ſon galant : Je m'apperçois bien, dit-il, que ſemblable à Actéon, je ſuis transformé en cerf : maudit ſoit le jour, continue-t-il en s'adreſſant à Diamantine, où tu me fis préſent de cette bouteille du vin de *Lacrima Chriſti* : maudit ſoit l'heure où tu me fis manger cet excellent plat de Macarons. Trivelin qui eſt dans la cantonade, dit à demi voix à Diamantine : renvoyez-le ce bec cornu. Arle-

quin qui l'entend, demande à sa femme ce que c'est que ce bec cornu : je vois bien (ajoûte-t-il) que c'est de moi que l'on parle. Trivelin s'approche, passe autour de lui, & se retire : Arlequin fait rentrer sa femme & la suit. Trivelin se flatant qu'elle va revenir, entend marcher, & dit, viens ma chere Diamantine, viens que je t'embrasse : il court embrasser Arlequin : & voyant qu'il s'est trompé il s'enfuit : Arlequin rit de toutes ses forces, oh quelle bête ! dit-il, quel extravagant ! enfuite il feint d'avoir à faire un tour à la place. Diamantine voulant profiter de son absence sort, Trivelin l'aborde ; ces deux amans se disent des douceurs : & croyant s'embrasser, ils embrassent Arlequin qui s'est placé adroitement entr'eux. Honteux de leur mépriſe, ils se retirent : Arlequin rit, & ramenant Diamantine sur la scéne, lui dit qu'il veut qu'elle vienne au rendez-vous que Trivelin & elle se sont donnés : mais il lui défend de proferer un seul mot. Trivelin vient effectivement & prend Diamantine par le bras : Arlequin se gliſſe entr'eux, & après avoir badiné quelque tems avec Trivelin, qui croit tenir la main de sa maîtresse, il lui applique un coup de sa batte sur la tête, en lui disant *Ecco per il porco luxurioso.* 1667.

1667. Trivelin ſe ſauve : Arlequin fait rentrer ſa femme, ferme la porte & s'en va.

Trivelin reparoît vêtu en Capitan. Il entre avec un air d'aſſurance, en diſant, qui va là ? perſonne, répond Arlequin : Trivelin met l'épée à la main : Arlequin veut tirer la ſienne, mais n'en pouvant venir à bout, il la poſe à terre, avec ſon chapeau & ſon manteau. Trivelin met auſſi ſon manteau bas, enſuite Arlequin & lui le ramaſſe, chacun par un bout, & faiſant un jeu de théatre aſſez plaiſant, ils ſe trouvent l'un & l'autre emmaillottés, pour ainſi dire, dans le même manteau. Après pluſieurs ſcénes de nuit, Trivelin frappe à la porte de Diamantine, qui lui répond par une volée de coups de bâton : Arlequin voit cette action, & en reſſent une extrême joie : il faut cependant que j'éprouve (dit-il) ſi elle eſt auſſi ſage qu'elle le veut paroître, car je crois que *putanam eſt, & ego becco ſum.* Arlequin ſe couvre de ſon manteau & va frapper à ſon tour à la porte de Diamantine, feignant être Trivelin : Elle y eſt trompée : écoute avec plaiſir les diſcours qu'elle croit être de ſon amant, & y répond très-favorablement. Ah ! coquine, lui dit alors Arlequin, en mettant l'épée à la main, tu ne me tromperas pas davantage,

il faut que je te tue. Diamantine effrayée se jette aux genoux de son mari, celui-ci fait differens mouvemens comiques avec son épée, comme pour la lui passer à travers du corps, & se met dans des postures singuliéres : Diamantine pleure : Arlequin se laisse attendrir, & pleure aussi. La larme à l'œil il lui ordonne de se coucher à terre, afin qu'en tombant morte du coup qu'elle va recevoir, au moins elle ne se casse pas le nez. Diamantine réïtere ses instances, embrasse les genoux d'Arlequin : non, non (dit-il) votre cruelle trahison mérite la mort : elle soûtient qu'elle est innocente, qu'elle a bien reconnu son mari dès le moment qu'il s'est présenté, mais qu'elle a voulu feindre pour se divertir, & qu'elle alloit le détromper. Alors Arlequin se rend, & ordonne à sa femme de baiser la terre, de chanter, de pleurer, de rire ; ensuite de faire la révérence, pleurer & rire en même tems : & après qu'elle a accompli tout ce qu'il a voulu, il la fait rentrer chez elle, en disant : voilà comme il faut châtier les femmes. 1667.

La suite du rolle d'Arlequin semble être tirée d'une autre piéce, & n'a aucun rapport à celle-ci. Arlequin est géolier d'une prison : Tiburtia se présente &

demande à parler à Octave qu'elle dit
1667. être ſon frere. Arlequin répond que la choſe n'eſt pas faiſable : mais il change de ton lorſque cette fille lui préſente une bague. C'eſt une autre affaire, dit-il, ſi vous aviez ainſi parlé d'abord, votre affaire ſeroit faite. Lorſque Tiburtia eſt entrée, Trivelin ſurvient : Arlequin affecte de faire briller à ſes yeux la bague quil vient de reçevoir : Trivelin n'y fait aucune attention : cela déſeſpere Arlequin, qui ne pouvant plus ſe contraindre, je gage, lui dit-il, que tu n'auras jamais de préſens pareils à ceux que m'a fait Madame Tiburtia. Devine, ajoûte-t-il, qui m'a donné cette bague ? Trivelin répond, c'eſt Madame Tiburtia. Arlequin très-ſurpris, replique, qui diable a dit cela à ce drole-là ? Tu ſçais donc, continue-t-il, que cette femme m'a fait ce don pour pouvoir parler à Octave ? Trivelin repete qu'il ſçait que c'eſt pour pouvoir parler à Octave. Arlequin eſt encore plus étonné de la pénétration d'eſprit de Trivelin.

Dans une auttre ſcéne Octave paroît habillé en femme, ſous le nom de Thadéa : il s'entretient avec Tiburtia, & comme ils ont l'air embaraſſé : ils diſent qu'ils ont laiſſé tomber un bijou. Arlequin s'offre à le chercher. Pendant que

Tiburtia amuſe ce dernier, Octave, ſous ſes habits de femme, ſort ſans être reconnu du géolier à qui il fait une profonde revérence ; Tiburtia ne tarde pas à le ſuivre. 1667.

A la derniere ſcéne, la veritable Thadéa, & le Capitan heurtent à la porte de la priſon. Qui va-là, dit Arlequin, je fais bonne garde ici, comme vous voyez. Le Capitan lui dit d'approcher : il le refuſe, lui fait pluſieurs interrogations en langue Eſpagnole : Arlequin s'imaginant qu'on lui demande s'il a la voix belle, répond qu'oui, & qu'il a chanté toute la journée. Il replique comiquement à toutes les queſtions qu'on lui fait, & que faute d'entendre il prend à contre ſens : enfin on reconnoît qu'Octave s'eſt échapé de priſon ſous l'habit de Thadéa : le Capitan veut tuer Arlequin, il ſe jette à genoux, demande pardon, &c.

1667.

LE BARON ALLEMAND (1).

Barone Todeſco.

Comédie en trois Actes.

ARlequin & Trivelin ſe rencontrent après une longue abſence, le premier porte ſous ſon bras ſon manteau, ſon chapeau & ſa batte : il raconte à Trivelin ſon ancien camarade & ſon parent ce qui lui eſt arrivé dans les divers païs qu'il a parcouru, & ſur tout à Rome où il a reçu de grands honneurs : on l'a, dit-il, mené en triomphe, & il y avoit derière lui un homme, qui, avec une groſſe poignée de verges, avoit ſoin d'écarter les mouches. Il ajoûte qu'il a ſervi un Opérateur, qui lui a communiqué pluſieurs beaux ſecrets, entr'autres celui de redreſſer les boſſus dans une preſſe : & celui d'em-

(1) L'idée de cette piéce eſt plaiſante : elle a été repriſe ſur le nouveau théatre Italien, ſous le titre d'*Arlequin feint Baron Allemand*, & reduite en un acte ſous celui d'*Arlequin Baron Suiſſe*. Le Sr. Dominique en ſociété avec Mrs. le Sage & Fuzelier ont compoſé ſur ce ſujet une piéce en vaudeville & par écritaux, intitulée *Arlequin Baron Allemand*, ou *le Triomphe de la Folie*. Voyez ces differens articles dans le *Dictionnaire des Théatres*.

pêcher

pêcher les punaises de pulluler, en mettant tous les jours leurs œufs en aumelette, &c. 1667.

Trivelin quitte Arlequin pour quelques affaires : il revient, & frappe à la porte : Arlequin lui demande ce qui est dans ce petit pot qui est auprès du feu ? c'est répond Trivelin un lavement préparé pour une vieille domestique malade. Oh ! oh ! dit Arlequin, je l'ai bu, croyant que c'étoit du bouillon. Et cette chose blanche qui étoit sur le bord de la cheminée ? c'est du savon, répond Trivelin : ma foi, dit Arlequin, je l'ai pris pour du fromage, & je l'ai mangé. Après ces mots, il sort de la maison feignant de macher quelque chose, & criant de toutes ses forces, au voleur, à l'assassin. Trivelin lui demande à qui il en a : je mangeois, dit Arlequin, un bon morceau de viande, & ce voleur me l'a arraché en faisant *gniago, gniago*, & l'a emporté, c'est pourquoi je cours après. Au bruit qu'il fait, Octave arrive l'épée à la main, & lui offre ses services. Arlequin effrayé se sauve dans la maison, & appelle Trivelin à son secours. Ce dernier remercie Octave, & faisant revenir Arlequin, lui dit de rester pour entretenir ce cavalier. Arlequin fait bonne

mine pendant quelque tems, mais
1667. ſurpris d'une nouvelle frayeur, il fuit, & paſſant entre les jambes de Trivelin, qui eſt ſur la porte, il lui fait faire la cullebute. Trivelin le rappelle en lui diſant qu'il y a cinquante écus à gagner s'il veut éxécuter une fourbérie. C'eſt ce qu'on voit dans le ſecond acte.

Arlequin paroît vêtu ridiculement en gentilhomme Allemand. Trivelin le fait reſſouvenir de tems en tems qu'on ne lui donne cet habit, qu'à condition qu'il prêtera la main à la fourberie projettée : pendant qu'il lui explique de quoi il s'agit, Arlequin qui craint de s'attirer quelques affaires avec la juſtice, quitte ſon équipage, ſans que l'autre s'en apperçoive, & veut s'enfuir. Trivelin court après lui, & le ramene : mais mon ami, lui dit Arlequin, avec cette fourberie, tu veux donc m'envoyer aux galeres ? bon, bon, répond Trivelin, dois tu t'épouvanter pour ſi peu ; & d'ailleurs il faut ſeulement que tu répréſente un Baron Allemand. Ne ſçais-tu pas, continue-t-il, d'autre langue que la tienne ? Oui répond Arlequin, j'en ai une de bœuf fumée dont on m'a fait préſent. Ce n'eſt pas cela que je veux dire, ajoûte Trivelin : ſçais-tu parler Allemand ? Ar-

Iequin jouant ſur ces mots *al le mani*, qui veut dire les mains, replique oui-dà, aux mains & aux pieds. Tu badines, hors de ſaiſon, dit Trivelin, je te demande ſi tu ſçais parler la langue Suiſſe ou Allemande ? mene-moi au cabaret, répond Arlequin ; & lorſque je ſerai yvre, je te promets de te parler Suiſſe, Allemand, Latin, Français, Eſpagnol, tout ce que tu voudras. Trivelin ſatisfait de ce côté, lui enſeigne à dire, *Got*, *morghen*, *mager*. Arlequin feint de ne pouvoir prononcer ces mots : il veut encore quitter ſes habits, enfin, après bien des inſtances, il parvient à apprendre ces mots, & à les prononcer comme il faut. Trivelin ajoûte encore celui-ci, *bigez*, *bigez*, *bigez* : Arlequin trouve ce dernier mot trop difficile ; il faut pourtant que tu le diſes, replique Trivelin : c'eſt le ſeul moyen de gagner la dot de cinq cens écus : Arlequin demande combien il doit lui en revenir, & lorſqu'il apprend qu'il n'aura pour ſa part que cinquante écus, il ſe fâche, & veut encore une fois quitter ſes habits. Trivelin lui fait entendre raiſon, & va heurter à la porte de Pantalon. Pendant ce tems-là Arlequin repette toujours les mots qu'on lui a appris : Trivelin lui impoſe 1667.

ſilence, & lui dit d'attendre l'arrivée
1667. de Pantalon. Auſſi-tôt qu'Arlequin l'apperçoit, il prononce les mots Allemands; & continue juſqu'à ce que Trivelin lui faſſe ſigne de ſe taire. La vue d'Arlequin épouvante fort Pantalon : Arlequin qui n'eſt pas moins effrayé de ſon côté, tombe, & veut encore mettre bas ſon habillement. Pantalon revient ſur le théatre. Trivelin ſe tient derriere Arlequin, & le pouſſe en avant, celui-ci ſe recule : en repetant ce lazzi, l'épée d'Arlequin ſe trouve priſe entre ſes jambes, il fait pluſieurs pirouettes pour la remettre en place, leve une jambe, & enſuite l'autre, ſans pouvoir en venir à bout; alors il ſe jette à terre ſur le ventre: en cette ſituation ſon épée ſe trouvant placée ſur ſon derriére, comme il ne la trouve pas, il crie qu'on l'a lui a volée. En ſe trémouſſant ſur le plancher, il retrouve ſon épée entre ſes jambes; il ſe réleve, laiſſe tomber ſon manteau, le ramaſſe, & met le pied deſſus; il tire, & l'entortille avec ſon épée : Trivelin le débarraſſe, & lui remet le manteau ſur les épaules. Lorſque ce jeu de théatre eſt fini; Pantalon appelle Eularia: Arlequin dit qu'il vient exprès pour l'épouſer, & qu'il eſt très-amoureux de ſa beauté : il éternue, &

prend un coin du tablier de la suivante pour se moucher. Eularia ne reste pas long-tems sur la scéne : Après son départ, Arlequin dit à Trivelin, prens, ou demande de l'argent où tu voudras, mais je meurs de soif, & je veux aller au Cabaret : Trivelin pour le satisfaire va chercher un verre, & une bouteille de vin, Arlequin lui en présente, ainsi qu'à Pantalon, & ensuite portant la bouteille à sa bouche, il la vuide ; & en demande une seconde, en disant *star bona vin.* À chaque bouteille qu'on lui apporte, il chante un couplet de chanson, en langage imitant le Suisse, & dont le refrain est, *j'aime le bon vin.* Eularia revient, il veut l'obliger à boire avec lui ; enfin il s'enyvre, pirouette sur le théatre : un valet le voyant chanceller, veut lui ôter la bouteille qu'il tient à la main, mais Arlequin la lui casse sur la tête : & ensuite fâché de la perte du vin, il tire son épée, poursuit le valet pour le tuer, fait un faux pas, tombe, & ainsi finit le second acte. 1667.

La suite du projet, qui forme l'intrigue de cette piéce ; exige qu'Arlequin change ici de travestissement. Il paroît au troisiéme acte en courrier. Il est vêtu d'une façon des plus ridicules, & tient un fouet à la main. Il feint d'être

1667. à cheval, de galoper, de deſcendre de cheval, & de l'attacher à la canonnade. Il ſe met enſuite au milieu des acteurs qui ſont ſur la ſcéne, & leur dit, Meſſieurs, je vous prie, demandez-moi qui je ſuis : On le lui demande : ah ! ah ! répond-t-il, vous voulez donc ſçavoir mes affaires ? eh bien ! je ſuis un courrier : prenez garde à mon cheval, ajoûte-t-il, il rue. Les acteurs font ſemblant de ſe ranger, Arlequin ſe vante d'arriver des pays lointains : eſt-ce de Rome ? lui dit-on : ô que non, répond-t-il, & je cherche un tel Seigneur... On lui demande ſi c'eſt Horatio : non replique-t-il, j'ai le nom de ce Seigneur ſur le bout de la langue : regardez ſi vous ne l'y verrez pas : mais ſur-tout, ajoûte-t-il, prenez garde à mon cheval, car il rue diablement. Les acteurs feignent d'en avoir peur, & diſent, maudit ſoit le cheval fougueux. Alors Arlequin cherche les lettres dont on l'a chargé, & en lit les ſuſcriptions : au Seigneur, Seigneur le Bourreau de... &c. Il cherche une lettre, qu'il dit avoir oubliée à Bologne : & tire un paquet bien enveloppé, dans lequel ſe trouve un morceau de fromage ; un autre où eſt enfermé un cervelas : je me ſuis trompé, dit alors Arlequin, ceci eſt pour mon

souper : après quelques autres lazzi, on le fait entrer dans la maison, & avant de remonter sur son cheval, & entre en gallopant. 1667.

Dans une autre scéne il vient sur le théatre avec un grand coffre, où Octave est caché. Arlequin s'assied sur le coffre aussi-tôt qu'il voit venir Pantalon & le Docteur. Mon ami, lui dit ce dernier, quand partez-vous? Arlequin répond qu'il attend que son cheval ait mangé son avoine. Les deux vieillards s'en vont, Arlequin se leve de dessus le coffre, Octave passe la tête déhors : dans le moment les vieillards rentrent, Arlequin laisse tomber le couvercle du coffre sur la tête d'Octave, & se rassied sur le coffre, Pantalon & le Docteur sortent pour aller chez le notaire. Pendant ce tems-là, Arlequin fait porter le coffre dans la maison de Pantalon. Ce dernier revient, & trouvant Octave avec sa fille, il consent enfin à leur mariage qui termine la comédie.

1667.

LES QUATRE ARLEQUINS.

Li quatro Arlichini.

Comédie en trois Actes.

AUtant qu'on en peut juger, par le Scénario de Dominique, le plan de cette comédie eſt du plus extravagant: mais elle a des détails très-bouffons, qui ont pu lui procurer beaucoup de ſuccès. Les auteurs forains en ont fait uſage dans une piéce ajuſtée à leur mode, & ſous le même titre, qui a été répréſentée au jeu de la Dame Baron.

Acte I.

Arlequin eſt valet de Pantalon : ils arrivent enſemble, & trouvent Octave en converſation avec Eularia. Arlequin voulant faire le ſerviteur zélé, ſe met entre ces amans, querelle Octave : je devine aiſement, lui dit-il, que vous en voulez à l'honneur de ma maîtreſſe : elle n'en a point ; entendez-vous. Allez vous promener. Octave mépriſant ce diſcours, ſe retourne du côté de Trivelin qu'il voit entrer. Pendant ce tems-là,

là, Arlequin leve la main dans l'intention de le frapper : Octave tourne la tête, Arlequin baisse promptement la main, ce lazzi est répété deux fois : Enfin le valet outré de colére, demande à Octave, sur quel pied, s'il vous plaît, Monsieur, voyez-vous ma maîtresse? comme une fille d'honneur, répond-t-il : vous en avez menti, replique Arlequin : à ces mots, il rentre dans la maison, & en sort ensuite avec un manteau, sous lequel il paroît qu'il cache un fusil, il couche Octave en joue : celui-ci se sauve avec Trivelin. Pantalon arrive, & demande à Arlequin quelle espéce d'arme il porte sous son manteau : c'est répond-t-il, une arquebuse, qu'un cochon de mes amis m'a prêté, en même tems il lui montre une vessie attachée au bout d'un bâton. Après le départ de Pantalon, Eularia vient sur la scéne : Arlequin se plaint amerement d'Octave, qui lui a donné un soufflet : Eularia voulant l'adoucir, ôte son gand, caresse ce valet, & lui fait entendre qu'elle a de la bonne volonté pour lui : Arlequin se flatte que cette fille est amoureuse de lui, & dit dans un *à parte*, ah! pauvre Diamantine, (c'est le nom de son ancienne maîtresse) il faut que tu prenne patience. Les 1667.

1667. diſcours qu'Eularia ajoûte enſuite, le confirment dans cette idée, & il en eſt ſi perſuadé, que lorſqu'elle lui dit d'entrer dans la maiſon, il la refuſe, en diſant que cette propoſition le fait rougir.

Dans une autre ſcéne, Aurélia vient trouver Arlequin, & lui fait une déclaration d'amour. Celui-ci qui ſe croit déja courtiſé par Eularia, prend la choſe en petit maître, & répond qu'il n'ignore pas qu'il eſt le plus beau de deux-cent-quarante ſept enfans que ſa mere a mis au monde: mais, ajoute-t-il, comme je ne veux pas qu'il ſoit dit qu'une jolie fille ſoit morte d'amour pour moi, à cauſe de ma beauté, je prétens me défigurer pour éviter de pareils accidens. En effet, il ſe donne des coups de poings dans le viſage, ſe l'égratigne, & ſe roule par terre. Non, Madame, lui dit-il, non je ne puis vous flater de vous aimer. Aurélia témoigne un affliction extrême; Arlequin, par commiſeration, lui dit, qu'elle peut cependant tout eſpérer du tems. Cinthio arrive & après une converſation très-courte, mais aſſez dure, & capable d'humilier la ſotte vanité d'Arlequin, qui feint de ne le point entendre, il ſe retire ainſi qu'Aurélia. Diamantine ſur-

vient, comme elle eſt informée de l'in-
fidélité de ſon amant, elle débute par 1667.
un torrent de réproches, & continue par une volée de coups de bâton. Arlequin confus, & déſeſpéré, veut en vain l'appaiſer : puiſque tu es inéxorable lui dit-il, je ſuis déterminé à me tuer. Diamantine ſort ſans lui répondre, & revient un moment après avec une épée, & une corde : tiens, dit-elle, voilà dequoi éxécuter ta réſolution. Arlequin regarde triſtement la corde ; l'ame de mon pere, dit-il en pleurant, a été empoiſonnée avec cette herbe, je veux auſſi qu'elle me délivre de la vie : je ne ſerai pas le premier qui aura fini ſes jours de cette maniére : Lucréce Romaine, continue-t-il, ne ſe tua-t-elle pas pour Marc Antoine ? Cléopatre pour Tarquin ? Ariſtote n'eſt-il pas mort pour Galien ? allons il faut que je me pende ſans héſiter. Arlequin attache la corde à la fenêtre, ſe la paſſe au col, & la tenant dans ſa main, fait le lazzi d'un homme qui s'étrangle. Enſuite il ôte cette corde de ſon col en faiſant réflexion que cette mort eſt trop ignoble, & ſe réſout à ſe tuer d'un coup d'épée. Il prend celle que Diamantine lui a apportée, & met ſon chapeau à terre de peur de ſe caſſer le

——nez en tombant. Diamantine rit de
1667. la précaution ; courage lui dit-elle : Arlequin voulant ſe percer, il s'apperçoit que l'épée eſt encore dans ſon fourreau, il la tire, & fait mine de ſe vouloir tuer avec le fourreau : Diamantine toujours officieuſe, ramaſſe l'épée nue, & la lui préſente : ah ! quelle peine pour mourir, s'écrie Arlequin : ſi je me perce par devant, ajoûte-t-il, je ſuis ſur que j'aurai peur : ſi c'eſt par derriere, je riſquerai d'offenſer quelque nerf & d'en demeurer eſtropié le reſte de ma vie. Enfin après une infinité de lazzi, Arlequin ſe tourne vers la cantonnade, & demande s'il n'y auroit point-là quelque perſonne aſſez adroite pour lui paſſer une épée à travers du corps, ſans lui faire de mal. Mais auparavant il veut diſpoſer de toutes choſes par un bon teſtament, & compoſer ſon épitaphe. Diamantine après avoir eu la patience d'écouter les raiſonnemens extravagans d'Arlequin, lui dit qu'il eſt un franc poltron, & qu'il feroit une grande ſotiſe d'épouſer Eularia, qui n'a pas comme elle le talent de faire les meilleurs macarons, que l'on puiſſe manger. Arlequin convaincu par cette derniere raiſon, dit qu'il ne penſe plus à Eularia ; il ſe raccom-

mode avec Diamantine, & entre avec elle dans la maison. 1667.

Pantalon qui ignore, ou feint d'ignorer cet espéce de raccomodement, dit à Arlequin qu'il faut qu'il ait perdu l'esprit, pour s'imaginer que son maître veuille lui donner sa fille en mariage : Arlequin répond que la succession qui lui est survenue, établit l'égalité entr'eux, mais qu'au reste il a changé de sentiment, qu'on n'a qu'à lui donner son congé, & lui payer ce qui reste de ses gages : je te dois, réplique Pantalon tes gages d'un an : à raison de dix francs par mois, cela fait pour les douze mois cent vingt livres. Cela est fort bon pour les douze mois, dit Arlequin : mais à présent, payez-moi l'année : C'est pour l'année répond Pantalon : si c'est pour l'année, continue Arlequin : payez-moi donc les douze mois à dix francs par mois : Arlequin ne pouvant comprendre ce calcul, s'en remet à la probité de Pantalon, & demande en outre le payement d'un petit mémoire qu'il prétend lui être dû : cela est juste dit Pantalon ; voyons cela : Arlequin lui présenté le mémoire suivant.

Pour un quartier de veau rôti, & un emplâtre d'on-

guent pour la gale, ci... 3 l. 10 ſ.
1667. Pour un chapon, & un brayer tout neuf pour Monſieur Pantalon, ci..... 12 l.
Pour un pâté pour Arlequin, & deux meſures d'avoine pour le maître, ci..... 1 l. 10 ſ.
Pour une livre de beurre frais, & pour avoir fait ramoner la cheminée, ci.. 12 ſ.
Pour des tripes, & pour une ſouriciére, ci..... 10 ſ.
Pour trois ſauciſſes, & le reſſemmelage d'une paire de vieux ſouliers, ci... 15 ſ.
Pour avoir fait la barbe au patron, & avoir fait racommoder la lunette des commoditez, ci..... 1 l. 10 ſ.

TOTAL. 20 l. 5 ſ.

Pantalon demande quel eſt le ſot, l'impertinent, qui a pû accoller auſſi ridiculement ces articles? c'eſt moi, Monſieur, répond Arlequin; Pantalon lui jette le papier au nez, & lui dit de ne plus ſonger à Diamantine, qui n'a d'autre deſſein que de ſe moquer de lui. Diamantine arrive, & confirme ce que Pantalon vient de dire:

Arlequin au déſeſpoir prend encore la réſolution de ſe tuer. Trivelin qui ſurvient, s'offre à lui rendre ce ſervice. Arlequin y conſent, mais il trouve que la figure comique de Trivelin ſeroit capable de l'empêcher de mourir gravement. Trivelin feint d'entrer en fureur, & veut aſſommer Arlequin : celui-ci voyant que la choſe eſt ſérieuſe, pleure, crie, & appelle à ſon ſecours. Eularia, Aurélia, & Diamantine ont bien de la peine à l'arracher des bras de Trivelin qui veut abſolument lui tordre le cou. Après qu'elles ont fait retirer Trivelin, chacune d'elles fait toute ſorte de careſſes à Arlequin. Pantalon & le Docteur ſurviennent, & emmenent Eularia & Aurélia leurs filles : Arlequin veut, à leur exemple, emporter Diamantine, mais il ſe heurte contre la cantonnade, tombe à la renverſe, Diamantine s'enfuit : ainſi finit le premier acte. 1667.

Acte II.

Arlequin ſe trouve auſſi infortuné à l'ouverture de cet acte, qu'il l'étoit à la fin du précédent. Il déplore ſes malheurs : Trivelin lui paſſe une corde au col, en lui diſant qu'il veut charitable-

ment le faire mourir, ſuivant ſa pro-
1667 meſſe. Il ajoûte qu'il a encore des raiſons particuliéres qui l'engagent à tenir ſa parole. Arlequin étonné, & tremblant lui demande quelles peuvent être ces raiſons? c'eſt, dit Trivelin, que tu es amoureux d'Eularia? Non, répond Arlequin, je te la cede très volontiers. C'eſt donc d'Aurélia que tu es aimé, ajoûte l'autre? encore moins, répliquet-il: & je te l'abandonne: eh-bien, continue Trivelin, je vois que c'eſt Diamantine à laquelle tu prétens? oh! j'y renonce de bon cœur, dit Arlequin, & je t'aſſure que je te la laiſſe ſans y rien prétendre. Ce n'eſt pas aſſez, répond Trivelin: il faut que je te tue, parce que mes maîtres me l'ont ordonné expreſſement. Arlequin le prie inſtament de lui ſauver la vie, & de dire à ſes maîtres qu'il a éxécuté leurs ordres: à mon égard, ajoûte-t-il, je m'en irai ſi loin, que l'on n'entendra plus parler de ma figure. J'y conſentirois avec plaiſir, dit Trivelin, mais quelle preuve pourrois-je lui donner de ta mort? & parbleu, répond Arlequin, je m'offre à aller moi-même les en aſſûrer. Ah! ah! replique Trivelin, tu veux plaiſanter? eh bien, je vais t'expédier, pour mettre fin à tes bouffoneries. Arle-

quin se croyant prêt à toucher à son dernier moment, se flate d'obtenir grace de Trivelin, en lui disant qu'il lui fera part d'une espéce de trésor caché qui est en sa possession. Soit, je l'accepte avec plaisir, répond Trivelin; mais cependant j'ai promis de te tuer, & je ne puis me dispenser de le faire. En même tems il jette un nœud coulant au col d'Arlequin. Ce dernier se débat, & par ses efforts attire sur le théatre un âne, qui est attaché par l'autre bout de la corde: cela forme un jeu des plus comiques: & après plusieurs lazzi Arlequin quitte la scéne. 1667.

Dans une des suivantes, paroît Arlequin butord, ou niais, qui est censé mort, & Arlequin qui croît l'être aussi. Ce dernier s'écrie avec une voix lamentable: hélas! me voilà donc au rang des trépassés! Il tient deux pommes à sa main, dans chacune il y a un bout de chandelle. Après quelques lazzi, il dit: le pauvre misérable n'a pas le moyen d'avoir de la cire. Il sort, & revient peu de tems après, avec un grand manteau noir. Puisque je suis mort, dit-il, il convient que je sois en deuil. Il s'approche d'Arlequin butor, le met sur son séant, & se retire ensuite précipitament, & fort effrayé:

1667. ſa crainte rédouble lorſqu'il voit qu'Arlequin butor le ſuit pas à pas : il ſe met en nain, & s'approchant de la cantonnade, il ſe leve de toute ſa hauteur, & pour paroître encore plus grand, il tient ſon manteau ſur la tête autant que ſes bras peuvent s'étendre : il s'avance ſur le devant du théatre, mange une de ſes pommes, & ſort après avoir dit, voilà déja un de mes chandeliers mangés : il revient avec un paquet d'étoupes, qu'il allume ſous le nez d'Arlequin butor : celui-ci ſe leve, & par ſes geſtes fait une peur extrême à Eularia & à Diamantine, qui ſurviennent, & à Arlequin, qui ſe retire avec ſon flambeau allumé, dont il frappe un gagiſte qui traverſe le théatre dans ce même moment.

Acte III.

Arlequin vient tenant une guittare à ſa main, & dans le deſſein de donner une ſérénade à ſa maîtreſſe Diamantine. Il poſe ſa guittare à terre, & pendant qu'il tourne la tête d'un autre côté, l'Arlequin butor met ſa guittare auprès de la premiere, & ſe retire. Arlequin eſt fort ſurpris, de trouver deux inſtrumens au lieu d'un : comment diable, dit-il, je crois que ma

guittarre eſt accouchée. Sans qu'il s'en apperçoive, l'Arlequin butor lui dérobe les deux guittares; nouvelle ſurpriſe: enfin on lui remet la ſienne en place. Il la prend, commence à en jouer, pendant ce tems-là, Arlequin butor ſe place deriere lui, & joue avec la ſienne. Le premier reſte immobile d'étonnement: voilà, dit-il, un inſtrument bien ſingulier, il joue tout ſeul! Dans l'inſtant il ſe retourne, & appercevant l'autre, il fait des lazzi de frayeur. Arlequin butor l'imite en tout: c'eſt ſans doute mon ombre que je vois, dit Arlequin: ils ſe demandent alors réciproquement qui es-tu? & ſe répondent en même tems, Arlequin. Le véritable eſt tout à fait confondu lorſqu'il voit paroître auſſi-tôt deux autres Arlequins: ô ciel! s'écrie-t-il, il faut qu'il ſoit arrivé une barque pleine d'Arlequins! comme le butor eſt toujours à ſes côtés, Arlequin s'imagine que c'eſt la mélancholie qui lui trouble la vue, & lui préſente des objets fantaſtiques. Voyons pourtant, ajoûte-t-il, s'il y a de la réalité dans tout ceci: il ſe met d'abord des lunettes ſur le nez: & voit que les autres, en mettent auſſi, & ſe tiennent en pareille poſture. Il prend un ſifflet, une ſonnette, &c. les autres font de 1667.

même. Arlequin ſe déſeſpere ; fait des
1667. ſauts, des cullebuttes, les autres l'imitent en tout, à l'exception du butor, qui ſe remue lourdement. Arlequin fatigué de ces exercices, s'évente avec ſon chapeau, & dit à ſoi-même, mon ami, répoſez-vous un peu, aſſeyez-vous. Après un moment de ſilence : il ajoûte : ces droles là ne veulent pas s'en aller : eſſayons ce qu'ils ſçavent faire. Il prend un cerceau & paſſe dedans. L'Arlequin butord, veut ſuivre ſon exemple, & ſe trouve la tête & les pieds engagez dans le cerceau. Alors Arlequin lui donne des coups de batte. Enſuite il marche en boitant : les trois autres l'imitent & le ſuivent. Ils ſortent tous, & en rentrant, ils ne montrent que leurs quatre têtes, & enſuite quatre jambes. Arlequin vient, frappe à la porte de Diamantine; elle l'ouvre & le fait entrer: les trois autres Arlequins y entrent auſſi. Un moment après Pantalon & le Docteur, frappent à la porte, les quatre Arlequins mettent en même tems la tête à la fenêtre : les deux vieillards étonnés demandent quel eſt le véritable ? c'eſt moi, s'écrie Arlequin, ces coquins là ne ſont que des bâtards.

Après la premiere répréſentation de cette piéce, les comédiens Italiens

firent quelques changemens dans les lazzi de la scéne des quatre Arlequins : 1667.
c'est une anecdote que nous trouvons dans le Scénario de M. Dominique, en ces termes : « il faut que nous fassions des postures d'estropiés, de gros » ventres, de tourner les mains derriere » le dos, de former des attitudes singulieres. Ces corrections ont fait leur » effet, & ont mieux réussi à la seconde » répréfentation, que les autres lazzi » que l'on fit à la premiere. »

LA HOTTE.

La Zerla.

Comédie en trois Actes.

NOus ne croyons point que ce soit ici le vrai titre de la piéce, mais seulement la dénomination sous laquelle elle étoit plus connue, de même qu'au théatre François le Médecin malgré lui, comédie de M. Moliére, se trouve intitulée dans les regiſtres, le Fagoteux : le Jaloux invisible de M. Brécourt fut aussi remis au théatre sous le titre du Bonnet Enchanté : nous pourrions citer une infinité d'exemples,

qui fortifient, & aſſûrent même notre
1667. conjecture.

Arlequin joue une premiere ſcéne de fantaiſie avec Octave ſon maître. Trivelin arrive, & préſente un mémoire, dont il déchire les articles à meſure qu'il les lit : Arlequin ramaſſe les morceaux & feint de les manger : Trivelin lui donne un ſoufflet : Octave le reconnoît & l'embraſſe : Quel eſt ce drole-là, dit alors Arlequin? C'eſt Trivelin répond Octave : & que m'importe à moi, réplique Arlequin. Octave ordonne à ce dernier d'aller frapper à la porte du Docteur, que l'on entend parler latin dedans la maiſon : Arlequin répond en dehors par des diſcours hors de propos : le Docteur ſe préſente : Arlequin faiſant ſemblant de frapper à la porte, lui donne un coup de batte ſur le viſage : il rentre : Arlequin heurte une ſeconde fois, le Docteur ſort ſans qu'il s'en apperçoive, ſe place derriére lui, & demande ce qu'on ſouhaite : Arlequin le nez toujours tourné vers la porte, répond qu'il veut parler au Docteur. Cela ne ſe peut, réplique ce dernier. Arlequin ſe retourne : heurte le Docteur, & tombe avec lui. Octave préſente une lettre au Pedant, qui ne pouvant contenir la joie qu'il en reſſent, fait ap-

porter dequoi boire. Arlequin boit avec un chalumeau, à la seconde fois le Docteur s'en apperçoit, Arlequin lui souffle le vin au visage. Ils sortent tous & font place au Capitan; Arlequin revient & fait avec ce dernier une scéne de fantaisie. Après avoir quitté un moment la scéne, ils rentrent & apportent une valise: Scapin (1) survient, & fait avec Arlequin la scéne de la valise, qui termine le premier acte. 1667.

Acte II.

Eularia femme du Docteur ouvre cet acte; elle est à sa fenêtre, & fait connoître la passion qu'elle a pour le jeune Octave (2). Que ce charmant cavalier, dit-elle, a de grace! que sa démarche est pleine de noblesse! Arlequin, qui entre par le côté opposé, s'imaginant que c'est à lui que ce discours s'adresse, se carre, s'approche de la fenêtre, entame un compliment, où il s'embrouille, & ne sachant plus

(1) C'est ici la seule fois où il soit parlé de Scapin.

(2) Une partie du fond de cette piéce a été employée du Théatre François par le sieur Dorimon, & par M. Moliére, le premier dans sa comédie de la Femme Industrieuse: & l'autre dans son Ecole des Maris. Voyez l'Histoire du Théatre François, Tome IX. page 22 & suiv. page 40 & suiv.

1667. que dire, il tire une profonde révérence & finit par, très-humble ſerviteur à votre Seigneurie. Après quelques autres lazzi : Eularia l'appelle, & lui apprend qu'elle eſt amoureuſe d'Octave ſon maître : elle ajoûte que s'il veut s'introduire chez elle, il faut qu'il feigne vouloir apprendre les principes de la grammaire. Arlequin promet de ne pas manquer de s'acquitter de cette commiſſion : dans le moment paroiſſent le Docteur, & Octave : Arlequin fait de nouveaux lazzi pour tâcher de faire comprendre à ce dernier dequoi il s'agit, mais comme le Docteur ſe trouve toujours entr'eux, il eſt obligé de faire par derriere lui des ſignes, par leſquels il fait entendre à Octave que la maiſon qu'il voit, renferme une jolie fille qui a la gorge parfaite, & les plus beaux cheveux. Le Docteur ſe retourne, apperçoit ces ſignes : Arlequin lui fait alors la révérence, & ſe retire. Un moment après, feignant de danſer il s'approche d'Octave &, à mots interrompus, lui apprend ce qu'Eularia a ordonné de lui dire. Octave dit de parler bas : Arlequin ouvre la bouche & feint d'articuler des mots : trop bas lui dit Octave : Arlequin après pluſieurs lazzi, parvient enfin à faire comprendre

dre à ſon maître, qu'il ſe préſente au Docteur comme écolier : Octave obéït : Arlequin qui l'accompagne, dit qu'il a auſſi une extrême envie d'étudier, & qu'il a déja quelque teinture du rudiment ; le Docteur lui demande s'il a lû Cicéron ? Non, répond Arlequin, je ne connois pas le *Ciſteron* (le Ciſtre) mais bien le luth & le tuorbe : mon ami, répond le Docteur, ce n'eſt pas de cela que je veux parler : ſçavez-vous, continue-t-il, comment s'accorde le rélatif avec le ſubſtantif, le nominatif avec le verbe ? ma foi, réplique Arlequin, qu'ils s'accordent, ou qu'ils ſe battent, c'eſt ce qui m'embaraſſe peu. Le Docteur appelle ſa femme, & ordonne à Arlequin, d'aller chercher des ſiéges, & de prendre des livres ſur ſon bureau. En les apportant Arlequin tombe, ſe releve, & enfin par ſes lazzi il trouve le moyen de placer Octave à côté d'Eularia. Enſuite paſſant devant eux, il pouſſe le Docteur ſur une chaiſe, & le cullebutte. Il s'aſſied enſuite ſur une chaiſe de paille, & tenant un livre, il en tourne les feuillets, en diſant, *nominativo*, &c. juſqu'à ce qu'on lui ordonne de ſe taire. Il ſe leve alors, s'approche du Docteur, & pendant qu'Eularia & Octave cauſent enſemble 1667.

en feignant de lire, Arlequin dit au
1667. pedant, ſerviteur, Seigneur Cornelio : je ne m'appelle pas ainſi, répond-t-il, mais bien le Docteur Balloard. Arlequin fait enſuite ſemblant de trouver un pou ſur l'habit du Docteur, & dit que c'eſt un petit écolier, qui venoit prendre auſſi ſa leçon : ces lazzi & quelques autres, ſervent à donner le tems à nos amans de continuer une converſation aſſez tendre. Le Docteur s'en apperçoit, & ordonne à ſa femme de rentrer. Octave la ſuit, le Docteur le tire par la baſque de ſon habit ; Arlequin veut auſſi entrer, il tombe ſur le nez : ſe releve, & eſſaye une ſeconde fois, le Docteur le répouſſe rudement : fi, lui dit alors Arlequin : il eſt honteux d'avoir une ſi belle femme, & de vouloir la garder pour ſoi ſeul. Le Docteur le ménace, mais il ſe retire auſſi-tôt qu'il voit Arlequin lui montrer les cornes : Ce dernier reſte ſur la ſcéne, & concerte avec Scapin, qui ſurvient, la fourberie de la hotte.

Après le départ de Scapin, Pantalon vient propoſer ſa fille en mariage à Arlequin : elle ne veut pas l'accepter pour époux, Arlequin répond qu'ils ſont l'un & l'autre dans la même penſée, & que quant à lui il ſeroit bien fâché

de la prendre pour femme. Après ces complimens, les trois acteurs ci-dessus quittent le théatre. 1667.

La scéne suivante, qui est la derniére du second acte, est très-plaisante par les jeux de théatre, & c'est ce qui a déterminé M. Dominique, à mettre la piéce qui fait le sujet de cet article, sous le titre qu'elle porte dans son Scénario. Arlequin dans un déguisement de fantaisie, arrive avec Trivelin & Octave. On place ce dernier dans une hotte, on le culbutte : enfin après bien de lazzi, Arlequin prend cette hotte sur ses épaules, & s'approche de la maison du Docteur, qui paroît. Pendant qu'Arlequin lui parle sur les sciences, & fait un long imbroglio, l'amant qui est dans la hotte, s'accroche à la fenêtre, s'y trouve embaraſſé, sans pouvoir entrer dans la maison. Arlequin qui voit son inquiétude, dispute avec plus de chaleur avec le Docteur, lui fait tourner la tête d'un autre côté, de peur qu'il n'apperçoive Octave, & enfin le reconduit dans sa maison. Octave profite de ce moment d'absence pour descendre dans la hotte. Le Docteur revient sur la scéne ; & comme il laisse sa porte ouverte : Arlequin dit tout bas à son maître qu'il a présentement le choix de passer par

la porte, ou par la fenêtre. Octave ſort
1667. ſecretement de la hotte, & s'introduit dans la maiſon du Docteur. Ce dernier ſe reſſouvient qu'il a oublié de fermer ſa porte, & quoiqu'Arlequin puiſſe faire, il revient ſur ſes pas, trouve Octave, & fait grand bruit : Octave & ſes deux valets ſe ſauvent. Ainſi finit le ſecond acte.

Acte III.

Trivelin & Arlequin concertent enſemble un nouveau projet de fourberie, ſuivant lequel ce dernier paroît en Médecin. Il ſe vante à Pantalon (1) de poſſeder, outre la médecine (dans laquelle il excelle) une connoiſſance parfaite de l'aſtrologie. C'eſt par mes ſpéculations, dit-il, que j'ai découvert que la lune eſt du genre féminin, & le ſoleil du genre maſculin : que je ſçais faire la difference du jour à la nuit : que je ſuis parvenu à faire de ſçavantes diſſertations ſur les vingt-ſix mai-

(1) Dans ce troiſiéme acte, il n'eſt plus queſtion du Docteur : Eularia ne paroît plus comme ſa femme, elle eſt libre, & fille de Pantalon. Nous ne ſçavons pas ſi l'on doit attribuer ce défaut de conſéquence à l'Auteur, ou au manque d'une connoiſſance parfaite de la piéce.

fons du soleil. Pantalon l'interrompt en cet endroit, pour lui faire remarquer qu'il se trompe, & que l'on ne compte que douze maisons au soleil. Il est vrai, répond Arlequin, qu'il y a plus de soixante ans que je l'ai entendu dire pour la premiére fois: mais depuis ce tems-là, pourquoi, ajoûte-t-il, ne voulez-vous pas que l'on en ait construit de nouvelles? au réste, continue-t-il, je ne me borne pas aux simples spéculations: je fais aussi des spéculations certaines. Mais, dit-il, pour conclure, il est inutile de vous en entretenir; je veux seulement sçavoir si votre fille est mâle ou femelle? Pantalon rit de la demande, & croyant que ce que le médecin dit n'est que pour plaisanter, il le prie d'entrer chez lui, pour voir Eularia sa fille qui est fort mal. 1667.

Arlequin revient sur le théatre annoncer qu'Eularia est morte: il ajoûte qu'avant de rendre le dernier soupir, elle lui a ordonné de l'emporter dans sa couverture. Pantalon revient en pleurant confirmer cette triste nouvelle. Il sort: arrive Octave, qui ne reconnoissant pas Arlequin sous son travestissement, lui demande qui il est? Arlequin répond qu'il est le médecin des morts. La ferme du théatre s'ouvre en ce mo-

ment, & Octave voit ſa maîtreſſe qui pa-
1667. roît morte. Il ſe déſeſpere. Arlequin, ſans ſe faire connoître, lui dit qu'il peut la rendre au jour par l'art de la nécromancie. Octave l'en ſupplie avec inſtance. Il y a ici pluſieurs enchantemens à faire, répond Arlequin : & chacune des opérations vous coûtera un écu : mais, continue-t-il, pour vous prouver que je ne ſuis point un charlatan, quel bras voulez-vous que je lui faſſe lever ? Octave demande le bras droit : Eularia leve le bras droit ſuivant l'ordre du médecin, & enſuite le gauche. Si vous voulez qu'elle leve la jambe, dit enſuite Arlequin à Octave, je vous avertis que cette opération coûtera bien de l'argent, car il y a un diable deſſous, dont il eſt difficile de venir à bout. Il l'exécute néantmoins, & voulant achever de lui rendre la vie, il dit à Octave de tourner le dos : il prononce auſſi-tôt quelques mots barbares, & fait relever la feinte morte. Octave ſe retourne, voit ſa maîtreſſe, l'embraſſe, & l'emmene. Arlequin fait la cullebutte ſur la couverture, s'entortille avec, & l'emporte en courant.

Dans une des ſcénes ſuivantes, Trivelin & Arlequin ſe reconnoiſſent : le premier dit à celui-ci que Pantalon a

surpris Octave avec Eularia, qu'il les a enfermés dans leur chambre sous la clef, & qu'il est allé querir la justice. Arlequin dit qu'il va chercher une échelle pour faire sauver son maître par la fenêtre. 1667.

A la derniere scéne, Arlequin arrive avec une échelle, après quelques lazzi, il appuye son echelle contre la fenêtre, & appelle Octave : ce cavalier se présente, & descend : dans le moment Pantalon arrive suivi d'une troupe d'archers. Arlequin se sauve, mais Octave est arrêté. Il dit alors qu'il n'aspire qu'au bonheur d'épouser Eularia. A ces mots Pantalon fait retirer les archers ; le mariage de ces amans se conclut, & termine la comédie.

LE MÉDECIN VOLANT (1).

Medecino Volante.

Comédie en trois Actes.

LE fond de cette piéce se trouve dans le troisiéme acte de la précedente ; celle-ci n'en differe que par les détails qui y sont plus allongés.

(1) Cette piéce a été répriſe au nouveau Théatre Italien, sous le titre d'*Arlequin Médecin Volant*.

1667. Arlequin entre d'un air fort empreſſé; il eſt chargé d'une lettre d'Eularia maîtreſſe d'Octave; ce dernier lui demande où eſt cette lettre? Arlequin fait le lazzi de la chercher : enfin il la trouve attachée a ſa ceinture, derriere ſon dos : il la preſente à Octave, & la lui fait baiſer, en lui diſant qu'elle ſort de chez le parfumeur. Nouveaux lazzi d'Arlequin. Octave & Cinthio lui propoſent de jouer le perſonnage de Médecin; il refuſe d'abord, mais enfin il conſent, & quitte le théatre en diſant avec gravité; *portez honneur au plus habile Médecin de cette ville.*

Lorſqu'il réparoît avec les habits de médecin, il eſt accompagné d'Octave, qui eſt vêtu de noir, & paſſe pour un de ſes éleves. Ce prétendu médecin tient un paquet de papiers dans ſa main, & dit en entrant « au moins, que mes » malades ne s'aviſent pas de mourir » avant que je leur aye rendu ma viſite.» Pantalon paroît, Arlequin fait des lazzi d'épouvante; & dit enſuite à Pantalon. « Vous avez, Monſieur, apparemment » entendu parler de ma capacité? » Pantalon demande quelle eſt ſa profeſſion? Octave prend la parole, & répond que c'eſt le plus habile & le plus employé Médecin qui ſoit à dix lieues à la ronde.

PAN-

PANTALON.

» Et quel eſt votre nom? 1667.

ARLEQUIN.

» Le Médecin Olivatre, ſurnommé » Tête d'Âne.

PANTALON.

» Ma fille eſt malade, Monſieur, & » je me flate que vous la guérirez.

ARLEQUIN.

» Sans doute. Avez-vous jamais lu » cet aphoriſme d'Hippocrate, qui dit, » *Gutta cavat lapidem.* L'eau qui tombe » goutte à goutte, perce le plus dur » rocher? (1) je tomberai goutte à goutte » ſur votre fille, & par le moyen de ce » remede anodin, je lui procurerai une » guériſon certaine.

PANTALON.

» Oh! Monſieur, cela n'opérera pas;

(1) Quelques lecteurs pourront, peut-être, accuſer ici le manuſcrit du Scénario de quelque tranſpoſition. Cette piéce, diront-ils, qui eſt placée parmi celles qui ont paru au plûtatd en 1667: contient deux vers pris certainement de la tragédie lyrique d'Atys de M. Quinault, qui n'a été répréſentée qu'en 1676. La choſe ſeroit en effet difficile à comprendre, ſi l'on ne ſçavoit que les acteurs Italiens étoient toujours les maîtres de changer, & d'ajoûter les lazzi & les plaiſanteries de leurs rolles. Ainſi le Médecin Volant a pu être joué avant 1667: & dans une répriſe poſtérieure à la premiere répréſentation d'Atys, le ſieur Dominique a ajoûté dans ſon rolle deux vers de cet opera, qui, dans la nouveauté, faiſoient une plaiſanterie, qui excitoit les acclamations du parterre.

» je compte que ma fille eſt *opilata*;
1667. » (opilée).

ARLEQUIN.

» Ou Pilate, ou Cayphe, je la guérirai,
» vous dis-je. (*Il tâte le poux de Pan-*
» *talon*) mais, Monſieur, vous me
» paroiſſez être fort mal.

PANTALON.

» Vous vous trompez, Monſieur le
» Médecin, c'eſt ma fille qui eſt malade,
» & non pas moi.

ARLEQUIN.

» N'avez-vous jamais lu la loi *Scotia*,
» ſur la puiſſance paternelle, qui dit,
» *tel eſt le pere, tels ſont les enfans.* Votre
» fille n'eſt-elle pas votre chair, & votre
» ſang?

PANTALON.

» Oui, Monſieur.

ARLEQUIN.

» Eh bien! le ſang de votre fille
» étant échauffé, altéré, le vôtre le
» doit être auſſi.

PANTALON.

» Le raiſonnement eſt ſpécieux...
» mais...

ARLEQUIN.

» Seigneur Pantalon, votre fille eſt-
» elle legitime ou bâtarde? *à Eularia*
» *qui entre.* Je baiſe les fruits de cette
» belle roſe. Comment vous appellez-
» vous?

EULARIA.

» Eularia. 1667.

ARLEQUIN *à Octave.*

» Mon éleve, allez dans mon cabi-
» net...

EULARIA.

» Je me sens l'estomach plein.

ARLEQUIN.

» Je voudrois être de même. Com-
» ment va l'appétit ?

EULARIA.

» J'en ai fort peu.

ARLEQUIN.

» Et moi beaucoup.

EULARIA.

» Je vous dis, Monsieur, que j'ai
» l'estomach chargé.

ARLEQUIN.

» Eh bien ! prenez pour cela un em-
» pan de racine d'âne. Galien dit que ce
» remede est bon pour votre santé.

EULARIA.

» Je ressens une extrême melancholie.

ARLEQUIN.

» Cela se passera ; mais comment va
» le ventre ? les matiéres sont-elles dures
» ou liquides ? Hippocrate dit que lorf-
» qu'on a le cours de ventre on a la foire.
» Avez-vous des battemens de cœur ?

EULARIA.

» Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

1667. » Cela marque que vous avez le cœur » cangréné. Mais cela ne ſera rien : pour » vous guérir il faut prendre ſix onces » d'eau roſe en poudre, & trois onces » de limaille de cornes de limaçons : » vous en ferez un onguent dont vous » vous frotterez.

EULARIA.

» En quel endroit ?

ARLEQUIN.

» Où il vous plaira ; mais il faut que » je voye de l'urine de la malade. Ma- » dame, ſçavez-vous uriner ? je vois » bien que la maladie de Madame » vient d'opilation : eh bien ! il faut » qu'elle faſſe une petite promenade à » pied, comme vous pourriez dire d'ici » à Lyon, &c.

Eularia rentre : Diamantine ſa ſuivante arrive un moment après, & apporte de l'urine dans un verre, ajoûtant que ſa maîtreſſe eſt plus mal. Arlequin porte le verre où eſt l'urine à ſon nez, & dit, ſi la chair eſt d'auſſi bon goût que le bouillon, j'en voudrois bien une bonne tranche. Enſuite il boit l'urine, la ſouffle au nez de Pantalon, & fait différens lazzi. Pantalon au reſte eſt ſi ſatisfait du Médecin qu'il veut lui donner de l'argent, Arlequin le refuſe, & en

s'en allant il tend la main, pour le recevoir. Pantalon y met trois écus : y a-t-il encore de l'argent dans la bourſe, lui demande Arlequin, oui Monſieur, répond le vieillard : ſans autre façon Arlequin prend la bourſe, la met dans ſa poche, & finit le premier acte par une ſcéne de fantaiſie. 1667.

Au ſecond acte. Le Capitan, & Trivelin viennent conſulter le prétendu Médecin : Monſieur, lui dit ce dernier, voudriez-vous bien me dire pourquoi vous ſentez ſi mauvais ? C'eſt apparemment ma barbe, qui a cette forte odeur, répond Arlequin : mais, ajoûte-t-il, je parie que vous n'en devinez pas la raiſon ? c'eſt, continue-t-il, que lorſqu'un malade fait un pet, il ne manque pas de dire auſſi-tôt, c'eſt pour la barbe du Médecin. Ainſi il faut que ce matin mes malades m'en ayent envoyé beaucoup dans ma barbe. Le Capitan demande enſuite un remede pour le mal de dents. Prenez, dit Arlequin, du poivre, de l'ail, & du vinaigre, & frottez-vous-en le derriére, cela vous fera oublier votre mal. Lorſque le Capitan eſt prêt à ſortir, Arlequin le rappelle, Monſieur, Monſieur, dit-il, j'oubliois le meilleur ; Prenez une pomme, coupez-là en quatre parties égales : mettez

un des quartiers dans votre bouche : &
1667. enſuite tenez-vous ainſi la tête dans un four, juſqu'à ce que la pomme ſoit cuite, & je répons que votre mal de dents ſe trouvera guéri.

Après avoir dépéché le Capitan, Arlequin va frapper à la porte d'Eularia, qui lui raconte un ſonge qu'elle a fait, & qui l'inquiéte beaucoup. Voici l'interprétation que le prétendu Médecin lui en donne. Ces prés, dit-il, que vous avez rêvé, c'eſt votre lit : ces montagnes, ſont les cheminées de votre maiſon : ces fleuves, les débordemens de votre ventre : le ſerpent qui vous a piquée, c'eſt le mal que vous ſouffrez, & cette blanche colombe qui a chaſſé le ſerpent, c'eſt moi qui aurai le bonheur de détruire la cauſe de tous vos maux. Diamantine fait enſuite une nouvelle queſtion & demande d'où proviennent les ſonges ? Arlequin répond du ſommeil. Et le ſommeil, lui réplique-t-on : oh ! oh, dit Arlequin, le ſommeil provient..... de l'envie de dormir, &c. Eularia & Diamantine quittent la ſcéne : Arlequin fait un petit monologue de tête, & voit entre Pantalon & le Docteur. Il demande au premier, quel eſt cet homme qui l'accompagne ; c'eſt un Docteur, répond-

t-il. A ce mot Arlequin effrayé, dit, Meſſieurs, il faut que je vous quitte, car mes malades m'attendent. Il demande tous bas à Pantalon, de quelle eſpéce eſt ce Docteur : de loix, répond-il. Vous n'êtes donc pas Médecin, dit Arlequin : non, Monſieur, réplique le Docteur. En ce cas, ajoûte le prétendu Médecin, mes malades peuvent attendre. Mais, Monſieur, continue le Docteur, j'ai auſſi étudié en Médecine. Adieu, Monſieur, dit Arlequin auſſitôt je vous quitte, mes malades m'attendent. Pantalon l'arrête ; Arlequin obligé de faire bonne mine, prend un ton d'importance, je veux, dit-il, interroger un peu ce Docteur : alors il lui demande ce que c'eſt que la logique ? le Docteur lui en donne la définition : quoiqu'Arlequin n'y comprenne rien, il repete les derniers mots du diſcours du Docteur, & s'adreſſant à Pantalon, il lui dit que cela eſt juſte. 1667.

Le Docteur veut à ſon tour faire une interrogation au prétendu Médecin, & lui demande ce que c'eſt que la philoſophie. Ah ! ah ! répond Arlequin en ricanant, vraiment c'eſt bien à moi qu'il faut faire une pareille queſtion : à moi ! me demander ce que c'eſt que la philoſophie ? il feint alors d'a-

voir la colique, & veut ſortir, diſant
1667. toujours que ſes malades attendent & s'impatientent: & comme Pantalon l'empêche de ſortir, il éleve la voix; je ſuis bien ſurpris, dit-il, qu'on oſe interroger un homme tel que moi, un homme, reprend-t-il, avec vivacité, qui a été le coriphée des univerſités de Padoue, de Bologne, & de *Mal-Albergo*. C'eſt m'inſulter aſſûrement. Arlequin ſe promene ſur la ſcéne, fort en colére, & voyant que le Docteur eſt toujours à ſes côtés, attendant une réponſe: il s'écrie, me demander à moi de pareilles fadaiſes! à moi qui ai étudié Hippocrate, Galien, Avicenne, & Barthole: cela eſt bon à demander à des ſavetiers: vous Pantalon, continue-t-il, répondez-y: de pareilles queſtions conviennent à des perſonnes comme vous, qui ne le ſçavez pas: mais à moi! me demander ce que c'eſt que la philoſophie: Arlequin continue ſes lazzi, & ajoûte: il y a des ignorans qui prétendent que le ſoleil eſt le principe de la génération: pour moi je ſuis d'une opinion contraire. Et je la prouve par ce ſeul exemple: un jeune homme devient amoureux d'une jeune fille, il l'épouſe, on fait la noce, la nuit arrive, ils ſe couchent, le lendemain matin la

femme se trouve grosse. Je demande quelle impression le soleil a fait sur cette femme-là ? c'est donc une erreur : & il faut dire qu'un homme & une femme engendreront un autre homme. Arlequin enrame ensuite d'autres discours aussi sensés, & conclud : la majeure, c'est le vin blanc ; la mineure, c'est le vin rouge : avec de pareils galimathias il se tire d'affaire, & finit la scéne. 1667.

On peut remarquer aisément dans cette piéce plusieurs endroits imités de la comédie du Médecin malgré lui de M. Moliére.

LES TROIS FEINTS TURCS.

Tre finti Turchi.

Comédie en trois Actes.

ARlequin valet d'Octave, mal nourri, & encore plus mal payé de ses gages, lui déclare qu'il ne veut plus demeurer à son service, & qu'il est déterminé à reprendre son ancien métier, qui est de demander l'aumône de porte en porte.

1667. Trivelin arrive & lui annonce un tréſor qu'il conſent à partager avec lui : en ce cas, dit Arlequin, j'accepte ta ſociété. Il eſt vrai, dit Trivelin, que ce tréſor n'eſt pas un tréſor, mais c'eſt une fourberie, qui le peut bien équivaler. Arlequin ne laiſſe pas achever, & frapper à la premiere porte, demandant un peu de bouillon gras par charité. Lâche, que fais-tu-là ? dit Trivelin, tu ne ſçais pas qu'au moyen de la fourberie que je te propoſe, tu auras à boire & à manger tant que tu voudras. Je le veux bien, répond Arlequin, tu n'as qu'à parler. Ce lazzi ſe repete, juſqu'à ce que Trivelin le met au fait de la fourberie.

Pantalon paroît : voilà l'homme en queſtion, dit alors Arlequin ; oui, répond Trivelin : Monſieur, dit Arlequin à Pantalon, donnez-moi, je vous prie un tréſor, pour l'amour de la fourberie. Pantalon rit & ſe retire. Trivelin ſe met en colere ; & conſeille à Arlequin, pour réparer ſa balourdiſe, de feindre d'avoir une violente colique : & de reſſentir de grandes douleurs : qu'à donc ce pauvre garçon pour ſe plaindre ainſi, dit Octave qui ſurvient : Monſieur, répond Arlequin, j'ai une faim enragée : en même tems il ſe jette à terre,

se roule, & crie de toutes ses forces. Ah ! voilà ce pauvre garçon qui est mort, ajoûte Octave ; Arlequin se leve avec précipitation, & tout effrayé demande qui est mort ? Monsieur, continue-t-il, au moins ne me faites pas peur. A ces mots il se recouche à terre, & commence à se lamenter : Pantalon arrive, & lui demande pour quel sujet. Ce n'est rien, répond Arlequin : je le vois bien, replique Pantalon, & j'ai découvert la fourberie. Vous l'avez découvert ? reprend Arlequin : oh ! puisque cela est ainsi, continue-t-il, en se relevant, je vais donc faire mon métier, & vous prier de me faire la charité. Pantalon le refuse : Arlequin se fâche, & le menace d'en aller porter ses plaintes à la justice. 1667.

Dans une autre scéne, Arlequin vient tenant un grand mémoire à la main. Octave & Trivelin lui demandent ce que c'est : il leur répond que c'est le compte de son hôte à qui il doit vingt francs, & qui ne veut plus lui faire crédit. Trivelin prie Octave de lui prêter son valet, dont il a besoin pour réussir dans une fourberie. Octave y consent avec plaisir, & les deux valets concertent ensemble le stratageme suivant.

Ils viennent vêtus à la Turque &

1667. font l'exercice de combattre main contre main, & pied contre pied. Arlequin veut apprendre la langue Turque. Trivelin lui demande s'il n'a jamais été en Barbarie. Oui, répond Arlequin, l'un de ces derniers matins, j'ai été me faire faire la barbe, il joue ici ſur les mots de *barba* & de *barbaria* : alors Trivelin lui dit quelques mots Turcs : ce langage épouvante d'abord Arlequin : enſuite il s'y accoûtume, & rit de plaiſir comme un fou, en priant ſon camarade de répeter ces mêmes mots, qu'il prononce après lui, en riant de plus en plus : enſuite ils frappent à la porte du Docteur : Octave ſe préſente, & met auſſi-tôt l'épée à la main. Arlequin dépouille promptement ſon habit Turc, fait un imbroglio, & ſe ſauve, en diſant, excuſez, c'eſt une fourberie. Trivelin court après lui, & l'engage à ſe r'habiller ; ils vont enſemble ſe préſenter une ſeconde fois à la porte du Docteur : pour s'amuſer, ils font les braves : je veux te caſſer la tête, dit Arlequin à Trivelin : tu es un coquin, ajoûte-t-il, qui as voulu ſéduire ma ſœur. De quel pays es-tu ? répond Trivelin : de Bergame réplique Arlequin : & qui es-tu ? continue le premier. Je ſuis, répond l'autre, valet, le Grand Turc, fils des

galeres de Biſſetre (Bizerte.) Voilà qui va fort bien reprend Trivelin : dans le moment arrive Octave ; Arlequin ſe jette à ſon col, lui fait des carreſſes, & veut faire avec lui le jeu des mains & des pieds que Trivelin lui a appris. Il veut auſſi lui parler Turc, & prenant ce cavalier, & Trivelin par les manches de leur habit, il fait pluſieurs lazzi avec ſa batte. Le Docteur ſe préſente, Trivelin lui parle Turc, & dit à Arlequin de faire de même : ce dernier dit *got morghen mayer.* Ils entrent en jargonnant ainſi dans la maiſon du Docteur. 1667.

Dans une autre ſcéne, Arlequin déguiſé en négociant préſente à Pantalon un mémoire de marchandiſes, dont voici quelques articles.

Deux douzaines de chaiſes de toile de Hollande.

Quatorze tables de maſſepain.

Six matelas de fayance, pleins de raclure de bottes de foin.

Une couverture de ſemoulle.

Six couſſin garnis de truffes.

Deux pavillons de toile d'araignée, garnis de franges faites de mouſtaches de ſuiſſe.

Une ſeringue de queue de cochon, avec ſon manche de velours à trois poils.

Arlequin ajoûte à ſa fantaiſie les prix

à chaque marchandiſe : Trivelin fait une
1667. ſcéne avec des crocheteurs qu'il eſt queſtion de payer : & enfin tous entrent dans la maiſon, & ſuivent Arlequin, qui fait un grand bruit.

A la derniére ſcéne où paroît Arlequin, il témoigne avoir une extrême frayeur des archers, dont il craint d'être pourſuivi, à cauſe des fourberies où il a part. Il ſe ſauve dans la maiſon malgré Pantalon & le Docteur, qui veulent lui fermer le paſſage, & les roſſe. Les deux vieillards n'appercevant point Arlequin, s'accuſent reciproquement des coups de bâton qu'ils ont reçu. Enfin on leve la toile : Arlequin paroît dans la maiſon, & dans une poſture des plus comique : il parle Turc lorſqu'il s'adreſſe à Pantalon, & Italien en répondant au Docteur, & continue à contrefaire le marchand Turc. Lorſqu'il a fait tous ſes lazzis, il termine en diſant, Meſſeigneurs, fermez la porte, car il vient par-là un trop grand vent.

Le rolle d'Arlequin dans cette piéce eſt aſſez conſidérable : ce n'eſt pas lui à la vérité qui en conduit l'intrigue, mais il en eſt la machine principale que Trivelin fait agir. Au reſte, quoiqu'on ne découvre ici rien du fond du ſujet, le lecteur n'y perd peut-être pas beaucoup, & peut aiſément s'en paſſer.

1667.

L'AMOUR NE VEUT POINT DE RIVAUX.

Non vuol Rivali Amore.

Comédie en trois Actes.

CEtte comédie a été répriſe au nouveau théatre Italien, ſous le titre d'*Arlequin Peintre mal adroit*, qui paroît plus convenable.

Le théatre répréſente l'attelier d'un Peintre. Octave y revient trouver Arlequin, & examine d'abord quelques tableaux qui lui paroiſſent extraordinaires : dans un ſe voit une ſeringue pleine: Arlequin répond que le jour qu'Alexandre le grand combattit contre Darius, il avoit la colique : & que c'eſt-là le lavement qu'il prit pour ſe ſoulager.

Un autre répréſente deux yeux fondans en larmes : ce ſont, dit Arlequin, celles que Thiſbé répandit pour Pyrame.

On voit dans le troiſiéme, un homme pouſſant une petite brouette, ſur laquelle eſt un baril de vinaigre. Voilà, continue Arlequin, le char de Phaëton : mais, répond Octave je ne vois point ſes chevaux : Oh, répond Arlequin, il

ſont à l'écurie, où ils mangent leur
1667. avoine.

Octave ſatisfait de ces raiſons, ou paroiſſant l'être, demande à Arlequin s'il veut lui faire un portrait. De quelle forme? répond celui ci, ſur un pot de chambre, ou ſur une marmite? ſouhaitez-vous qu'il ſoit vêtu de brocard, ou de ſimple ſoie unie, car ajoûte-t-il, cela fait une grande différence pour le prix: & je vous avertis que je ne ſuis pas un peintre à bon marché; parce que je prens la peine de commencer par faire les os, les muſcles, & les cartilages, & enſuite j'ajoûte la chair. Il faut encore que vous expliquiez ſi vous voulez que ce portrait ſoit à l'huile, ou en détrempe, en vers, ou en proſe: car ſçachez que dans mon art, je ne le cede pas à Galien. Comme je ne doute nullement de votre capacité, lui dit Octave, dites-moi ſeulement combien vous prendrez pour peindre une Dame à ſa fenêtre. Arlequin demande d'abord un prix exorbitant, & enſuite un très-bas: après un moment de converſation ridicule, il ſe contente de quatre piſtoles, dont on lui donnera ſur le champ la premiére pour arrhes. Octave avoue qu'il ne l'a pas ſur lui: Arlequin demande un ducaton: pareille réponſe:

un

un demi ducaton, de même : quel chien de gentilhomme ! s'écrie Arlequin, il eſt plus gueux qu'un peintre. Octave ſort, Arlequi appelle ſon garçon pour nettoyer ſes pinceaux, qu'il eſſuye à ſon tablier. Il remplit ſa palette de différentes couleurs ; dans le moment Octave rentre & lui préſente une piſtole. Arlequin la reçoit, & lui fait voir auſſitôt ſa palette, ſur laquelle il y a de la gelée de groſeilles, & de celle d'abricot. Octave regarde ces couleurs, & dit qu'elles ne ſont ni bonnes, ni fines : pour lui prouver le contraire, Arlequin en mange, l'oblige d'en goûter, & avale le reſte. 1667.

En ſortant Octave montre à Arlequin la fenêtre de la chambre de ſa maîtreſſe. Eularia y paroît : Arlequin fait le lazzi de l'examiner du plus près qu'il peut, court vîte à la table, où eſt ſon ouvrage, s'agénouille tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre, puis il ſe couche tout de ſon long ſur la terre, ſe releve enſuite, & attache ſon tableau ſur le dos de ſon garcon. Madame, dit-il alors à Eularia, un peu plus de ce côté, bon : un peu plus de l'autre : tenez-vous ferme, ajoûte-t-il, je vous peins le pied ; ſi vous y avez des cors, je vous les peindrai ſi doucement, que

vous n'en ſentirez aucune douleur. Dans
1667. ce moment, Eularia ſe retourne pour rire : parbleu, Madame, dit Arlequin avec vivacité, ſi je n'étois pas attentif à mon ouvrage, vous feriez cauſe que je vous peindrois le nez derriére la tête.

Après quelques lazzi Arlequin ſe retourne, & ſon valet en même tems : le premier, ſans appercevoir celui-ci, lui donne un coup de pinceau ſur le viſage, croyant le porter ſur ſon tableau. Ah ! maladroit que je ſuis, s'écrie-t-il, au lieu de deux tetons, je viens de peindre deux feſſes. Effaçons... Il ſécoue ſon pinceau ſur un doigt de ſa main gauche, ah ! voici bien le diable, dit-il, il eſt reſté un œil attaché au bout de ce pinceau, & il ne veut pas tomber en cet endroit. Eularia ſoupire. Arlequin s'en apperçoit & demeure interdit : je n'ai pas fait attention à la couleur de ce ſoupir ; il faut, continue-t-il, que je peigne de couleur incarnate. Pendant qu'il raiſonne ainſi, Aurélia vient ſe mettre à la fenêtre à côté d'Eularia. La vuë de ces deux perſonnes enſemble, acheve de jetter le peintre dans une étrange perplexité. Ne ſçachant plus laquelle il doit peindre, il ſe détermine enfin à tirer la moitié du viſage de l'un & de l'autre. Alors te-

nant son pinceau, comme un fleuret à faire des armes, il pousse une botte contre le tableau, en disant, voilà un coup de maître. Eularia & Aurélia se retirent : Arlequin continue toujours son portrait : Pantalon arrive, il veut examiner l'ouvrage de près, & reçoit un coup de pinceau au milieu du visage. Il fait un cri. Arlequin tombe de frayeur sur son garçon, le cullebute, avec la table, & se sauve. 1667.

Lorsque Pantalon est sorti ; Arlequin rentre, & trouvant le Capitan, dit qu'il veut absolument le peindre : effectivement il le place, malgré qu'il en ait, dans une attitude très-comique, & le quitte pour aller chercher ce qui lui est nécessaire : à son retour il trouve que le Capitan a quitté sa posture : il le remet dans une autre. Ce lazzi est repété.

Octave arrive, & prend querelle avec le Capitan : (1) ce dernier en se sauvant laisse tomber son manteau, Arlequin s'en saisit, & le fait voler comme l'on joue du drapeau. Il continue cet exercice jusqu'à ce qu'il tombe à terre, & se casse le nez : c'est ainsi que finit le premier acte.

(1) C'est cette rivalité d'Octave & du Capitan qui fonde le titre de la piéce.

1667. *Acte II.*

Eularia voyant un portrait entre les mains d'Arlequin lui demande ſi c'eſt celui de la maîtreſſe d'Octave : il répond que oui : à ce mot Eularia le prend, le paye, & ſe retire.

Arrivent Octave & le Capitan. Le premier paroît fort agité, fait des ſignes, & montre les poings. Arlequin, interprétant ces ſignes à ſa maniere, va donner des coups de poings au Capitan : Octave lui fait ſigne de ceſſer, & de ſortir.

Dans une autre ſcéne, Arlequin rencontre Octave, & lui demande l'argent de ſon portrait. Octave ne lui répond qu'à coup de bâton : & quitte le théatre. Je ne ſçai, dit Arlequin, ſi cette monnoie a cours : je voudrois bien en faire l'expérience. Il voit Eularia, & lui demande auſſi de l'argent pour ſon portrait : cette fille leve une épée qu'elle tient, le menace, & l'oblige à ſe ſauver au plus vîte.

Acte III.

A l'ouverture de cet acte, Trivelin donne un manteau noir à Arlequin, & concerte avec lui une ſcéne de Né-

cromant. Arlequin fait une infinité de lazzi qui impatientent son camarade; il le laisse, lui passe entre les jambes: & dès qu'il entend parler de conjurer les diables, il se sauve. 1667.

Il faut présumer que Trivelin a trouvé le secret de dissiper la frayeur d'Arlequin, car ces deux personnages reparoissent en habits de Nécromants: Pantalon arrive à dessein de les consulter: on le fait entrer dans un cercle magique, & pendant ce tems-là, on lui dérobe sa bourse. Le Docteur qui se présente ensuite, éprouve pareille avanture. Lorsqu'ils sont partis; Arlequin dit à son camarade, qui s'est nanti des deux bourses, de lui en faire part. Tu te trompes, répond-t-il, je ne suis pas Trivelin: & qui es-tu donc, ajoûte Arlequin. Le Diable, replique-t-il. Arlequin extraordinairement effrayé, s'enfuit, & ne reparoît qu'avec le Capitan. Octave qui est à la fenêtre leur annonce qu'il est d'accord avec sa maîtresse, & en conséquence leur défend d'approcher de la maison.

1667.

LES DEUX ARLEQUINS.

Li dui Arliquini.

Comédie en trois Actes.

CEt ouvrage eſt une rapſodie tirée de *la Double Jalouſie*, des *Quatre Arlequins*, & autres piéces Italiennes: On y trouve ſeulement quelque différence dans la diſpoſition, les lazzi, & les jeux de théatre. Quoiqu'extrêmement découſue, cette piéce eſt aſſez bouffone, & a été répréſentée avec ſuccès. Les nouveaux Italiens l'ont repriſe, & c'eſt une de celles où les Auteurs, qui travailloient pour les ſpectacles forains, avant la naiſſance de l'Opéra Comique, ont le plus fouragé.

Arlequin arrive avec une hotte ſur le dos, pleine de pots, de marmites, &c. Il raconte à Pantalon & au Docteur le ſtratagéme, dont il s'eſt ſervi pour faire entrer un cochon, ſans payer aucuns droits. Le Docteur voulant le contrarier, Arlequin entre en colere, le querelle vivement, met ſa hotte bas, & lui jette des pots à la tête. Au bruit, un valet entre l'épée à la main, &

couvert d'une Cuiraſſe. Arlequin lui jette ſur l'eſtomac un des plus gros pots: la diſpute recommence avec plus de chaleur, & tous les acteurs quittent la ſcéne en ſe frappant à outrance. 1667.

Pantalon revient avec Arlequin, qu'il a reconcilié avec le Docteur; il lui dit qu'il faut qu'il épouſe Diamantine. Cette derniere arrive avec Aurélia & Eularia : elle feint d'abord d'avoir quelque répugnance pour ce mariage, & enfin y conſent. Nous ſerons donc trois becs cornus, répond alors Arlequin. Le Docteur lui demande s'il pourroit indiquer une ſalle, pour faire ces trois noces: Arlequin équivoquant ſur le mot Italien *Stanza* (qui ſignifie une ſalle, & une ſtance) répond qu'oui, que l'Arioſte en eſt plein, & qu'on peut choiſir celle qui plaira le plus. Octave & Cinthio entrent dans le moment le nez enveloppés dans leurs manteaux : ils frappent doucement du pied, & emmenent Eularia & Aurélia. Arlequin après les avoir examiné, ſe retire vers la cantonade, & prenant un manteau & une épée, il fait le même lazzi que les deux amoureux, & emmene Diamantine.

Au ſecond acte, Arlequin dit à Trivelin qu'il vient de reçevoir une lettre

de ſon couſin, & qu'il voudroit lui
1667. faire réponſe. Il lui demande ſi ce couſin pourra l'entendre : très-ſûrement ; répand Trivelin. Bonjour mon couſin, s'écrie Arlequin de toutes ſes forces... Il ne répond pas, ajoûte-t-il, il faut qu'il ſoit mort. De quel côté vous eſt-il parent ? dit Trivelin. Arlequin compoſe ici une généalogie des plus burleſque, après quoi, il prie ſon camarade de lire la lettre : Trivelin lit.

Mon Couſin,

Je vous donne avis que votre pere eſt mort (Arlequin à ces mots ſe déſeſpere, & Trivelin a bien de la peine à le conſoler.) *Il vous a laiſſé cinquante écus.* (Le bon homme étoit bien vieux, dit Arlequin en l'interrompant.) *Votre ſœur eſt devenue fille de joie.* (Il recommence à pleurer : & quoi que Trivelin puiſſe dire, il proteſte que l'honneur lui eſt cent fois plus cher que la réputation.) *En quatre mois*, (continue Trivelin) *qu'elle a mené cette vie débauchée : elle a amaſſé ſix cent écus.* (Ma ſœur a toujour eu beaucoup d'œconomie, réprend Arlequin : elle a ſagement fait de ſe faire bien payer.) *Elle a reçu ces jours-ci une balafre ſur le viſage, qui la défigure entiérement.* (Ici les pleurs recommencent.)

cent.) *Comme elle ſe ſentoit proche de ſa fin, elle a fait un teſtament, & vous laiſſe une maiſon bien meuble.* (Voilà dit Arlequin, la fin de ſes pareilles.) *Mais la nuit derniere, le feu ayant pris à la maiſon que vous laiſſoit votre ſœur, elle a été entiérement brulée.* Au feu, au feu, dit Arlequin, bruſquement. Trivelin écrit auſſi-tôt qu'on jette beaucoup d'eau ſur ce feu-là. Enſuite il tâche à le conſoler, & l'engage à répondre à ſon couſin : Arlequin le prie de lui rendre ce ſervice, & pendant que Trivelin écrit, le premier ſe retire dans un coin du théatre, pour rêver à loiſir : Trivelin ayant achevé la lettre, en fait lecture, Arlequin déchire toutes les phraſes qui lui déplaiſent, & raſſemblant dans ſon chapeau les morceaux qui contiennent celles dont il eſt content, il les enveloppe dans une feuille de papier, la plie, & dit à Trivelin d'y joindre cette ſuſcription : *A mon très-honoré Couſin Batoccio, Savetier à Bergame.* Pour cacheter la lettre, Arlequin veut ſe ſervir du ſoulier de Trivelin : c'eſt par ce lazzi que finit la ſcéne. (1) 1667.

(1) Dans cette même ſcéne, Arlequin voulant faire écrire à ſa mere, prie Trivelin de compoſer ſa miſſive en lettres courantes, afin, dit-il, qu'elle arrive plus promptement.

1667. Dans une des ſuivantes, Trivelin veut à ſon ordinaire conter fleurettes à Diamantine, qui lui apprend qu'elle eſt mariée. Et qui eſt le bec cornu que vous avez épouſé ? dit Trivelin : c'eſt moi, répond Arlequin, qui a entendu cette converſation, & paroît dans ce moment : il ſe met en devoir de donner des coups de bâton à Trivelin. Doucement, dit ce dernier, vous ignorez certaines formalités néceſſaires pour être à couvert des pourſuites de la juſtice, & je vais vous apprendre la maniere de donner la baſtonnade ſans danger. Ainſi, ſous prétexte de lui enſeigner le cérémonial, Trivelin roſſe Arlequin, & ce dernier reçoit les coups de bâton, qu'il étoit en droit de donner à ſon rival.

Au troiſiéme acte, Arlequin paroît ſur la ſcéne avec une bouteille à la main: il apperçoit l'Arlequin Balourd, qui tient un flacon pareil. Il court, le Balourd le ſuit, il leve le flacon, l'autre en fait de même. Arlequin étonné croit voir ſon ombre : je veux, dit-il *à parte*, l'obliger à caſſer ſa bouteille. Auſſi-tôt il fait la culebute, en tenant toujours ſon flacon à la main. Le Balourd poſe le ſien à terre, & fait la culebute peſament. Arlequin dans le deſſein de lui faire caſſer le col, exécute pluſieurs ſauts

perilleux : le Balourd l'imite, quoique lourdement : enfin le premier donne à l'autre un coup de batte sur le dos : celui-ci lui en rend un sur l'estomac : ohimé, je suis mort, s'écrie Arlequin : 1667.

On repete ici à peu près les mêmes lazzi, qui ont été remarqués dans la piéce des *Quatre Arlequins*. Le véritable, las de ce badinage, dit à l'autre : cesse de te moquer de moi, ou je te donnerai un soufflet ; le Balourd répete les mêmes paroles, & ajoûtant l'effet à la menace, il lui applique un soufflet. Voilà un drole qui est de parole, dit alors Arlequin : il se met à pleurer : non tu n'es pas Arlequin, continue-t-il, tu es trop hardi, il faut que tu sois le Diable. Oui, je suis le Diable, répond l'autre. Arlequin extrêmement effrayé, court à la porte de Diamantine, & frappe coups sur coups : l'Arlequin balourd qui s'est caché derriére l'autre, prend la main de Diamantine, qui paroît, & entre avec elle dans la maison, en faisant les cornes. Ohimé, s'écrie Arlequin, c'est donc le Diable qui me les fait porter.

Dans une autre scéne des deux Arlequins, le Balourd embrasse Diamantine, lui fait beaucoup de caresse ; après une conversation très-tendre, ils ren-

trent dans la maiſon, & ferment la porte
1667. ſur eux. À cette vue, Arlequin devient furieux, jure d'aſſommer ſa femme, & à deſſein de la ſurprendre, il ſort pour aller chercher une échelle, pour entrer dans la maiſon par la fenêtre.

Il revient peu de tems après, avec une échelle, qu'il n'a pu, dit-il, trouver que chez le Bourreau. Cette ſcéne ſe paſſe la nuit, Arlequin fait d'abord tous les tours & les lazzi de l'Echelle. Enſuite il l'applique contre la fenêtre de la maiſon, monte, & ſe culbute en dedans. L'obſcurité lui fait prendre la porte de la rue, pour celle d'un appartement, il ſort, & croit être dans une ſalle, qu'il trouve extrêmement vaſte; il ſe plaint qu'on a oublié de la garnir de chaiſes: en cherchant une iſſue, il ſe heurte contre ſon échelle; oh! oh! dit-il, voici mon échelle qui m'eſt venu trouver dans cette maiſon. Il fait alors de nouveaux tours d'échelle: Trivelin ſurvient avec une autre: ces deux valets ſans s'appercevoir, appuyent leurs échelles l'une contre l'autre, & font enſemble différens lazzi. Enfin Arlequin veut monter, & mettant ſon pied ſur l'épaule de ſon camarade, il s'effraye, & ſe perſuade que c'eſt le bourreau qui vient reprendre ſon échel-

le. Il appelle au ſecours, on apporte de la lumiere, Arlequin reconnoît Trivelin, le roſſe, & s'enfuit. (1) 1667.

L'INNOCENCE PERSECUTÉE.

L'Innocente travagliata.

Comédie en trois Actes.

LE peu de ſcénes où Arlequin paroît dans cette comédie, ſuffit pour en donner une idée aſſez complette. Il ouvre la ſcéne avec Fabritio, mari d'Angiola, mon cher maître, lui dit-il, le voyant très-triſte, prenez patience; ſi vous avez faim, ſongez que je ſuis encore plus affamé que vous. Fabritio lui remet une bourſe, & le quitte, en lui ordonnant d'aller acheter de quoi manger. Arlequin reſte ſur la ſcéne, compte l'argent qui eſt dans la bourſe, & y

(1) La derniere ſcéne d'Arlequin eſt celle où il paroît avec un aveugle. Vous êtes heureux, lui dit-il, d'être privé de la vue, vous ne voyez pas tous les maux de ce monde, vous avez plus de facilité pour dormir, n'ayant pas la peine de fermer les yeux; & vous pouvez faire des armes, ſans craindre qu'un coup de fleuret ne vous les creve. Comme l'aveugle continue toujours à déplorer ſon ſort: j'ai un ſecret pour vous (continue Arlequin) faites-vous pendre à la Greve, tout le monde ira vous y voir.

1667. trouvant ſept écus, il projette d'abord de faire des macarons : pour cela il faut employer, dit-il, deux écus en farine, deux écus & demi pour du fromage de Parmeſan, deux écus & demi de beurre. Mais, ajoûte Arlequin, il me manque quelque-choſe, & je n'ai ni pain, ni vin. Il fait un nouveau calcul, mais comme il met tout ſon argent en pain, vin & fromage, & qu'il oublie la farine, le beure & le ſel, il recommence, ce lazzi ſe repete pluſieurs fois, ſans qu'Arlequin puiſſe jamais trouver ſon compte. (1) Le Capitan ſurvient, il fait avec lui une ſcéne de fantaiſie, qui termine l'acte.

Angiola ouvre le ſecond acte par un monologue, où elle fait connoître les juſtes ſujets qu'elle a de ſe plaindre de Fabritio : Arlequin arrive avec un panier, qui contient une caſſerolle, dans laquelle eſt une fricaſſée, que ſon hôte vient de lui accorder, après bien des inſtances & des prieres. Quelle odeur charmante ! s'écrie Arlequin : il s'adreſſe à Angiola, lui vante l'excellence de ce ragoût, & lui dit qu'il ne faut pas le

(1) Cette ſcéne ſe trouve employée dans une des farces du recueil de Tabarin. *Voyez l'Hiſtoire du théatre François. Tome IV. p.* 324 *&* 325.

laiſſer refroidir. Angiola qui a l'eſprit occupé de toute autre choſe, donne, en geſticulant, un coup contre le panier, la caſſerolle tombe & ſe rompt: ah! ma chere fricaſſée, s'écrie Arlequin en ſe déſeſpérant, il ſe couche à terre & veut lecher la ſauce qui eſt répandue ſur le plancher. Angiola ſort: Diamantine arrive, chaque fois qu'elle veut parler des indignes procédés de Fabritio, Arlequin l'interrompt, & s'écrie, ah ma chere fricaſſée! Diamantine impatientée, lui donne une paire de ſoufflets, & l'emmene malgré lui dans la maiſon. 1667.

Voici la ſcéne la plus remarquable. Fabritio ſe répentant ſincerement d'avoir traité Angiola avec tant de dureté, a chargé Arlequin de lui remettre une lettre, par laquelle il la ſupplie de lui pardonner. Arlequin qui n'ignore pas la juſte colere d'Angiola, eſt dans un grand embarras. Il frappe à la porte en tremblant: Angiola très-irrité contre ſon indigne époux, ſort & demande ce que lui veut le confident de ſon perfide. Arlequin effrayé, répond que ce n'eſt pas lui qui a frappé: & comme elle ſe diſpoſe à rentrer, il ajoûte à demi bas, en parlant de la lettre dont il eſt chargé, *elle ne la recevra pas.* Après quelques lazzi, Madame, dit-il, ſi vous

vouliez m'écouter... Eh bien ! répond-
1667. elle, toûjours en colére, qu'as-tu à me dire. Premierement, répond Arlequin, je conviens que l'ingrat Fabritio en a agi très-mal avec vous : & que je lui en ai fait pluſieurs fois de vifs réproches : Angiola ſe rappelle une partie des mauvais procédés de ſon époux : Pendant ce tems-là Arlequin tient la lettre en main, à deſſein qu'elle puiſſe l'appercevoir, & répéte toujours de tems en tems, *elle ne la recevra pas.* Enfin, lorſqu'elle ceſſe de parler, Arlequin reprenant la parole, l'exhorte à s'armer de patience, & à ſe ſouvenir que la plupart des hommes ſont du caractere de Fabritio. A propos de cela, ajoûte-t-il, deux hommes ſe battoient tout à l'heure au ſujet d'une femme, un troiſiéme, qui eſt venu indiſcretement pour ſéparer, a reçu un grand coup d'épée ſur la tête : on l'a porté ſur le champ dans la boutique d'un chirurgien, j'y ſuis entré par curioſité : le chirurgien a pris un ſcapel, je lui ai demandé ce qu'il alloit faire : il m'a répondu qu'il alloit éxaminer ſi le cerveau étoit offenſé. Je lui ai dit, mon ami cela n'eſt pas néceſſaire : ſi le bleſſé avoit eu gros comme un pois de cervelle, il ne ſe ſeroit pas mis entre deux

hommes qui se battent, pour les séparer. Dans ce moment (continue Arlequin) j'entens faire ſt, ſt; je me retourne, je vois un homme qui me fait signe de m'approcher; le sang lui couvroit le visage: je m'approche, je reconnois avec surprise le Seigneur Fabritio. En cet endroit Angiola paroît émue: Arlequin sans faire mine de s'en appercevoir, continue ainsi son récit: d'abord, je regarde sa situation, comme une juste punition du ciel, de vous avoir ainsi maltraité: il me prend la main: mon cher Arlequin, me dit-il, donne-moi de l'encre. Et qu'en vouloit-il faire, demande Angiola, en l'interrompant? Vous l'allez voir; Madame, réplique Arlequin: il tire son épée du fourreau, en porte la pointe dans le cornet, & voyant que cela ne marque pas sur le papier, il me prie de lui aller chercher promptement une plume. J'en arrache une de son plumet, je la taille, la lui présente, & me retire. Il envoye courir après moi, un petit garçon me remet de sa part une lettre: je lis le dessus: *pour la Signora*... je refuse de m'en charger; le petit coquin bien instruit me la jette au nez, & s'enfuit. Et tu as ramassé cette lettre? dit Angiola: d'abord, répond Arlequin, ce n'étoit pas

1667.

mon intention : mais faiſant réfléxion
1667. que cette lettre s'adreſſoit à vous, & que tombant en des mains étrangeres, elle pourroit faire connoître le commerce que vous avez avec le Seigneur Fabritio, je n'ai pas jugé à propos de la laiſſer à terre. Arlequin qui remarque que ce diſcours fait impreſſion ſur l'eſprit d'Angiola, ajoûte ; je ſerois bien curieux de ſçavoir ce que ce perfide peut vous mander pour s'excuſer. Non, dit Angiola, je ne veux rien voir de ſa part : la colere dont elle prononce ces mots n'empêche pas Arlequin de lire le deſſus de la lettre qui eſt tel, *à celle qui eſt Souveraine de mon cœur.* Angiola ne peut retenir ſes larmes : le valet ouvre la lettre, & lit ce qui ſuit.

« Ma chere, mon adorable Angiola, » ſi en avouant ſa faute, on en mérite le » pardon, je conviens de vous avoir » cruellement offenſée : revenez donc, » belle Angiola chez moi, ſi vous vou- » lez me faire connoître que votre juſte » colere eſt paſſée (1) & venez-y rece-

(1) Arlequin s'interrompt ici, & éternue, pour jouer ſur le mot d'*ire*, qui ſignifie colere : ah Madame, dit-il à Angiola, ſi vous ne voulez pas vous rendre pour la *lyre*, faites-le au moins pour les violons, les luths & les guittares.

» voir mes embraſſemens, & ceux d'un
» cher enfant, lequel m'arrache le cœur, 1667.
« en demandant à chaque inſtant ſa ma-
» man : & ſi ma langue a été trop in-
» diſcrete à votre égard, venez, ma
» chere femme, me fermer la bouche,
» avec le baiſer le plus tendre.

» Votre mari, *Fabritio Biſognoſi.*

Angiola, à qui cette lecture arrache un torrent de larmes, prend d'une main ſon mouchoir pour les eſſuyer, & préſentant l'autre à Arlequin, lui fait ſigne de la conduire chez Fabritio. Arlequin content d'avoir réuſſi, marche en ſe carrant, & dit, tout va bien, la vache eſt à nous.

Au troiſiéme acte, Arlequin & Diamantine s'entretiennent, de l'heureuſe reconciliation de leurs maîtres, & ſur la réſolution qu'ils ont priſe de quitter la ville, & de vendre leurs meubles. Diamantine rentre : Arlequin voyant arriver Pantalon, qu'il ne connoît point, dit, dans un *à parte* : bon, voilà un Juif qui ſe préſente fort à propos : bon jour Meſſer Siméon, ajoûte-t-il en s'adreſſant à lui, voudriez vous acheter les meubles d'un jeune homme de famille, fils d'un vieux ladre nommé Pantalon ? je

crois, continue-t-il, qu'il les a dérobés
1667. à ſon pere; mais il veut s'en défaire aujourd'hui, pour abandonner cette ville, parce qu'il ne veut pas que le bon homme ſçache qu'il s'eſt marié ſecrettement avec une certaine Angiola, dont il a un enfant. Pantalon feignant de ne prendre aucun intérêt à la choſe, demande ſimplement à voir les meubles. Entrez dans cette maiſon, lui dit Arlequin, mais ne faites pas de bruit; car la chatte vient de faire ſes petits. Pantalon entre & ſort un moment après, demandant à Arlequin, s'il connoît Pantalon. Non, répond-il; oh bien, reprend Pantalon, je vais te le faire connoître. Auſſi-tôt il tire ſon coutelas, & pourſuit Arlequin, qui s'eſquive au plus vite.

LES TAPIS.

Li Tapeti.

Comédie en trois Actes.

LE titre de cette piéce eſt fondé ſur une ſcéne du premier acte, où Pantalon & Arlequin paroiſſent, & vantent l'honneur de leurs femmes. La mienne, dit Arlequin, en eſt tellement munie,

que j'en ſuis honteux. Pendant qu'ils parlent à l'avantage de leurs vertueuſes épouſes, elles paroiſſent à la fenêtre, & par le moyen des tapis qu'elles attachent, elles facilitent la retraite de leurs amans. Ce jeu de théatre s'exécute de façon, qu'Arlequin ne voit que la femme de Pantalon, & ce dernier celle d'Arlequin : ce qui leur donne lieu de ſe moquer l'un de l'autre : & qui termine l'acte d'une façon très comique. 1667.

A l'ouverture du ſecond, Arlequin ſurprend ſa femme Eularia en converſation avec Octave : ce dernier ſe retire à l'approche du mari. Eularia le croyant toujours préſent, dit, adieu, mon cher cœur, prens cette lettre. Arlequin qui a tout entendu, arrête ſa femme par le bras : elle reconnoît alors ſa mépriſe, & ſe ſauve, très-confuſe, dans ſa maiſon. Arlequin reſte ſeul, & fait de cruelles réfléxions ſur cette avanture. *Mon cher cœur* (dit-il) ah ! me voilà donc au nombre des cocus ? *Prens cette lettre* : ſans doute (ajoûte-t-il) c'eſt un billet d'amour, je le ſens à l'odeur. Maintenant, au lieu de me nommer Arlequin, on ne m'appellera plus que le Seigneur Cornélio. Ah ! traîtreſſe ! me faire un pareil affront ! je veux te faire châtier pour cette infamie. Arlequin ſe pro-

poſe d'aller porter ſes plaintes à la juſti-
1667. ce : mais il fait réfléxion, que ſûrement le Magiſtrat répondra que s'il étoit obligé de recevoir les plaintes de tous les maris cornards, il ne pourroit pas trouver aſſez de papier pour les écrire. Si je fais (ajoûte-t-il) lire cette lettre par quelqu'un, auſſi-tôt les cornes, que je n'ai encore que dans le cœur, pouſſeront ſur ma tête. Que je ſuis malheureux! Si je ſçavois lire, je pourrois me rendre certain de mon deshonneur, ſans que les autres s'en apperçoivent : morbleu (continue-il) pourquoi ne ſuis-je qu'un ignorant? de rage il ſe donne des ſoufflets, & des coups de poing. Je veux (dit-il) aller à l'école, afin d'être en érat de lire cette lettre, & ſçavoir ce qu'elle contient. En faiſant ces lamentations, Arlequin ſe tourne de tems en tems du côté de la maiſon, geſticulant & faiſant des menaces. Octave qui l'a entendu, entre dans ce moment, & lui arrache la lettre, en diſant, j'ai pitié de ce galant homme, de cet homme honorable. Qu'avez-vous donc, Monſieur, ajoûte-t-il? un très grand mal de tête, répond Arlequin, qui me tourmente depuis que je ſçais que ma femme eſt amoureuſe d'un gentilhomme, à qui elle écrit cette lettre d'amour, que je viens de ſurprendre.

Octave croyant effectivement qu'Eularia en aime un autre que lui, entre 1667.
dans un extrême colere, & se tournant du côté de la maison de cette femme, il lui fait de sanglans reproches. Quelle bonté! (s'écrie Arlequin, qui s'imagine qu'on parle pour lui) que ce Seigneur est charitable! il prend mes intérêts avec autant de chaleur, que s'ils étoient les siens propres. Octave lui demande s'il a lu la lettre en question. Non, répond-il; lisez-la donc, dit Octave. Arlequin très embarrassé, hésite quelque tems, & demande enfin quel est le mois présent. Nous sommes en Janvier, répond Octave. Oh bien, ajoûte Arlequin, en faisant mine de mettre la lettre dans sa poche, je vous avouerai que j'ai fait vœu de ne jamais lire pendant le cours de ce mois, parce qu'autrefois, en un pareil, je lus une lettre, dont je reçus un tel chagrin que je pensai en crever. Pour couper court, après bien des lazzi, Arlequin est obligé de confesser qu'il ne sçait pas lire, & prie Octave de vouloir suppléer à son défaut. Octave prend la lettre, & s'appercevant d'abord que c'est à lui qu'elle s'adresse, il feint qu'elle est mal écrite, & qu'il faut en étudier le caractére. Vous avez tort de vous mettre en colere, ajoûte-t-il, peu

de tems après ; cette lettre eſt de la ſœur
1667. de votre femme, qui lui écrit de Milan. Enſuite il fait ſemblant de lire la lettre ſuivant qu'il a compoſé dans ſon imagination.

„ Ma chere Sœur,

„ Je vous fais part d'une nouvelle „ bien triſte ; notre jeune frere a été tué „ en Flandres „ (Arlequin interrompt ici Octave, ſe déſeſpere, & dit qu'il eſt dans la néceſſité de prendre le deuil) „ il s'eſt ſouvenu de vous, avant que „ de mourir (continue Octave) & il „ vous laiſſe dix mille écus : „ dix mille écus ! s'écrie Arlequin, voilà ce qui s'appelle mourir glorieuſement, & en brave homme. Octave ſort, après avoir remis une autre lettre à Arlequin. Celui-ci tranſporté de joie, veut au plutôt en faire part à ſa femme. Oh l'animal que j'étois, dit-il, que j'étois bête de m'aller imaginer que cette lettre étoit un billet amoureux. Il heurte à la porte d'Eularia, avec vivacité : elle arrive toute tremblante : ſa frayeur redouble lorſqu'elle voit Arlequin qui frappe du pied. Ma chere amie, dit-il, il faut que nous mourrions tous. Ah ciel ! s'écrie-t-elle, en ſe jettant à genoux : fondante

en

en larmes : Arlequin fait de même, & montrant la lettre, il ajoûte qu'il se l'est fait lire. La femme pleure, sa crainte augmente : il faut mourir, repete Arlequin de tems en tems : hélas ! ayez pitié d'une infortunée, dit Eularia. J'en ai beaucoup, répond le mari ; mais il n'y a pas de remede, il faut mourir, replique Arlequin : mon cher beaufrere, ajoûte-t-il, en frappant du pied ; enfin, après bien des lazzi, il lui apprend que ce frere est mort à la guerre de Flandres. Qui vous a dit cette nouvelle ? demande Eularia : c'est, répond-il, cette lettre, que je viens de faire lire au Seigneur Octave. Ah ! je respire, dit-elle tout bas, Arlequin lui montre ensuite la lettre, Eularia la reconnoît pour n'être pas la sienne, la prend, feint de la lire, & fait le lazzi tantôt de rire, & tantôt de pleurer. Arlequin qui l'observe croit qu'elle pleure la mort de son frere, & qu'elle rit de la succession de dix mille écus. Or ça, dit-il, je vais te quitter pour aller acheter tes habits de deuil. Il sort, dans le moment Octave entre : Eularia & lui plaisantent beaucoup sur la réussite de la fourberie. Arlequin arrive, sans être apperçu, il entend une partie de leur conversation ; comme les discours des deux amans sont équivoques, ce pauvre 1667.

mari les expliquant à son avantage, est
1667. bien content, & se felicite de posseder une épouse si vertueuse. Il se retire, & revient encore écouter : il entend qu'Eularia & Octave concertent les moyens de fuir ensemble : en gesticulant ce dernier lui donne de ses gants à travers le visage. Arlequin fait ici force lazzi, pendant lesquels les amans se retirent. Les derniers propos qu'ils ont tenu suffisent pour convaincre Arlequin qu'il est trahi. Ah ciel ! s'écrie-t-il, dix mille écus ! dix mille cornes ! Ah ! scelerat Octave ! Ah ! perfide femme ! Trivelin, qui entre, les surprend dans ses lamentations. Je suis au désespoir, lui dit Arlequin, en racontant sa triste avanture. Console-toi, répond Trivelin, & usons de finesse. Il faut que tu contrefasse le personnage d'Octave, tu viendras sous les fenêtres de ta maison, ta femme descendra, tu me la remettras entre les mains, & je la placerai en lieu de sûreté. Ensuite, continue Trivelin, tu t'habilleras en femme, & feignant d'être Eularia, lorsqu'Octave paroîtra, tu sortiras, & lui passeras ton épée, que tu auras cachée sous ta robe, au travers du corps. Arlequin approuve fort ce projet, & sort avec Trivelin pour l'exécuter.

Au troiſiéme acte, qui ſe paſſe la nuit, Arlequin paroît armé : comme il compte que Trivelin doit ſe trouver au rendez-vous, il fait le ſignal, convenu, & voyant qu'on y répond, il frappe à la porte, feint d'être Octave, Eularia ſort, & Arlequin la conſigne à Octave, que dans l'obſcurité il prend pour Trivelin. Très ſatisfait de ce premier coup, il entre dans la maiſon éclatant de rire, & va ſe traveſtir en femme. 1667.

A la derniére ſcéne, Octave inſtruit par Trivelin, ſe préſente ſous la fenêtre d'Eularia : Arlequin ſort vêtu ridiculement des habits de cette derniére, & contrefaiſant ſa voix. Octave feignant de le prendre pour elle, lui fait une verte réprimande, qu'il aſſaiſonne d'une grêle de coup de bâton : Arlequin fort joyeux, eſt cependant obligé de ſe découvrir, pour faire ceſſer cet orage. Il l'embraſſe, le remercie, & le prie de lui accorder ſon amitié. Octave lui dit qu'il eſt marié, & ajoûte qu'il eſt auſſi fort jaloux de ſa femme, & que par cette raiſon, il ne permet pas qu'elle ſorte, qu'avec un maſque. Arlequin demande à voir cette femme : Eularia ſort, couverte d'une grande mante & maſquée. Octave donne la main à la Dame, & dit qu'il part avec elle. Arle-

quin répond qu'il fait fort bien, & lui
1667. ſouhaite un heureux voyage.

LES MAISONS DEVALISÉES.

Le Caſe Svaligiate.

Comédie en trois Actes.

LE ſujet de cette piéce a paru au nouveau théatre Italien, ſous differens titres : les incidens en ſont très-comiques, à l'égard de l'intrigue, elle eſt des plus minces, ce qui fait qu'on la paſſera légerement.

La premiere ſcéne eſt entre Arlequin & Trivelin. Le premier ſe lamente, & dit qu'il a une faim extrême. Trivelin lui répond que s'il veut avoir de quoi l'appaiſer, il faut faire quelque fourberie : pour cet effet, ajoute-t-il, il faut que tu me querelles. Mais, réplique Arlequin, ſi je le fais, tu me caſſeras la tête. Sur l'aſſûrance que Trivelin lui donne du contraire, Arlequin ſe met à crier de toute ſa force : tais-toi, lui dit l'autre, ou je te donne de mon poing dans le nez. Eh bien, répond Arlequin, ne ſçavois-je pas bien que tu t'allois fâcher. Tu n'es qu'un ſot, ré-

plique Trivelin, & tu n'entens rien à dire des injures. Ecoute, je vais t'inf- 1667.
truire. Tu es le fils d'un bec cornu... Cela eſt vrai, répond, Arlequin. Trivelin impatienté d'une pareille ſtupidité, eſt interrompu par l'arrivée d'Eularia. Cette fille amante d'Octave, ſe trouve dans une ſituation qui lui fait appréhender pour ſa réputation & ſon honneur. Si vous craignez tant pour votre honneur, dit Arlequin, donnez-le moi, je le garderai ſoigneuſement, & vous le rendrai ſoigneuſement, lorſque vous en aurez affaire. Il ajoûte quelques plaiſanteries, & pluſieurs comparaiſons ridicules, qui ne calment point les inquiétudes d'Eularia.

A quelques ſcénes de-là, Octave paroît : il eſt envelopé de ſon manteau, ſous lequel il porte une caſſette, ou écrain. Arlequin le ſuit, & fait mine de vouloir le lui dérober. Voilà un écrain, dit Trivelin à ce dernier, qu'il faut faire tomber dans la ſouriciére. Arlequin prenant ces mots à la lettre, court chercher une ſouriciére, la met entre les jambes d'Octave, lui donne le croc en jambe, & tombe avec lui ſur la ſouriciére. Groſſe bête que tu es, lui dit Trivelin, tout bas, ne comprens-tu pas que j'ai voulu te dire qu'il falloit

lécher (1) cet écrain ? Arlequin conti-
1667 nuant ſes balourdiſes s'approche doucement d'Octave, & leche l'écrain qu'il porte ſous ſon bras. Trivelin piqué, le tire rudement, & le fait rentrer dans la maiſon.

Trivelin ſaiſiſſant une occaſion favorable, eſcamote le coffret où ſont les bagues de Pantalon. Ce dernier vient ſe plaindre de ce vol, Arlequin le chaſſe, & rentre dans ſa maiſon.

Il en ſort un moment après, fort content de la manœuvre qu'il a employée pour tromper les deux amans d'Eularia. Sur ces entrefaites, cette fille l'appelle, il paroît enſuite avec elle, & comme il pleure à chaudes larmes, Trivelin lui demande pour quel ſujet. C'eſt, répond Arlequin, qu'on ma volé une livre de fromage, que j'avois ſerré ſous le chevet de mon lit. Il faut, ajoûte-t-il, que ce ſoit ce coquin de valet d'Octave, qui m'ait joué ce tour. Trivelin lui conſeille d'enlever le coupable. Arlequin trouvant la porte de la maiſon fermée, fait le lazzi de l'ouvrir, & contrefait le bruit des verroux d'une ſerrure à boſſe. Il parvient enfin à ou-

(1) Le mot Italien *leccare* ſignifie lecher, & voler.

vrir la porte, traine le valet, le laisse tomber sur le plancher, & après plusieurs lazzi, il l'emporte sur ses épaules, c'est ainsi que finit le premier acte. 1667.

A l'ouverture du second acte, Arlequin rend compte à Trivelin de ce qu'il vient de faire. Je me suis, dit-il, travesti en Capitan, & ensuite en Docteur pour attraper le Seigneur Octave : j'ai si bien fait que je l'ai fait boire, il s'est endormi, & pendant son sommeil j'ai dérobé sa bourse. Trivelin peste, & s'emporte : ce n'étoit pas cela, dit-il, que je t'avois ordonné de faire ; je voulois seulement que tu lui montrasses les dents. Attens, répond Arlequin, je vais m'en acquiter. Il sort, & revient aussi-tôt se vanter de lui avoir bien montré les dents. Trivelin impatienté le maltraite de paroles & le chasse.

Voici la scéne qui donne le titre à la piéce. Trivelin a ordonné à Arlequin de ne laisser entrer personne. Pantalon se présente, Arlequin lui refuse la porte ; mais la vue d'une chaîne d'or, que Pantalon, ne lui donne cependant pas, le rend traitable. A peine Pantalon est-il entré que Trivelin arrive. Qui va-là ? dit Arlequin : fort bien répond Trivelin, c'est moi. Est-il venu quelqu'un ? oui, réplique Arlequin, Pantalon qui

1667. eſt là-haut. Trivelin fâché qu'Arlequin lui ait déſobéï, veut le battre : celui-ci ſe met à pleurer : les cris qu'il fait obligent Pantalon à mettre la tête à la fenêtre : ce n'eſt rien dit alors Arlequin. Heureuſement Pantalon ſort : Trivelin dit qu'il faut profiter de l'occaſion, pour enlever tous les meubles de la maiſon. Arlequin y entre, & en ſort avec un paquet de hardes : Trivelin lui ordonne d'apporter tous les utenſiles de cuiſine. L'autre revient avec un nouveau paquet, un gril, & une pelle, qu'il tient à guiſe de violon & d'archet.

Il réparoît enſuite, une chaudiére en tête, une ſeringue d'une main, & un fuſil de l'autre. Après cela, une broche ou ſont enfilés une botte de raves, & des choux. Puis une cage, & un chat dedans : enſuite un chien emmailloté. Dans un autre voyage, un panier rempli de poteries, qu'il laiſſe tomber, & qui ſe caſſent en morceaux : enfin une chaiſe percée à travers laquelle il paſſe la tête : il tient en même tems le baſſin d'une main, qu'il couvre de l'autre avec ſon chapeau. Il retourne encore dans la maiſon, & raporte un berceau, dans lequel ſont deux enfans : au dernier voyage, il revient avec un chaudron en tête, une platine, & le pilon d'un mortier,

dans

dans chacune de ſes mains.

Le troiſiéme acte eſt peu de choſe, & comprend un dénouement des plus communs. Eularia ſe jette aux genoux du Docteur, qui eſt ſon pere, Arlequin en fait de même de l'autre côté, de façon que le Docteur en ſe baiſſant pour relever ſa fille, à qui il fait grace, donne de ſon derriére dans le nez d'Arlequin. C'eſt ainſi que finit la piéce. 1667.

LE FESTIN DE PIERRE.

Convitato di Pietra.

Comédie en trois Actes.

LEs comédiens Italiens répréſentérent cette piéce dans les premieres années de leur établiſſement en France; & elle eut un ſuccès ſi prodigieux, que les différens théatres François travaillerent à l'envi à en faire paroître des copies. Le ſieur de Villiers, comédien de l'Hôtel de Bourgogne donna la ſienne en 1659. Le ſieur Dorimon, après en avoir fait jouer une autre à Lyon en 1658 la produiſit à Paris, ſur ſon théatre de la rue des Quatre-Vents en 1661. On connoît aſſez le Feſtin de Pierre de

1667. M. Moliere, repréſenté par la troupe du Palais Royal en 1665. miſe en vers par M. Corneille de Liſle, & donnée au theatre de Guenegaud en 1677. Ajoûtez le Feſtin de Pierre de M. Roſimont, compoſé pour la troupe du Marais, où il parut au mois de Novembre 1669. (1)

A l'égard du Feſtin de Pierre des Italiens, que nous plaçons ſuivant l'ordre du Scénario, long-tems après ſa premiere repréſentation à Paris, on peut préſumer que Dominique n'a eu égard qu'au tems où il a commencé à y jouer. Et l'on doit remarquer que le rolle du valet qu'il a rempli depuis, l'avoit été d'original par le fameux Trivelin.

La piéce ouvre par une converſation du Roi & d'Arlequin, valet de Don Juan. Le premier eſt fort choqué du libertinage de ce Cavalier : Sire, lui dit Arlequin, il faut avoir un peu de patience : quand les jeunes gens deviennent un peu plus âgés, ils changent de conduite. Il faut eſpérer que la même choſe arrivera à mon maître. Le Roi change de diſcours, & ordonne à Arle-

(1) On peut comparer ces piéces avec celle du théatre Italien dont nous parlons ici, & qui eſt l'original à leur égard.

quin de conter quelque jolie hiſtoire : le valet prend un ſiége, & vient s'aſſeoir familiérement à côté du Prince, à qui il fait le recit de la Reine Jeanne. Un bruit ſubit interrompt la narration, & Arlequin ſe ſauve. 1667.

A quelques ſcénes de-là, Arlequin s'entretient de la vie débauchée de ſon maître, qui ne cherche qu'à attraper toutes les femmes & les filles qui ont le malheur de le connoître. Comme cette ſcéne ſe paſſe de nuit, Don-Juan arrive ſans être apperçu, & mettant l'épée à la main, dit, qui va-là ? Arlequin, valet de Don Juan, répond Arlequin : Don Juan contrefaiſant ſa voix, dit beaucoup de mal de lui-même : Arlequin convient de tout ; mais par réflexion, il ſe repent, & veut au contraire ſoûtenir l'honneur de ſon maître : & s'attire par là une querelle avec l'inconnu, qui veut lui faire mettre l'épée à la main. Arlequin, après pluſieurs lazzi de frayeur, ſe jette à terre, ſe renverſe ſur le dos, & tenant ſon épée à deux mains, il la remue de façon que Don Juan la trouve toujours. Enfin il la laiſſe tomber, en criant, ah je ſuis mort. D. Juan fâché de l'avoir bleſſé, ſe nomme, appelle ce valet par ſon nom, & s'informe s'il eſt effectivement mort. Si vous

1667. êtes véritablement Don Juan, répond Arlequin, je ſuis en vie : mais ſi vous ne l'êtes pas, je ſuis bien trépaſſé. Enfin Arlequin ſe lève, reconnoît ſon maître, & dans le moment ils ſe voyent pourſuivis par des archers, qui offrent une bourſe au valet, pour découvrir où eſt ſon maître. Cette ſcéne eſt preſque toute en lazzi.

Dans celle du naufrage, Arlequin arrive dans un baril ſans fond ; il fait une culbute, en ſorte qu'il ſe trouve debout & hors du baril : il paroît alors en chemiſe, & environné de dix ou douze veſſies. Il ſe hauſſe & ſe baiſſe comme s'il nageoit, & parvient enfin ſur le devant du théatre, en criant plus d'eau, plus d'eau, du vin tant que l'on voudra. Dans ce moment il apperçoit ſon maître évanoui, entre les bras d'une jeune fille de pêcheur. Si je tombe jamais, dit-il, dans la mer, je ſouhaite pouvoir me réchaper avec une pareille barque. Il ſort enſuite de l'eau, & fait le lazzi de tordre ſa chemiſe. Après quoi il rend graces à Neptune, de lui avoir ſauvé la vie, & jettant les yeux ſur ſon maître, il voit qu'il eſt revenu de ſon évanouiſſement, & qu'il eſt déja en converſation avec la jeune pêcheuſe. Pendant ce tems-là il fait le lazzi de tom-

ber sur le cul, & de crever une des vessies. Bon, dit-il, voilà le canon qui tire, en rejouissance de ce que nous sommes hors de péril. Don Juan quitte le théatre avec la jeune fille. Pauvre malheureuse (dit Arlequin les voyant partir) que je vous plains de vous laisser abuser par mon maître, qui est si libertin, que s'il va jamais aux enfers, (ce qui ne lui peut manquer) je crois qu'il cherchera à séduire Proserpine. 1667.

Dom Juan revient sur la scéne avec la pêcheuse. Je compte, lui dit-elle, que vous me tiendrez la parole que vous m'avez donnée de m'épouser. Cela ne se peut, répond Dom Juan, & voilà mon valet qui vous en dira les raisons. Il sort. La fille se désespere. Arlequin pour la consoler, l'assûre qu'elle n'est pas la centiéme que son maître a trompée par une pareille promesse. Tenez, dit-il, voyez la liste de celles qui sont dans le même cas que vous, & je vais y ajoûter votre nom : en disant ces mots, il jette cette liste, qui est sur un parchemin roulé, vers le parterre, & la tenant par un bout, voyez, dit-il Messieurs, si vous ne trouverez pas ici le nom de quelques-unes de vos parentes ?

Le second acte ouvre par une conversation du Duc Octavio, & de Pan-

talon ſon confident. Don Juan & Ar-
1667. lequin arrivent ; tandis qu'Octavio & Don Juan ſe font des complimens, Arlequin qui s'eſt mis à côté de Pantalon, lui fait une profonde révérence, chaque fois qu'il tourne la tête vers lui : ce jeu ſe répéte pluſieurs fois : Pantalon paſſe de l'autre côté, Arlequin le ſuit, & recommence ſon lazzi : il fait l'exercice du drapeau avec ſon manteau : enſuite revenant vers Pantalon, il lui donne un coup dans l'eſtomac, & tombe par terre avec lui. Ce jeu fini, Arlequin ſe mouche avec le mouchoir de Pantalon : celui-ci s'en apperçoit, & donne quelques coups de poing à ce valet, qui les lui rend. Pendant ce tems-là, Don Juan propoſe au Duc de troquer enſemble de manteau pour aller en bonne fortune : Le Duc y conſent ; Pantalon & Arlequin font un pareil échange. Don Juan reſté ſeul avec Arlequin, lui dit qu'il n'a emprunté le manteau d'Octavio, que pour ſéduire plus facilement Dona Anna, maîtreſſe de ce Duc. Arlequin veut s'oppoſer à ce deſſein, en répréſentant combien le ciel en eſt offenſé : mais Don Juan ne lui répond que par un ſoufflet, & lui fait ſigne de le ſuivre. Allons donc, puiſqu'il le faut, dit Arlequin.

A la ſuite de quelques ſcénes, Don Juan paroît dans la maiſon du Commandeur Don Pierre, pere de Dona Anna qu'il veut deshonnorer. Aux cris de cette fille, le Commandeur accourt, pourſuit Don Juan, qui lui porte un coup mortel. Arlequin fait ici une ſcéne de frayeur, veut ſe ſauver, tombe ſur le mort, ſe réleve & s'enfuit. 1667.

Cette affaire a de grandes ſuites; ſur les répréſentations des parens du Commandeur, on promet par un cri public dix mille écus, & la grace de quatre bandits, à qui découvrira l'auteur de ſa mort. Arlequin fait quelques réfléxions ſur cette publication : il en fait part à ſon maître, qui ſe défiant de lui, met l'épée à la main, & ménace de le tuer, s'il s'aviſe de parler. Arlequin lui jure un ſecret à toute épreuve. Mais ſi l'on te mettoit à la queſtion, dit Don-Juan? rien ne ſçauroit m'ébranler, répond Arlequin. Nous allons voir, réplique le maître : alors prenant le ton du Barigel, il feint de donner la queſtion à ſon valet, qui avoue tout. Don Juan furieux rédouble ſes ménaces, & pour plus de ſûreté il veut changer d'habit avec Arlequin, qui après quelque réſiſtance, s'enfuit, & ſon maître court après lui.

On voit arriver une troupe de payſans

1667. qui font une fête : Don Juan & ſon valet s'y trouvent, le dernier plaiſante avec les villageoiſes, & dit au mari de l'une d'elles, ſi vous n'êtes pas le Seigneur Cornelio, vous le deviendrez bientôt. En voyant les danſes des filles, il ajoûte que ſon maître leur en apprête de bien differentes. Après quelques diſcours de ce goût, Don Juan & Arlequin, s'approchent de deux filles qui ont paru leur plaire, & les enlevent.

Le théatre change, & répréſente le tombeau du Commandeur. Don Juan lit l'inſcription, qui eſt ſur le piedeſtal. Il feint de redouter la foudre dont il eſt ménacé : & fait enſuite quelques réfléxions aſſez ſenſées ſur la vanité des hommes qui ſe font compoſer de faſtueuſes épitaphes. Arlequin veut à ſon tour lire celle du commandeur : il ſe rappelle la vie qu'il a paſſé avec Don Juan, & craint qu'ayant eu part à ſes débauches, il n'ait auſſi part à la punition. Dans le tems qu'il eſt enſeveli dans ces ſombres idées, Don Juan lui ordonne d'aller inviter la ſtatue du Commandeur à ſouper pour ce ſoir. Arlequin ſe met à rire, d'une pareille folie, & ne laiſſe pas de l'exécuter. La ſtatue lui répond par une inclination de tête.

Arlequin tombe de frayeur, raconte à son maître ce qu'il a vû : celui-ci n'en voulant rien croire, va lui-même parler à la statue, qui lui fait une même inclination. Don Juan interdit, se retire avec son valet. 1667.

Dans une autre scéne, Pantalon persuadé qu'Arlequin connoît le meurtrier du Commandeur, fait sonner bien haut la somme considérable que le Roi a promis à celui qui le déclareroit. Si j'étois sûr de la récompense, dit Arlequin, je le nommerois. Après plusieurs lazzi, il persiste à soûtenir qu'il ne le connoît point. Mais, lui dit Pantalon, imagine-toi que je suis le Roi, & que je t'interroge. Bonjour Arlequin : serviteur à Votre Majesté, répond celui-ci. Scais-tu, continue Pantalon, qui est le meurtrier en question ? oui, Sire, répond Arlequin. Nomme-le donc, & tu auras la somme promise, ajoûte l'autre. Sire, c'est... c'est... c'est Pantalon. Alors Pantalon envoye Arlequin à tous les diables, ménace de le faire pendre, & sort fort en colére. Ainsi finit le second acte.

Arlequin ouvre le troisiéme par des remontrances qu'il fait à son maître : il lui raconte la fable de l'âne chargé de sel, & ensuite d'éponges, dont il ne manque

pas de lui faire l'application. Comme il
1667. voit que Dom Juan l'écoute avec aſſez d'attention, il s'enhardit; mon maître, dit-il, je me ſouviens d'avoir lu dans Homére, au traité *pour empêcher que les grenouilles ne s'enrhument*, que dans Athénes, un pere de famille ayant acheté un jeune cochon de lait, bien fait, & d'une phyſionomie ſi douce, qu'il en fut charmé, il conçut tant d'amitié pour lui, qu'au lieu de le faire mettre en broche, il l'éleva avec toute l'attention, & le ſoin poſſible. Un jour cet animal, qui étoit devenu d'une figure extrêmement avenante, oubliant tous les bienfaits de ſon maître, entra dans le jardin aux fleurs, & avec ſon grouin en déracina les oignons, qu'il mangea. Le jardinier alla s'en plaindre au maître, lequel aimant tendrement ſon cochon, dit, il faut lui pardonner pour cette fois. Quinze jours après, il entra dans la cuiſine, renverſa la marmite, mangea la viande, & mit tout ſans deſſus deſſous. La cuiſiniére courut en avertir le maître, lequel eut tant de bonté pour ſon cochon, qu'il défendit qu'on lui fît aucun mal. Il ne ſe paſſa pas un mois que l'inſolent cochon, abuſant de la bonté de ſon maître, entra dans la ſalle, & y caſſa tous les pots, aſſiétes & verres de

fayance, porcelaine & criſtal. Quand le maître vit cela, ſa patience étant épuiſée, que fit il? il fit ſur le champ tuer le cochon, dont il fit des cotelettes, des ſauciſſes, & du petit lard pour toute ſa famille. A l'application, (continue Arlequin) ce pere de famille, c'eſt Jupiter; ce cochon, c'eſt vous, mon cher maître, ce jardinier, cette cuiſiniére, ce ſont ceux auſquels vous avez fait toutes ſortes d'inſultes. Vous tuez le mari d'une pauvre femme; vous enlevez la fille d'un autre; vous débauchez celle-ci à ſon mari: tous en portent leurs plaintes à Jupiter. La premiere fois il vous pardonne. La ſeconde fois il veut bien encore être ſourd à leurs prieres; mais enfin vous en ferez tant, que ce Dieu prenant le couteau de ſon foudre, fondra ſur le cochon bien aimé, qui eſt vous, mon cher maître, le tuera, & en fera des ſauciſſes & des cotelettes pour tous les diables. 1667.

Don Juan feint être ſenſible à ces diſcours, Arlequin tranſporté de joye, ſe jette à ſes genoux, ſon maître en fait de même, & implore l'aſſiſtance de Jupiter. Le valet rend graces au ciel de cet heureux changement: mais Don Juan ſe leve auſſi-tôt, donne un coup de pied au cul d'Arlequin, & ſe mo-

quant de la feinte qu'il vient de faire ;
1667. il lui ordonne de faire ſervir promptement le ſouper. A peine les viandes ſont elles ſur la table, qu'Arlequin accourt annoncer que le feu a pris dans la cuiſine : Don Juan & ſes valets ſortent pour y remedier ; pendant ce tems-là, Arlequin ſe met à table, mange goulument, & ſe retire à l'arrivée de ſon maître. La gourmandiſe lui fait haſarder pluſieurs lazzi pour excroquer quelques morceaux ſur la table, entr'autres celui de la mouche, qu'il veut tuer ſur le viſage de Don Juan. Il tire enſuite avec une hameçon une poularde de deſſus un plat : un des valets s'en apperçoit & la lui arrache : il donne un ſoufflet à un autre valet qu'il croit lui avoir joué ce tour. Après cela il va au buffet, prend une aſſiéte, l'eſſuye à ſon derriére, & la préſente à ſon maître. Pour le mettre en bonne humeur, il lui parle d'une jeune & jolie veuve. Don Juan prenant feu à ce reçit, lui ordonne de ſe mettre à table. Arlequin obéit avec joie : allons, canailles, dit-il aux valets, que l'on m'apporte un couvert. Il ſe lave enſuite les mains, les eſſuye à la nape ; & craignant de ne pas trouver aſſez de quoi ſe raſſaſier, il dit à ſon maître de ne pas aller ſi vîte. Étant à

table il commence par ôter son chapeau qui l'embarrasse, & le met sur la tête de Don Juan, celui-ci lui jette dans un coin du théatre, & fait quelques questions sur la jeune veuve. Arlequin ne voulant pas perdre de tems, ne répond que par monosyllabes : de quelle taille est-elle ? dit Don Juan : courte, répond Arlequin. Comment s'appelle-t-elle? Anne. A-t-elle pere & mere; oui. Tu dis qu'elle m'aime ? fort. Où l'ai-je vue la premiere fois ? au bal. Quel âge a-t-elle ? Arlequin montre ici deux fois ses mains pour marquer qu'elle a vingt ans. 1667.

Mon maître, dit ensuite Arlequin, la fortune est une chose bien inconstante: imaginez-vous, ajoûte-t-il en prenant un plat, que ce friand morceau est un homme au haut de la roue des grandeurs : la roue vient à tourner comme ce plat, cet homme tombe tout à coup au bas de la roue & dans le néant : en disant ces mots, il avale ce friand morceau.

Don Juan croyant mettre un frein à cette avidité devorante, lui demande des nouvelles de la Signora Lizetta. J'ai été chez elle, répond Arlequin, & ne l'ai pas trouvée. Tu ments, continue Don Juan. Si cela n'est pas, réplique le valet, que ce morceau puisse m'étran-

gler. Et ſa ſuivante, ajoûte le maître.
1667. Elle étoit ſortie auſſi dit Arlequin. Cela eſt faux, répond Dom Juan. Si je vous en impoſe, ajoûte le valet, en mettant la main au plat, que ce ſecond morceau me ſerve de poiſon. Arrête, dit le maître, ne jure plus, j'aime mieux te croire ſur ta parole.

Arlequin ne ſongeant qu'à attraper quelque morceau, fait l'officieux, retourne la ſalade avec ſa batte, coupe une poularde, renverſe la lumiere, & ſe mouche à la nape. Sur ces entrefaites, on entend heurter à la porte, un valet y va, & revenant très-effrayé, culbute Arlequin: celui-ci ſe releve, prend un poulet d'une main, un chandelier de l'autre, & va voir qui frappe. Il retourne épouvanté, & fait tomber trois ou quatre valets. Comme il ne peut parler qu'à peine, il dit à Don Juan que celui qui a fait ainſi (il fait en même tems un ſigne avec la tête) eſt à la porte. Don Juan prend un flambeau, & va le recevoir. Lorſqu'Arlequin apperçoit la ſtatue, il ſe cache ſous la table, & en ſort la tête de tems à autre, par curioſité: Don Juan l'appelle, & menace de l'aſſommer, s'il ne revient ſe mettre à table. Arlequin répond qu'il jeûne, mais il eſt forcé d'obéir aux ordres réïterés

de son maître, qui lui dit de manger. Arlequin, qui s'est couvert la tête avec la nape, prend un morceau, & dans le moment qu'il est prêt à le mettre à sa bouche, un regard de la statue, l'empêche de continuer. Don Juan l'oblige encore de chanter, & de boire à la santé de la statue, qui lui répond par une inclination de tête : Arlequin est si effrayé, qui fait la culbute le verre à la main (1). Enfin la statue se retire, après avoir invité Don Juan à venir souper. Ce dernier l'accepte, & va la reconduire. Pendant ce moment d'absence, Arlequin se met à table & mange quelques morceaux goulument. Don Juan rentre : le valet veut en vain le dissuader d'aller souper avec la statue, il est contraint de lui obéir. 1667.

A la derniére scéne, Arlequin voyant l'obscurité de la salle, dit qu'il faut que la blanchisseuse de la maison soit morte, car tout est bien noir. Don Juan s'approche de la table où est la statue, & malgré les remontrances d'Arlequin, prend un serpent dans un plat, en disant, j'en mangerai, fût-ce le diable. Comme Don Juan continue à se mo-

(1) Thomasin Vissentini faisoit cette culbute, sans répandre son vin.

quer des remontrances de la ſtatue, &
1667 du valet, la terre s'ouvre, & l'engloutit: Arlequin s'écrie, mes gages; il faut donc que j'envoie un huiſſier chez le diable, pour avoir le payement de mes gages.

Le Roi paroît enſuite, Arlequin ſe jette à ſes pieds: ô Roi, dit-il, vous ſçavez que mon maître eſt à tous les diables, où vous autres grands Seigneurs irez auſſi quelque jour: faites donc réfléxion ſur ce qui vient d'arriver.

LA SUITE DU FESTIN DE PIERRE.

Agiunta al Convitato di Pietra.

CEci eſt un aſſemblage des ſcénes, qui ont été ajoutées à la piéce précedente: elles ſont d'un comique aſſez bas: & n'ont guére de rapport à l'ouvrage: ainſi on peut facilement les laiſſer, ou les ſupprimer.

Dans la premiere de ces ſcénes, Don Juan donne une ſérénade à ſa maîtreſſe, après quoi il ſe retire. Arlequin reſte, & ſe plaint que la nuit eſt bien noire: & que par cette raiſon il ne faut pas qu'il parle: parce que, dit il, ſi mes paroles

paroles étoient perdues, je ne ſçaurois plus les retrouver dans cette obſcurité. 1667.
Il ajoute qu'il va chercher une échelle par ordre de ſon maître : & qu'il fera uſage de cette même échelle pour voir Diamantine qu'il aime, & qui eſt la cauſe qu'il ne repoſe ni nuit ni jour. Tout ceci le conduit à faire des réfléxions. Que je ſuis malheureux ! dit-il, le ſoleil a éteint le flambeau de ſa lumiére dans le pot de chambre de l'Océan, pour aller dormir : tout repoſe dans la nature, & hors mon maître, je ſuis peut-être le ſeul qui veille. Heureux cochon, continue-t-il, que j'envie votre ſort ! ſur le lit mollet que l'on vous a fait, ſous votre toit, vous paſſez une nuit tranquille auprès de l'aimable truye que vous chériſſez, & qui vous adore ; & ſi de tems en tems vous vous reveillez en grognant, ce n'eſt que par le déſir que vous avez de ſçavoir des nouvelles de votre maîtreſſe, qui par un tendre hon, hon, hon, vous fait entendre qu'elle eſt à vos côtés, toujours prête à recevoir vos tendres embraſſemens. Le cocq animal auſſi vigilant que brave, dort à préſent au milieu de ſes poules, qui ſont comme les Sultanes du Grand Seigneur, enfermées dans le ſerail de ſon poulaillier ; ſes petits

poulets, avant de ſe coucher, lui ont
1667. dit mille fois, *pio, pio, pio, pio*, c'eſt-à-dire, mon papa, dormez tranquillement, vous êtes en ſûreté des griffes & des dents du renard, & de la belette. Enfin toutes les bêtes de l'univers réposent actuellement, il n'y a que moi qui veille, comme un pauvre chat amoureux, qui ſe diſpoſe à courir les goutiéres, pour voir ſon aimable chatte: oui, Diamantine, tu es une chatte, qui as ſçu prendre les ſouris de mon cœur, & devorer les tripes de ma liberté. C'eſt pour toi que je vais chercher une échelle, & faire *gnao, gnao, gnao.* Après ces belles réfléxions, Arlequin ſort.

Dans la ſcéne ſuivante, il revient avec une échelle, qu'il appuye contre le mur: prêt à y monter, il voit paroître Scaramouche, qui joue le rolle de l'enfant perdu, appellé *Guillaume*, & enſuite celui du pere, qui veut le battre: Arlequin dit à l'enfant de demander pardon à ſon pere, il obéit, fait mine de pleurer: après quoi le pere feignant de le battre, frappe ſur le dos d'Arlequin, & l'aſſomme de coups. Finiſſez donc, Monſieur *Guillaume*, s'écrie ce dernier vous eſtropiez cet enfant: Scaramouche ceſſe & fait avec Arle-

quin la scéne de l'échelle. (1)

Après quelques scénes, Arlequin revient en courant, il fait tomber aux pieds de Spezzafer (le Capitan) le cor de chasse dont il sonne, & culbute Pierrot. Il rencontre un aveugle, avec lequel il fait plusieurs lazzi, & à qui il demande des nouvelles de Diamantine. 1667.

Ensuite il se trouve de nuit avec Don Juan. Ce dernier cherche un rival; Scaramouche qui les écoute, parle haut. Arlequin croit que c'est un écho: & après le départ de son maître, continuant à entendre du bruit, il demande qui va-là? Scaramouche répond, *Guillaume*: ce nom fait ressouvenir Arlequin des coups de bâton qu'on lui a donné; il craint d'essuyer de nouvelles étriviéres, & s'enfuit: en se sauvant il fait tomber Scaramouche.

Arlequin pour se sauver des archers, qui veulent le prendre ainsi que son maître, se déguise en Philosophe: sous ce travestissement, il fait une scéne d'imbroglio avec Cinthio, & lui raconte qu'il y avoit un philosophe appellé Diogéne, qui, la lanterne à la main,

(1) On peut voir la scéne de l'échelle ci-dessus à l'article de la piéce des *Deux Arlequins*. A l'égard de celle de l'*Enfant Perdu*, elle a servi de modéle à une parade de la Foire, intitulée le *Petit-Guillaume*.

cherchoit un homme après midi. Cin-
1667. thio, pour le remercier, lui apprend qu'il y en avoit un autre qui, la nuit ſans lumiere, cherchoit ſon rival pour l'aſſommer. Arlequin lui demande le nom de ce philoſophe : *Guillaume*, répond Cinthio. A ce nom formidable, Arlequin jette par terre ſon chapeau, & ſa robe de philoſophe, & s'enfuit au plus vîte.

ARLEQUIN CRU PRINCE.

Arlechino creduto Principe.

Comédie en trois Actes.

LA premiere ſcéne eſt entre Pantalon & Arlequin. Le premier fait mettre celui-ci en priſon. Diamantine femme d'Arlequin arrive; ce dernier lui dit qu'il ſoupçonne qu'on le veut faire pendre, & conſéquemment lui demande s'il y a aſſez de ſpectateurs. Diamantine répond qu'oui, & que la place eſt déja pleine. Arlequin fait là-deſſus bien des lazzi, regarde-moi bien, dit-il à ſa femme : ne ſerois-je pas un beau pendu? il eſt vrai, répond-elle, mais c'eſt moi qui ſuis à plaindre, car je ne trouverai

jamais à me remarier, & chacun dira, tenez voilà la veuve de ce vilain pendu. 1667.
Cette idée affligeante l'oblige à se retirer: arrivent Pantalon & le Docteur: pendant qu'ils raisonnent ensemble, Arlequin les lie avec une corde, leur seringue de l'eau, & se moque d'eux.

Il reste cependant en prison. Le juge qui l'interroge, lui dit de passer de l'autre côté. Arlequin saute sur la table, & de-là à terre: & lorsqu'il voit que le juge écrit, il prend une plume, & la lui met à la main gauche, prenez, lui dit-il, vous écrirez plus vîte, & ferez deux lignes à la fois. Pendant que le juge tourne la tête pour parler à un domestique, Arlequin lui ôte le cornet: le premier voulant prendre de l'ancre, écrase sa plume sur la table Non-content de cela, lorsque le juge parle au géolier, Arlequin tire doucement la table: celui-ci qui s'appuye pour écrire, tombe sur le nez, se releve, & voulant s'asseoir, il ne s'apperçoit pas qu'Arlequin lui a ôté sa chaise, & tombe à la renverse: il le querelle, & frappe de colére sur la table. Arlequin y frappe aussi fort, & pour lui faire voir qu'il ne le craint pas, il se prend un pou & l'écrase sur la table. Le juge est fort piqué de cette insolence. Pourqui vous fâchez-vous? lui

dit Arlequin, nous ſommes dans le lieu
1667. où l'on rend la juſtice, ce pou me mordoit, & j'en ai fait juſtice ſur le champ. Pendant l'interrogatoire, Arlequin fait le lazzi d'attraper une mouche, &c.

Arlequin tiré heureuſement des pourſuites de la juſtice, ſe trouve dans une campagne : il voit un arbre chargé de beau fruit, il y monte pour en ceuillir, mais dans le moment il apperçoit un diable qui ſort du tronc de l'arbre, & voulant deſcendre pour fuir, il en eſt empêché par la vue d'un autre diable qu'il trouve au pied. Il monte & deſcend ſans pouvoir ſe déterminer, & repete ce lazzi pluſieurs fois. Un magicien paroît, qui touche Arlequin, & le force à reſter dans une poſture ridicule. Enfin il l'en délivre, & lui fait préſent de ſa baguette, avec laquelle il pourra opérer des merveilles.

Au ſecond acte, Arlequin paroît au milieu d'une ville; il met bas ſon chapeau, ſon manteau, & un petit miroir. Pantalon & le Docteur ſurviennent, menacent de le battre, & de le faire mettre en priſon. Arlequin leur dit doucement qu'il eſt ſous la protection du Prince, qui eſt préſent : Pantalon & le Docteur tournent la tête pour le voir :

pendant ce tems-là, Arlequin ramasse son petit équipage, & par le pouvoir magique de sa baguette, paroît à leurs yeux le Prince de la ville. Ils lui rendent des respects infinis : Arlequin demande un fauteuil, en voulant s'asseoir, il se renverse, & ordonne au Docteur & à son camarade de l'aider à se relever. Il tombe ensuite par devant, se releve ; & se plaignant de manquer d'appetit, il demande un plat de macarons, & du rôti. Attendez, dit-il, je veux qu'on tue une vache, & qu'après l'avoir vuidée, on mette dans son corps un veau : dans le corps du veau un agneau : dans ce dernier une poule, dans la poule un poulet : dans le poulet une allouette, & dans l'allouette un grain de sel & de poivre, & ensuite qu'on mette la vache ainsi garnie à la broche. Pendant qu'on lui apprête ce diner, Arlequin veut faire un tour de promenade dans la ville, il oblige le Docteur à se mettre à quatre pattes, monte sur son dos, & prenant Pantalon par la barbe, il commence sa marche, tombe avec eux : ils se relevent, n'osant pas se plaindre, & se contentans de dire *à parte*, qu'il faut que la cervelle du Prince soit dérangée. 1667.

Dans une autre scéne, le Docteur & Pantalon raisonnent ensemble sur l'extra-

vagance du Prince. Arlequin, que l'on
1667. prend pour tel, arrive fort en colére, il a en tête une marmite de terre, qu'il rompt ſur le plancher, en diſant que ſi dorénavant les potiers de terre ne font pas de plus grandes marmites, il les fera tous pendre. Pantalon lui en demande le ſujet, c'eſt répond-il, parce qu'elles contiennent trop peu de ſoupe. Le Docteur l'avertit enſuite qu'il eſt heure de recevoir les placets de ſes ſujets; On apporte un fauteuil, Arlequin s'y place comiquement, après pluſieurs lazzi.

Le premier placet eſt celui d'un pauvre ſoldat, qui a perdu ſon bras au ſervice du Prince, & demande une recompenſe. Hola, dit Arlequin, faites publier que quiconque a trouvé le bras de cet homme, ait à le rapporter, ſous peine des galéres.

Dans le ſuivant, un payſan ſe plaint qu'un particulier eſt entré dans ſon poulailler, & y a volé toutes les poules, & les chapons. Le prétendu Prince, condamne le voleur à porter toutes les plumes au maître des chapons, ſuivant la loi qui dit que celui qui commet un crime doit en porter la peine (1).

(1) C'eſt une équivoque ſur les mots *pena* qui ſignifie peine, & *penna* plume.

On

On expose par le troisiéme placet, qu'un coupeur de bourses vient d'être arrêté : & que celui qui a été volé, demande sa bourse. Arlequin qui interroge le larron, lui demande la bourse, la vuide & donne l'argent qui est dedans au voleur, avec la liberté. Ensuite il rend la bourse au propriétaire. Ce dernier se plaint. Qu'as-tu à dire, répond Arlequin ? tu n'as demandé que ta bourse, sans parler de l'argent : le particulier veut faire ses représentations, mais Arlequin le chasse à coups de batte; & demande un autre placet. 1667.

C'est celui d'une femme dont le mari vient d'être tué d'un coup de pied d'un des chevaux du Prince : elle remontre qu'elle est chargée d'enfans, & n'a pas dequoi vivre. Arlequin ordonne que le cheval lui fera une pension, ainsi qu'à ses enfans, & que s'il n'en a pas le moyen, il sera pendu, pour servir d'exemple aux autres chevaux.

Arrive Diamantine, justice, Monseigneur, justice, s'écrie-t-elle à pleine tête : Arlequin tombe de frayeur, on le rassure, il demande à la complaignante ce qu'elle veut : je demande, dit-elle, justice de deux coquins qui ont fait bannir le pauvre Arlequin : & ces deux coquins sont Pantalon & le Docteur.

Arlequin ſans autre réponſe, paſſe par
1667. le dos de ſon fauteuil, roſſe les deux vieillards, déclare Arlequin innocent, & ordonne qu'il ſoit rappellé.

Le dernier qui ſe préſente à l'audience eſt Bruinello (ce rolle étoit joué par Brunet valet de théatre) il ſe plaint d'être en priſon. Arlequin lui demande s'il s'y trouve bien, il répond qu'il y eſt très-mal de toute façon. Il faut mettre ordre à cela, dit Arlequin à Pantalon & au Docteur : je prétens que les priſons ſoient garnies de bons lits, & qu'on y faſſe bonne chere : ſans cela, ajoûte-t-il, vous ne trouverez perſonne qui y veuille venir, & elles ſeront déſertes.

Arlequin ne ſachant plus que faire, mande le géolier, & lui propoſe de jouer bouteille *à la mourre* (1) à condition, dit-il, que ſi tu me gagne, je te ferai pendre. Las de ce jeu, Arlequin appelle Bruinello, le fait aſſeoir à côté de lui pour cauſer : Bruinello par reſpect ſe retire en arriére, Arlequin en fait autant, & à force de répeter ce lazzi, ſe laiſſe tomber. On le réleve, il con-

(1) *La Mourre* eſt un jeu fort commun en Italie, que deux perſonnes jouent enſemble, en ſe montrant les doigts en partie élevés, & en partie fermés, & en devinant en même tems le nombre de ceux qui ſont élevés.

tinue la converſation avec Bruinello, & prend une telle amitié pour lui, qu'il dit tout haut, qu'il veut faire du bien à ce pauvre diable. Allez, dit-il au Docteur, me chercher une ville, dont je fais préſent à mon ami Bruinello. Le Docteur lui répond, que c'eſt apparemment du gouvernement d'une ville dont il veut parler : oui, réplique Arlequin : auſſi-tôt il lui en dreſſe comiquement la patente : tiens, dit-il, à la charge que tu me feras tous les jours un bon plat de macarons. 1667.

Arlequin appelle enſuite le Barigel & ſes Sbires, & leur ordonne de conduire Pantalon en priſon : Seigneur, lui dit le Docteur, ſouvenez-vous qu'il eſt votre premier Conſeiller d'État. Je le ſçais bien, répond le faux Prince, mais c'eſt un coquin, qui ainſi que vous Docteur, avez fait bannir injuſtement le gracieux Arlequin, mon meilleur ami. De ſorte qu'on mene auſſi le Docteur en priſon.

Au dernier Acte, la Princeſſe femme du Prince, prenant Arlequin pour ſon époux, vient lui demander une grace, qui lui eſt accordée. La Princeſſe ſa couſine ſurvient, Arlequin s'aſſied entr'elles, & ſe retournant preſtement tantôt vers l'une & tantôt vers

l'autre, il ſe laiſſe tomber par terre.

1667. Enfin le véritable Prince paroît : Arlequin le touche avec ſa baguette, & lui fait prendre la figure d'Arlequin : Après quelques lazzi, il appelle le Barigel, & lui ordonne de mettre le Prince en priſon.

Dans la derniére ſcéne les deux Princeſſes viennent : Arlequin arrive avec une échelle ſur ſon col : il demande où ſont les fourches patibulaires, parce qu'il veut pendre les deux vieillards & Arlequin. Il appuie l'échelle contre une maiſon, & veut l'accrocher à une enſeigne : il monte tout au haut, & ſe tournant du côté du parterre, il ſe fait amener le Prince & les deux vieillards. Dans le moment le Magicien paroît au pied de l'échelle, Arlequin ſe laiſſe gliſſer en bas, & s'eſquive en diſant, ah ! barbon ! ah ! barbon ! le magicien découvre la fourberie, & c'eſt par-là que la piéce finit.

1667.

ARLEQUIN LARRON, PREVÔT ET JUGE.

Arlechino Ladro, Sbirro & Giudice.

Comédie en trois Actes.

LEs nouveaux comédiens Italiens, en faisant quelques changemens à cette piéce l'ont représentée en 1716. sous le titre d'*Arlequin Voleur, Prévôt & Juge.* Elle est assez plaisante.

Arlequin, qui n'ose paroître que travesti, ouvre la scéne, il sçait qu'Octave & Eularia veulent se sauver des États de la Princesse. Trivelin arrive, Arlequin ôte sa fausse barbe pour se faire connoître : ensuite il remet sa barbe, & parle un langage étranger. Trivelin sort, va dénoncer Arlequin ; on l'arrête & il est conduit en prison.

Comme il ne veut point parler on lui fait avaler de force un verre de poison : après différens lazzi, il tombe, & dit qu'il est mort. On lui donne alors d'une liqueur qui le fait revenir, & on l'assûre qu'il n'a point pris de poison, mais seulement une potion somnifere. Cela étant, dit Arlequin, en se recou-

chant ſur le théatre ; laiſſez-moi dormir
1667. & achever mon ſomme.

Enfin il avoue ce qu'il ſçait de l'évaſion d'Eularia. La Princeſſe pour le récompenſer, le nomme Prévôt & Juge, & lui ordonne d'arrêter Octave. Arlequin revêtu de cette gloire, inſtruit ſes archers de ce qu'ils doivent faire. Il faut, dit-il, avoir beaucoup de prudence. Si pendant la nuit nous rencontrons un pauvre homme, qui n'ait point d'argent, laiſſez-le paſſer. S'il ſe préſente à heure indue un Gentilhomme qui ait bien de l'or, & nous en faſſe part généreuſement, il ne convient pas de l'empêcher de faire ſon chemin librement ; mais ſi nous trouvons un bon marchand, n'eut-il pour toutes armes qu'un couteau ſans pointe, conduiſez-le en priſon ſans miſéricorde.

Arlequin faiſant ſa ronde, trouve le Capitan, qui lui donne ſa bourſe, & à qui il demande poliment, s'il veut qu'il le faſſe accompagner par ſes gens. Il oblige un autre particulier de montrer la patente qui lui permet de porter des armes la nuit. Enfin les archers arrêtent Octave par ſurpriſe : ce Cavalier maltraite fort le Prevôt de paroles, & veut le battre : tenez-le bien au moins, dit Arlequin aux Archers, & faites qu'il ne m'approche pas.

Trivelin paroît enſuite : il tient en main le mémoire de ſa blanchiſſeuſe, & feint de lire une permiſſion de porter toutes ſortes d'armes, ſous peine de cent coups de bâton, pour quiconque oſeroit l'arrêter. Arlequin le laiſſe paſſer, & lui demande bien des excuſes. Trivelin rit du tour qu'il vient de jouer : Arlequin le découvre, jure qu'il s'en vengera, & le fait arrêter. 1667.

Lorſqu'Arlequin paroît avec ſa robe de Juge ; il ſe carre, parle un latin forgé, fait le lazzi de tailler une plume avec un coupperet, & ſe la met derriére l'oreille. Enſuite il fait appeller Eularia, qui eſt priſonniére, fait avec elle le lazzi de la chaiſe, en s'approchant, ſe reculant, &c. il lui enjoint de dire la vérité ; ſi elle ne veut pas être appliquée à la queſtion, enfin il l'interroge.

Diamantine vient enſuite ; criant juſtice, juſtice : le juge ſe laiſſe tomber de frayeur, l'interroge, &c. (1)

On amene Octave, qui parle fiérement, & d'un ton menaçant. Sçavez-vous, mon ami, lui dit Arlequin, que vous êtes devant le terrible

(1) Cette ſcéne eſt à peu près, pour les lazzi, la même que celle que l'on a remarqué ci-deſſus dans l'extrait d'*Arlequin cru Prince*.

urinal (tribunal) de la juſtice ? oui, ré-
1667. pond Octave, je ſçais que je ſuis ici en dépit de la juſtice. Sçais-tu, ajoûte Arlequin, que j'ai le pouvoir de te faire pendre, & de t'envoyer enſuite aux galéres ? il l'interroge enſuite de cette maniére. Comment vous appellez-vous ? *Octave.* Et pourquoi vous appellez-vous Octave ? quel âge avez-vous ? avez-vous votre mere ? *elle eſt morte*, répond l'accuſé. *Moritur & anima de corpore.* Avez-vous votre pere ? continue le juge. *Oui.* Dites la verité, combien en avez-vous ? êtes-vous légitime, ou bâtard ? c'eſt ce qu'il faut ſçavoir, parce que cette juſtice eſt très-légitime, ainſi que le juge. De quel pays êtes-vous ? *Romain.* Combien y a-t-il que vous êtes Romain ? êtez-vous entier ou hongre ? n'eſt-il pas vrai que vous vouliez vous ſauver cette nuit, & enlever Eularia ? tu en as menti par ta gorge, dit alors Octave, élévant ſa voix. Arlequin écrit *mentitur*, &c. en mauvais latin la réponſe du Cavalier, ſe laiſſe tomber de frayeur, & le renvoye en priſon.

Après lui paroît Trivelin, Arlequin le fait aſſeoir. Trivelin ſe moque du juge, & ne répond que par ſignes : Arlequin les rend en ſon latin : mais lorſque Trivelin ceſſe de faire des ſignes,

& ne s'exprime qu'en sifflant : Arlequin dit qu'il ne sçait plus comment écrire ces réponses : alors il écrit la sentence, & condamne tous les prisonniers à être décolés, & ensuite pendus par leurs cols. Il obtiennent leur grace de la Princesse. 1667.

LES ENGAGEMENS DU HAZARD.

L'Impegno d'un Acaso.

Comédie en trois Actes.

L'Original de cettte piéce est Espagnol. M. d'Ouville y a pris le sujet de sa comédie des *Fausses vérités*. Valerio, amant d'Isabelle, ouvre la scéne avec Arlequin, à qui il fait confidence de la conversation qu'il a eu avec une Dame qui n'a jamais voulu se découvrir. Arlequin lui demande ce qu'il prétend faire avec cette belle ténébreuse, toujours enveloppée de sa mante? Horatio ami de Valerio interrompt cet entretien : il a une lettre à donner à Diamantine suivante d'Eularia, de la part du Seigneur Octave. Arlequin se charge de la lui rendre. Il frappe à sa porte, & après une scéne de fantaisie, & de lazzi, il lui présente la lettre. Diamantine l'arrache

avec mépris, Arlequin ſe met en colére,
1667. & lui demande pourquoi elle prend cette lettre avec tant d'arrogance ? c'eſt parce que je le veux, répond-elle en lui donnant un ſoufflet. Arlequin veut envain répréſenter qu'elle dévroit reſpecter en lui Valerio ſon maître, & n'a pour fruit de ſes remontrances que des coups de bâton qu'elle lui donne.

Au ſecond acte ; Arlequin revient avec des bequilles, & les bras enveloppés de bandes. Il fait ſes lazzi avec Valerio & Horatio : & leur raconte le triſte ſuccès de ſon Ambaſſade : les deux cavaliers ſe fâchent, prétendans avoir été offenſés en la perſonne de ce valet : & ſe promettent de s'en vengęr. Mais Arlequin qui craint que cette vengeance ne lui attire quelque influence maligne, dit *à parte*, ces débauchez ne ſont punis que ſur les épaules de leurs commiſſionnaires. Valerio lui ordonne de le ſuivre chez Octave, avec lequel il fait une ſeconde ſcéne de complimens.

Arlequin reparoît au bout de quelques ſcénes, & vient avertir Valerio, que deux femmes couvertes de leurs mantes ſe ſont réfugiées chez lui, & qu'elles lui ont dit d'aller voir dans la rue, ſi elles n'étoient pas ſuivies par un vieillard. Il ajoûte que la mante

d'une de ces femmes s'étant entr'ouverte, il croit avoir reconnu cette même 1667.
Diamantine, qui lui a donné des coups de bâton, & qu'il y a apparence que l'autre eſt Eularia ſa maîtreſſe : Voilà, continue Arlequin, une occaſion de me venger, qui ſe préſente d'elle-même. Valerio lui défend d'y penſer, & lui ordonne d'aller avertir Octavio de ſa part : mon maître, dit Arlequin, ſi en vous nommant ſeulement dans cette maiſon, on m'a caſſé la tête, qu'eſt-ce qu'on me fera aujourd'hui ? ne t'embaraſſe pas, répond Valerio, va, & reviens promptement. Cela n'eſt pas en mon pouvoir, ajoûte Arlequin, mais dépend d'Octave, & de ſes valets : *preſto*, réplique le maître : cours, vole ; que fais-tu ici ? je penſe, dit froidement Arlequin, que je ferois mieux de prévenir le chirurgien, pour qu'il ne ſorte pas de chez lui, parce que je compte que je vais être eſtropié, & que j'eſpére lui donner une bonne pratique. Malgré ce badinage, Arlequin ſe met en devoir d'obéir. Il rencontre Iſabelle qui eſt couverte de ſa mante, & qui lui demande quelles ſuites a eu la querelle de Valerio, je n'en ſçais rien, répond Arlequin, & d'ailleurs je n'ai pas le tems de m'amuſer, parce que je cours promp-

tement me faire donner des coups de
1667. bâton.

Au troiſiéme acte, Arlequin accourt de toutes ſes forces, criant qu'on ſe bat dans la rue : de frayeur il veut ſe cacher ſous les chaiſes : Iſabelle arrive, Arlequin la fait entrer dans un cabinet. Eularia entre un moment après, on lui conſeille de ſe cacher derriere la tapiſſerie. Enfin Octave paroît, & demande où eſt Eularia ? eſt-ce à la veritable où à la fauſſe (1) que vous en voulez ? répond Arlequin : à la bonne ou à la méchante ? Arlequin lui fait voir enſuite ces deux Demoiſelles : Octave retrouvant Eularia, reconnoît ſon erreur, lui demande pardon, & la piéce finit par la reconciliation de tous ces amans.

---

(1) Eularia & Iſabelle paroiſſent preſque toujours couvertes d'une mante, & ſont priſes ſouvent l'une pour l'autre par Octave, & Valerio leurs amans : c'eſt ſur ces mépriſes que roule l'intrigue, & qui donnent lieu à la querelle d'Octave & de Valerio, qui ſe croyent Rivaux.

1667.

LE MAÎTRE VALET.

Servo Padrone.

Comédie en trois Actes.

CEtte piéce Italienne eſt priſe d'une autre Eſpagnole, de laquelle Scaron a compoſé ſon *Jodelet* ou *le Maître Valet*. Octave, amant d'Eularia fille du Docteur, a envoyé ſon portrait à ſa maîtreſſe par Arlequin : ce valet vient, fort fatigué, dit-il, d'avoir couru la poſte, il ſe plaint qu'il a le derriere écorché, & qu'il lui faut quelques heures de repos dans un bon lit. Octave uniquement occupé de ſon amour, lui demande de quelle façon Eularia a reçu le portrait, & comment elle l'a trouvé ? fort mal, & fort laid, répond Arlequin : Monſieur, ajoûte-t il, voyant que ſon maître paroît très-étonné ; il faut vous expliquer cette énigme. Le Peintre qui a entrepris votre portrait, ayant fait le mien par deſſus le marché : c'eſt ce dernier, que par mépriſe j'ai envoyé, & qui a été ſi mal reçu. Tandis qu'Octave ſe déſeſpere de ce contretems, Arlequin apperçoit Trivelin qui eſt endormi dans la rue : il fait des lazzi de frayeur, ce dernier s'éveille au bruit,

& s'éloigne en faiſant auſſi des lazzi.
1667. Dans le moment on voit Valerio ſortir par la fenêtre d'Eularia. Octave en eſt d'une ſurpriſe extrême : ſa jalouſie lui fait prendre le parti de troquer d'habit avec ſon valet qui doit jouer ſon perſonnage : & pour engager Arlequin à cet échange, il lui dit qu'il fera bonne chere, & ſera bien vêtu. Arlequin ſous le nom & les habit d'Octave, va chez Eularia : hola ! dit-il en entrant, que l'on diſe à mon carroſſe, de m'attendre dans l'antichambre. Le Docteur, pere d'Eularia, vient ſaluer ſon gendre futur : eſt-ce vous, lui demande Arlequin, qui êtes Monſieur le Docteur ? oui, Monſieur, répond ce dernier : Parbleu, ajoûte l'autre, vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau à un petit mulet que j'ai laiſſé à Burgos. Le Docteur, ſans faire attention à ces extravagances, prie Arlequin de s'aſſeoir, en attendant le dîner : celui-ci répond qu'il ſeroit mieux de dîner d'abord, & qu'on aura enſuite le loiſir de s'aſſeoir. Enfin Eularia arrive, Arlequin lui tient des propos ridicules, lui demande ſi la dot de vingt mille écus ſera en argent comptant ? Madame, continue-t-il, vous devez vous eſtimer très-heureuſe de poſſeder en ma perſonne Octavio

d'Alvarado. A ce nom Valerio lui demande s'il n'a pas eu un frere? oui, répond Arlequin, mais il a perdu la vie la nuit en trahiſon. Octavio, qui eſt préſent, prend alors la parole, & parle avec vivacité : Valerio le prenant pour un valet, trouve qu'il eſt bien arrogant : c'eſt un brave qui a été à la guerre, répond Arlequin, & comme il ſervoit en qualité de tambour, c'eſt la raiſon pour laquelle il fait tant de bruit. Mais, ajoûte Valerio, je ſuis fort étonné qu'il s'ingere de répondre ſans qu'on l'interroge. Oh ! dit Arlequin, c'eſt un des articles du marché que j'ai fait avec lui, & je lui ai donné par écrit le pouvoir de répondre pour moi. Après pluſieurs lazzi extravagans, Arlequin dit à Eularia, qu'il a compoſé pour elle un ſonnet, qu'il veut lui préſenter ; il fouille dans ſa poche, & tire un morceau de papier, dans lequel eſt enveloppé un morceau de fromage, qui tombe à terre : il le ramaſſe, en diſant qu'il s'eſt trompé, & que c'eſt ſon déjeuné ordinaire. 1667.

Dans une des ſcénes ſuivantes, Eularia dit à Arlequin, qui paſſe toujours pour Octave, que Diamantine parle fort mal de lui. Arlequin la traite cavaliérement, & lorſqu'elle eſt ſortie, il dit à Octave de faire de ſa part un joli

compliment à Eularia. Octave s'acquitte
1667. avec plaiſir de la commiſſion, & s'éloigne. Arlequin prie Eularia de s'aſſeoir, & prenant lui même un ſiége, il fait avec elle le lazzi d'avancer ſon fauteuil, à meſure qu'elle recule. le ſien: il met ſes jambes ſur les bras du fauteuil de cette Demoiſelle: elle lui donne un ſoufflet, & ſe levant, elle ſort, en diſant qu'il eſt un inſolent. Octave préſent à cette ſcéne, dit qu'elle a bien fait, puiſqu'il a perdu le reſpect avec elle, en voulant l'embraſſer. Arlequin ſoûtient que c'eſt la Demoiſelle qui a voulu le baiſer. Octave s'impatiente des mauvaiſes raiſons qu'il ajoûte, & le roſſe: Arlequin crie, on accourt, les aſſiſtans ſont fort étonnés de voir un valet qui oſe frapper ſon maître; Arlequin dit que ce domeſtique eſt ſujet à certains momens de folie, qu'il veut bien lui paſſer en faveur de ſes bonnes qualités. C'eſt par-là que finit le ſecond acte.

Arlequin a pris querelle avec Valerio, & en a reçu un ſoufflet, dont il n'oſe pas ſe vanter, il l'a déja même oublié à l'ouverture du troiſiéme acte, lorſqu'il veut badiner avec Diamantine, qui vient lui apporter la clef de ſon appartement: Eularia le ſurprend, & lui

lui reproche de s'amuſer à une ſuivante. Arlequin lui dit qu'il faut pardonner cela à ſa jeuneſſe. A peine Diamantine & Eularia ſont ſorties, que le Docteur, qui a entendu parler de l'affaire de Valerio & d'Arlequin, vient dire à ce dernier, qu'il eſt abſolument néceſſaire qu'il aille la terminer ſur le pré : Arlequin lui répond qu'il eſt bien imprudent de lui rappeller un affront, dont il ne veut pas ſe reſſouvenir. Mais, continue le Docteur, vous avez une double raiſon de vous venger d'un homme qui a tué votre frere. Y penſez-vous, réplique Arlequin, s'il l'a tué la nuit, & ſans le voir, jugez s'il aura bien de la peine à me percer de jour en me voyant bien ? au reſte, ajoûte-t-il, quel eſt ce drole-là ? c'eſt mon Couſin, lui dit le Docteur : votre couſin ! répond Arlequin : oh ! ſi cela eſt, je lui pardonne : vous ne le pouvez pas, replique le Docteur, puiſqu'il a ravi l'honneur à votre ſœur. Cela n'y fait rien, continue Arlequin, car j'ai promis avec ſerment de ne jamais me battre pour des femmes. Le Docteur voyant que rien ne ſçauroit l'émouvoir, ſort fort mécontent du peu de courage de ſon gendre prétendu. Octave arrive, Arlequin lui raconte ſon démêlé avec Valerio, 1667.

& la converſation qu'il vient d'avoir
1667 avec le Docteur. Octave lui ordonne d'aller appeller ſon adverſaire au combat, & promet de ſe battre à ſa place. Arlequin a bien de la peine à s'y réſoudre, Enfin il donne à Octave la clef de ſa chambre, en lui diſant, prenez bien garde, lorſque j'y entrerai avec Valerio, de ne me pas prendre pour lui.

L'une des ſcénes ſuivantes ſe paſſe de nuit. Arlequin vient dans ſa chambre accompagné de Valerio : il cherche où eſt ſon maître, & ſe trouve très-embarraſſé lorſque Valerio veut fermer la porte : il l'empêche quelque tems par differens lazzi ; mais appercevant Octave, il prend courage, & ſe mettant en garde, comme vous avez tué mon frere ſans lumiére, dit-il à Valerio, je prétens vous tuer de même : en diſant ces mots, il éteint les bougies, & va ſe cacher ſous la table ; Octave en ſort, & ſe bat vivement avec Valerio : le Docteur ſurvient avec de la lumiere ; Dans le moment Octave ſe ſauve, & Arlequin paroît l'épée à la main. Valerio croyant que c'eſt avec lui qu'il s'eſt battu, dit qu'il eſt bleſſé au bras : c'eſt ma botte favorite, répond Arlequin : le Docteur ajoûte que la bleſſure n'étant qu'une bagatelle, il faut qu'ils achevent

leur combat à la lumiere, & qu'il veut être préſent pour juger des coups. Arlequin déclare qu'il eſt ſatisfait & qu'il ne veut plus ſe battre ſur cette diſpute, Octave ſort de deſſous la table, s'explique avec le Docteur, & avec Valerio, & ſe fait connoître. Comme Eularia s'eſt juſtifiée dans ſon eſprit, tout s'accomode: Valerio épouſe la ſœur d'Octave: ce dernier ſe marie à Eularia, & l'on donne Diamantine à Arlequin: c'eſt par ces trois mariages que la piéce eſt terminée. 1667.

LE REGAL DES DAMES. 1668.

Il Regallo delle Damme.

Comédie en cinq Actes, par un Auteur anonyme, repréſentée le mercredi 2 Mai 1668.

VOici la premiere piéce Italienne compoſée en France, dont il ſoit fait mention dans le *Senario* du ſieur Dominique: elle eut un ſuccès ſi prodigieux, que le ſieur Robinet, auteur des lettres en vers, que nous avons cité pluſieurs fois, crut devoir joindre à l'éloge magnifique qu'il en donna,

une idée de l'ouvrage. Nous rapportons
1668. le paſſage, quoiqu'un peu long : on eſpére que les lecteurs curieux n'y trouveront rien à retrancher.

Lettre en vers, du ſamedi 5 Mai 1668.

La gaye troupe Auſonienne,
Autrement troupe Italienne,
Qui s'acquiert chez nous grand credit,
(Et la choſe eſt ſans contredit)
Nous a fait voir deſſus la ſcéne,
Déja trois fois cette ſemaine,
Une admirable nouveauté,
Ou bien un ſpectacle enchanté,
Qui ſurpaſſant tous les ſpectacles,
Eſt rempli de petits miracles,
Par pluſieurs rares changemens.
On y voit des éloignemens,
Des campagnes, des payſages,
Des bois, des jardins, des boccages;
Et la foire de Saint-Germain,
S'y bâtit en un tour de main.
Arlequin, qui dans cette piéce,
Signale fort ſa gentilleſſe,
Et vient de tout à ſon honneur,
Soit-il Marquis, ou Ramoneur;
Y fait, en ſe donnant carriere,
Cent jolis tours de gibeciere,

Et de gobelets notament,
Qui ſurprennent extrêmement. 1668.
Chaque tour eſt une merveille
Qui paroît à tous nom pareille ;
On en voit naître des oiſeaux,
Des chiens & d'autres animaux,
Voire deux petits *Scaramouches*,
Qui ſemblent d'auſſi fines mouches,
Que Monſieur leur grand général,
Qui paſſe pour original.
Bref, par ces tours de paſſe paſſe,
Que *Arlequin* fait avec grace,
N'oubliant pas dans ſon deſſein,
La poudre de Prelin-pin-pin,
De vertu certes ſans égale,
On voit paroître un grand régale,
Pour rafraîchir l'amoureux bec
De cent beautés qui vont illec.
Or ce ſont d'exquiſes pâtures
Et de fruits, & de confitures,
Dans des corbeilles mêmement,
Dont mille fleurs font l'ornement ;
Avec la fraîche limonade,
En de beaux vaſes de parade :
Le tout accompagné de vers,
Dont pas un ne va de travers :
Où l'on invite chaque belle
Dedans cette ſaiſon nouvelle,

1668. A faire valoir ſur les cœurs
Ses appas finets & vainqueurs.
Après cela, par l'énergie,
Ou la force de la magie,
Plus blanche que noire pourtant,
Cet *Arlequin*, en s'ébattant,
Fait, au milieu de ſa machine,
Sortir un jet d'eau criſtalline,
Auſſi fort, auſſi haut, & beau,
Qu'il s'envoye en aucun rond d'eau,
Avecque des napes liquides
Qui dedans leurs chutes rapides,
Par le bel effet des clartés,
(De quoi les yeux ſont enchantés)
Semblent des lumieres fondues
Dans cette claire eau confondues;
Mais nous ne ſommes pas au bout,
Et ce n'eſt pas-là encor tout:
Par de nouvelles gentilleſſes,
Et divertiſſantes ſoupleſſes,
On voit deux gueridons danſer,
Que l'on fait enſuite paſſer
(Et *Scaramouche* peſle meſle,
Quoiqu'il n'ait pas le corps fort greſle)
Par un ſac que rien ne retient,
Sans ſçavoir ce que tout devient.
D'ailleurs les hautbois, les muſettes,
Les violons, les caſtagnetes,

Forment de raviſſans concerts,
Et l'on y chante entr'autres airs,
Certaine chanſonnette à boire,
Que j'inculquai dans ma mémoire,
La ſçachant d'un célébre Auteur
En muſique paſſé Docteur:
Et ſans dire des fariboles,
Homme auſſi de belles paroles.
Au reſte *Octave* & *Cinthio*,
Qui rime bien avec Yo,
Comme on ſçait, la fille d'Inache,
Qui fut jadis changée en vache,
Et l'agréable *Trivelin*,
Font là des merveilles tout plein,
Ainſi que leurs belles actrices,
Uniſſant tous leurs artifices,
Qui, ma foi, ſont archiplaiſans,
Et pleinement divertiſſans,
Pour duper leur franc *Scaramouche*,
Qui ſouffre illec maint eſcarmouche,
Mais faiſant ſon rolle ſi bien,
Qu'on n'y ſçauroit ajoûter rien.
Enfin, un certain petit drole,
(Et croyez-m'en ſur ma parole)
Que l'on diroit, mais tout de bon,
De *Scaramouche* un rejetton,
Qui n'eſt pas plus haut qu'une pinte,
Et ſemble une figure feinte,

1668.

1668. Danſe par regle, & par compas;
Et tourne ſon corps & ſes pas,
En tant de manieres diverſes,
Que d'ici juſques chez les Perſes,
Il n'eſt un petit baladin,
Ni ſi joli, ni ſi poupin.
Jugez donc combien de merveilles
Pour les yeux, & pour les oreilles,
Sont dans ce divertiſſement,
Et ſi galant, & ſi charmant :
Et ce que nous devons d'eſtime
Au brave Monſieur *Anonyme*,
Qu'on dit être de qualité,
Qui l'a dignement inventé,
Et même, par magnificence,
A fait la premiere dépenſe,
En faveur du ſexe charmant
Qu'on le dit aimer tendrement.
C'eſt de quoi je le ſollicite,
Car en un mot il le mérite.

Robinet qui a oublié de mettre le nom de la piéce dont il parle ici, l'a ajoûté dans ſa lettre en vers, du 2 Juin ſuivant.

Venez voir la gaye comédie,
De nos grands acteurs d'Italie,
Qui ſur un théatre pompeux,
Vous divertiront de leur mieux,

Par

Par leur agréable *Regale*, (1) 1668.
Qu'aucun autre presque n'égale.
Où *Briochet*, dit *Arlequin*
Avecque son prélin-pin-pin,
Et *Trivelin*, & *Scaramouche*,
Feroient, je crois, rire une souche.

Passons à l'extrait de cette comédie. Scaramouche est tuteur d'Aurélia, & d'Eularia : il veut s'approprier leurs biens, & épouser cette derniere, & dans ce dessein, il les tient étroitement renfermées. Cinthio & Octave, aidés par Arlequin & Trivelin, employent divers stratagêmes pour voir leurs maîtresses, & parviennent enfin à forcer Scaramouche à renoncer à ses prétentions. C'est-là ce qui constitue le fond de l'intrigue : les détails en sont très-plaisans, & peuvent justifier l'éloge qu'en a fait Robinet.

Octave & Cinthio conviennent de s'habiller en payſans : & Trivelin engage Arlequin à faire le personnage de ramoneur : N'oublie pas, lui dit-il, de répéter souvent, que meure l'avarice, & vive la liberté : oui, répond Arle-

(1) C'est une piéce intitulée le Regal des Dames. *Note de Robinet.*

quin, tu feras auſſi le lazzi de me parler
1668. à l'oreille, & je dirai que tu me chatouille.

Suivant ce projet Arlequin vient en Ramoneur, avec une curioſité ſur ſon dos, & criant, *haut à bas.* Il ſe place entre Eularia & Scaramouche, & en ſe retournant, donne de ſa boëte dans le dos de ce dernier : il la place enſuite ſur une chaiſe, & chante la chanſon que voici.

Paye chopine, ma voiſine,
Paye chopine & moi un pot.
Pour bien boire ce n'eſt pas trop,
Chacun paye, paye, paye, paye;
Pour bien boire ce n'eſt pas trop,
Chacun paye ſon écot.

A la ſuite de cette chanſon, qui fut très-applaudie, Arlequin montre ſa curioſité. Imaginez-vous, dit-il, que tout ce que vous voyez ſe paſſe dans le nouveau monde. De tems en tems il s'approche d'Eularia, & lui parle d'Octave. Scaramouche inquiet lui demande s'il a quelque affaire avec cette Demoiſelle : Arlequin répond que non, & qu'il loue ſimplement l'ajuſtement galant qu'elle porte. Lorſqu'il a ceſſé de faire voir la

curioſité : Scaramouche demande des curedents : le prétendu Ramoneur tire de ſa poche deux raves, ajoûtant que ce ſont les curedents du pays du Grand Mogol. Au lieu d'une tabatiere, il préſente une groſſe calebaſſe, & une étrille pour un peigne. Eularia demande à ſon tour un évantail, Arlequin lui offre un jambon de Mayence. Il fait enſuite un imbroglio au ſujet de la galanterie dont il a coûtume d'uſer envers les Dames : Scaramouche prend mal la plaiſanterie, ſe fâche, & le Ramoneur ſe retire. 1668.

Arlequin revient enſuite ſous un traveſtiſſement tout différent, Eularia lui demande ſon nom, & ſa qualité : je ſuis, répond-il, un Gentilhomme Italien, natif de Metz ſans Lorraine.

Paroît un aveugle qui joue de la vielle : Arlequin feint d'être tranſporté de plaiſir, jette à terre ſa perruque, ſon chapeau, ſes gants, ſon juſte-au-corps, & ſe met en devoir d'ôter ſa culotte, tant il paroît extaſié d'admiration.

Après que l'aveugle eſt ſorti, Aurélia entre, Arlequin ſe plaint de reſſentir des douleurs par tout le corps : ce ſont peut-être des vents qui vous incommodent, lui dit Eularia : oh non, Madame, répond-il, jamais je ne les retiens.

1668. Enſuite il reparoît en Marquis : Scaramouche vient le recevoir : Arlequin lui demande s'il eſt marié ? oui, Monſieur, répond Scaramouche. Où eſt votre femme, continue le premier : au lit, incommodée replique celui-ci. Arlequin dit que cela ne fait rien, & qu'il eſt de ſon devoir de lui faire ſa viſite : Scaramouche l'arrête, en répréſentant qu'on ne peut entrer, attendu qu'elle va prendre un lavement : ah ! mon ami, ajoûte Arlequin, je n'ai jamais vu mettre un lavement en place, permettez-moi de contenter l'extrême curioſité que j'ai d'avoir ce plaiſir. En diſant cela, il veut ouvrir la porte, Scaramouche le repouſſe, & l'oblige à ſe retirer.

Aurélia & Eularia viennent ſur la ſcéne, Arlequin rentre, & leur fait des complimens très-embrouillés : ne ſçachant plus que dire, il demande comment elles trouvent ſa perruque ? fort belle & de bon goût, répond Eularia : A votre ſervice, Madame, replique Arlequin, qui en même tems ôte la perruque de deſſus ſa tête, & veut la lui faire accepter : enſuite il dit qu'il vient du Palais, où il a dépenſé vingt piſtoles en babioles, dont il veut leur faire part : il donne à l'une une poupée, un ſifflet, à l'autre un joujou d'enfant, une

trompette, &c. Pendant ce tems-là, Eularia se mouche, Arlequin lui arrache son mouchoir, se mouche après elle, & lui rend le mouchoir avec de profondes reverences. Dans la suite de la conversation, il dit qu'il a un cor au pied, & se mettant en disposition de le leur montrer, il détache son soulier, dont il veut aussi leur faire présent. Il propose à Scaramouche, de faire venir un valet de chambre, qui divertira les Dames: c'est, dit-il, une espéce de fou qui s'imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui. Il appelle ce prétendu valet de chambre, qui est Octave: ce dernier fait une scéne de tendresse avec Eularia. Scaramouche rit à gorge déployée, sur-tout lorsqu'Octave embrasse sa maîtresse. Arlequin feint d'être fort offensé du manque de respect de son domestique, & veut le tuer: arrêtez, lui dit Scaramouche, ce n'est qu'une plaisanterie. C'est donc à votre considération que je lui laisse la vie, répond Arlequin: je vous avoue, ajoûte-t-il, que j'aurois été fâché de la lui ôter: car, outre qu'il est un très-bon valet de chambre, c'est qu'il excelle pour la cuisine: & dès ce soir je veux venir souper chez vous, où j'enverrai tout ce qu'il faut pour un grand repas, 1668.

& vous verrez comme il s'en tirera avec
1668. honneur. Scaramouche & les Dames y conſentent : ces dernieres ſouhaitent faire un tour à la foire : Arlequin offre de les y accompagner, & termine le ſecond acte par le lazzi des fauteuils, s'approchant tantôt d'Eularia, tantôt de ſa campagne, leur diſant des douceurs, geſticulant & ſe retournant preſtement : il finit à l'ordinaire par une cullebute.

La Décoration du troiſiéme acte, répréſente la foire S. Germain : Arlequin y paroît déguiſé en Brioché (1) : éxécute le tour de l'œuf, qu'il fait trouver dans le ſac ; Il dit qu'on lui apporte une table, pendant ce tems-là il fait le lazzi de prendre le nez à Scaramouche, & le jette en l'air : il lui attache un cadenat ſur la bouche, &c. Scaramouchie crie, Arlequin le laiſſe : lorſqu'on approche la table, il ſe vante de faire voir le magaſin de toutes les galanteries : & que comme il a étudié en aſtrologie, il eſt en état de tirer l'horoſcope, & de faire voir à ces Dames ce que leur cœur deſire : mais qu'il faut que les autres perſonnes s'éloignent : en effet il prie Aurelia & Scaramouche de s'écarter un peu, & prenant de ſa pou-

(1) Fameux joueur des Marionettes.

dre de Perlin-pin-pin, il annonce qu'Eularia va voir des merveilles: il frappe sur la table, Octave en sort, parle à cette belle, & après l'avoir assuré de sa tendresse, lui baise la main: Arlequin envoye Eularia tenir compagnie à Scaramouche, Aurelia s'avance, & voit paroître Cinthio de la même façon: Scaramouche s'impatiente, & demande si Brioché ne voudroit pas lui procurer la même satisfaction. Arlequin lui dit d'approcher, frappe sur la table, & en fait sortir une paire de cornes: ensuite on apporte des gobelets qui sont fort grands, & deux gueridons, avec des chandeliers dessus. Arlequin joue des Gobelets & fait trouver dessous deux petits oiseaux, deux petits chiens, & deux petits Scaramouches. Les Dames admirent ces tours d'adresse, mais comme elles témoignent avoir besoin de manger, Arlequin pour les satisfaire, leve le gobelet du milieu, sous lequel se trouvent des boëtes de confitures, puis des oranges de Portugal, des soucoupes, avec des liqueurs fraiches, & des verres. Ensuite, il dénoue les rubans qui lient les pieds des mores qui composent les guéridons, ôte les chandeliers qu'ils ont sur leurs têtes, & leur ordonne de former un pas de deux, 1668.

ce qu'ils exécutent. Enfin du milieu de
1668. la table, on voit partir un jet d'eau de fleur d'orange. Après qu'on a retiré la table, Arlequin prend un ſac, & en danſant, le préſente à Scaramouche comme pour l'inviter à y entrer : inſenſiblement il s'approche de la trape qui eſt ſur le theatre, & tient le col du ſac d'un côté, tandis que Geraton (1) le prend par l'autre ; les danſeurs mores dont on a parlé ci-deſſus, après avoir fini leur ballet, entrent dans ce ſac qui n'a point de fonds, & deſcendent ſous le théatre. Scaramouche voulant voir ce qu'ils ſont devenus regarde dans le ſac : Dans ce moment, Arlequin & Geraton le prennent par les jambes & le précipitent dans le ſac, la tête la premiere ; c'eſt ce qui termine le troiſiéme acte.

Au quatriéme, Arlequin paroît en Opérateur, il eſt vêtu de noir, ainſi qu'Octave qui paſſe pour ſon valet, & porte une boëte remplie de drogues, & d'outils de Chirurgie. Arlequin fait une harangue, & s'étend beaucoup ſur les maladies des dents : un valet qui en

(1) C'eſt le nom d'un gagiſte, qui a depuis rempli dans la troupe le perſonnage de Pierrot. *Voyez ci-devant p.* 107.

eſt atteint, s'approche, Arlequin le fait aſſeoir ſur une chaiſe baſſe, lui met le nez dans des morailles, & ſe met en poſture de lui arracher une dent. Le patient dit qu'il ne ſent plus de mal: N'importe, répond Arlequin, en continuant toujours, je vais l'enlever pour le mal à venir. Eularia ſe place enſuite ſur la même chaiſe. Scaramouche s'éloigne, de peur de voir cette opération: pendant ce tems-là l'opérateur feignant de tirer une dent à la Demoiſelle, lui parle de ſon amant. 1668.

Dans une autre ſcéne, Arlequin revient ſous l'habit de Marquis, qu'il avoit endoſſé au ſecond acte: il demande fiérement ſi le ſouper eſt prêt. On lui répond qu'oui, & que la table eſt dreſſée dans le jardin: la ferme s'ouvre, & laiſſe voir une table couverte. Après quelques lazzi, Arlequin demande aux Dames ſi elles aiment la muſique, & fait entrer l'aveugle du premier acte, avec ſa vielle: il lui dit de s'aſſeoir, & de jouer une Sarabande pour lors à la mode: & afin de lui donner plus de facilité, il tire de ſa poche l'air noté, & le met devant l'aveugle: enſuite il appelle les autres muſiciens, & demande un air à boire. Il chante à la fin du premier couplet, le refrain qui eſt, *& vive le vin.*

1668. On entend un grand bruit. Arlequin demande ce que c'eſt : On répond que ce ſont des maſques qui veulent entrer. il fait des lazzi de frayeur. Scaramouche prend une épée & veut s'oppoſer à la violence des maſques, qui le répouſſent. Un d'eux arrache la perruque à Arlequin, tandis que deux autres l'enlevent en l'air, & lui ôtent ſon habit, ſa culotte, &c. de ſorte qu'il reſte en chemiſe.

Arlequin change de traveſtiſſement au cinquiéme acte, & paroît en archer. Il dit que Scaramouche a tué le neveu du Barigel dans un bal qui a été donné chez lui, & où s'eſt trouvé un certain Marquis de Sbroufadel (1). Il ajoûte que ce dernier eſt un honnête homme : mais que Scaramouche ſera pendu. Il offre à Scaramouche, à qui il fait ce recit, & qu'il feint de ne pas connoître, cinquante écus pour lui ſervir de mouche, & l'aider à trouver le coupable. Eularia & Aurelia ſurviennent, & s'informent s'il n'y auroit pas moyen d'appaiſer le Barigel ? Arlequin répond qu'il n'en ſçait qu'un, qui ſeroit de lui

(1) C'eſt le nom que prenoit ordinairement Dominique lorſqu'il étoit traveſti en Marquis. On en verra ci-deſſous pluſieurs exemples.

faire parler par Octave, parent & intime ami de ce juge ; mais, continue-t-il, 1668.
je doute qu'il veuille s'en mêler, de peur d'essuyer un refus.

Après quelques scénes, Arlequin revient en Magistrat ; il est accompagné de Trivelin qui le conseille. Octave se présente avec Scaramouche ; ce dernier se jette aux pieds du juge, qui voulant se sauver, se met sur son tribunal : Scaramouche le tire par derriere, ils tombent ensemble, Arlequin se releve, & après plusieurs lazzi, il demande ce qu'on veut de lui : je suis ce malheureux Scaramouche, répond celui-ci en pleurant. A ce mot le Barigel se met en colere, & dit, écrivez Greffier ; & sans vouloir écouter Octave, il prend un gros livre, protestant qu'il ne peut rien contre la loi. Il se pare d'une très-grande paire de lunettes, & se met à lire : chapitre premier, *des petits patés tout chauds* : ce n'est pas cela dit-il, en tournant le feuillet. Voici, ajoûte-t-il, l'article. Paragraphe deux ; *des Jambons de Mayence.* Ce n'est pas encore ce que je cherche : enfin il feuillete, & s'arrêtant au chapitre qui lui convient, il dicte en mauvais Latin, & répéte de tems en tems, écrivez Greffier. Octave se jette à ses pieds, & le prie avec tant

d'inſtance que le Juge ſe laiſſe toucher.
1668. Sans vous, dit-il à Octave, j'allois le condamner aux galeres pour cinq ans; mais en votre faveur, il ne ſera que pendu pour la premiere fois. De quel pays es-tu? continue-t-il, en s'adreſſant à Scaramouche, Normand, Monſieur, répond celui-ci. Cela eſt néceſſaire à ſçavoir, ajoûte Arlequin, je n'oublierai pas de te faire expédier ton privilége, & en conſéquence tu finiras tes jours à la croix du Trahoir. Dans ce moment on voit arriver Eularia, Aurélia, Diamantine & le fils de Scaramouche, qui eſt porté dans un berceau. Tous demandent grace: le Juge étourdi de leurs cris, ſaute au bas de ſon tribunal, & demande à qui eſt ce petit bâtard? elles lui répondent que c'eſt le fils de Scaramouche. Il demande enſuite à Aurélia, qui elle eſt? elle réplique qu'elle eſt belle-ſœur du criminel. Si elle eſt fille ou mariée? & ſur ce qu'elle dit être fille; il veut ſçavoir depuis quel tems, & pourquoi elle n'eſt pas mariée. Aurélia répond que c'eſt par la faute de Scaramouche, qui refuſe de lui rendre compte de ſon bien, & que s'il avoit voulu, elle auroit épouſé Cinthio, qu'elle aime. Arlequin voulant y pourvoir, menace Scaramouche, qui promet de rendre compte, & de donner

son consentement à ce mariage. Le Juge dit au deux époux de se donner la main, 1668. ordonne que Scaramouche fera les frais de la nôce, & veut être du repas. Ensuite il s'informe où est la femme de Scaramouche : c'est moi qui dois l'être, répond Eularia : Arlequin demande s'il n'en a pas déja une autre ? Octave qui paroît alors, soûtient qu'il est marié, & que sa femme est encore vivante, quoiqu'il assûre le contraire. Sur cette contestation, Arlequin prononce qu'Octave épousera Eularia. Scaramouche y consent, & lorsque tout est d'accord, le prétendu juge quitte sa barbe & son habit, ainsi finit la comédie.

LE THEATRE SANS COMEDIE, ET LES COMEDIENS JUGES ET PARTIES.

Il Théatro senza Comedie, &c.

Comédie en trois Actes, par M. CINTHIO. Représentée au commencement du mois de Juillet 1668.

QUoique le sujet de cette piéce soit très-bizarre, & extrêmement décousu, cependant elle n'a pas eu moins

de ſuccès que la précédente : écoutons
1668. ſur cela le ſieur Robinet, auteur contemporain qui en parle ainſi dans ſa lettre en vers du ſamedi 7 Juillet 1668.

Nos Comiques Italiens,
Les plus admirables Chrétiens,
Qui paroiſſent ſur leur Théatre,
Si que chacun les idolatre;
Nous régalent, pour le préſent,
D'un ſujet, certes archiplaiſant,
Je le puis dire ſans contrôle,
Et même où chacun fait ſon rôle,
Sans nul doute, admirablement.
Ah! que j'aime le Teſtament,
Que dicte l'*Arlequin* malade!
Cet Acteur, qui n'a rien de fade,
Et ſon groteſque plaidoyer,
Où nous l'entendons foudroyer
Le *Docteur*, par qui l'émétique
A fait faire une fin tragique
A *Scaramouche*, qui mourant,
Et ſur le Théatre expirant,
Fit auſſi rire à gorge pleine;
Qu'Olaria Magicienne,
Qui provoque à venger ſa mort,
Par ſes manieres me plaît fort!
Et que très-volontiers mes Carmes
Préconiſent ici ſes charmes.

Que Trivelin pareillement
Me fait de bien à tout moment, 1668.
Et par ſa belle humeur dilate
Mon cœur, & mon foye, & ma rate!
Et que le reſte des Acteurs,
Des chagrins autant d'enchanteurs,
Me raviſſent dans cette Piéce,
Et chacun ſe croit à lieſſe.
Mais que dire de leurs ballets,
Si bien concertés, ſi follets,
Et de leurs danſeurs admirables,
Dont pluſieurs ſont incomparables?
Que dire de leurs grands concerts,
Où l'on reconnoît des experts
Les nouveautés & les merveilles,
Dignes des royales oreilles?
Que dire encor des ornemens,
De tous les riches changemens,
Par qui la ſcene eſt ſi brillante,
Et ſi pompeuſe, & ſi riante?
En un mot, du pompeux tombeau,
De leur Scaramouche nouveau?
Ah! ſans que la cole je fiche,
Je ne puis dedans cette affiche,
Non plus qu'eux dedans leur placart,
Vous en mettre même le quart.

. . . . . .

Celle des acteurs d'Italie (1)

(1) Lettre du 14 Juillet 1668.

1668. De plus en plus paroît jolie,
Par de surprenans incidens
Qu'ils mêlent chaque jour dedans.
Et *Cintho* fils d'Aurélie, (1)
Dont l'ame est sçavante & polie,
Y fait le rôle d'un amant
D'un air si tendre & si charmant,
Ainsi que le célébre *Octave*,
Toujours & si leste & si brave,
Qu'en vérité, qu'en vérité,
Chacun s'en retourne enchanté.

Ce dernier passage de Robinet, nous apprend le nom de l'Auteur de la piéce, & en même tems que les Comédiens y ajoutoient de nouvelles scénes, & divers agrémens, ce qu'ils pouvoient faire aisement dans un ouvrage qui a aussi peu de liaison. C'est pour cela que nous ne donnons que les morceaux qui paroissent avoir le plus contribué à son succès.

Voici la scéne du Testament tant vantée par Robinet. Arlequin arrive dans une brouette, traînée par un valet: il est accompagné d'un Notaire, & de Trivelin. Lorsqu'il est vers le milieu du

(1) Le Théatre sans comédie, & les Comédiens Juges & parties, dont le sieur de Cinthio est Auteur. *Note de Robinet.*

théatre

théatre il crie, arrête cocher, & commence ainſi : « j'ai toujours entendu 1668.
» dire que la choſe la plus honorable
» que l'homme puiſſe faire, c'eſt ſonteſ-
» tament. Je veux donc chercher avec
» la cuilliére de ma mémoire, dans la
» marmite de mon entendement, à pré-
» ſenter ici le dernier potage de mes
» volontés, & je prie tous ces Meſſieurs
» d'en être les témoins.

Il faut obſerver qu'Arlequin eſt enveloppé de deux draps, & qu'il a ſur la tête un bonnet de carton pointu. Il continue à dicter le teſtament qui ſuit.

» Je laiſſe mon chapeau, fidéle cou-
» vercle du colombier de mon cerveau,
» aux apotiquaires, pour ſervir de
» chauſſe à couler les médecines.

» Item, mon habit & ma culotte, qui
» ſervoient de cerceaux fidéles à mon
» corps, & de rempart à l'impetuoſité
» des vents qui en ſortoient : je veux
» qu'on les mette au milieu d'un champ,
» ſur un grand bâton, pour faire peur
» aux oiſeaux, afin qu'ils ne mangent
» pas les féves, que j'ai toujours beau-
» coup aimées.

» Je veux que ſur le haut de mon
» tombeau, on place une forme de
» fromage de milan, ſur laquelle on
» gravera mon épitaphe. »

Lorſqu'Arlequin a ceſſé de parler ;
1668. Trivelin le deſcend de la cariole, le démaillote, & ne lui laiſſe que ſa chemiſe qui eſt déchirée. On cherche la bleſſure qu'il dit avoir à la tête, & comme on n'en trouve aucune, il dit que c'eſt donc une imagination ; Octave entre & lui demande qui l'a ainſi équippé ? Arlequin répond, qu'il a rencontré une bande de Bohemiens, que la femme de leur Capitaine l'ayant pris en amitié, on l'avoit mené Scaramouche & lui au cabaret, où ils s'étoient enyvrés : qu'en ſortant il s'étoit laiſſé tomber du haut en bas de l'eſcalier, & que Scaramouche qui a fait le même ſaut, étoit fort mal, & avoit une groſſe fiévre. Octave dit à Arlequin de ſe réhabiller, & d'aller au plus vîte chez le Docteur qui a une infinité de ſecrets, & qui donnera quelque remede pour Scaramouche.

Arlequin & Trivelin vont appeller le Docteur, qui débute par une tirade ſur la chimie : ces trois perſonnes parlent en même tems ſans s'entendre : Trivelin ſort & amene Scaramouche ; ce dernier joue la ſcéne du malade, crache au nez du Docteur, en voulant lui parler, & feignant d'avoir un violent friſſon, il ne fait autre choſe que prononcer en chantant, *lir, lir, lir, lir.* Arlequin dit au

Docteur qu'apparemment Scaramouche a mangé un violon, qui eſt la cauſe de ſon mal. Le Docteur répond que l'accès de fiévre eſt fort, mais qu'il eſt ſûr de le guerir avec du vin émétique. En effet il lui en apporte un gobelet plein, le fait avaler au malade, & s'en va. Arlequin & Trivelin reſtent avec Scaramouche, qui ſe trouve très-mal, & perd connoiſſance. Ces deux valets le couchent par terre, appellent du ſecours; & font leurs efforts pour l'emporter, avec les lazzi ordinaires. Trivelin reproche à ſon camarade qu'il a tué le pauvre Scaramouche : tu en as menti, répond Arlequin, demande-lui ſi cela eſt vrai. Enfin après bien des jeux de théatre, ils prennent le malade l'un par un bras & l'autre par une jambe, & voulans l'emporter, ils tombent tous les trois. Octave & Cinthio arrivent: Arlequin leur dit que le Docteur a tué Scaramouche avec du vin émétique. Octave tranſporté de colere, ordonne qu'on aille promptement chez cet empoiſonneur, briſer tous les vaſes & fourneaux dont il ſe ſert pour exercer ſa chimie. Arlequin & Trivelin partent pour éxécuter cet ordre; mais comme ils trouvent cette peine trop legere, ils conviennent qu'il faut encore 1668.

le voler. Ils entrent dans le laboratoire
1668. du Docteur, d'où on les entend tout fracaſſer : ils en ſortent emportant l'un un grand pot, ſans fonds, couvert d'une nape blanche & l'autre un ſac. Le Docteur qui les pourſuit, prie deux payſans qui paſſent de lui prêter leur ſecours contre deux fripons qui le volent : ils arrachent le ſac à Trivelin, qui s'en étoit emparé, & Arlequin ſe ſauve avec ſon pot. Le Docteur donne pour boire aux deux Payſans, qui danſent une entrée : c'eſt par-là que ſe termine le premier acte.

Trivelin & Arlequin ouvrent le ſecond, & apportent le pot couvert de la nape blanche. Ils le poſent au milieu du théatre, au-deſſus de la trappe, & en tirent pluſieurs choſes ridicules, qu'ils diſent y être attachées au fond avec une chaine d'or. Enfin il en ſort une grande flamme. Trivelin ſe ſauve fort effrayé : & Arlequin n'ayant pas la force de marcher, reſte tremblant de frayeur. Une Bohemienne paroît, & ſe mettant à rire de plus en plus au recit qu'Arlequin fait de ce qui vient d'arriver, elle lui dit de n'en avoir aucune peur, comme Arlequin héſite, & ne paroît pas ſe fier beaucoup ſur le pouvoir dont elle ſe vante, elle ajoûte qu'elle

va lui en faire voir les effets : à peine a-t-elle prononcé quelques mots barbares, qu'on voit paroître une montagne, & une caverne, à la porte de laquelle est un Suisse. Arlequin sent alors ses frayeurs redoubler ; la Magicienne lui dit de ne rien craindre & le rassure. Le Docteur arrive & veut se jetter sur Arlequin : mais la Bohemienne le rend immobile avec un coup de sa baguette, & précipite l'un & l'autre sous le théatre. 1668.

Octave & Cinthio paroissent dans la scéne suivante : tandis qu'ils s'entretiennens de l'accident de Scaramouche, ils appercoivent Arlequin, dont la tête seulement sort de terre : ils demandent qu'est-ce que cela ? c'est répond ce dernier, un champignon : ensuite il sort tout-à-fait de terre, & dit qu'il arrive des Antipodes, où la Bohemienne, qui est une grande Magicienne l'avoit envoyé en poste. Il raconte qu'il a vu dans son voyage nombre de gens punis pour leurs fautes : comme les mauvais critiques, les juges injustes, & aussi les rotisseurs qui vendent des chats pour des lapins : & d'un autre côté des personnes qui dansoient au son des instrumens. Comme on ne veut pas croire ce récit, Arlequin appelle la Magicienne, qui fait paroître des danseurs. Ces der-

niers forment un ballet, après lequel
1668. Octave & Cinthio veulent engager Arlequin à compoſer, & à prononcer en François un diſcours qui ſerve de panégyrique à Scaramouche. Arlequin dit que la choſe eſt impoſſible, mais il ſe rend aux ordres de la Magicienne ſur l'aſſûrance qu'elle lui donne de l'aider dans cet ouvrage. Les danſeurs achevent leur Ballet, & terminent l'acte.

Acte troiſiéme. Arlequin arrive en robe de chambre, il a un bonnet de nuit ſur la tête, une hotte ſur les épaules, & une lampe à la main. Il poſe d'abord à terre la lampe & la hotte, & fouillant dans celle-ci, en tire pluſieurs livres, une bouteille de vin, & du fromage. On lui apporte une table : il ouvre ſes livres, & après pluſieurs lazzi, dit, qu'il n'y trouve rien de bon pour ſon panégyrique : il demande un almanach, eſperant y rencontrer quelque choſe d'utile, & enfin un Ciceron, ſur ce que la Bohemienne lui a dit que cet auteur enſeignoit les élémens de la réthorique. Dès la premiere page, il s'écrie, je tiens ce qu'il me faut, & continue à lire tout haut. « *Quis ? quid ?* » *ubi ? quibus auxiliis ? cur ? quomodò ?* » *quando ?... quis ?* ajoûte-t-il, ce ſera le » Docteur, qui eſt un ignorant, & un

» fourbe. (Il écrit ces mots sur un mor-
» ceau de papier, & ajoûte) *quid?* la 1668.
» mort de Scaramouche (1)... *Ubi?* sur
» ce théatre... *Quibus auxiliis?* par le
» poison d'un vin émétique... *Cur?* par-
» ce qu'il étoit malade.... *Quomodò?*
» en avalant la potion diabolique pré-
» sentée par le Docteur.... *Quando?*
» il y a environ un quart d'heure.

Arlequin se trouve ensuite embarrassé comment il pourra retenir tout cela dans sa mémoire. Ah? dit-il, j'ai trouvé le secret : hola! continue-t-il, qu'on m'apporte une marmitte, un rechaud, & du feu dedans. Il est obéi sur le champ, & déchirant ce papier en petits morceaux, & disant, *cur? quomodo?* &c. il les jette dans la marmitte pour en faire un consommé, qu'il veut avaler. La chaleur naturelle, ajoûte-t-il parlant à lui-même, par la digestion les convertira en fumées, qui se portera à mon cerveau, siége de la mémoire, laquelle recevra le tout, & ainsi je prononcerai mon panégyrique. En même tems, il allume le feu, le souffle, goûte ce qui est dans la marmitte, & dit que cela n'a aucune saveur. Alors il prend un

(1) A chaque pause Arlequin écrit ou feint d'écrire ce qu'il vient de dire tout haut.

livre, & en déchire un feuillet; ce ſont, 1668. ajoûte-t-il, des ſentences d'Ariſtote, qui releveront l'ouvrage, & y donneront du goût. Après pluſieurs lazzi, il trouve que cela eſt bien, & qu'il ne s'agit plus que d'y ajoûter le ton de la prononciation. Il prend un violon dans la hotte, paſſe l'archet ſur une corde, en diſant, *Meſſieurs.* Ce ton-là eſt trop aigu, continue-t-il. Il touche une autre corde, & enfin trouve celle qui lui convient. Il prend une grande écritoire, en s'ouvrant, elle produit un ſon: c'eſt là le ton que je vais noter, dit Arlequin. Il eſt interrompu par Giangurgolo (1) qui l'impatiente par differens lazzi: il lui met la hotte ſur la tête, & ſe retire pour s'habiller, & venir prononcer le panégyrique que voici. (2)

Panégyrique de Scaramouche. (3)

« Meſſieurs (Arlequin ôte ſon bon-

(1) Voyez ci-deſſus l'article de *Spezzafer.*

(2) Nous rapportons ce morceau tout entier, non pour en faire l'éloge, ni blamer le goût du public par qui il fut applaudi: mais ſeulement parce qu'il peut être regardé comme un modéle au théatre Italien & à celui de la foire. Obſervons en paſſant, que le plaidoyé de l'intimé dans la comédie des *Plaideurs*, qui eſt l'excellent original de cette foible copie-ci, n'a pas cependant reçu un accueil auſſi favorable de la part des mêmes ſpectateurs.

(3) « Il y a tout lieu de croire que ce panégyrique » net)

» net) je suis en cette cause, Messieurs, —
» je conclus... Messieurs je parle pour... 1668.
» (il feint de ne plus se souvenir pour
» qui il parle) Je vous (M) (1) répré-
» sente ce qu'Esculape au chapitre I. du
» nombre 2 de la section 9e, a dit *de*
» *Natura Deorum*, que (M) plaidant
» la cause des Dieux, il ne devoit rien
» craindre. *Causas Deorum agitur, nihil*
» *timeatur.* Beau & docte trait de l'an-
» tiquité, rare & magnifique pensée de
» ce grand homme, *quo quæreris casu,*
» *tu respondebis eodem.* La mort de Sca-
» ramouche m'afflige, mais cette même
» mort devient une lardoire, dont je
» prétens percer vos cœurs (M) en ap-
» pliquant ces maximes au fait de la
» contestation. Je dis, de toutes les for-
» ces de mon mésentere, que le vin (E)

» n'a pas été composé par Dominique : outre que l'on
» n'y reconnoît rien de son stile, c'est qu'il est écrit
» d'une main étrangere, & avec une bonne orthogra-
» phe, ce que l'on ne voit pas dans le reste du ma-
» nuscrit Italien, qui est de la main de Dominique.
» Il paroît jusqu'ici que c'est la premiére piéce, où
» il ait prononcé en François, un aussi long morceau,
» & il y auroit lieu de croire que M. de Fatouville,
» conseiller au Parlement de Rouen, qui a beaucoup
» travaillé pour l'ancien théatre Italien, seroit l'Au-
» teur de ce panégyrique. » (*Note de M. Gueullette.*)

(1) Dans ce panégyrique, (M) signifie mutation de voix. (E) marque que cet endroit doit être prononcé avec énérgie : & (1) veut dire qu'Arlequin fait ici un imbroglio.

» émétique eſt un monſtre gorgé du ſang
1668. » de Scaramouche. Ah ! Scaramouche !
» (en ôtant ſon bonnet) La troupe à ce
» mot de Scaramouche me permettra de
» faire ici une antitheſe, & une peri-
» phraſe de ſon mérite, & de ſon mal-
» heur : & pour en venir plus commo-
» dément à bout, Meſſieurs, je vais ra-
» fraîchir mes poulmons alterés. (En
» cet endroit Arlequin tire une grande
» bouteille, boit, & enſuite continue.

» Préſentement que j'ai repris mes
» forces, il faut que je m'écrie avec Dio-
» gene, *virtutem etiam nùm abſentis co-*
» *limus.* Scaramouche, l'honneur de
» notre troupe, Scaramouche la joie
» de Paris, Scaramouche amant, Sca-
» ramouche aimé, Scaramouche maî-
» tre, Scaramouche valet, Scaramou-
» che brave, Scaramouche poltron,
» enfin, Meſſieurs, Scaramouche une
» ſcelle à tout cheval : je m'explique,
» ceci eſt pour les doctes.

» Philon (M) Juif dans la vie d'Ap-
» pollinarius, parlant des ſimples, a ex-
» preſſement remarqué que... (E) & je
» vous prie, Meſſieurs, de l'obſerver.
» *Nefas erat mulieribus viduis...* (I) *id eſt*
» *ſi quem, & poſt numquam ad qualitatem*
» *ſubſtantiarum tangeret, ne pariens ma-*
» *leficium patiatur.* (Ici Arlequin bat

» des mains) La troupe (il ôte ſon
» bonnet) voit par ce texte que les ar- 1668.
» mes à feu ont été de tout tems défen-
» dues. Je viens au fait, & je ſupplie
» inſtament la troupe de conſidérer que
» je ſuis fondé en piéces & en raiſon.

» En piéces. Voici, Meſſieurs un con-
» trat en lettres rouges, paſſé pardevant
» notre imprimeur, qui juſtifie le mé-
» rite, & les qualites éminentes de Sca-
» ramouche. Le mérite : Scaramouche
» excellent comédien. (E) Les qualités :
» vous les avez entendues, c'eſt aſſez
» vous dire que le mois d'Avril dernier,
» comme il appert par cette affiche, Sca-
» ramouche eſcalada deux maiſons ; en
» voici une autre par laquelle (& ceci
» vaut mieux que tout le reſte)... (I)...
» C'eſt que quand Scaramouche n'auroit
» pas ſuffiſamment de titres autentiques
» fort pertinents, admiſſibles & élo-
» quens, voici donc, Meſſieurs, ...voici...
» voici... (il feint de chercher ce titre)
» Mais je penſe l'avoir oublié. N'impor-
» te, venons aux raiſons.

» *Ratio* (E) *ab Ariſtotele eſt mentis la-*
» *gena ex quâ pendulæ cadunt mentis*
» *operationes.* Après (M) une armée de
» raiſon, un eſcadron de piéces, un
» bataillon de moyens, ne puis-je pas
» attendre de vos bouches, comme d'une

1668. » artillerie impétueuſe, la foudre de
» vos juſtices ? jugez, jugez, (E) Meſ-
» ſieurs, jugez ce Docteur charlatan,
» ce ſcélérat, ce meurtrier de théatre ;
» jugez cet aſſaſſin d'intrigue ; jugez ce
» bourreau de la comédie, & de vos
» chaſtes plaiſirs. Jugez.... le dirai-je,
» Meſſieurs, eh ! non, il vaut mieux que
» je laiſſe parler le grand Platon. *Eſto*
» *fœmineum domui.* C'eſt-à-dire que les
» honnêtes femmes ne doivent jamais
» ſortir de leurs maiſons. Et après cela
» douterez-vous ſur votre jugement ?
» Quoi ! la troupe languira dans le ſi-
» lence, qui diffame & déviſage le droit
» de la camaradité ? *non poteſt in hunc*
» *veſtrum errare fulmen.* Vous devez
» cette ſatisfaction au public ; vous
» vous devez cette ſéparation : vous
» devez cette juſtice à la docte, à la
» ſeignante, & enfin à la conſultante
» faculté de Paris. Il (M) me ſemble
» déja que je vous entens, comme
» autant de Jupiter, lancer ſur le vin
» émétique les éclats foudroyans de
» vos tonnerres. Pauvre vin émé-
» que ! qui t'a appris à te commettre aux
» mains d'un Charlatan ? tu aurois
» regné parmi les ſages & prudens Mé-
» decins. Mais ta proſtitution m'irri-
» te, & je m'emporte avec notre di-

» geſte, qui dit préciſement, *paragra-* 1668.
» *pho* 17 *codice*, nonante-trois dégrés
» de latitude. *Si Maletanus Doctor*
» *emetico abutatur, emetico obruatur.*
» Et j'ai raiſon de dire, avec feu Mon-
» ſieur Scarron, *procùl eſte profani. Pa-*
» *res cùm comparibus. Odi profanum vul-*
» *gus.* Il eſt de votre prudence, Meſ-
» ſieurs, de précipiter l'affaire. Ah!
» treve, treve, (Il ſe bat la tête ſur le
» barreau) encore une fois treve du
» fatras de la procédure. *Mors in morâ,*
» *ergo moriatur.*

» *Nota.* Quand Annibal voulut for-
» cer Carthage. » (Ici Scaramouche,
» c'eſt-à-dire, Giangurgolo, dort &
touſſe.)... « Quoi, Meſſieurs, vous
» dormez au plus bel endroit de ma
» piéce? ah! de grace, ſouffrez que je
» donne un camoufflet à vos attentions,
» avec une penſée du ſçavant Epictete.
» Ce grand homme, dans ſon *Enchiri-*
» *dion*, réfléchiſſant ſur les prérogati-
» ves de Scaramouche, laiſſa cheoir de ſa
» plume ce docte & incomparable pro-
» verbe: *Enea ton pandon Scaramou-*
» *chias maſſacrine eis de mangar olla*
» *doctorias impie audon.* Je (M) pourrois
» faire encore plein un tombereau de
» réflexions ſur ce magnifique ſujet,
» mais Ciceron me ferme la bouche,

1668. » quand il dit dans, *de Oratore, Clavus* » *clavum petit.* Cela étant, sortons, » Messieurs sortons de ce tribunal de » doctrine, de peur que ma science » échauffée, ne me fasse tomber dans » quelque sçavante pleuresie. Je sens » déja que mon éloquence s'enrhume, » je sens que ma mémoire se constipe, » enfin je sens que ma capacité rétive, » me veut, malgré moi, ramener au » logis.

» Donc, pour me recueillir (Arle- » quin descend ici de dessus son banc) » j'allegue, par forme d'épisode, & de » parenthese (E) que la mort fait peur » que Scaramouche, que vous, que » moi, que Paris, que la nature.... » (il feint de ne pouvoir plus trouver la » suite de son discours)... Je soûtiens » donc qu'il y a lieu de s'inscrire en faux, » & de déclarer le vin émétique impé- » rieux, déraisonnable, & tortionnaire. » C'est à quoi je conclus, & sans dé- » pens. *Dixi.* »

1668.

LE REMEDE A TOUS MAUX.

Il Remedio à tutti malli.

Comédie en trois Actes, de M. CINTHIO, représentée au commencement de Septembre 1668.

CEtte comédie eſt encore du même Auteur, & dans le goût de la précédente, qu'elle a ſurpaſſé par le ſuccès. Ecoutons ce qu'en a dit le ſieur Robinet dans ſa lettre en vers du 8 Septembre 1668.

Nos comiques Italiens,
Toujours de riſibles Chrétiens,
Et feconds en piéces nouvelles,
Qui ſont magnifiques & belles,
En ont une ſur le tapis,
C'eſt ſur la ſcéne que je dis,
Qui ne doit rien à ſes aînées,
Qu'en leur tems j'ai ſi bien prônées :
Soit pour les changemens divers,
Pour les ballets, pour les concerts,
Les jardins, les architectures,
Les perſpectives, les peintures,
Et les riſibles incidens,
Qui ſans fin font montrer les dens,

1668. Et rire à gorge déployée :
Car toute la troupe enjouée
Y fait des *mirabilia*,
Hors là charmante *Olaria*, (1)
Qui n'a nul rolle en cette piéce,
Feconde ſource de lieſſe,
Et dont le titre, en quatre mots,
Eſt *les remedes à tous maux.*
Dont j'eſpere en quelqu'autre épitre,
Faire un plus digne & grand chapitre,
. . . . . .
Les grands comiques d'Italie, (2)
Fleaux de la mélancholie,
Sont de plus en plus joviaux
Dans leurs *Remedes à tous maux.*
Picades plus facétieuſes,
Auſſi bien que des plus pompeuſes :
Où *Cinthio* d'icelle Auteur,
Paroît très-agréable Acteur.
Ainſi que l'obligeant *Octave*,
Toujours & ſi leſte & ſi brave,
Ou l'admirable *Aurelia*,
Femme habile, ſi femme y a,
Et qui charmoit la Reine mere,
Comme une grande actrice, opére

(1) Eularia.
(2) Lettre en vers du 15 Septembre 1668.

1668.

De même qu'*Isabelle* auſſi,
Et nullement *coſſi*, *coſſi*;
Où l'alerte *Diamantine*,
Tout-à-fait joliment badine,
Où *Scaramouche* & le *Docteur*
Font rire de belle hauteur,
Où *Trivelin*, ſans que j'embale,
Dedans ſon rolle ſe ſignale:
Où le jovial *Arlequin*,
Eſt un très-plaiſant marocain;
Où, bref, ſans qu'aucun d'eux j'oublie,
Leur nouvel acteur d'*Arcadie*,
Joue autant bien qu'il peut jouer,
Et ce n'eſt pas trop le louer.

Ces deux paſſages nous apprennent des faits aſſez curieux : l'extrait qui ſuit, les rendra plus intelligibles.

Dès la premiere ſcéne Arlequin & Trivelin exécutent le ſtratagême qu'ils ont concerté pour attraper de l'argent; au moyen d'une peau ſous laquelle ils ſe mettent l'un & l'autre pour répréſenter un monſtre ſingulier. Trivelin a une groſſe tête noire qui touche preſque à terre, & eſt ſéparée du corps vers l'échine : en cet endroit Arlequin appuyé avec lui dos contre dos, a une fraiſe, un beguin, un bonnet étrange, & un petit manteau, qui lui couvre les

épaules & le corps. Ceux qui ſont voir
1668. cet animal prétendu, ſont remarquer qu'il a deux têtes, que la ſeconde ne parle pas ; ils ajoûtent qu'il ne coûte pas beaucoup pour le voir. Ils levent le petit manteau qui cache Arlequin; celui-ci dit auſſi-tôt *gna*, *gna*, *gna* : allonge en même tems la main par une ouverture de la peau du monſtre, & derobe la bourſe à Octave. Il ſe tourne du côté de Cinthio, & le vole auſſi. Ces deux perſonnes ſortent ſans s'appercevoir qu'on les a dérobé. Arlequin quittant le monſtre, rit du tour qu'il vient de jouer. Ils reviennent ſur leurs pas : & appercevant Arlequin diſent, ah! voilà donc la ſeconde tête: ce dernier court adroitement ſe cacher à ſa place, & paſſant la tête par le trou, lorſqu'on leve le manteau, il repête toujours *gna*, *gna*, *gna*, Octave & Cinthio ſe retirent, en diſant qu'ils voyent bien qu'ils ont à faire à des filoux. Après leur départ, Arlequin & Trivelin ſortent de leur machine pour partager l'argent que le premier a volé. Tandis qu'ils le comptent, Octave & ſon camarade reviennent, mettent l'épée à la main : & coupent le chemin à ces deux filoux, qui veulent ſe refugier ſous la peau du monſtre : ils ſe mettent à genoux, &

avouent leur fourberie. Trivelin obtient grace en promettant le secours de son industrie aux deux cavaliers ; & de les aider à se venger du caprice de leurs maîtresses. On convient qu'Arlequin contrefera le Médecin Indien, & après quelques lazzi, tous les Acteurs quittent la scéne. 1668.

Arlequin revient sous le travestissement dont on est convenu ; il est monté sur un âne, orné de plumes, & accompagné de Trivelin, ils menent à la main un autre animal qui porte un étendard. Cette marche arrive sur le milieu du théatre, alors Arlequin prenant la parole, dit.

Discours du Médecin Indien.

« On s'étonnera, Messieurs, de me » voir dans cette place, monté sur cet » animal, & avec cet autre que je con- » duis à la main ; mais sachez que celui » sur lequel je suis, ainsi que le dit » Pline dans son *Traité du secret pour* » *empêcher que les grenouilles ne s'en-* » *rhument*, est un papillon des Indes » Septentrionales : & que cet autre est » une punaise des Indes Orientales, que » j'ai trouvé dans la chemise du Grand » Mogol. Au surplus, je suis Médecin,

» Chirurgien, Apotiquaire, & Barbier;
1668. » je connois parfaitement les infirmités,
» les maladies; je ſçais remedier aux
» bleſſures, & autres événemens auſ-
» quels le corps humain eſt ſujet; j'ai
» des preuves ſuffiſantes de ma capacité,
» que pourroient rendre tous mes ma-
» lades, qui ſeroient très-ſains, s'ils n'é-
» toient pas morts. Avec ma poudre de
» perlin-pin-pin, j'ai guéri depuis huit
» jours un jeune homme de quinze ans
» du mal de mere. (*Ici Trivelin inter-
rompt Arlequin, & le Docteur ſoûtient
qu'il n'y a que les filles & les femmes qui
ſoient ſujettes à ces ſortes de maladies.*)
» Vous vous trompez, répond Arlequin,
» car la mere de ce jeune homme lui
» ayant donné un violent coup de bâton
» ſur la tête, je crois que cela peut bien
» s'appeller un mal de mere. De même,
» continue-t-il, j'ai tiré d'affaire un
» homme qui avoit un furieux mal de
» tête dans le ventre.» *Comment cela ſe
peut-il? dit le Docteur.* « C'eſt repliqua
» le Médecin, qu'un Taureau lui avoit
» donné un coup de corne dans le ven-
» tre. Un autre, ajoute-t-il, avoit un
» mal de dents à la main gauche.....
(*Tous les aſſiſtans ſe mettent à rire, Ar-
lequin ſe fâche.*) « Oui, Meſſieurs les
» rieurs, dit-il, & vous en conviendrez,

» lorſque vous ſçaurez que c'eſt qu'un
» chien l'avoit mordu à la main gauche. 1668.
» En un mot, ma poudre déconforte,
» (reconforte) l'eſtomach : détruit (re-
» tablit) la chaleur naturelle ; aide la
» rate, le foye, à digérer, & par une in-
» ſenſible tranſpiration, fait évacuer les
» poulmons. Cette poudre eſt ſalutaire
» pour toutes les nations imaginables,
» Grecs, Chaldéens, Hebreux, Mila-
» nois, Bergamaſques : & c'eſt ce qu'en
» bon François, l'on appelle depuis
» plus d'un ſiécle, de l'onguent miton
» mitaine. Quand je travaille, j'obſerve
» les revolutions qui ſe paſſent dans le
» ciel, parce que, comme dit Platon,
» un Médecin ſans aſtrologie, eſt un
» œil ſans paupiere. Je fais donc alors
» une extrême attention aux trente-huit
» maiſons celeſtes. . . Aux douze, dis-
» je, aux douze, quoique depuis à peu
» près quarante ans que le nombre a été
» réglé, on puiſſe en avoir bâti bien
» d'autres. Et notez que je guéris toutes
» les maladies, hors celles qui ſont ſous
» le ſigne du taureau, ou du capricorne,
» leſquelles ſont incurables, parce qu'el-
» les attaquent la tête. »

A peine le Médecin a-t-il ceſſé de parler, qu'on lui apporte des prétendus eſtropiés : il leur fait prendre de ſa pou-

dre ; ils éternuent, ſont guéris ſur le
1668. champ, & forment un balet qui finit le premier acte.

Au ſecond Arlequin entre ſur le théatre : la Médecine, dit-il en ſe carrant, pénétre la mouëlle des os, comme le feu pénétre les marmites. Le Docteur arrive, Arlequin lui tâte le pouls, & lui demande s'il a la fiévre, l'autre lui répond que c'eſt l'affaire du Médecin de le connoître : il eſt vrai, réplique ce dernier, mais je ne connois que la fiévre des Indes.

Pluſieurs malades ſe préſentent : l'un ſe plaint du mal d'eſtomach. Prenez, lui dit Arlequin, une once d'huile de moutarde, & frottez-vous en : où ? lui répond le malade : où il vous plaira, réplique Arlequin. Quelqu'un lui demande ſon nom. *Teſta d'Aſino*, dit-il : ce mot en Indien ſignifie beauté celeſte. Ma fille a perdu la ſanté, s'écrie un des aſſiſtans : je ne l'ai pas trouvée, répond le Médecin. Il ordonne à une perſonne de ſe faire couper la tête, pour guérir ſon mal des pieds, par la régle, *contrariis contraria curantur*. Enſuite il entre dans ſa maiſon : Diamantine, après bien des façons, lui avoue qu'elle eſt devenue amoureuſe du Roi de Maroc, ſur un portrait qu'elle a de ce Prin-

ce : Arlequin la congédie en l'assurant qu'il l'aidera dans son amour. 1668.

Scaramouche, en espéce de cul de jatte, est amené par le Docteur : je vais vous faire voir la vertu de ma poudre, dit Arlequin à ce dernier. En même tems il va chercher une botte de paille, sur laquelle il fait mettre le prétendu estropié, & après avoir semé de sa poudre sur la paille, il y met le feu : Scaramouche s'enfuit à toutes jambes : Trivelin survient : Arlequin lui apprend la maladie extravagante de Diamantine, Trivelin lui parle à l'oreille, & ils sortent ensemble.

Dans la derniere scéne de ce second acte, Arlequin paroît, mais sous un autre travestissement : il est sur le siége d'un carrosse & tenant un fouet à la main, il dit qu'il est le cocher de Marc-Antoine, & qu'il a servi Lepide : j'étois, ajoûte-il, avec lui, lorsque les Grecs lui donnerent le nom de *Lepido* : pour quelle raison ? dit le Docteur, parce que, continue Arlequin, un chat lui ayant emporté un morceau de fromage, dans sa colere il prit des pierres, & le lapida, *lo lapido*. Il me paroît, replique le Docteur, que vous êtes au fait de l'histoire : vous connoissez sans doute le Triumvirat ? si je le connois ? répond

Arlequin, il étoit mon couſin. Pour in-
1668. terrompre ce diſcours, il propoſe au Docteur de prendre une place dans ſa voiture: ce dernier le remercie: oh bien, dit Arlequin je veux vous donner le plaiſir d'un ballet ſingulier: en diſant cela, il détache les quatre eſclaves qui menent ſon char; ils danſent: enſuite leur conducteur les ratache: leur ordonne de continuer leur chemin, & faiſant claquer ſon fouet, il finit l'acte, en criant, ahi, ahi, dia, &c.

Au troiſiéme acte la ferme du théatre s'ouvre: Arlequin paroît dans le cadre du tableau qui doit repréſenter le Roi de Maroc. Diamantine ſe croyant ſeule, prend de la poudre du Médecin Indien, & éternue. Ta poudre, dit alors Arlequin, a plus de vertu que la mort aux rats: car elle fait mourir les ſouris, & la tienne donne la vie aux tableaux. Diamantine très-ſurpriſe, demande à qui elle parle. Je ſuis, répond-il, le Roi de Maroc, amoureux de toi, par la vertu de cette poudre, & qui veux te donner une demi-douzaine de petits maroquins, pour te faire des ſouliers. En même tems il deſcend du tableau, pour venir l'embraſſer; mais comme il entend parler dans la chambre voiſine, il rentre dans ſon cadre. Le Docteur ſurvient; il

eſt

eſt étonné de voir le portrait dans une attitude differente ; & en demande la raiſon à Diamantine, qui répond que c'eſt apparemment le point de vue, & lui dit de venir ſe placer auprès d'elle. Pendant que le Docteur ſe tourne, Arlequin ſe remet dans ſa premiere poſture. Diamantine lui fait des ſignes, il y répond : le Docteur le ſurprend dans une nouvelle attitude, & tenant ſon bonnet à la main : Diamantine pour diſſiper ſes ſoupçons, repete le même lazzi, & Arlequin de même. Enfin le Docteur inquiet, s'approche, & dit, qu'eſt-ce donc que ce tableau-ci ? c'eſt le Roi de Maroc, répond Arlequin. Le Docteur lui fait un profond ſalut, & ſort en faiſant connoître qu'il n'eſt pas tout-à-fait la dupe de cette fourberie. Arlequin qui le croit abſent, deſcend, & court embraſſer Diamantine : dans le moment le Docteur paroît à côté de lui : Arlequin ſe jette à ſes genoux, obtient ſa grace & la main de Diamantine. Il quitte la ſcéne pour aller ſe vêtir en marié, & inviter ſes amis à la nôce. 1668.

A la derniere ſcéne, tous les acteurs forment une marche, Arlequin & Diamantine ſont habillez en mariez : le premier dit qu'avant toutes choſes il eſt néceſſaire de convenir des articles

du contrat, & lit ce qui ſuit.

1668. « Nous, Arlequin, (il ôte ſon cha-
» peau) Seigneur de Sbroufadel, &c.
» conſidérant la néceſſité qu'il y a d'aug-
» menter & perpétuer la race Arliquini-
» que, pour l'honneur de mes prédéceſ-
» ſeurs, les plus braves à coups de poing
» qui ayent été dans toute l'Italie, j'ai ré-
» ſolu (1) de me marier avec Mademoi-
» ſelle Diamantine, aux conditions par
» elle d'obſerver les articles ſuivans.

---

(1) Dans un recueil intitulé, *le Théatre Italien, ou Recueil de toutes les Scénes Françoiſes qui ont été jouées ſur le théatre Italien de l'Hôtel de Bourgogne, imprimé à la Haye, chez Jacques Xuaur* 1698 in-12. Cette ſcéne eſt rapportée p. 114 & 115. la voici.

LE VIEILLARD.

» Comment Seigneur de Sbrofadel ?

ARLEQUIN.

» Hé, oui vraiment, Seigneur de Sbrofadel, Sbro-
» fadel eſt mon nom : eſt-ce que je ne ſuis pas Sei-
» gneur de mon nom ?

LE VIEILLARD.

» Vous avez raiſon, voyons vos articles ?

ARLEQUIN.

» *Primò*. Qu'elle ſera obligée, de laiſſer manger à
» ſon mari quatre cuillerées de ſoupe avant elle, pour
» faire voir la préférence que doit avoir l'homme ſur
» ſa femme, & en conſidération des quatre parties
» du monde, l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique & l'Eu-
» rope.

» *Secundò*. Qu'elle ne mangera point de chataignes
» le ſoir, de peur de ſcandaliſer, pendant la nuit
» le nez de ſon mari.

» *Tertiò*. Qu'elle ſera obligée de grater ſon mari
» quand il aura la gale, & de lui chatouiller la
» plante des pieds, juſqu'à tant qu'il ſoit endormi.

» *Quartò*. Qu'elle ſera obligée de me faire ſept en-

» 1°. Que ma femme ſera obligée
» d'ici à ſix mois de me faire trois enfans 1668.
» mâles tout d'une ventrée pour en faire
» préſent à mes amis.

» 2°. Que lorſque nous ſerons à table,
» il me ſera permis de manger vingt
» cuillerées de ſoupe, avant qu'elle ait
» commencé de mettre la main au plat,
» pour faire connoître la ſupériorité
» que doit avoir le mari ſur la femme,
» &c. »

» fans mâles, tout d'une ventrée, pour en faire pré-
» ſent à mes amis.

» *Quintò.* Qu'elle me coupera les ongles tous les
» mois, pour épargner l'argent que l'on donneroit
» au maréchal.

» *Sextò & dernier.* Qu'elle me laiſſera ſouller une
» fois par jour, & qu'elle ſe laiſſera repaſſer une fois
» la ſemaine avec un bon bâton, pour évacuer la bille
» qui pourroit m'étouffer, & auſſi pour me divertir.

» Hébien! que dites-vous de cela? Vous voyez que
» je ſuis fort honnête, & qu'il n'y a rien de ſuperflu.
» Allons; qui m'aime me ſuive, je vais me mettre à
» table. »

Ajoûtons un couplet de la chanſon qui terminoit la piéce.

Pargué, puiſqu'enfin
Nous ſommes à la nôce,
Honneur au négoce
De notre couſin,
Ce brave Arleqüin:
Boutons bas la toque,
Qui voudra s'en moque,
Toque, choque, toque,
Choque bien
Ton grand varre,
Piarre,
Contre le mien.

1669.

LES MÉTAMORPHOSES D'ARLEQUIN.

Metamorfoſi d'Arlichino.

Comédie en trois Actes de M. CINTHIO, répréſentée vers la fin du mois de Mars 1669.

ARlequin amoureux de Diamantine fille du Docteur, a pour rival Scaramouche, à qui cette fille eſt promiſe par le pere, & par le Prince : de concert avec la belle, Arlequin employe diverſes ruſes, & prend pluſieurs figures, pour dégoûter Scaramouche, & parvenir à ſes fins : on peut ajoûter que c'eſt plus à ſon bonheur, & à l'auteur qu'il doit ſa réuſſite, qu'à la fineſſe de ſes ſtratagêmes.

Arlequin, dans ſa premiere ſcéne, paroît revenant de la chaſſe : il tient un chien en leſſe, & un autre dans une cage, & crie tayaut, tayaut. Il ſe range auprès du Prince ; le Docteur s'avance, Arlequin feignant de le prendre pour un ours, va chercher un filet, avec lequel il l'enveloppe. Excuſez ma mépriſe, dit-il enſuite, mais votre phyſionomie m'a

trompé. Il veut encore enſeigner au Prince un moyen infaillible de prendre les ours : il faut avoir, dit-il, un gros fromage, que l'on porte en guiſe de bouclier, l'ours ſe jette deſſus, & vous ſaiſiſſez ce moment pour lui river les ongles avec un petit marteau, &c. Ces plaiſanteries n'empêchent pas que le Prince ne promette Diamantine à Scaramouche : Arlequin en eſt au déſeſpoir, & raconte ſon malheur à Trivelin : ce dernier entend ce récit de travers, & répond toujours, eh bien ! que m'importe à moi ? il raconte enſuite qu'il veut ſe venger de Scaramouche qui lui a donné des coups de bâton. Arlequin le paye avec les même lazzi. Enfin Trivelin lui parle à l'oreille, & ils ſortent enſemble pour exécuter ce qu'ils ont projetté. 1669.

Après quelques ſcénes de peu d'importance, on apporte Arlequin qui eſt traveſti en horloge. Scaramouche veut lui toucher le viſage, & ſe ſent mordre au doigt. Il crie, & appelle l'Horloger, Trivelin, qui joue ce perſonnage, ſoûtient qu'il faut qu'il ait touché à quelque reſſort. Il fait ſonner les heures, & enſuite apporter une table, ſur laquelle il place l'horloge. On met ſur la table un panier de fruit, du vin &

des verres. Arlequin prend une pomme,
1669. la porte à ſa bouche ; Scaramouche ſe retourne : l'autre met la main ſur une ſeconde pomme : Scaramouche veut la lui arracher, mais la moitié reſte dans la bouche d'Arlequin, qui le frappe : Trivelin continue à dire que c'eſt l'effet du reſſort. Arlequin prend la bouteille, boit, & ſouffle du vin au nez de Scaramouche. Celui-ci fourre ſa tête dans le trou de la boëte de la pendule, Arlequin qui en a retiré la ſienne, lui donne un ſoufflet, ils ſe battent enſemble, & c'eſt ainſi que finit l'acte.

Au commencement du ſuivant, Arlequin feignant d'être eſtropié, eſt porté ſur une civiere : & fait une ſcéne avec Scaramouche : Il revient ſous la forme d'une baſſe de violon. Scaramouche en joue, mais comme Arlequin l'accompagne, étonné de ce prodige, il s'enfuit. Après ſon départ, Arlequin paſſe ſa tête & ſes bras par des trous faits exprès dans l'inſtrument, & ſe met à danſer. Scaramouche rentre & demande qui eſt là ? je ſuis répond Arlequin, l'harmonie de cet inſtrument : Scaramouche met l'épée à la main : l'autre s'enfuit, & revient avec une ſereingue, pleine d'eau qu'il jette au nez de ſon rival.

La derniere métamorphoſe d'Arlequin eſt celle du fauteuil: Trivelin s'y 1669.
aſſied & ſe leve; Scaramouche veut prendre ſa place, mais dans le moment qu'il eſt prêt à s'aſſeoir, Arlequin, qui eſt dans la machine, ſe retire & le fait tomber. Scaramouche revient à la charge, & reçoit un coup de poing. Alors ſoupçonnant quelque fourberie, il ſe retire. Arlequin ſort du fauteuil, & vient parler à Diamantine: mais comme il entend du bruit, il veut rentrer dans ſa machine: ſa précipitation le fait tomber deux fois: Scaramouche le ſurprend dans cet embarras, & dit, voilà un plaiſant fauteuil; qui diable l'a fait faire? c'eſt le Grand Mogol, répond Arlequin: à ce mot, Scaramouche ſe jette ſur lui, le prend au collet, & ils ſe battent: la fourberie ſe découvre; mais Arlequin obtient Diamantine: Seigneur, dit-il au Prince, en lui demandant ſon conſentement pour ce mariage. Si je vous prie de m'accorder une femme, c'eſt pour votre utilité, plutôt que pour la mienne. Car étant fauteuil, nous ferons enſemble des plians qui pourront ſervir aux bals, & aſſemblées que votre Excellence voudra donner.

Dans le Recueil de ſcénes Françoiſes

du théatre Italien, imprimé à la Haye;
1669. *in*-12. 1698. & que nous avons cité, on trouve, page 48, 52. deux nouvelles métamorphoſes d'Arlequin; le premier en hydropique, & l'autre en femme groſſe. Il paroît par ces fragmens qu'ils ont été ajoutés aux repriſes de cette piéce, ainſi que le perſonnage de Mezzetin qu'on y a introduit depuis, à la place du Trivelin. La Princeſſe y tient celle du Prince: & c'eſt Colombine qui joue le rolle de Diamantine. Au dénouement, Arlequin enleve ſa maîtreſſe, & force par-là le Docteur & la Princeſſe à conſentir à ſon mariage.

Les répriſes de cette comédie, marquent le ſuccès qu'elle a eu: le ſieur Robinet, nous aſſure qu'elle fut fort applaudie à ſa nouveauté, voici ſes termes.

Lettre en vers, du 23 Mars 1669.

Ceux qui haiſſent le chagrin,
Sans en pouvoir ſouffrir un brin,
Ceux qui deſirent que la joye
Penetre leur rate & leur foye,
Ceux qui veulent rire ſans fin,
Aillent voir de *Maître Arlequin*,
Les gaillardes *Métamorphoſes*,
On y voit cent gentilles choſes,

Qui

Qui (Lecteur, je ne hable point) 1669.
Les contentera sur ce point.
Cinthio, le fils d'Aurelie,
Charmante Actrice d'Italie,
En est l'Auteur spirituel,
Et j'y trouve beaucoup de sel.

LE SOLDAT PAR VENGEANCE,

OU

ARLEQUIN SOLDAT EN CANDIE.

Il Soldato per vendetta, o Arlichino Soldato in Candia.

Comédie en trois Actes de M. CINTHIO, (1) répréſentée vers la fin du mois de Mai 1669.

VOici encore une piéce de M. *Cinthio*, qui a saisi ce vaudeville du tems, pour y ajoûter des scénes Italiennes, qui s'y trouvoient propres.

(1) Robinet annonce cette piéce, mais sous le titre que le public lui avoit donné.

Lettre en Vers du 1. Juin 1669.

En cette ville de Lutéce,
Toujours par quelque gaye piéce,
Les comiques Ausoniens,
Alias les Italiens,

1669. Les nouveaux Comédiens Italiens ont employé ce canevas & en ont compoſé la piéce, intitulée *Flaminia veuve fidelle, & Soldat par vengeance :* en Italien, *Flaminia Soldato per vendetta.* Répréſentée ſur le théatre, le 5 Octobre 1716.

Eularia, pour ſe venger de Cinthio, ſe traveſtit en homme, ainſi qu'Aurelia ſon amie, & Diamantine ſa ſuivante, & ſous ce déguiſement elle aſſemble un nombre de ſoldats. Cinthio de ſon côté, après avoir levé quelques troupes, ſe retire dans une forteresſe, où Eularia veut l'aſſiéger. Cette action, ſi terrible en apparence, eſt cependant terminée par un heureux dénouement. Arlequin n'y joue qu'un rolle épiſodique, mais comme il eſt à l'ordinaire le plus plaiſant, c'eſt celui auquel nous allons nous attacher.

Il paroît d'abord habillé en gueux,

Nous divertiſſent à merveilles ;
Id eſt, de façon non pareille,
Et leur *Cinthio*, grand Auteur
Auſſi bien comme grand Acteur,
Leur en fournit chaque ſemaine,
Une neuve, ſans nulle peine,
De qui les incidens joyeux,
Font ſans doute rire des mieux.
Témoin eſt ſa piéce derniere,
Qu'on nomme *la Femme Guerriere.*

& cache un de ſes bras, qu'il dit avoir perdu à la guerre, par un coup de canon. Scaramouche à qui il demande l'aumône, ouvre ſa bourſe, & la reſſerre: Arlequin paſſe adroitement ſon bras par deſſous ſon juſte-au-corps, & la derobe: Ah! fourbe, lui dit Scaramouche, en le ſaiſiſſant dans le moment, tu dis que tu as perdu ton bras, & le voilà! Ah! Seigneur, répond Arlequin, que je vous ſuis obligé: de quoi? demande l'autre: c'eſt ajoûte celui-ci, de m'avoir fait retrouver mon bras, que je croyois avoir perdu. Mon ami, lui dit Scaramouche, lorſque vous le perdites, vous aviez, ſans doute, cet habit: comment le boulet de canon a-t-il emporté le bras, ſans emporter auſſi la manche? c'eſt, Monſieur, réplique Arlequin, qu'il a paſſé par les pores du drap. 1669.

Dans une autre ſcéne, Cinthio fait des ſoldats: c'eſt Scaramouche qui eſt à leur tête, & qui bat la caiſſe. Arlequin arrive en courant, les culebute l'un ſur l'autre, & dit pour s'excuſer, qu'il croyoit que l'on faiſoit une ſortie, & que c'eſt pour cela qu'il s'eſt ſi fort précipité. En paſſant il dérobe au Docteur ſa patente de ſergent, & ſe retire en éclatant de rire.

Eularia paroît enſuite avec ſa troupe

& fait quelques raiſonnemens ſur la
1669 guerre, & les opérations qu'elle a projetté : lorſqu'elle a quitté la ſcéne, Cinthio arrive ſuivi de ſes ſoldats. Scaramouche dit à Arlequin, qui veut s'enroller, de paſſer derriere Monſieur le Capitaine. Arlequin ſe gliſſe entre Cinthio & le dos de ſon fauteuil, & après pluſieurs lazzi, lui préſente la patente, qu'il a derobé. Cinthio lui demande s'il s'eſt jamais trouvé à un aſſaut : oui, Seigneur, répond le nouveau ſoldat, j'étois à l'aſſaut de Troye. Votre Seigneurie, ajoûte-il, a ſans doute entendu parler du cheval de Troye ? oui, dit Cinthio : eh bien, continue Arlequin, c'étoit moi qui l'étrillois, & le menois boire. Cela ne ſe peut pas, réplique Cinthio, il y a plus de deux mille ans que le ſiége de Troye eſt paſſé. Quelle Troye entendez-vous donc ? dit Arlequin, je parle d'une troye, d'une laye, & de ſes petits marcaſſins, que nous attaquâmes à la chaſſe, & que nous primes enfin avec bien de la peine. Cinthio ſans faire attention à ce diſcours, lit la patente qu'Arlequin lui a préſentée, & lui demande pourquoi il porte un habit ainſi bigarré ? c'eſt, répond Arlequin, qu'il eſt compoſé d'échantillons des drapeaux que j'ai pris ſur l'ennemi.

Dans une des ſcénes ſuivantes, Arlequin eſt mis en priſon pour quelque étourderie : le hazard veut que pendant le ſejour qu'il y eſt obligé de faire, il entend Eularia qui dit qu'elle veut tuer Cinthio dans une ſortie. Un moment après Scaramouche entre, & lui annonce qu'il doit être fuſillé. Arlequin répond qu'il le veut bien : deux ſoldats lui paſſent une corde au col, & après lui avoir couvert les yeux d'un mouchoir, ils l'ammenent. Arlequin continuant à badiner, demande pourquoi on le fait jouer à Colin maillard, il feint de ſe prêter à ce jeu, & de tâcher d'attraper quelqu'un : il trouve Scaramouche ſous ſa main, & en diſant, ah je te tiens, il ôte ſon mouchoir. Mais on lui réitere que ce n'eſt pas un jeu, & qu'il faut qu'il meure. Arlequin fait pluſieurs lazzi, & dit à Cinthio, que s'il veut lui donner la vie, il va lui découvrir un ſecret d'où la ſienne dépend. Cinthio paroît d'abord inquiet, Arlequin s'en apperçoit, & crie qu'on le peut faire mourir, mais qu'on ne ſçaura rien. Cinthio redouble ſes inſtances, & enfin lui promet la vie. Arlequin découvre la conſpiration d'Eularia : on lui pardonne à condition qu'il ſortira du pays, & dans le moment on le dé- 1669.

lie. (1) Après que les acteurs ont quitté
1669. le théatre, Diamantine ſurvient : Arlequin & elle ſe reconnoiſſent, & font une ſcéne de lazzi, après laquelle ils ſe retirent.

Arlequin, à qui on a donné la liberté de reſter dans la place, fait à Scara-

---

(1) Dans la ſuite des répréſentations, on fit en cet endroit quelques changemens, & on y ajoûta la ſcéne ſuivante. Arlequin paroît devant le juge qui doit l'interroger : après le lazzi d'attraper une puce, & enſuite une araignée, le Juge lui fait pluſieurs queſtions.

LE JUGE.

» Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

» Arlequin.

LE JUGE.

» N'êtes vous jamais venu en priſon ?

ARLEQUIN.

» Oui, Monſieur, pour porter à manger à un de » mes camarades, qui étoit priſonnier pour dettes.

LE JUGE.

» N'avez-vous jamais rien fait contre l'ordre de la » Princeſſe ?

ARLEQUIN.

» Oui, Monſieur, je ſuis ſorti de la ville malgré ſon » ordre.

LE JUGE.

» Comment ? & par quel moyen êtes-vous ſorti ?

ARLEQUIN.

» Il y a quatre ou cinq jours, je voulois étendre » des chemiſes ſur la muraille, elle s'écroula ſous » moi, & je tombai dans les foſſés avec mes che- » miſes.

LE JUGE.

» Ne vous êtes-vous jamais trouvé à la mort de » quelqu'un ?

mouche le recit de ſes bravoures; Eularia & Aurélia, vêtues en hommes, lui en font leur compliment, il les reçoit avec une extrême gravité. Le Docteur vient, ſe plaint qu'Arlequin lui a volé ſa patente, & montre une feuille de papier blanc, qu'on lui a remiſe en 1669.

ARLEQUIN.

» Oui, Monſieur, l'année derniere je me trouvai » à la Greve, où l'on pendoit un homme.

LE JUGE.

» N'avez-vous jamais dit du mal du Gouverneur?

ARLEQUIN.

» Oui, Monſieur, il y a quelque tems qu'il étoit » malade, & tous ceux qui me demandoient de ſes » nouvelles, je diſois, il ſe porte fort mal.

LE JUGE.

» Sçavez-vous celui qui a bleſſé Cinthio?

ARLEQUIN.

» Oui, Monſieur, c'eſt vous-même.

LE JUGE.

» Cela eſt faux... N'avez-vous jamais excité per» ſonne à ſe battre?

ARLEQUIN.

» Très-ſouvent, Monſieur, quand je vois des chiens » qui ſe querellent, je ne manque jamais de battre » des mains, & de faire x, x, x, x, x, & je les excite » à ſe battre. &c. »

Après ce petit préambule, Arlequin dit que c'eſt lui qui a tiré le coup de mouſquet dont on l'accuſe, pour ſe faire mettre en priſon, parce que, ajoûte-il, j'ai un eſprit familier qui m'a averti, que dans cette priſon, je trouverai un tréſor de vingt mille piſtoles, mais que je n'y puis parvenir qu'en m'aſſociant avec un camarade, dont le nom commence par une S. Scaramouche qui eſt dans le cas, ſe propoſe pour cette opération. Il ſe fait une ſcéne

place. Arlequin le traite cavalierement,
1669. & fait le fanfaron : & lorſque le Docteur veut mettre l'épée à la main, l'autre prend une hallebarde, & ſe ſauve, en diſant, demi tour à gauche.

Dans une autre ſcéne, Scaramouche & Arlequin rencontrent un patiſſier qui

---

de lazzi, Arlequin feint de parler à l'eſprit, & de lui faire accepter l'aſſociation. Après quelques céremonies & paroles magiques, il met un genouil en terre, & dit à Scaramouche de lui lier les mains derriere le dos, & de les attacher aux pieds. Scaramouche lui obéit, Arlequin continuant de feindre ſa converſation avec l'eſprit, s'arrête tout-à-coup, & dit qu'il vient d'apprendre qu'il a manqué à l'eſſentiel de la céremonie : qu'il faut qu'à ſon tour il lie ſon camarade, & l'enveloppe avec ſon capot. Scaramouche ſe laiſſe faire, Arlequin le lie, lui tourne le dos à la priſon, & lui couvre entierement le viſage avec ſon capuchon: en lui enjoignant de répeter pluſieurs fois ces mots, *Giurgiomella*, *farniguichio*, *coquerico*, *coquerice*. Enſuite ſe mettant derriere Scaramouche, il lui donne des coups de bâton : celui-ci crie : Arlequin crie encore plus fort, & ſe plaint que le Diable l'aſſomme, parce qu'on n'a pas bien prononcé les paroles magiques. Ce lazzi ſe repette pluſieurs fois : enfin Arlequin dit que voilà qui eſt fait, pourvu que, ſous peine de la vie, il reſte en cette poſture ſans prononcer un ſeul mot, juſqu'à ce que l'eſprit ſe manifeſte, & montre le tréſor. Alors il prend la robe & le bonnet quarré du Juge, & appelle le géolier, qui vient recevoir ſes ordres avec reſpect Ce coquin a tout confeſſé, lui dit Arlequin, qu'on le conduiſe au cachot, juſqu'à ce qu'il ſoit pendu, & que l'on m'ouvre la porte. Le géolier ouvre la porte & reconduit Arlequin très-poliment : enſuite les archers viennent ſe ſaiſir du criminel, Scaramouche fait ſes lazzi, on le delie, il eſt reconnu, & menace de faire pendre les archers, qui ſe ſauvent au plus vîte.

porte un pâté : Arlequin lui donne le croc en jambe, il le fait tomber, & lui derobe ſa marchandiſe : Scaramouche & lui font le lazzi d'attaquer le pâté comme une fortereſſe ; c'eſt Arlequin qui défend la place : le pâtiſſier veut ſe mettre de la partie, mais Arlequin lui rompt ſon tambour ſur la tête, & l'oblige à quitter priſe. 1669.

Le Docteur pourſuivant toujours Arlequin, ſe préſente avec lui devant le Capitaine, au ſujet de la patente qu'on lui a dérobé. Arlequin ſoûtient le contraire, & répond à ſes injures. Cinthio, pour finir cette diſpute, prend la hallebarde d'Arlequin, & la mettant à terre, il déclare qu'il veut voir qui des deux l'emportera à la pointe de l'épée. Arlequin refuſe le parti, & dit qu'il n'a pas le tems, qu'il faut qu'il aille changer la ſentinelle : il ajoûte, pour s'excuſer, qu'il ne lui convient pas de meſurer ſes armes avec un ſimple ſoldat. Moi, dit-il, qui ai eu l'honneur de me battre corps à corps contre les premieres fortereſſes de Flandres. Cinthio dit qu'au moyen des queſtions qu'il va leur faire, il connoîtra bientôt lequel d'eux eſt plus ancien dans le ſervice. Il demande enſuite, pourquoi portez-vous le mouſquet ? le Docteur répond

le premier, & Arlequin après : voilà,
1669. dit ce dernier, une plaiſante queſtion à propoſer : je porte, continue-t-il, le mouſquet, parce qu'il ne peut pas me porter.

CINTHIO.

» Quelle eſt la vie du ſoldat ?

ARLEQUIN.

» C'eſt la ſoupe & une bonne bouteille de vin.

CINTHIO.

» Quelles actions avez-vous par devers vous ?

LE DOCTEUR.

» J'ai défendu mon pays en repandant le ſang de nos ennemis.

ARLEQUIN.

» Et moi j'ai défendu ma patrie plus glorieuſement : j'ai fait punir les ennemis, ſans répandre une ſeule goute de ſang.

CINTHIO.

» Eh comment as-tu fait ?

ARLEQUIN.

» Je les ai pendu par leurs cols.

Eh bien dit Cinthio, je donne la hallebarde à celui qui eſt en poſſeſſion de la patente de ſergent. Arlequin, ramaſſe la hallebarde, & ajoûte, portez honneur & reſpect au Capitaine, & à ſon ſergent.

Arlequin a encore une ſcéne avec

Diamantine, qui eſt toujours traveſtie en homme. Ce jeune Cavalier, dit Arlequin en l'appercevant reſſemble bien à une certaine Diamantine ma maîtreſſe, que j'ai laiſſée à Paris, & avec laquelle j'avois des engagemens pour me marier. C'eſt elle, ajoûte-t-il, qui eſt cauſe que j'ai pris le parti de me faire ſoldat, pour aſſommer ce coquin de Trivelin, mon rival. Diamantine répond à ce diſcours, & termine ſes phraſes en diſant, *c'eſt ainſi que parloit Diamantine.* A chaque fois, Arlequin fait le lazzi de mettre bas ſes armes. Cette ſcéne finit par un ſoufflet que ce dernier reçoit, après lequel il ſort du théatre. 1669.

Voici la ſcéne d'Arlequin en ſentinelle, il porte un capot, un mouſquet, & une épée. Après quelques lazzi de frayeur, il prie le caporal qui le poſe de revenir bien-tôt. Comme il fait nuit, Arlequin témoigne avoir peur des eſprits, il ſe promene en tremblant : Trivelin vient faire ſes lazzi au tour de lui, tire le coqueluchon du capot du ſentinelle, lui entortille le col avec la meche de ſon fuſil, jette le fuſil en devant, lui pince le nez & les oreilles. Arlequin, ſaiſi de crainte & n'oſant pas répondre, apperçoit par hazard un laquais qui porte un flambeau : il

1669. le prie de le lui prêter : pendant qu'ils cauſent enſemble : Trivelin reparoît ſous la figure d'un fantôme : Arlequin tombe par terrre, en criant, caporal, à moi caporal ; & ſe ſauve enfin en faiſant pluſieurs cullebutes.

La derniere ſcéne d'Arlequin eſt celle où on l'apporte caché dans un canon. Comme on eſt prêt à le charger : Scaramouche regarde ce qui peut y mettre obſtacle, Arlequin lui fait voler de la farine au viſage, ſort du canon, & chaſſe les acteurs à coups de ceinture.

1669.

LE MONDE RENVERSÉ.

OU

ARLEQUIN JOUET DE LA FORTUNE.

Il mondo à la roverſa.

Comédie en trois Actes. (2)

CEtte piéce a été traduite par *Dominique*, ſous le titre d'*Arlequin Gentilhomme par haſard.* Imprimée en 1711. (2)

(1) L'ordre chronologique du Scénario nous fait ſoupçonner que cette piéce pourroit être du ſieur Cinthio : car le ſieur Robinet dans ſa lettre du 20 Juillet 1669. annonce une nouvelle comédie de cet Auteur, ſans en donner le titre : Voici le paſſage ſur lequel nous fondons notre conjecture.

L'admirable troupe Italique,
Dont le théatre eſt ſi comique,
Nous y donne une nouveauté,
Pleine de grace & de beauté :
Le ſerieux & le riſible,
Cauſent un plaiſir indicible ;
Ils ſe ſont ſi bien conſertés,
Que toutes les diverſités
Qui fourmillent dans ce ſpectacle,
Qui eſt un vrai petit miracle,
Dont *Cinthio* ſecond acteur,
Eſt encor le digne inventeur.
Et dans lequel toute la troupe
Fait certe auſſi miracles, où jamais je ne ſoupe.

(2) M. Le Sage ſemble avoir emprunté quelque choſe de la piéce Italienne dans ſa Comédie de *Criſpin Rival de ſon Maître.*

1669. Arlequin & Trivelin ouvrent la ſcéne, ils portent une valiſe qu'ils viennent de trouver. Ils l'ouvrent & tirent une lettre, dont Arlequin lit ainſi la ſuſcription. *Au très-inſolent qui a mangé le lard.* Trivelin arrache la lettre & lit : *Au très-excellent Docteur Baloard.* Ils decouvrent par cette lettre que Cinthio doit venir dès le jour même épouſer Eularia fille du Docteur : & comme ce Cinthio n'eſt point connu, ils concertent enſemble qu'Arlequin ſe fera paſſer pour lui, épouſera la fille, & partagera la dot avec Trivelin. Le Docteur arrive, Trivelin lui préſente la lettre ; & Arlequin reçoit les complimens que ce bon homme croit faire à ſon futur gendre. On appelle Eularia. Arlequin fait devant elle ſon perſonnage ridiculement, le Docteur lui demande pourquoi il porte un habit déchiré : c'eſt, répond-il, de peur d'être volé ſur les chemins.

Dans une des ſcénes ſuivantes, le véritable Cinthio arrive, & eſt fort ſurpris d'avoir été prevenu par un fripon, qui prend ſon nom : le Docteur fait appeller Arlequin, pour le confronter avec lui. Cinthio lui fait pluſieurs queſtions ; s'il connoît l'Eſpagne, le nom de ſon pere, &c. Arlequin lui répond

qu'il connoît Madrid : & à l'égard de l'autre demande, il renvoye à son valet, qui est Trivelin, & fait ici un imbroglio. Cinthio n'a pas beaucoup de peine à s'en appercevoir : il dit hautement que c'est un fourbe, & lui fait un defi pour se battre ; je vous attens, dit-il en s'en allant, dans un tel endroit : oui, répond Arlequin tout bas, j'irai par un autre. 1669.

Arlequin sorti de ce premier embarras, tombe dans un autre, il rencontre Octave son ancien maître, & amant aimé d'Eularia. Après quelques lazzi d'inquiétude : Arlequin est obligé de répondre à Octave qui l'arrête : tu es un fourbe, & un fripon, lui dit ce dernier. Par ma foi, replique Arlequin, il faut que vous soyez un habile astrologue, pour deviner si juste. Octave lui demande d'où il vient ? des galeres, répond-il. Dans le moment Cinthio paroît ; comme il est sans épée, il prie Octave de lui prêter la sienne : Arlequin supplie du contraire. Eularia entre, & en apporte une : Arlequin est transi de crainte : mais Trivelin a le bonheur d'enlever à Cinthio son épée par adresse ; Arlequin qui s'en apperçoit, tire alors la sienne, & fait le brave. Cinthio se retire : le Docteur arrive avec sa fille :

1669. Arlequin lui préſente l'épée de ſon rival, que Trivelin lui a remis. Il ajoute qu'il lui a fait rendre les armes, après lui avoir fourni un grand coup d'épée dans le ventre. Eularia lui demande s'il n'eſt point bleſſé : comme Arlequin feint de l'être au bras, la belle lui donne un ruban dont elle lui fait elle-même une écharpe. Il fait ſes lazzi de remercîment, & la ſuit dans la maiſon de ſon pere.

A l'ouverture du ſecond acte, Arlequin ſort de la maiſon, donnant la main à Eularia. Survient un brave, qui demande quelle eſt cette fille ? Elle ſe nomme Eularia, répond Arlequin, mais ſi vous la voulez, je vous en fais préſent. Le brave met l'épée à la main, Arlequin eſt prêt à fuir, lorſque le brave ſe retire, en voyant approcher le Docteur : alors mettant flamberge au vent il ſe raſſure, & dit qu'il vient de faire tête à dix perſonnes qui l'ont attaqué en même tems. Peu après, Cinthio revient avec une épée, Arlequin fait une ſcéne de poltron, juſqu'au moment que Trivelin ſe gliſſe auprès de Cinthio, lui enleve ſon épée, & ſubſtitue à la place une ſeringue. Alors il fait grand bruit, appelle le Docteur & ſa fille, & met l'épée à la main. Cinthio en en voulant faire

faire autant, est très-surpris de ne trouver à son côté qu'une seringue, il s'es- 1669.
quive; Arlequin triomphe & se moquant de son rival le fait passer pour insensé. C'est par cette situation que se termine le second Acte.

Au troisiéme, Trivelin appelle Arlequin. Que je t'ai d'obligation, mon cher ami, dit ce dernier; ta seringue m'a sauvé la vie. Ils concertent ensuite les moyens d'enlever l'écrin de diamans, & l'argent de la dot. A l'égard du premier article, Arlequin qui s'en est nanti, ne manque pas à le remettre à son camarade, & promet d'en faire autant de la dot, aussi-tôt qu'il l'aura reçue.

Enfin, lorsqu'on est prêt à conclure, le notaire arrive, Arlequin lui demande s'il sçait écrire? Il voit venir Eularia & Octave, & prie ce dernier de ne pas le déceler. Après plusieurs lazzi, il apperçoit Cinthio, qui a une épée: *ohime*, s'écrie-t-il, j'ai une colique effroyable. Il veut sortir, on l'en empêche. Tu porte sur ton visage, lui dit Cinthio, en l'arêtant, les marques d'un insigne fripon. Vous en avez menti, répond Arlequin, je le les porre sur mes épaules. Misérable, ajoûte Cinthio, qui sors des galeres, où tu as été cinq ans: vous en avez encore menti, répli-

1669. que l'autre, je n'y ai ſervi que pendant quarante ans. A chaque accuſation de Cinthio, Arlequin feint d'être tourmenté d'une violente colique, & veut quitter; mais on le retient toujours. Enfin il ſe dépouille, de ſes habits, & reſte en chemiſe: cependant on amene Trivelin, avec les Diamans eſcamotés: les deux fripons demandent la vie, on la leur accorde, en les chaſſant honteuſement, & la piéce eſt terminée par le mariage d'Eularia & de ſon amant.

1670.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD, OU LES DÉBAUCHES D'ARLEQUIN.

Il Gentilhommo Campagnard.

Comédie en trois actes, du Docteur LOLLI, répréſentée le 1. ou le 2. Janvier 1670.

VOici de quelle maniere le ſieur Robinet annonça cette piéce, en nous apprenant en même tems le nom de l'Auteur.

Lettre en vers, du 4 Janvier 1670.

Arlequin, ce charmant comique,
Qui de bien divertir ſe pique,
Eſt devenu grand *débauché*,
Mais bien loin qu'on en ſoit faché,
On voudroit qu'il lui prît envie
De l'être ainſi toute ſa vie.
Ce n'eſt pas un vin de lion
Que le ſien, non vraiment, non, non,
Mais un vin de ſinge agréable,
Qui le rend certe inimitable.
A tous les ſuppôts de Bacchus,
Qui font un uſage de ſon jus.

1670. On comprend bien comme je penſe,
Que la débauche eſt ſans offenſe,
Et qu'ici, ſans m'équivoquer,
Je parle, s'il faut m'expliquer,
De ſa débauche de théatre;
Où cet Acteur archifolâtre,
Eſt un imbriaque follet,
Qui ſi fort aux deux ſexes plaît,
Qu'une aimable & belle Comteſſe,
Et qui même eſt un peu Princeſſe,
Le veut aller voir en ce jour
Comme les autres à ſon tour.
Toute la troupe fait merveille
Dans cette piéce de *Bouteille*,
Et de qui mêmes un Docteur (1)
Je vous le proteſte, eſt Auteur.

Le théatre répréſente une chambre proprement parée, au fond de laquelle eſt un lit ſur lequel Arlequin paroît dormant. Trivelin arrive pour lui parler d'une affaire de conſéquence, mais le valet de chambre ne veut pas le laiſſer approcher. Trivelin & lui ſe battent, & tombent ſur le lit qu'ils renverſent ſur les planches; Arlequin reveillé en ſurſaut ſans ſçavoir quel en eſt le ſujet,

(1) C'eſt le Docteur de la troupe. (*Note de Robinet.*)

se trouve enveloppé dans cette dispute ; ces trois personnes se gourment, & se roulent par terre pendant quelque tems. Enfin Trivelin se leve, & dit à Arlequin qu'il veut lui parler d'Eularia. Atttendez, répond Arlequin, que je sois habillé. Il appelle ses valets, qui l'habillent tout en l'air. Ce jeu de théatre est accompagné de plusieurs culbutes : lorsqu'il est fini, Trivelin dit à l'oreille du maître, qu'il a trouvé le moyen de lui ménager une conversation avec Eularia. Je te remercie, dit Arlequin : à ces mots il tire de sa bourse un peloton de papier, dans lequel est une pierre, tiens, continue-t-il, voilà une pierre des Indes qui a la vertu, que quiconque la porte.... que quiconque la porte... Il n'acheve pas, & s'enfuit laissant Trrivelin bien confus. 1670.

Eularia, & Octave son amant font une scéne de tendresse : Arlequin les interrompt, par des complimens ridicules. Octave fâché de ce contretems le rebute, & rentre avec Eularia. Arlequin veut les suivre, mais il est arrêté par Trivelin, qui le prie de lui expliquer les vertus de la pierre. Arlequin remet la partie à une autrefois : en attendant Trivelin lui propose de jouer le personnage de Baron Allemand : il

1670. lui demande s'il ſçait quelques mots de cette langue : Arlequin répond que non, mais il lui parle un jargon qu'il compoſe ſur le champ, & Trivelin en eſt content.

Arlequin paroît en Baron Allemand ; il aborde le Docteur & ſes deux filles, & leur parle ſon jargon, Trivelin à ſes côtés lui ſert d'interprête. On apporte une table, avec des rafraîchiſſemens ; on boit, & l'on danſe, ſur la fin du divertiſſement, qui finit le premier acte, Arlequin qui eſt yvre, prend une bouteille, & la caſſe ſur la tête du Docteur, veut mettre l'épée à la main, & fait mille extravagances.

Cette yvreſſe d'Arlequin continue à l'ouverture du ſecond acte : Cinthio & Scaramouche le trouvent endormi, & le reveillent. Le Docteur arrive avec Trivelin : Arlequin s'adreſſe au premier, & ſans façon lui demande Eularia en mariage. Il eſt refuſé : vous avez grand tort, dit-il, car j'avois commandé pour ma future un carroſſe de porcelaine, avec des roues de criſtal de roche, & une robe magnifiquement brodée de petits patés. Le Docteur mépriſe ces diſcours, dont il ſent le ridicule, & lui tourne le dos ſans répondre.

La ſcéne ſuivante eſt entre Arlequin

& ſon frere cadet, qui vient lui faire des reproches ſur ſa débauche, ſon yvrognerie, & ſa lâcheté : pourquoi donc portez-vous une épée ? lui dit-il : parce qu'elle ne peut pas me porter, répond Arlequin. Le cadet peu ſatisfait de cette raiſon, ajoûte qu'il eſt honteux à un Gentilhomme de ne ſçavoir pas ſes exercices, monter à cheval, danſer & faire des armes. Je ſçais tout cela, replique Arlequin : eſſayons, continue le frere, & au défaut de fleurets, nous pouvons faire des armes avec nos épées : en même tems il tire la ſienne ; Arlequin s'imaginant qu'on veut le tuer ſe ſauve, ah ! fratricide, s'écrie-t-il, je te donne ma malédiction. Le cadet le raſſure, & lui dit qu'il n'a pas intention de lui faire du mal, qu'il veut voir ſeulement s'il a retenu ſes premieres leçons. Mettez vous en garde, ajoûte-t-il. Arlequin répond par des coqs-à-l'ânes, frappe du pied, & feignant d'être bleſſé, il ſe met à pleurer. Couvrez-vous, lui dit ſon frere : il ſe couvre le viſage, & entend tout de travers. Le frere cadet fait apporter le cheval de bois, & dit à Arlequin de ſe mettre deſſus avec grace & facilité. Arlequin prend une chaiſe, & monte ſur le cheval, le viſage tourné vers la croupe. Le cadet le 1670.

1670. fait appercevoir de ſon ignorance; bon, lui répond Arlequin, on n'a qu'à retourner la tête du cheval de l'autre côté. Le frere le fait deſcendre, & pour lui montrer la façon, il saute en ſelle : Arlequin voulant l'imiter, paſſe par deſſus le cheval, fait la culbute, & dit, que l'animal lui a donné un coup de pied à la tête. Il veut recommencer, & tombe par devant, en diſant qu'il vient de caſſer le col à ſon marquiſat. Après les exercices du cheval de bois, qu'Arlequin fait toujours d'un air gauche, le frere s'offre à lui apprendre à faire le coup de piſtolet. Il caracole autour de lui, & tire deux coups : Arlequin tombe du cheval, ſe plaint qu'il eſt bleſſé, & s'enfuit en ſe traînant ſur les genoux.

Au troiſiéme acte Trivelin propoſe à Arlequin de remplir en même tems le rolle d'un Eſpagnol & d'un François: il faut, dit-il, ſous ce double déguiſement que tu obtiennes abſolument Eularia. Je ferai, de mon mieux, répond Arlequin.

Il revient, après que lques ſcénes, vêtu d'un côté en Eſpagnol, & de l'autre en François : il eſt envelopé d'un long manteau noir, & a deux chapeaux l'un ſur l'autre. Il aborde le Docteur par le côté qu'il paroît habillé à la Françoiſe : bon jour, Monſieur, lui dit-il, n'êtes-vous

vous pas M. Balourd ? Oui, Monſieur, répond celui-ci : Arlequin, après un compliment des plus ridicule, paſſe de l'autre côté, & lui demande en Eſpagnol, s'il eſt le Docteur Baloard ? & moi, ajoûte-t-il, je ſuis Don Diego de los Diego, auſſi noble que le ſoleil, & je viens ici pour me marier avantageuſement : enſuite repaſſant de l'autre côté, il dit en François. Quel eſt cet homme qui vous parle ainſi : & à l'oppoſite en Eſpagnol ; il continue ſa converſation de mariage. Il prend le Docteur par la main, ſe promene avec lui en ſe carrant, & ſe retournant preſtement, jarni, dit-il en François, coquin je te couperai les oreilles, ſi tu ne ceſſe tes façons impertinentes. De cette façon & en ſe ſervant alternativement des deux langues Eſpagnole & Françoiſe, Arlequin embarraſſe le Docteur, au point de ne ſçavoir à qui répondre ; enfin il le culbute & ſe retire. Pendant que ce bon homme ſe releve en peſtant contre le François & l'Eſpagnol : Octave & Scaramouche arrivent, Arlequin revient ſur la ſcéne ; il veut recommencer ſon lazzi, mais il eſt reconnu, on le dépouille & on le roſſe : c'eſt ainſi que finit la comédie. 1670.

1670.

ARLEQUIN ESPRIT FOLLET.

Arlechino Spirito Folleto.

Comédie en trois Actes, par M. CINTHIO. Repréſentée au commencement du mois de Mars 1670.

Lettre en vers de Robinet, du ſamedi 8. Mars 1670.

Les Italiens ſi follets,
Où par leurs comiques rollets
Excitent du mieux le riſible,
Comme il eſt tous les jours viſible,
Donnent un divertiſſement,
Inventé tout nouvellement
Par le fécond Auteur *Cinthio*,
Où ſans ceſſe il faut que l'on rie.
Le titre eſt, ſans oublier rien,
Arlequin Eſprit Aërien,
Familier & Folet même:
Et cet Acteur, que chacun aime
Remplit ſi bien ce titre-là,
Que de rire on ſe pâme-là.
Tous les autres de cette troupe,
Qui maintenant ont vent en poupe,
Compris leur nouveau *Pantalon*,
Rouge ma foi juſqu'au Talon,

1670.

Y font à l'envi des merveilles,
Qui par les yeux & les oreilles,
Ebaudiſſant, il eſt certain,
Tout le cher microſcome humain.
On voit de plus dans cette piéce,
Où regne la ſeule lieſſe,
Des machines, des vols, des tours,
Qui ne ſont pas de tous les jours,
Mais ſemblent effets de magie.
Auſſi (s'il faut que tout je die)
Une Magicienne on voit-là,
Et c'eſt l'aimable *Aularia* (1)
Laquelle y commande à baguette,
Si bien que toute choſe eſt faite
Dès qu'elle touche, ou dit un mot.
Mais c'en eſt aſſez, car il faut
Que dans ma légende je cauſe,
Sans doute de plus d'une choſe.

QUoi qu'en diſe Robinet, ſi cette piéce a eu un tel ſuccès, il faut l'attribuer au jeu des acteurs, & non à l'ouvrage, qui n'a rien de plaiſant, ni de neuf, & dont nous ne croyons pas devoir préſenter aucun extrait.

(1) Eularia.

LE COLLIER DE PERLE.

Comédie en trois Actes, de M. GIRARDIN, repréſentée vers la fin du mois de Juillet 1672. (1)

NOus croyons devoir tranſcrire ici le programme de cette comédie tel qu'il a été imprimé dans le tems : c'eſt un morceau extrêmement rare & peu connu : nous avons retranché les paroles des entrées & divertiſſemens, dont il ſuffit de donner une idée ; & ajoûté certains détails plaiſans, & autres jeux de théatre, pris du Scénario du ſieur Dominique.

(1) Ecoutons le ſieur Robinet ſur le ſuccès de cette piéce. Voici ce qu'il en dit dans ſa lettre du 30 Juillet 1672.

Nos Comédiens Italiques,
Qui ne ſont point mélancholiqu e
S'appliquans à nous divertir,
Dont je les aime, ſans mentir,
Nous offrent le nouveau régale
D'une avanture joviale,
Ayant pour titre *le Collier.*
Ce ſujet eſt tout ſingulier,
Et d'un bout à l'autre comique.
De plus, une bonne muſique,
Et de très-beaux pas de ballet
De cet évenement follet,
Font l'agréable petite oye,
Si-bien qu'on en a pleine joye.

Sujet de la Comédie, intitulée : 1672.

LE COLLIER DE PERLES.

Mélée de Ballets & de Musique.

Imprimée à Paris chez Robert BALLARD, seul Imprimeur du Roi pour la Musique, rue saint Jean de Beauvais, au Mont Parnasse, 1672. *in*-4°. pp. 20.

Noms des Acteurs. (1)

OCTAVE, *Amant d'Eularia.*
EULARIA, *Amante d'Octave.*
LE DOCTEUR, *Pere d'Eularia.*
ARLEQUIN SBROFADEL, *Marquis François.*
DIAMANTINE, *Servante d'Eularia.*
BRIGUELLE, *Valet du Docteur.*
Cinq ou six Valets.

Et dans sa Lettre du 13 Août suivant il ajoûte.

Les Italiens d'Italie,
Grands chasseurs de mélancholie,
Continuent pour eux de jouer
Leur avanture du *Collier*,
Sujet mélé de mainte entrée,
Qui beaucoup, je vous jure, agrée,
Voire même aussi de concerts,
Et par-ci, par-là de beaux airs,
Dont les paroles sont Françaises,
Qui font les oreilles bien aises,
Le tout venant d'un bel esprit (*)
Qui délicatement écrit,
Et d'une maniere facile,
Selon notre moderne stile.

(*) *Le sieur Girardin.*

(1) Ce catalogue des acteurs est précédé d'un avis,

1672. *Acte I. Scéne I.*

Le Docteur s'entretient avec Briguelle du peu de pouvoir qu'il a dans ſa maiſon, où Eularia ſa fille commande bien plus abſolument que lui : & lui fait part de la réſolution qu'il a priſe de la marier avec Octave, quoiqu'il n'ait aucune amitié pour lui ; afin d'éloigner de ſa maiſon une fille dont il eſt ſi peu ſatisfait.

Scene II. Diamantine vient dire au Docteur avec un empreſſement plein de

---

qui eſt aſſez inſtructif, & merite d'avoir place ici.

« Le ſujet de cette comédie eſt une avanture véritable arrivée depuis peu, & que l'Auteur du Mercure Galant a fort agréablement écrite au commencement de ſon livre. Celui qui l'a accommodée au théatre ne l'a priſe que dans ce recueil, & il croit devoir avouer à ce charmant Auteur, quel qu'il puiſſe être, qu'il n'a pris le deſſein d'en faire une comédie, qu'en le liſant, on verra ce qu'il y a ajoûté pour remplir, & pour embellir la ſcéne. Au reſte il eſt inutile de nommer celui qui a pris la peine de compoſer les airs, & les entrées de ballet qui en font tout l'ornement ; quoique cet illuſtre n'y ait employé que le peu de momens que lui laiſſent les divertiſſemens qu'il prépare pour le Roi, on ne laiſſe pas de reconnoître d'abord ſon admirable génie, & de juger que ce n'eſt que de lui ſeul que peuvent partir des choſes ſi ſurprenantes, & ſi peu forcées. »

A ces éloges ſi flatteurs pour le Muſicien, il n'eſt pas difficile de reconnoître le fameux Lully ; & c'eſt peut-être le ſeul merite de l'ouvrage.

joye, qu'un Marquis de France, nommé Sbrofadel (1) doit venir faire visite à Eularia : cette nouvelle augmente l'impatience du Docteur, qui chasse rudement Diamantine. 1672.

Scene III. Il continue dans son chagrin contre les visites que reçoit sa fille,

(1) La scéne de la toilette d'Arlequin est très-plaisante, l'auteur du programme l'a oubliée, peut-être aussi l'a-t-on ajoûtée dans la suite des représentations. Quoiqu'il en soit la voici.

Arlequin paroît en robe de chambre, Scaramouche (cet acteur n'est pas au nombre de ceux du programme) lui réproche qu'il dort trop, il ajoûte qu'il ne sera jamais qu'un âne, soit, répond Arlequin, je veux te ressembler. *Giaraton* valet de chambre d'Arlequin, vient lui annoncer le tailleur, le chapelier & le perruquier qui attendent, disent-ils, depuis plus de quatre heures, & s'impatientent. Arlequin ordonne qu'on les fasse entrer : Giaraton & le tailleur se querellent pour l'habiller : *Annibal* (autre gagiste, déguisé en perruquier) dit qu'il ne prétend pas ceder le pas au tailleur. *Crogne* (moucheur de chandelles) proteste qu'étant chapellier, il doit l'emporter sur le tailleur & le perruquier, & qu'assûrement il commencera par essayer le chapeau de Monsieur. Ils sont tous les quatre prêts à se battre : pendant qu'Arlequin conteste avec eux & gesticule, le tailleur lui passe sa culotte : il veut lui donner un soufflet, & fourre son bras dans une des manches de l'habit. Alors le perruquier lui met sa perruque : il la jette à terre, & en fait de même du chapeau que le chapelier veut poser sur sa tête. Il se sauve, & tourne au tour d'un fauteuil, sur lequel il s'assied : enfin le tailleur & les deux autres profitent des differentes postures qu'il fait, pour l'habiller tous en même tems.

Dans le compliment qu'il fait au Docteur, & dit, je rens graces à mon pere qui m'a engendré pour être le gendre de la génération de votre progéniture.

paticulierement des François, dont
1672. l'humeur libre & galante, n'eſt pas du goût de ſon pays.

SCENE IV. Il apprend à Octave & à Eularia le deſſein qu'il a pris de les marier enſemble dans deux jours.

SCENE V. Ces deux amans ſe témoignent l'un à l'autre la joie qu'ils ſentent à cette heureuſe nouvelle.

SCENE VI. Le Marquis Sbrofadel vient faire viſite à Eularia (1) où il

(1) Arlequin arrive habillé en Marquis ridicule. Il careſſe Octave, & lui demande quelle eſt cette Dame. Ce dernier répond qu'elle ſe nomme Eularia. Holà! laquais, s'écrie Arlequin, que l'on nous donne des ſiéges. Pour revenir à notre diſcours, dit-il, lorſqu'il eſt aſſis: Eularia l'interrompt en le faiſant ſouvenir qu'il n'a pas encore entamé de converſation. Arlequin répond de travers, la Demoiſelle lui fait des complimens ſur ſa perruque: il l'ôte de ſa tête & la lui offre. Puis prenant une pince il ſe tire le poil du menton: le Docteur lui demande quel eſt cet inſtrument: Arlequin le lui montre, & lui arrache en même tems une partie de la mouſtache: le Docteur crie, & un moment après il éternue: je crois, Monſieur, dit Arlequin, que vous avez éternué? Hola Champagne! (alors *Franciſcone*, gagiſte de la comédie, entre vêtu en laquais) voilà Monſieur le Docteur qui vient d'éternuer, qu'eſt-ce qu'on doit lui dire? Le laquais ſe tourne du côté du Docteur, Dieu vous aſſiſte, Monſieur, répond-il, en faiſant une profonde révérence. Voilà qui eſt bien ajoûte Arlequin, va-t-en mon ami. Mademoiſelle, continue-t-il, s'adreſſant à Eularia, lorſque je ſuis dans mon Château, je me plais fort à l'agriculture, je m'amuſe à ſémer. Il y a environ un mois que j'ai ſémé moi même de la graine de citrouille: devinez, Mademoiſelle, ce

trouve Octave ; & ayant appris qu'ils ont dessein d'aller au bal la nuit suivante, il se met de la partie, & leur promet de les y accompagner en habit d'Arlequin. 1672.

Scene VII. Briguelle va avertir le Docteur de cette partie ; mais le Docteur le renvoye sans l'entendre, parce qu'il est occupé à faire la leçon à ses écoliers.

---

qu'il y est venu ? mais, Monsieur, répond Eularia, il ne peut y être venu que des citrouilles : pardonnez-moi, Madame, replique Arlequin, il y est venu un cochon, qui a mangé toute la graine. Après cela il change de discours, & demande à Eularia, à quoi elle passe son tems. Elle répond qu'elle s'occupe à la lecture. Cela étant, dit Arlequin, je veux vous lire quelque chose de ma composition. Il se fait apporter un *in*-folio très-épais ; c'est, ajoûte-t-il, l'Histoire du Monde ; elle sera lue dans un moment : je l'ai divisée en trois parties : la premiere est en vers, la seconde en prose, & la troisiéme n'est ni vers, ni prose. Octave interrompt ce discours, & propose à Eularia de la mener au bal. Arlequin veut être de la partie, & dit qu'il veut pour cela essayer un nouvel habit. J'ai été, ajoûte-t-il, ces jours derniers à la comédie Italienne, où j'ai vu un certain Arlequin, qui est un petit drole que j'aime bien. C'est pour cette raison que j'ai fait faire un habillement pareil à celui qu'il porte. Il ordonne en même tems de l'aller chercher. On ne lui apporte que la culotte. Il se deshabille, le laquais emporte son habit, & ne laisse que l'épée, le chapeau & la perruque. Arlequin s'en apperçoit & se désespere, mais il dit que cet inconvenient ne l'empêchera pas d'accompagner la Demoiselle au bal. Il lui donne la main, & sort avec elle. Octave les suit.

1672. *Premiere Entreée.*

Le Docteur donne pour leçon à ſix écoliers, de diſputer ſur la mort de Lucrece, & de lui rendre raiſon, ſi elle fit bien de ſe tuer après l'accident qui lui arriva. Deux écoliers diſputent un pour & l'autre contre, pendant que les quatre autres ſont occupés à écrire les raiſons, chacun pour ſon parti... Cette diſpute (qui eſt en vers) eſt agréablement coupée par les meſures d'un air que les inſtrumens jouent à chaque hémiſtiche. Dès qu'il eſt fini, Briguelle paroît, qui emmene le Docteur. Les écoliers le voyant éloigné abandonnent leur diſpute, & ſe mettent à danſer: mais ayant entendu du bruit, & croyant que le Docteur revient, ils la recommencent avec une précipitation très-divertiſſante. Cependant au lieu du Docteur, ils ne voyent qu'un autre Ecolier, qui chante cette gavotte.

Quel ſouci vous intéreſſe
Dans ce bizarre entretien ?
Et qu'importe que Lucrece
En mourant fit mal ou bien !
De cette vertu farouche,
Tout le monde ici rira.

Ou si cet exemple touche,
Honni soit qui le suivra. (1) 1672.

Scene VIII. Le Docteur chagrin de ce qu'il vient d'apprendre de Briguelle, renvoye ses écoliers, & demande à Scaramouche, Apoticaire, un breuvage qui endorme si bien sa fille, qu'elle ne puisse sortir. Lorsque Scaramouche veut aller le préparer :

Scene IX. Cinq ou six valets entrent extrêmement allarmés, qui, voulant emmener Scaramouche au secours d'un malade qui expire, pendant que le Docteur veut le retenir pour son affaire, finissent l'acte avec un désordre fort plaisant.

Acte II.

Scene I. Le Docteur apprend de Briguelle, qu'il a donné à Eularia le breuvage que Scaramouche lui a remis.

(1) Voici le second couplet.

Dans ce siécle plus traitable,
Cette mort a le credit
De quelque héroïque fable
Qui peut instruire l'esprit.
Qu'un habile Tarquin vienne,
Peut-être on s'en défendra,
Mais enfin quoiqu'il obtienne,
Honni soit qui se tuera.

1672. Scene II. Diamantine prépare la toilette où Eularia doit ſe parer pour aller au Bal.

Scene III. Eularia fait attacher quelques nœuds à ſa coëffure ; & ſe ſentant extrêmement aſſoupie, fait chanter à une Demoiſelle, l'air ſuivat.

Par le deſtin de mes rivaux
Je connois à combien des maux
S'expoſe un cœur que l'on vous ſacrifie :
Mais mon amour ne peut s'en allarmer :
Et vos beaux yeux m'ont ſi bien ſçu charmer,
Que j'aime mieux, belle Silvie,
Vous aimer, & perdre la vie
Que de vivre ſans vous aimer.

Malgré mes ſoins & mes langueurs,
Des mépris remplis de rigueurs,
Seront le fruit de vous avoir ſervie :
Mais mon amour, &c.

Eularia s'étant endormie ſur la fin du ſecond couplet, la Demoiſelle ſe retire ; & le Marquis de Sbrofadel paroît en habit d'Arlequin, pour aller au bal, comme il l'a promis au premier acte. Diamantine voyant qu'Eularia ſe tourne d'un côté de ſa chaiſe à l'autre

croit qu'elle eſt reveillée, laiſſe entrer Sbrofadel, & ſe retire. 1672.

Scene IV. Sbrofadel voyant Eularia profondement endormie, (1) veut profiter de l'occaſion, mais il change la réſolution de voler des faveurs, en celle de voler ſon collier, qu'il voit à demi détaché. Et pour mieux cacher ce larcin, il en avale les perles, juſqu'au nombre de trente-deux. Eularia s'étant reveillée & ne trouvant plus ſon collier, croit que Sbrofadel l'a pris par galanterie, & le fouille.

Scene V. Octave qui voit ſon action, croît qu'elle embraſſe Sbrofadel, & ré-

(1) Arlequin ſe trouvant ſeul auprès d'Eularia, qui eſt endormie, fait le lazzi de regarder de tous côtés, & d'examiner ſi perſonne peut l'appercevoir. O ciel, s'écrie-t-il, enſuite, qu'elle eſt belle! le beau front! c'eſt une nape blanche que l'honneur a mis ſur la table de ce beau viſage. Ces ſourcils ſont deux archets, dont l'amour ſe ſert pour jouer ſur ce beau nez la ſarabande de mes ſoupirs. Oh les belles perles, dont la blancheur eſt effacée par celle de ſon col; ces yeux fermés ſont deux petits fripons qui jouent à colin maillard, pour attraper mon cœur. Cette belle bouche eſt l'image de la porte d'une fortereſſe, par laquelle entrent les munitions & les vivres, & ce joli menton eſt le pont levis. Cet eſtomach, ce beau poitrail eſt la place d'armes, & ces perles qui ſont autour du col, ſont les ſoldats, avec leurs armes blanches, placés pour la défenſe de cette fortereſſe. Mais comme perſonne n'a plus d'intérêt que moi de veiller à ſa ſûreté, il eſt juſte que j'en ſois le commandant, & que ces ſoldats exécutent ponctuellement mes ordres. Commençons par leur faire faire l'exer-

moigne une extrême jalouſie, juſqu'à
1672. ce qu'il ait ſçu la vérité. Il interroge Sbrofadel, & trouvant ſes réponſes fort timides, & fort entrecoupées, il tâche de l'arrêter, mais Sbrofadel s'enfuit. Octave appelle ſes gens, pour le chercher.

Seconde Entrée.

Six laquais cherchent Sbrofadel en danſant, & viſitent juſqu'aux moindres endroits, avec un empreſſement fort agréable. Ils le trouvent pluſieurs fois, & pluſieurs fois il s'échappe : & tous ces jeux ſont ſi naturels, & ſi bien

---

cice, (ajoûte-t-il) prenez garde à vous. Haut la main. (il hauſſe la main) Prenez vos armes. (il détache le collier) Demi tour à droite. (il le porte à droite) Doublez vos files. (il le ploye en deux) Enſuite il fait réfléxion, que s'il met le collier dans ſa poche on le trouvera : pour éviter cette confuſion, il prend le parti d'avaler les perles. Il les défile, les met dans ſon chapeau, & en diſant Meſſieurs les ſoldats, le paſſage par où il faut aller eſt étroit, & vous ne pouvez marcher que deux à deux, il les avale toutes : puis il feint d'en faire autant du ruban : Eularia ſe reveille, elle s'apperçoit qu'elle n'a plus ſon collier : & ſoupçonnant Arlequin, qui eſt ſeul avec elle, elle le fouille : & ne trouve rien : ce dernier dit qu'il eſt preſſé, qu'on l'attend, & qu'elle ſe dépêche : ſur ces entrefaites Octave arrive, appelle des valets, qui arrêtent Arlequin : il confeſſe avoir volé & avalé le collier. Octave dit qu'il faut lui faire prendre une médecine des plus violentes. Arlequin eſcorté par les valets quitte la ſcéne en diſant, tout ce que je vais rendre ſera donc très-précieux.

repréſentés, qu'il ne ſe peut rien voir de plus admirable. Enfin les laquais le prennent, & le laiſſent entre les mains d'Octave. 1672.

Scene VI. Sbrofadel avoue tout, & Octave commande qu'on lui amene Scaramouche. Ce nom cauſe des frayeurs très-divertiſſantes à Arlequin, avec leſquelles l'acte finit.

Acte III.

Scene I. Scaramouche choiſit des herbes pour faire une médecine, & raiſonne ſur leur propriété.

Scene II. Briguelle vient lui recommander de faire la médecine bien forte, & Scaramouche lui fait emporter ce qu'il a préparé pour cela.

Scene III. Le Docteur remercie Octave du ſoin qu'il prend pour faire rendre le collier à ſa fille.

Scene IV. Scaramouche vient leur apprendre qu'il a fait avaler la médecine à Sbrofadel.

Scene V. Diamantine s'écrie avec joye, que la médecine a déja fait rendre trente & une perles. Scaramouche va préparer un nouveau remede, pour tirer la trente-deuxiéme.

Scene VI. Sbrofadel ſe plaint dans

un lit de la violente médecine qu'on
1672. lui a fait prendre. (1)

SCENE VI. Scaramouche veut donner un lavement à Sbrofadel, pour avoir la derniere perle : mais Sbrofadel l'évite, & Scaramouche par un accident répand ſon lavement. (2)

SCENE VIII. On arrête Sbrofadel, que l'on condamne à prendre une ſeconde médecine. Pendant que Scaramouche va la préparer, il fait ſon teſtament (3) & croyant fortement qu'il

(1) Pendant qu'Arlequin eſt au lit, Octave vient lui dire que des trente-deux perles du collier, il n'en a rendu que trente, & que pour reſtituer les deux autres on va lui apporter un lavement des plus vigoureux.

(2) Scaramouche en apotiquaire arrive ſuivi d'un garçon, & tenant à la main une ſeringue. Arlequin la lui arrache, & envoye le lavement au viſage du garçon.

(3) Scaramouche ſort en diſant qu'il va préparer une médecine plus forte que la précedente : Arlequin alors ſe déſeſpere, & perſuadé qu'il expirera en rendant cette ſeconde médecine, il prie le Docteur de faire venir un Notaire, pour dicter ſon teſtament. Le Docteur ſort & revient avec un Notaire (c'eſt *Tartaglia* qui remplit ce rolle, & qui le joue en bégayant) Arlequin le contrefaiſant dit, ſervitore illuſtri-tri-tri-tri-tri, triſſimi. Madame, ajoûte-t-il, c'eſt un homme qui vient de Tripoli : c'eſt un Notaire de ce pays. Tartaglia veut commencer par dater l'année & le jour de l'acte, & prononce : l'an - an, an, an, an. Que l'on mêne cet âne à l'écurie, s'écrie Arlequin, puis il ajoûte. Je laiſſe cette maiſon au Docteur. Mais dit ce dernier, en l'interrompant, elle eſt à moi : je le ſçais bien, réplique Arlequin, c'eſt pour cela que

doit

doit mourir, il prie qu'on grave une épitaphe, qu'il lit, sur son tombeau. 1672.

SCENE IX. Scaramouche fait prendre

---

je vous la laisse : si elle n'étoit pas à vous je ne vous la laisserois pas. Je laisse, continue-t il, mon cabinet à mon cousin. Tartaglia repete, mon ca-ca, ca-ca, ca-ca, ca-ca : faites vite retirer ce Notaire, dit Sbrofadel, car il va salir tous les meubles. Je laisse, continue-t-il, soixante & cinq arpens de drap d'Angleterre, pour habiller ma famille en deuil. Vous vous trompez, réprend le Docteur, on ne mesure pas de drap à l'arpent. Morbleu, répond Arlequin, avec vivacité, vous m'interrompez toujours mal à propos : il me semble que l'on peut mesurer son bien de la maniere que l'on le veut. . . Je laisse (poursuit-il) à l'Allemand mon valet de chambre . . . Un lavement à mon valet de chambre, répéte le Notaire. Je laisse toutes mes vieilles nipes à la fripiere ma voisine. Tartaglia écrit, je laisse toutes mes tripes à la tripiere ma voisine. Comme Tartaglia begaye extrêmement, Arlequin s'écrie, ohimé ! il se meurt, qu'on aille promptement chercher un autre Notaire, pour recevoir le testament de celui ci. Il faudroit, ajoûte-t-il, lui donner une médecine pareille à la mienne, pour lui faire évacuer les paroles qui ne peuvent pas sortir .. .. Je laisse, continue-t-il, vingt écus à mon cuisinier, à condition de dépendre de mon frere cadet. Tartaglia écrit ainsi ces dernieres paroles : à condition de pendre mon frere cadet. Arlequin impatienté, dit, enfin ; je laisse au Notaire ci-présent une langue de porc, pour mettre à la place de la sienne. Tartaglia se fâche, Arlequin le culbute de dessus sa chaise, & l'oblige à se retirer, de fort mauvaise humeur.

EPITAPHE.

Arrête, ami passant, le tombeau que tu vois
Renferme Sbroufadel, un grand Seigneur François.
Il étoit beau, bienfait, galant, un peu folâtre ;
Pour la magnificence, il n'eut jamais d'égal ;

la ſeconde médecine à Sbrofadel, qui
1672. fait de ſi grands cris que, (1)

SCENE DERNIERE. Eularia, qui les entend d'une chambre prochaine, vient & ſe réſout à perdre cette perle, plutôt que de le voir ſouffrir plus longtems : mais Sbrofadel la rend, & prend

---

Et quoique l'on ait dit qu'autrefois Cléopatre
Fit à ſon Marc-Antoine un très-riche regal,
Il trouvoit que pour une Reine,
Deux perles dans un plat étoient un mets fort gueux,
Et que ce n'étoit pas la peine,
A moins d'en ſervir trente-deux.
Bien qu'il jaſât tout ſeul autant que douze merles,
Il n'éventoit pas ſes deſſeins,
Et quand il fut au pays des Romains,
Ce ne fut pas pour enfiler des perles.
Des faveurs du beau ſexe, il étoit ſi jaloux,
Qu'il trouvoit tout de bonne priſe ;
Et la parque le vint accabler de ſes coups,
Parce qu'en certaine entrepriſe,
Il faiſoit de ſon ventre une boëte à bijoux.
Adieu ; paſſant, quelque mal qui t'arrive,
De tous les Médecins crains les ordres maudits,
Crains des perles ſur-tout, la vertu purgative :
Sbrofadel n'eſt ici que pour en avoir pris.

(1) Scaramouche vient, & aidé de *Brunet*, (Brecinello gagiſte de la comédie) il fait prendre de force à Arlequin cette ſeconde médecine. Ce dernier ſe couche ſur ſon lit, & fait des cris ſi horribles, qu'Eularia accourt, & dit qu'elle aime mieux perdre ſes deux perles, que de voir ainſi ſouffrir ce miſerable. Ah ! Madame, s'écrie Arlequin, en ſe jettant au bas du lit, je veux vous rendre vos perles, ou crever à la peine : & ſçachez que j'aime mieux avoir dans le ventre une bonne fricaſſée de poulets, que de pareils bijoux. Ohimé ! continue, les douleurs me preſſent, venez Monſieur le Docteur, ramaſſer vos perles, s'il vous plaît.

congé, après cette exacte restitution.

Le Docteur ravi du succès qu'ont eu les soins d'Octave, termine en ce moment le délai de deux jours pour son mariage, & cet amant plein de joye, pour dissiper l'inquiétude qu'Eularia a soufferte pendant tout ce désordre, lui propose de voir chez elle une mascarade, qu'il avoit fait préparer pour la divertir au bal, où ils devoient aller. Eularia y consent. 1672.

Derniere Entrée.

La scene, qui pendant la plus grande partie de la piéce n'a représenté qu'une chambre, se change en une solitude, dans laquelle paroît un Berger avec une Bergere. Un Magicien a promis au Berger de lui faire voir des merveilles de son art, mais Tircis (c'est le berger) qui n'y ajoûte point de foi, prétend non seulement de ne se pas laisser éblouir à ses illusions, mais encore d'en découvrir tout le mystere. Pendant une charmante symphonie, le Magicien fait les cérémonies qu'il a coûtumé, pour se préparer à cette invocation.

Hecate Strabéel,
Monstrorum Tartara,
Cocytos hyneel,
Hemonis barbara.

1672. Trois démons paroiſſent, tenant chacun deux flambeaux... Enſuite cinq ſorcieres ſortent, deux de chaque côté, & l'autre d'une caverne qui eſt au milieu. Elles prennent les flambeaux des Démons, & expriment par une danſe tout ce qu'on peut s'imaginer de plus épouvantable.. le Berger les interrompt, & elles changent leurs pas & leurs figures, qui deviennent auſſi burleſques qu'elles ont paru horribles au commencement. Mais Tircis qui ne peut plus ſouffrir ces jeux, les interrompt encore, & arrache une fauſſe barbe, qu'il a apperçu au Magicien... Alors ce dernier quittant ſon équipage, ne montre à Tircis qu'un payſan du village, qui s'eſt voulu moquer de lui. Les ſorcieres quittent auſſi leurs habits, ſous leſquelles étoient cachés trois payſans, & trois payſannes... La bergere Silvie ſort de l'endroit où elle étoit cachée, & auſſi ſurpriſe que Tircis, elle chante avec lui.

Ah ! tout n'eſt plein que de déguiſement, &c.

Cette penſée leur fournit celle de s'éclaircir ſur leur amour reciproque : c'eſt ce qu'ils expriment par les paroles d'un menuet, à la fin duquel ils ſe jurent une fidélité inviolable. Le Divertiſ-

sement est terminé par une danse des payſans & payſannes. 1672.

ARLEQUIN ROI PAR HAZARD.

Arlechino creato Re per ventura.

Comédie Italienne en trois Actes.

ON peut conjecturer que c'est cette comédie que le sieur Robinet a voulu annoncer dans sa Lettre du 26. Novembre 1672. en ces termes.

J'employe ce reste de place
En faveur des Italiens,
De ces facécieux Chrétiens,
Qui mieux que Monsieur Hypocrate,
Sçavent guerir le mal de rate.
Comme ils s'appliquent avec soin
Aux plaisirs qui nous sont besoin,
Ils nous regalent d'une piéce
(Je vous l'apprens avec liesse)
Où la musique & le ballet,
Purgent, triez sur le volet,
Vous satisferont à merveille,
Et par les yeux, & par l'oreille.
Accourez donc nombreusement
A ce beau divertissement.

1692. Arlequin eſt arrivé par naufrage dans une Iſle. Il trouve ſur le bord de la mer un lion endormi, & à quelques pas de là une ligne; avec laquelle il fait le lazzi de vouloir attirer l'animal. Celui-ci ſe reveille, ſe jette ſur Arlequin, ils ſe roulent enſemble dans la couliſſe.

Il revient & ſe plaint que le lion l'a bleſſé: il a les doigts d'une main enveloppés de papier. On veut le panſer, mais il ne ſe trouve aucune apparence de bleſſure, &c.

Au moment qu'il s'y attend le moins, il ſe voit environné d'habitans de l'Iſle, qui, ſur un Oracle mal entendu, viennent le proclamer Roi. Arlequin fait des lazzi de gravité, ſort, & revient enveloppé d'une couverture, ſur laquelle ſont attachés divers uſtenciles de cuiſine, comme marmites, poëles, &c.

Il réparoît dans une autre ſcéne en robe de chambre: le Docteur & Briguelle l'accompagnent; deux valets viennent l'habiller avec les lazzi ordinaires. On lui préſente enſuite le ſceptre ſur une ſoucoupe d'argent. Arlequin, par habitude fait le lazzi de vouloir l'eſcamoter, & lorſqu'on veut lui mettre la couronne ſur la tête, il ſaute en bas du trône, ſe ſauve; on court après lui, &c. Ce jeu termine le premier acte.

Arlequin ouvre le second acte avec Pantalon & le Docteur, qui lui conseillent de prendre des maîtres. On lui en amene un pour la danse, & pour lui montrer l'Anglois, ou l'Allemand. Arlequin apprend d'abord à danser, & ensuite il écoute une leçon. Le maître qui parle une langue qu'Arlequin n'entend pas, lui donne des coups sur les jambes, & le fait tomber, il se releve, chasse le maître, & appelle le cuisinier: il embrasse ce dernier, & lui dit de mettre au plutôt un cochon de lait à la broche. Tu viendras, ajoûte-t-il, m'avertir dès qu'il sera cuit. Mais, Monseigneur, répond le cuisinier, on ne voudra pas me laisser entrer. Arlequin charge le Docteur d'avertir que quiconque sera assez hardi, pour empêcher le cuisinier d'entrer, soit condamné à être pendu. Le cuisinier sort, avec le Docteur. 1672.

Ce dernier revient annoncer l'Ambassadeur Turc. Arlequin court se placer sur son trône. Vers le milieu de la harangue, le cuisinier survient, & dit tout haut, le cochon, Monseigneur, est cuit, & par bonheur j'en ai trouvé un prêt à manger dans la cuisine. Arlequin veut descendre du trône, le Docteur & Pantalon l'en empêchent, il

les bat, & se désespere. L'Ambassadeur
1672. continue toujours sa harangue. Le cuisinier revient, avec le cochon qu'il tient en broche, & s'approchant d'Arlequin, Monseigneur, lui dit-il, si vous ne venez à l'heure même, il sera tout froid. Arlequin veut le suivre, mais on ne lui permet pas de quitter: le cuisinier fait des signes de loin, Arlequin y répond, & fait ses lazzi de gourmandise. Enfin lorsque l'Ambassadeur a cessé son discours, il ajoûte, Seigneur, que répondrai-je au Grand Seigneur, mon maître? dites-lui, répond Arlequin, que je lui déclare la guerre. Pour quelle raison? replique l'Ambassadeur. C'est, continue Arlequin, parce qu'il est cause que je mangerai mon cochon tout froid. A la suite de quelques paroles très-vives (1) l'Ambassadeur se fâche, Arlequin tire le tapis sur lequel il est, & le fait tomber sur

(1) L'Ambassadeur Turc fait apporter un grand sac plein de chataignes, & dit à Arlequin, que s'il ne lui accorde pas ce qu'il demande, de la part de son maître, il armera autant de ses sujets, qu'il y a de chataignes dans ce sac, & mettra tout à feu & à sang. Je crains peu le Grand Turc, répond Arlequin: Dites-lui de ma part que je suis homme à manger toutes les chataignes, & qu'ensuite je me mettrai à la fenêtre qui donne sur le port, & de-là lâcherai tant de vents sur ses vaisseaux, que je les submergerai tous.

le

le cul, il se leve, prend Arlequin au colet & se bat avec lui à coups de poing. 1672.

Arlequin delivré de cette importunité, se trouve engagé dans un plus grand embarras. Un courier parlant un patois Génois, entre & vient respectueusement lui présenter un cartel de défi, de la part de son maître. Arlequin déclare qu'il ne veut pas se battre, Cinthio, pour l'encourager, avoue qu'il n'y a personne de plus poltron que lui, & que s'il s'en trouvoit il iroit se pendre : cependant, ajoûte-t-il, si j'avois reçu un pareil défi, je ne pourrois me dispenser de l'accepter. Eh bien ! lui dit Arlequin, vous pouvez aller vous pendre, car je suis encore plus poltron que vous, puisque loin d'avoir le courage de m'étrangler, je n'aurois pas celui de me faire le moindre mal. Seigneur, s'écrie le Docteur, vous êtes obligé de suivre l'avis de votre Conseil, qui a décidé qu'il faut que vous vous battiez avec celui qui vous défie. On lui apporte ses armes : lorsqu'il en est revêtu, le Docteur lui demande si elles ne le blessent pas ? je m'en rapporte à mon Conseil répond douloureusement Arlequin. N'ayez pas peur, reprend Cinthio, & soyez sûr qu'à présent personne ne peut vous tuer, ni blesser. Hélas ! repli-

1672. que Arlequin, on auroit grand tort de me faire du mal, moi qui n'en veux faire à perſonne, & qui ſuis ſi embarraſſé de ces armes, que je ne puis ni me défendre, ni me remuer.

Arlequin revient armé de pied en cap, avec une très-longue épée : il eſt revêtu par-deſſus ſes armes d'un habit magnifique. Deux valets marchent gravement devant lui, l'un porte un gros morceau de fromage, & l'autre une énorme bouteille de vin. Arlequin voyant approcher ſon ennemi, veut ſe relever le cœur, & mordant à même le fromage boit enſuite à la bouteille. Son adverſaire ſe déboutonne, & veut qu'Arlequin en faſſe autant. Ce dernier refuſe, ſous pretexte qu'il craint de s'enrhumer. On le deshabille malgré lui, & l'on voit tomber à terre un couvercle de marmite, qu'il a ſur l'eſtomach, de peur d'être bleſſé. En cet état il reſſent une frayeur extrême, & dit à l'inconnu, d'une voix tremblante, je te conſeille de te rendre. Je n'en ferai rien, répond l'autre avec aſſûrance. Tu ne veux donc pas te rendre ? continue Arlequin. Non, replique-t-il fierement. Eh bien, ajoûte Arlequin, je ſuis plus généreux, & je me rends. On découvre que l'inconnu eſt le legitime ſouverain de l'Iſle & que

l'on avoit mal interprété l'Oracle. Arlequin se retire, & la piéce finit. 1673.

LA SUITE DU FESTIN DE PIERRE.

Comédie en trois Actes, représentée vers le commencement de Février. 1673.

NOus ne connoissons cette comédie que par le passage suivant.

Robinet, Lettre en vers du 4 Févier 1673.

La comédie, où je prétens
M'aller ébaudir quelque tems,
Est, si l'on desiroit s'en enquerre,
La suite du *Festin de Pierre*,
Que Messieurs les Ausoniens,
Alias, les Italiens,
Dont nous aimons le jeu folatre,
Représentent sur leur théatre.
L'argument en est, en deux mots,
Certain scélerat de Héros,
Bâtard, & parfaite copie,
De ce *Don Juan* ame impie,
Qu'en l'autre tragédie on voit
Périr ainsi qu'il le devoit:
Et comme dedans cette suite,
Meurt aussi, selon son mérite,

1673. Ce fils, plus ſcélerat encor,
Qui prent un inſolent eſſor
Dans toutes les ſortes de vices,
Qui de ſes gens font les délices.
Car l'aſſaſſinat, & le dol,
L'enlevement, & le viol,
L'infidélité, le blaſphême,
Contre la divinité même,
Sont les jeux de ce garnement:
Lequel enfin, pour châtiment,
Eſt enfoncé d'un coup de foudre
Dans les enfers preſques en poudre.
Or ce ſujet juſte de ſoi,
Et propre à donner de l'effroi,
Par ſa cataſtrophe italique,
Paroît néanmoins ſi comique,
Qu'on y rit d'un à l'autre bout,
Et cela veut dire par tout,
Selon les charmantes manieres
D'égayer de telles matieres,
Propres, certe à ces ſeuls chrétiens,
A ces rares comédiens,
Qui feroient même un Caton rire,
(C'eſt une choſe qu'on peut dire)
Dans les plus lugubres ſujets,
Tournez dans leurs rolles folets.
D'ailleurs, dans cette tragédie,
Ou plutôt pure comédie,

1673.

Beaucoup de Spectacle l'on a,
Maintes machines l'on voit-là :
On a de plus, bonne musique,
Dont *Cambert* ce scientifique,
Est le compositeur charmant,
Et qu'on admire incessament.
Illec une sireine aimable... *Mlle. Ma...*
Et dont la voix est admirable,
Chante à ravir deux ou trois airs,
Accompagnés de deux concerts.
Item un baladin y danse,
Dequel est un demon, je pense,
Vu l'air dont il tourne son corps,
Pour les sauts de tous bons accords.
Scaramouche avec sa guittare,
N'y fait rien vraiment que de rare.
Arlequin le facécieux,
Autant qu'autre part sérieux,
S'y surpasse en ses gentillesses,
Qui font nos plus cheres liesses.
Et pour conclure enfin, lecteurs,
En général tous les acteurs,
Tant les serieux que comiques,
Plusieurs en habits magnifiques,
S'y signalent comme à l'envi :
Et certainement je le di,
Car j'ai déja la piéce vue,
Qui par moi doit être revue.

1673.

ARLEQUIN SOLDAT ET BAGAGE.

Comédie en un Acte, répréſentée vers le mois de Juillet 1673.

CEtte piéce eſt imprimée toute entiere dans le recueil qui a pour titre, *Le Théatre Italien, ou recueil de toutes les Scénes Françoiſes qui ont été jouées ſur le théatre Italien de l'Hôtel de Bourgogne.* La Haye 1698. Elle y eſt intitulée, *Arlequin Soldat & Bagage, ou l'Hôte & l'Hôtellerie, comédie Italienne traduite en vers François*, de huit ſyllabes.

L'ouvrage comprend en tout douze ſcénes, la verſification eſt des plus mauvaiſes, & à peu près dans le goût de celle des farces que les ſieurs de Villiers, Chevalier & autres, ont donné aux théatres François de l'Hôtel de Bourgogne, & du Marais. Voici quel en eſt le ſujet.

Gorgibus maître d'Hôtellerie, veut marier ſa fille Iſabelle avec Bagolin (1)

(1) C'eſt Arlequin qui jouoit ce rôle.

son premier garçon. Isabelle qui aime secretement Léandre, feint de se rendre aux volontés de son pere, tandis qu'à l'insçu de ce dernier, elle fait avertir son amant du danger où elle est, & des moyens qu'il doit prendre pour l'en tirer. Ergaste valet de Léandre vient déguisé en paysan, & fait semblant de vouloir acheter du vin. Bagolin lui en présente de plusieurs, Ergaste les goûte tous, & se détermine enfin à demander un demi septier de vin à cinq sols, qu'il ne paye encore pas. Bagolin veut se fâcher, Ergaste lui donne un soufflet, & s'enfuit après avoir reçu, sans que l'autre s'en apperçoive, deux lettres d'Isabelle, que Paquette suivante de cette fille lui remet. Lorsque Bagolin est sorti, Ergaste revient, & comme il est yvre, il s'endort: Léandre qui le cherche par-tout, le trouvant en cet état veut le reveiller; ce n'est qu'à force de coups, qu'il en peut tirer quelques paroles; nouvel embarras pour le valet, lorsqu'il est question de chercher les lettres d'Isabelle, ils les trouve enfin; Léandre apprend par la derniere que sa maîtresse le prie de l'enlever, pour prévenir son mariage avec Bagolin. Il sort avec Ergaste pour concerter les moyens d'exécuter cette entreprise. Ba- 1673.

golin craignant qu'Iſabelle ne lui échap-
1673. de, prend le parti de faire ſentinelle devant ſa porte ; avec l'équipage d'un ſoldat, il porte autour de lui celui d'un hôtelier, les utenſiles de cuiſine, le vin, les viandes, &c. Léandre & Ergaſte ſe préſentent, & demandent une auberge. C'eſt moi, dit Bagolin qui ſuis l'hôte & le logis, & qui, ſans ſortir de cette place, m'offre à vous fournir tout ce que vous me demandez. Effectivement, il leur préſente une fontaine pour ſe laver les mains, & enſuite un ſauciſſon, un chapon, (qui de ſon vivant a pondu un bon nombre d'œufs) une ſalade, un pâté de lapin, & une omelette, qu'il fait dans le moment. Ergaſte ne ſçachant que faire pour obliger Bagolin à quitter la porte, dit qu'il a beſoin d'un lavement, & d'une chaiſe percée; mais on le ſatisfait ſur le champ. Enfin Léandre dit tout bas à ſon valet de s'écarter, pendant qu'il va amuſer l'hôte : à qui il demande de la limonade, & de quoi s'occuper à quelque jeu. Bagolin tire du fond d'un havreſac, des pipes, du tabac, des cartes, des palettes, un villeton & des boules : en ſe retournant il s'apperçoit que Léandre a diſparu, il ſe déſeſpere, & ne doute point qu'il ne ſoit trompé. Ergaſte

revient l'en assurer, & ajoûte qu'Isabelle & Paquette ne sont plus en esclavage. 1673. Gorgibus arrive, Bagolin lui fait ses plaintes, mais comme l'affaire est sans remede, Léandre se présente, & obtient le consentement du pere moyennant cent louis, qu'il donne à Bagolin pour le dédommager.

Cette piéce n'est point dans le Scénario de Dominique : on y trouve seulement quelques scénes ajoûtées, dont on va rendre compte, quoiqu'elles ne paroissent pas avoir beaucoup de rapport à la comédie dont on vient de parler.

Arlequin arrive avec Trivelin & Spezzafer. Trivelin lui demande s'il connoît ce dernier. Oui, répond-il, je l'ai vu à Marseille, sur la même galere où étoit Jean Dève. (1) Cela étant, continue Trivelin, il faut que tu lui obéisse en tout ce qu'il te commandera. Après que Trivelin est sorti, Spezzafer appelle Arlequin, en faisant des grimaces effrayantes : Arlequin tremblant, promet d'exécuter fidélement ses ordres, Spezzafer se radoucit, caresse Arlequin, & l'engage à jouer le personnage de ra-

(1) L'arrêt qui condamna Jean Déve à l'amende honorable, & aux galeres, pour banqueroute frauduleuse, est du mois de Juin 1673 : il fut exécuté le 7 du même mois. Cette date fixe à-peu-près celle de la piéce.

moneur. Lorſque tu auras, dit-il, crié
1673. *haut à bas*, la fille du Docteur mettra la tête à la fenêtre, tirera le loquet de la porte, qui s'ouvrira, en faiſant blou, blou, blou : tu entreras, & ſi tu exécute bien ma commiſſion, je te donnerai de l'argent. En diſant ces mots, il fait le lazzi d'en compter, & ſort de la ſcéne. Arlequin repete ſa leçon en s'en allant, il tombe & crie, *haut à bas, &c.*

Dans une autre endroit, il paroît en Gentilhomme, & fait le même lazzi employé dans la piéce, intitulée le *Regal des Dames* (1), où il introduit un aveugle qu'il fait chanter, & qu'il emporte à la fin avec la chaiſe ſur laquelle il eſt aſſis.

Arlequin joue auſſi le rolle du ſoldat eſtropié. Il dit que ce ſont là les fruits de la guerre, & qu'avec les bleſſures dont il eſt couvert, il a encore deux balles dans le ventre. On lui demande ſi elles proviennent d'un coup de fuſil. Non, répond-il, mais un jour qu'étant aſſiégés dans une place, nous fimes une ſortie de ſix cent hommes, chacun balle en bouche ; comme je ne marchois pas aſſez vîte, un brutal de ſergent

(1) Voyez ci-deſſus cette piéce.

me donna un si furieux coup de poing dans le dos, que les deux balles que 1673.
j'avois dans la bouche me glisserent dans le corps, & voilà mon accident. Vous avez sans doute, lui demande-t-on, quelques belles actions pardevers vous. Oui, replique Arlequin. Je me souviens qu'à un certain siége, nous étions fort incommodés d'une batterie, qui rasoit notre boulevard, je sortis avec quatre cens hommes, armés de marteaux & de clouds, & j'allai enclouer trois chevaux d'une charrette des ennemis, qui étoit embourbée. Arlequin ajoûte qu'il a laissé en Flandres un brave garçon, nommé Valerio Baloardi. C'est mon fils, dit le Docteur, & je vous prie de me faire le plaisir de m'en apprendre des nouvelles. Arlequin ne sachant que dire, en compose de ridicules, &c.

Lorsqu'il fait la fonction de Juge, il condamne le Docteur à être pendu: trois raisons m'y engagent, dit-il; la premiere c'est que j'ai une grande inclination à vous faire brancher: la seconde, que quantité de personnes de qualité ont loué des fenêtres à la Greve pour voir cette exécution, & qui, sans cela seroient privées de ce divertissement: & la troisiéme que le charpen-

tier a fait une potence toute neuve,
1674. qu'elle eſt dreſſée, & qu'il ne voudroit plus la reprendre. J'oublie, ajoûte-t-il, que la charette attend depuis une heure, & que tout le monde ſeroit ſcandaliſé, ſi on la voyoit repaſſer à vuide.

LE BARON DE FŒNESTE.

Comédie en cinq Actes, répréſentée vers le 10 Janvier 1674.

ON ne peut pas douter que la comédie qui fait le ſujet de cet article, n'ait eu beaucoup de ſuccès, après les témoignages réiterés par le ſieur Robinet dans trois de ſes lettres en vers.

Lettre du 6. Janvier 1674.

Les grands Acteurs Italiens
Aimés de tous joyeux Chrétiens,
Par leur jeu plaiſant & folâtre,
Donnent ſur le même théatre,
La ſemaine qui vient, je croi,
Un grand ſpectacle, en bonne foi,
Défunt Héraclite en perſonne :
Y vivoit, Dieu me le pardonne :

Et Démocrite y creveroit
De rire tant il y riroit. 1674.
Sans m'étendre sur tout le reste,
C'est le franc *Baron de Fœneste*,
Qui pour paroître faisoit tout,
Et qu'Arlequin de bout en bout
Répréſentera dans la piéce,
Ce sera donc pleine allegresse.

Et dans celle du 10 Février suivant.

Un billet obligeant m'apprend
Qu'aux Italiens on m'attend,
Pour voir le *Baron de Fœneste*,
Qui, selon qu'un chacun l'atteste,
Est un spectacle assez charmant,
Et même où l'on rit pleinement.

Il termine ainsi sa lettre du 7 Avril de la même année.

Je vais finir par un avis
Dont bien des gens seront ravis,
C'est que le *Baron de Fœneste*,
Qui loin d'avoir rien de funeste,
Est tout risible, & tout plaisant,
Remontre sa trogne à présent:
Et que pour nous faire connoître
Qu'il veut de plus en plus paroître,

1674. Il accroît ſon train d'un bouffon,
Qui par tout eſt de grand renom,
Sçavoir le fameux Scaramouche,
Qui ſi bien le riſible touche.

Le fond de cette comédie a été préſenté pluſieurs fois ſur la ſcéne Italienne: c'eſt Arlequin que l'on traveſtit en Seigneur, qui s'introduit en cette qualité dans une maiſon, recherche la fille du maître, & joue ſon perſonnage ſi ridiculement qu'on le demaſque, & on le chaſſe au dénouëment. Tout ce qui en fait le mérite, & qui a pu contribuer à ſon ſuccès, c'eſt que les détails en ſont neufs, & aſſez plaiſans.

Arlequin paroît à l'ouverture de la ſcéne, il eſt dans une Baignoire où il agite ſes bras, comme s'il nageoit, appelle au ſecours, & dit qu'il ſe noye. Octave l'aſſure qu'il ne court aucun danger. Je ne me fie point à ce diſcours, répond Arlequin, car j'ai ſouvent ouï dire, qu'il y a des gens ſi malheureux qu'ils ſe noyeroient dans leur crachat. Il ajoute qu'il s'ennuye, & qu'il veut, pour s'amuſer, qu'on lui donne une ligne avec laquelle il va pêcher quelque brocher, ou quelque carpe. Enſuite il demande à Octave, pourquoi il eſt ſi bien

vêtu : c'eſt, repond-il, pour vous faire honneur, & vous faire *paroître.* Mais je veux auſſi *paroître,* replique Arlequin, & je vous prie de m'en enſeigner le moyen. Octave, après lui en avoir rapporté pluſieurs manieres, ajoûte, il faut que vous regaliez de tems en tems votre maîtreſſe, tantôt d'un bel habit, une autrefois d'un collier de perles, ou d'une magnifique garniture de tête, &c. Mais, dit Arlequin, ſi je lui donne de ſi belles choſes, ce ſera elle qui *paroîtra*: & non pas moi. On appelle le Baigneur & ſes garçons, pour tirer Monſieur de la baignoire. Ils l'enveloppent d'un drap, & lui demandent comment il a trouvé le bain : un peu humide, répond-il. Ils le mettent au lit, & ferment les rideaux. Arlequin ſaute au bas du lit, en les appellant traîtres & aſſaſſins. Ils s'informent du ſujet de ſa colere : coquins, répond-il, je dépenſe tout mon bien pour *paroître*, & vous fermez les rideaux de mon lit? comment voulez-vous donc que je paroiſſe ? alors on apporte un rechaud, & les fers à friſer : les garçons lui développent la tête : & l'un d'eux au lieu de paſſer au fer une papillote, feint de vouloir lui pincer l'oreille. Ah ! malheureux ! s'écrie Arlequin, tu m'as brulé l'oreille. Un autre 1674.

garçon arrive avec un fer rouge ; Ar-
1674. lequin ſe fait petit ; ils font le lazzi de lui arracher les papillotes avec force : lui crie encore plus fort, & ſe ſauve de leurs mains ; ils courent après lui, le peignent en courant, & lui préſentent un flaccon de ſenteur, qu'Arlequin fait le lazzi de répandre ſur ſes pieds. On lui met de la poudre de Chypre ſur les cheveux, & on lui en couvre le viſage. Enſuite on lui donne à laver les mains ſur le baſſin qu'on lui ſert, il apperçoit un petit pain de Savon, qu'il met à ſa bouche. Vous moquez-vous, Monſieur, dit un garçon baigneur, c'eſt de la pâte pour les mains: je croyois, répond Arlequin que c'étoit un fromage apprêté pour mon déjeuné. Les valets lui ôtent ſa robe de chambre, & l'habillent en Baron : peu de tems après, on entend un bruit ſubit : Arlequin s'enfuit de frayeur, & en courant il tombe tout habillé dans la baignoire.

Acte ſecond. Arlequin arrive en chaiſe : Octave lui donne la main pour en ſortir : alors apperçevant Eularia, il veut faire la révérence, & s'embarraſſant dans ſon baudrier, il laiſſe tomber ſon chapeau, ſes gants, &c. qu'il ramaſſe ; Mademoiſelle, dit-il enſuite, voilà le Baron de Fœneſte, qui vous ayant

ayant vu à la fenêtre, s'eſt ſenti frappé de vos yeux funeſtes, qui on fait une autre fenêtre au cabinet de ſon cœur. Je ſuis, Madame, pour vous, une mer agitée par la tempête, l'étant en effet par les vents de mes ſoupirs, qui me tourmentent. Au reſte, ſi la mer a ſon flux & reflux, j'ai pour vous, Madame, un flux de ventre, qui me dure depuis pluſieurs jours. En un mot j'aime & j'adore votre perſonne : & ſi Quint-Curce dans ſes réfléxions... Que dit Madame, à propos de cela ſur mon train ? n'eſt-il pas beau, & bien aſſorti ? comment trouvez-vous mes gens ? lequel d'eux ne ſeroit pas en admiration de l'énormité de vos charmes ? des aſtres de vos appas ? Ah ! ſortez vous autres. (Ici tous les domeſtiques ſe retirent à l'exception d'un des porteurs de chaiſes.) Monſieur, dit alors Eularia, vous avez-là de fort beaux rubans. Madame, répond-il, ce ſont des rubans à la mode, des rubans peints, & remplis de figures, ſur leſquelles j'ai fait graver l'hiſtoire de ma vie. Celui-ci repréſente ma naiſſance, lorſque ma mere accoucha de moi ſous un arbre en pleine campagne : celui-ci ma nourrice qui me donne de la bouillie, & l'autre ma gouvernante me donnant le fouet, 1674.

pour avoir fait pipi au dodo. Pendant
1674. cette converſation, Eularia feignant d'y répondre, regarde Octave, qui l'embraſſe ſans qu'Arlequin l'apperçoive. Il croit au contraire que les diſcours de la Demoiſelle s'adreſſent à lui. Octave ſe mêle dans l'entretien, & ſous prétexte qu'il parle au nom du Baron, il dit des choſes fort tendres. Enfin Arlequin ne ſçachant quel diſcours tenir, dit à Eularia qu'il a fait faire un petit fort dans ſon Jardin, & qu'il veut lui donner le divertiſſement de l'attaquer, & de le prendre. Il la prie d'entrer dans ſa chaiſe, où il veut ſe placer auſſi ſur ſes genoux, l'aſſurant qu'il ne l'incommodera pas: mais Octave le tire déhors; Arlequin appelle le ſecond porteur, & voyant qu'il n'y eſt pas, il ſe met en colere, & enfin prend les bâtons de la chaiſe par un bout, & porte Eularia aidé de l'autre porteur.

La ſcéne change & repréſente le fort dont on doit faire le ſiége. Eularia arrive ſuivie d'Arlequin & d'Octave. Celui-ci dit au premier qu'il faut commencer par reconnoître la place. On apporte une lunette d'approche, Arlequin fait le lazzi de regarder, & de deſſiner enſuite la place avec un crayon. Il rentre pour s'armer, & en

revenant il salue Eularia de la pique : Madame, lui dit il, en s'approchant d'elle, comme vous êtes parfaite dans tous les arts, & que vous n'ignorez aucune des manieres de présenter les armes, je ne doute point que vous n'ayez le talent nécessaire pour sçavoir attaquer & prendre cette place. Monsieur, répond Eularia, j'avoue que je n'en ai jamais prise. Ah ! Madame, s'écrie Arlequin, n'avez-vous pas emporté d'emblée l'ouvrage à cornes de mon cœur ? L'ingénieur interrompt ce discours, & avertit le Baron de Fœneste, de venir reconnoître la place. Il le suit en tremblant : l'ingénieur se met à terre, Arlequin en fait de même. Un des gens de la place demande, qui va-là ? personne, répond Arlequin : l'ingénieur lui fait signe de ne point parler ; puis s'approchant, il faut, lui dit-il tout bas, tâcher de prendre le fort par surprise. N'y a-t-il aucun danger, répond Arlequin, non, replique l'ingénieur, on peut seulement essuyer quelques coups de fusil dans la tête, mais quoiqu'il arrive, il ne faut pas parler, & aller toujours en avant : en même tems il le pousse devant lui. Eularia prononce quelques mots : Arlequin se retourne, paix donc, Madame, lui 1674.

dit-il, voulez-vous me faire tuer? La
1674. porte du fort s'ouvre alors, & les aſſiégés font une ſortie : Arlequin veut s'enfuir, & lorſqu'on ceſſe de tirer de la place, il ſe retire dans un coin, avec peine, comme un homme prêt à expirer. Qu'avez-vous donc, Monſieur, dit Eularia, vous tremblez, n'êtes-vous point bleſſé ? pardonnez-moi, Madame, répond-il, c'eſt un tranſport de bravoure qui me met en cet état. L'ingénieur fait entendre que les ennemis s'affoibliſſent, & qu'il faut tenir un conſeil de guerre. On demande l'avis du Baron, il opine à laiſſer les aſſiégés en repos : je n'aime pas, ajoûte-t-il à déſobliger perſonne. Malgré cela, la réſolution du Conſeil, eſt de faire les attaques : Arlequin obligé d'y être préſent, prend *Crogne* (1) & le met devant lui : c'eſt, dit-il, parce que tu es de taille à me ſervir de parapet, & que tu rempliras mieux les foſſez. Enfin on commence l'attaque : les ennemis font feu : alors Arlequin ſe cache ſous la jupe d'Eularia, & entre ainſi dans la place.

Au troiſiéme acte, Octave vient apprendre au Baron que Cinthio eſt ſon

(1) C'eſt le nom d'un Gagiſte de la comédie qui étoit fort gros.

rival. J'en étois déja informé, répond-il, mais voici un cartel que j'ai dreſſé, & que je vous charge de lui porter. Octave le prend, & l'inſtruit de quelle façon des cavaliers d'honneur doivent en uſer en pareil cas. 1674.

La ferme s'ouvre, on voit pluſieurs ſoldats, qui paſſent devant Arlequin. Le Capitaine lui dit qu'il vient de la part du Roi d'Yvetot, pour le faire chevalier. En vérité, Monſieur, répond Arlequin, c'eſt une vérité très-véritable, que je ſuis très-véritablement obligé à mon véritable couſin, le très-véritable Roi d'Yvetot. Le Capitaine le fait aſſeoir dans un fauteuil, & veut lui chauſſer les epérons. Ah! Monſieur, s'écrie le Baron, je ne ſouffrirai pas que vous me rendiez ce ſervice, & j'ai un laquais qui me les mettra. Non, Monſieur, replique le Capitaine, car cela eſt eſſentiel à la cérémonie. On lui met le manteau, & enſuite le Capitaine lui dit de jurer. Arlequin répond qu'il ne jure jamais: & lorſqu'on veut lui donner le coup de plat de l'épée ſur l'épaule, il tombe de frayeur, & fait tomber tous ceux qui ſont autour de lui. Enfin on lui met le bonnet à deux cornes: Madame, dit-il, en ſe tournant vers Eularia, ſi je prens ce bon-

net, j'eſpere que dans la ſuite vous
1674. m'en fournirez un autre. Le Capitaine en lui paſſant le collier de l'ordre, l'avertit qu'il ne faut jamais l'ôter. Oh je ſçais bien, répond Arlequin, que quiconque porte une fois cet ordre, le porte toute ſa vie.

Arlequin arrive au quatriéme acte, en habit de chaſſe, & ceint d'une écharpe. On annonce le cordonnier, qui apporte une paire de bottes, Le Baron court s'aſſeoir dans un fauteuil; en lui chauſſant une botte, le cordonnier le renverſe. Cette botte eſt trop étroite, dit le Baron: non, Monſieur, répond l'artiſan, c'eſt votre jambe qui eſt trop groſſe. Pour le débotter, il le traîne à écorche cul: Arlequin ſe leve & ſe remet ſur ſon ſiége. Alors le Cordonnier lui tire ſa botte avec tant de force, qu'il en donne un coup dans l'eſtomach de Crogne & le culbutte. Quel eſt donc ce petit mignon là, dit Arlequin, Monſieur, répond l'autre, c'eſt mon apprentif. Après ce jeu de théatre, on acheve d'habiller le Baron & il ſort.

A la ſuite de quelques ſcénes, il reparoît en équipage de chaſſeur. Madame, dit-il à Eularia, en voulant vous offrir du gibier, un autre vous auroit préſenté des perdrix, des becaſ-

fes, des cailles, &c. mais comme ce sont de trop petits animaux, & trop communs pour une si grande Dame que vous, j'ai cru que vous aimeriez mieux un petit cochon bien blanc, bien gras, bien dodu, bien potelé, bien peigné, bien poudré, bien appris & bien plein de rubans. Le voici, continue-t-il, j'ignore s'il est mâle ou femelle, cochon, cochonne, truye, sanglier, sangliere, vous y regarderez, Madame, quand on le déshabillera pour le mettre au lit. En disant cela, il veut lui faire baiser le cochon de lait : cet animal crie, & s'échappe : Arlequin court après, il crie, Madame, dit-il, du plaisir qu'il a de vous voir : vous le pouvez élever comme un petit chien de Bologne. 1674.

Arlequin reparoît au cinquiéme acte sous son habillement ordinaire. Il donne la main à Eularia, qui est masquée. Il dit qu'il a choisi cet habit, pour se réjouir, & commande qu'on laisse entrer tous les masques. Deux Pages apportent par son ordre une grande corbeille, d'où il tire un très-gros bouquet de roses. Madame, dit-il, en le présentant à Eularia, d'une rose à une fille, il n'y a pas grande différence. Au lieu du compliment qu'il a préparé, il fait un *imbroglio*. Heureusement les mas-

ques entrent, & interrompent la con-
1674. verſation, La Montagne (gagiſte) vêtu en Polichinelle, danſe avec le Fevre, (autre gagiſte) habillé en nourrice; ce dernier vient prendre le Baron, & danſe avec lui une bourrée. Le Baron prend Diamantine, & éxécute une chaconne avec elle. Enſuite on ſert la collation: Arlequin fait remarquer qu'elle eſt compoſé d'un agréable mélange, qui doit contenter tout le monde. De pommes, pour les Normands, de pain en faveur des Limouſins, &c.

Au moment qu'on ne ſonge qu'à ſe divertir, Spezzafer entre, reconnoît Arlequin, & veut le faire arrêter comme un voleur, Arlequin ſe ſauve, & prend la place d'un des valets qui ſervent la collation: & pendant que Spezzafer eſt occupé à parler avec Octave, il lui décharge un coup ſur la tête; Spezzafer retourne la tête, reconnoît Arlequin ſous ce ſecond déguiſement, & le ſaiſit au colet. Arlequin avoue lui avoir dérobé mille écus, & promet de reſtituer tout, à la reſerve, dit-il, d'une petite bagatelle qu'il a dépenſée. Spezzafer ſatisfait, demande combien il lui reſte encore de cet argent, une piéce de quinze ſols, Monſieur, répond Arlequin. Alors, Spezzafer ſe déſeſpere, mais comme

comme la choſe eſt ſans remede, il lui pardonne, & la comédie finit. 1674.

Le ſieur Robinet dans ſa lettre en vers du 7 Avril 1674, & dont on a rapporté le paſſage au commencement de cet article, fait entendre clairement que la piéce qui en fait le ſujet fut ſuſpendue pendant quelques jours, & qu'elle fut repriſe alors avec quelques augmentations, où Scaramouche paroiſſoit. Voici en quoi conſiſte cette addition.

Arlequin, fait donner un concert d'inſtrumens, mêlé de voix, à Eularia: il dit au joueur d'inſtrument, qu'Amphitrion, (il veut dire Amphion) n'a jamais ſi bien fait: & lorſque le muſicien chante, il fait le lazzi de tomber en foibleſſe par excès de plaiſir. Il veut faire un compliment galant à Eularia, & s'écrie, ah! que Madame eſt belle! ſes dents ſont blanches comme du corail. Lorſque Scaramouche arrive, après les premieres politeſſes il s'aſſied à côté de lui, & ils converſent enſemble. Scaramouche vante fort ſes richeſſes. Arlequin l'interrompt: ah! Seigneur! oſerois-je vous dire que vous êtes très-pauvre en comparaiſon de moi; J'ai nombre de villes qui m'appartiennent en propre, dans les déſerts d'A-

frique. Scaramouche ſoûtient qu'il n'y a
1674. aucune ville dans ces déſerts. Avec toute la civilité poſſible, vous en avez menti, répond Arlequin. Ah! Monſieur, replique Scaramouche, permettez-moi, s'il vous plaît de vous donner un ſoufflet pour ce démenti. Monſieur, ajoûte Arlequin, trouvez bon que je vous en donne un autre. Monſieur, réprend Scaramouche, je vous remercie de votre politeſſe: & moi, dit Arlequin, de votre civilité. J'ai, continue-t-il, en parlant à Eularia, ſix Marquiſats, & quatre Duchez dans les terres inconnues. Octave ſe met à rire de cette extravagance. Oui, Monſieur, ajoûte Arlequin, & pour vous prouver que vous n'êtes qu'un ignorant, cherchez une carte géographique, & vous verrez qu'on y trouvera les terres inconnues. Puis s'adreſſant à la Demoiſelle: je poſſede encore une fortereſſe dans le détroit de Gilbraltar, qui me produit beaucoup, par rapport au péage des carroſſes & voitures qui paſſent par-là. Enfin, continue-t-il, je veux, Madame, vous donner un ameublement de couleur de vent: cette couleur eſt fort rare, puiſqu'on n'en a jamais vu un: & je vous fais préſent d'un Marquiſat conſidérable, que j'ai au Japon.

Eularia lui fait des complimens sur ce qu'il a un habit très-galant : oh ! Madame, dit Arlequin, j'en avois un bien plus beau ; j'avois ordonné à mon tailleur de me le garnir de rubans couleur de paille, suivant la mode : & il étoit tellement couvert de nompareilles, qu'on ne voyoit pas l'étoffe, mais par malheur, en entrant dans mon écurie pour voir mes chevaux, comme le cocher avoit oublié de leur donner leur avoine, ces pauvres animaux qui mourroient de faim, me prenant pour une botte de paille, mirent mon habit en piéces, & penserent me dévorer. 1674.

1674.

LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE.

Comédie en trois Actes répréſentée le lundi 14 Mai 1674.

Lettre en vers du ſamedi 12 *Mai* 1674.

Lundi chez les Italiens,
Ces très-facécieux Chrétiens,
Vous aurez une comédie,
Où (quoiqu'autre part on en die)
La *Médecine* enfin vaincra,
Et même un beau *triomphe* aura.
La comédie eſt curieuſe,
Et, je crois, l'aſſiſtance y ſera fort nombreuſe.

Lettre du ſamedi 22 *Mars.*

De mes yeux j'ai vû la victoire,
J'ai vu le *triomphe* & la gloire,
De la Médecine; & vraiment
On l'y chatouille pleinement.
Outre le temple d'Eſculape,
Qui par ſa pompe les yeux frappe,
Mademoiſelle *Aurélia*
Dit d'elle *mirabilia.*

Arlequin de peindre l'acheve,
Et preſque de rire l'on creve
A ce plaiſant triomphe là.
Ah ! tout Paris doit voir cela.

1674.

IL eſt très-facile d'appercevoir que le fond du ſujet de cette comédie, eſt une copie du *Malade Imaginaire* Scaramouche riche bourgeois, ſe croit indiſpoſé, & eſt perpetuellement viſité par ſon Médecin, ſon Chirurgien, & ſon Apotiquaire, dont il s'imagine ne pouvoir ſe paſſer. Cinthio amant d'Aurélia fille de Scaramouche, de concert avec elle, employe divers ſtratagêmes pour la voir, & enfin profitant de la foibleſſe d'eſprit du pere, que l'on feint de recevoir Docteur en Médecine, ces amans obtiennent ſon conſentement pour leur mariage. La fin de cette piéce eſt à peu près celle du Malade Imaginaire, mais on y a ajoûté la cérémonie de la baſtonade, qui eſt priſe de la comédie du *Bourgeois Gentilhomme.* En donnant cet extrait, de peur d'uſer de répétitions, nous ne remarquons que les ſcénes qui n'ont pas été employées dans les piéces précedentes.

Arlequin valet de Scaramouche ouvre la ſcéne : il eſt couvert d'un long manteau, a ſous ſon bras deux chan-

deliers d'argent, & un bâton ſur l'é-
1674. paule, au bout duquel ſont ſuſpendues des bouteilles de vin. C'eſt un préſent que ſon maître l'a chargé de préſenter au Docteur ſon Médecin, & de lui faire un compliment. Quoique ce dernier article, ne ſoit pas fort néceſſaire, dit-Arlequin, il faut pourtant que j'eſſaye comment (1) je m'y prendrai. En diſant cela, il plante ſon bâton ſur le théatre, jette ſon manteau deſſus, & ſon chapeau enſuite. Après une profonde revérence, Monſieur, dit-il, feignant de parler au Docteur, le Seigneur, Seigneur Scaramouche, mon maître, vous prie d'accepter ce petit préſent, de ma part. Spezzafer qui eſt derriere lui, & qu'il ne voit pas, répond, je ſuis infiniment obligé au Seigneur Scaramouche. Arlequin étonné de cette réponſe, & ne ſçachant d'où elle part, ſecoue le chapeau & le manteau, & continuant ſon diſcours : mon maître, craignoit, Monſieur, que vous ne fiſſiez difficulté de recevoir cette bagatelle. Votre maître, replique Spezza-

(1) C'eſt ici une foible copie de la premiere ſcéne de l'*Amphitryon*, où Soſie prononce devant ſa lanterne, le compliment qu'il eſt chargé de faire à Alcméne.

fer, toujours ſans être apperçu, avoit tort, mais, mon ami, voilà un écu que je vous donne pour boire. A ces mots, la frayeur ſaiſit Arlequin, il ſécoue encore le chapeau, & le manteau : Pendant ce tems-là, Spezzafer eſcamote une bouteille, & boit à même. L'autre l'apperçoit, le pourſuit, & l'oblige à ſe ſauver. Lorſqu'il eſt revenu, il poſe les bouteilles, & les chandeliers ſur le pas de la porte du Docteur, & après les avoir couverts avec le manteau, il frappe. Scaramouche mon maître, lui dit-il, m'a chargé pour vous d'un préſent fort honnête, dont j'eſpere que vous ſerez content. Pendant ce moment de converſation, Spezzafer emporte les chandeliers, & ſubſtitue à leur place une paire de cornes, qu'Arlequin ſans y faire attention, donne au Docteur : celui-ci ſe fâche, mais Spezzafer rapportant les chandeliers, il les accepte avec joye, & dit à Arlequin de l'attendre, parce qu'il veut lui faire un petit régal. Il revient avec un portefeuille, d'où tirant un papier, voilà, ajoûte-t-il, un excellent Aphoriſme d'Hippocrate qui enſeigne, que qui veut ſe bien porter, doit ſouper ſobrement. J'aimerois bien mieux, répond Arlequin, que vous m'en donniez un qui m'ordon- 1674.

nât de ſouper trois ou quatre fois par
1674. jour.

Arlequin revient rendre compte de ſa commiſſion à Scaramouche, Monſieur le Docteur eſt, dit-il, ſi ſatisfait de votre préſent, que par reconnoiſſance il vous ordonne de vous faire tirer du ſang: & comme, ajoûte-t-il, votre Chirurgien ordinaire eſt malade, mon avis eſt d'en aller promptement chercher un autre. Scaramouche répond qu'il ſent qu'il a beſoin de ſe fortifier, & non de s'affoiblir. Diamantine, qui eſt préſente, va lui chercher un biſcuit, & un verre de vin d'Eſpagne. Qu'allez-vous faire? s'écrie Arlequin, en arrachant le biſcuit & le verre des mains de la ſuivante, avez-vous envie de vous faire crever? Alors il avale le biſcuit & le vin, & donne en place l'aphoriſme qu'il a reçu du Docteur. Scaramouche croit qu'il feroit bien de prendre un clyſtére: Diamantine approuve ſa penſée, & dit qu'elle lui apportera enſuite un excellent conſomme, dans lequel ſont entrés un fort chapon, un bon morceau de veau, & un gros gigot de mouton. La peſte, répond Arlequin, cela doit être bien ſucculent. En attendant, Scaramouche ſe jette ſur ſon lit, & témoigne avoir envie de dormir. Arlequin

tire les rideaux, se met dans un fauteuil, où il s'occupe des réfléxions que la gourmandise lui suggere, un chapon gras, dit-il, du veau, & un gigot de mouton ! ces trois animaux doivent bien restaurer un malade. Hélas ! continue-t-il, lorsqu'un pauvre valet est en cet état, loin de le traiter ainsi, on l'envoye à l'hôpital. 1674.

Diamantine arrive, tenant une seringue : mon maître, dit Arlequin, m'a ordonné de recevoir la seringue, & de te dire d'aller chercher le bouillon. Diamantine sort, le valet met la seringue à terre, & continue ainsi ses raisonnemens. Un chapon, un gigot, & un jarret de veau ! comment ces trois animaux-là peuvent ils s'accorder dans le ventre d'un malade ? Diamantine l'interrompant apporte le bouillon. Tu peux t'en retourner, dit Arlequin, car mon maître ne veut le prendre que de ma main. La suivante lui remet l'écuelle, mais comme elle le soupçonne de quelque tromperie, elle se cache pour l'observer. Alors Arlequin prend le bouillon, qu'il compare à l'Océan : Quel fumet, dit-il, me prend au nez, & me réjoüit le cerveau ? il me semble que ce soient les vapeurs que le soleil de ma gourmandise attire de l'Océan de ce

bouillon : cette graiſſe, qui ſurnage ;
1674. me paroît être une flotte de vaiſſeaux, qui ſont ſortis du port de la ſubſtance de ce chapon : & pour achever la comparaiſon, de même que l'Océan paſſe le détroit de gilbraltar, & entre dans la méditerrannée, allons Monſieur l'Océan, paſſez le détroit de mon gozier, & entrez dans la méditerrannée de mon ventre : en même tems il boit le bouillon, & crie, ohimé ! voilà un écueil qui a penſé m'étrangler. Scaramouche demande ſon bouillon ; peſte ſoit de la comparaiſon de l'Océan & du bouillon, qui m'a fait faire une ſotiſe, dit Arlequin dans un *à parte*. Pour la reparer, il prend la ſeringue ; la vuide dans l'écuelle : au ſurplus, continue-t'il, qu'importe qu'il entre par la porte de devant, ou par celle de derriere ? il préſente l'écuelle à Scaramouche, qui après en avoir avalé une gorgée, la rejette en faiſant beaucoup de grimaces. Diamantine qui a vu le tout, inſtruit le maître de la fourberie. Celui-ci ſaute en bas du lit, & pourſuit Arlequin, qui ſe ſauve ſous le lit, & de-là dans la chaiſe percée. La colere & l'agitation où je ſuis, dit Scaramouche, m'obligent à aller à la ſelle. Il leve en diſant cela le deſſus de la chaiſe percée ; Arle-

quin s'écrie, ohimé ! Scaramouche étonné, demande, qui eſt là ? c'eſt moi, répond Arlequin, en paſſant la tête par la lunette de la chaiſe : Scaramouche détache ſa ceinture, & ſe met en devoir de l'étriller, lorſqu'Arlequin le previent, & fuit, emportant la chaiſe percée. 1674.

Dans l'acte ſuivant, Arlequin témoigne ſes regrets d'être chaſſé de la maiſon de Scaramouche. Spezzafer lui demande ſi cela eſt bien vrai. Oui, très-vrai, répond Arlequin, & le pis, c'eſt que je ne ſçais où trouver de quoi manger. Tu plaiſante, replique Spezzafer : Arlequin l'aſſure que non, mais pour toute réponſe, l'autre s'écrie, ouf : ce lazzi ſe repette à chaque lamentation que fait Arlequin : enſuite Spezzafer lui dit que Cinthio a beſoin de lui, pour un ſervice eſſentiel. Cinthio a beſoin de moi, répond Arlequin, oui, vraiment, replique Spezzafer, & il ne peut ſe paſſer de toi. Ouf, s'écrie Arlequin à ſon tour, en repetant le même lazzi du capitan. Mais, ajoûte ce dernier, ſonge que ſi tu rens ſervice à Cinthio, il prendra ſa bourſe, & te donnera de l'argent. En même tems, avec la bouche, il imite le ſon de l'argent, que l'on jette dans un chapeau. Diable, dit Arlequin, le profit ſera grand, ſi ce ſont des écus d'or.

1674. Spezzafer lui explique ce dont il s'agit, & lui met ſon bonnet ſur la tête, & ſon manteau ſur le dos : marche gravement à préſent, lui dit-il. Arlequin marche, & s'enfuit ; le Capitan court après : doucement, s'écrie-t-il, mon manteau que vous emportez me coute huit écus : eh bien ! répond Arlequin, je veux l'acheter, & te le payer comptant. Il prend la main de Spezzafer, & lui compte de l'argent avec la bouche, comme l'autre vient de faire. Soit, replique le Capitan, pourvu que tu veuilles jouer adroitement le perſonnage de chirurgien. Scais-tu tirer du ſang, continue-t-il. Oui, répond Arlequin. Spezzafer perſuadé que ce valet a demeuré chez quelque chirurgien, ne doute point qu'il ne rempliſſe bien ce rolle, & le fait entrer pour le traveſtir.

Arlequin revient vêtu en Chirurgien, & trouvant le Docteur en converſation avec Scaramouche, il ſe fâche & dit qu'il eſt envoyé par le chirurgien ordinaire de ce dernier, pour faire une diſſection de ſon corps. Scaramouche très-étonné lui demande ſon nom. Arlequin répond qu'il s'appelle la *Violette* (1) & interroge le prétendu malade

(1) Pour entendre cette plaiſanterie, il faut ſçavoir

sur la quantité de livres de sang qu'il faut lui tirer. Au lieu de lui attacher la bande au bras, il la lui passe au col, & lui met sa pantoufle dans la main, en lui ordonnant de la rouler pour faire venir le sang. Scaramouche la tourne deux fois de suite du même côté, à la seconde fois, Arlequin lui applique un soufflet, & tirant une flame, & marteau de maréchal, il lui en donne brusquement un coup : Scaramouche crie : Arlequin effrayé, culbute le Docteur, tombe avec lui, se releve, & s'en va. 1674.

Il reparoît, & raconte à Spezzafer l'avanture qui lui est arrivée : heureusement, dit-il, à Cinthio, j'ai exécuté ma commission, & m'enfuyant j'ai donné votre lettre à Aurélia, qui doit se trouver au rendez-vous. Cinthio lui ordonne de faire sentinelle pendant

---

qu'il y avoit en ce tems-là un fameux Chirurgien nommé *Duchêne*, qui ayant bû jusqu'à s'ennivrer, s'entôla. Le Sergent lui donna le nom de *La Violette*. Attendu son âge & sa réputation Duchêne crut pouvoir regarder cet enrôlement comme une badinerie, mais le Sergent étant venu à sa porte avec un tambour, qu'il fit battre, l'appella, & lui dit, *marche à moi la Violette*. J'ai vu un jetton de cuivre de ce tems-là où cet événement étoit représenté avec ces mots : *Marche à moi la Violette*. Il lui en coûta considérablement pour avoir son congé. (*Note manuscrite de M. Gueullette.*)

leur converſation, de peur que Scara-
1674. mouche ne les ſurprenne. Arlequin ſe retire, & rentre peu de temps après, couvert d'un grand manteau, & avec une toque pareille à celle de Scaramouche; il monte ſur une chaiſe pour paroître plus grand, & contrefait ſa voix: Cinthio & Aurélia ſe ſauvent, Arlequin ſe met à rire de leur erreur, & quitte la ſcéne.

Lorſque Scaramouche a conſenti au mariage de ſa fille avec Cinthio, à condition qu'on le fera recevoir Docteur en médecine, on en fait la cérémonie, de la maniere qu'on l'a expliqué au commencement de cet article: c'eſt Spezzafer qui joue le perſonnage du *Præſes*, & Arlequin lui porte la queue, &c.

1674.

A FOURBE FOURBE ET DEMI.

Comédie en trois Actes, de M. CINTHIO, représentée vers le 18 Octobre 1674. (1)

SCaramouche & Cinthio, amans d'Aurélia & d'Eularia filles du Docteur, se servent de diverses ruses, pour lui parler, & obliger le pere de consentir à leur mariage. Malheureusement, Arlequin qui est chargé d'exécuter ces differens stratagêmes, le fait avec tant de maladresse, que ses perpetuelles balourdises, obligent de recourir à un

(1) Des chers comiques d'Italie,
La troupe ici bien établie,
Depuis très-peu joue un sujet,
Plaisant & moral tout à fait,
Et qui concerne bien du monde,
En tel monde le siécle abonde,
Jugez-en lecteur mon ami,
C'est *A Fourbe, Fourbe & demi.*
Or qui n'a pas ce caractere :
Mais quoi ? l'on ne sçauroit qu'y faire.
C'est *Cinthio* qui l'a traité,
Et sur le théatre ajusté ;
Et qui l'a manié de sorte,
Qu'argent & loz il en emporte.
Monsieur & Madame l'ont vu,
Et digne de rire l'ont cru.

Lettre de Robinet, du samedi 20 Octobre 1674.

nouveau moyen, dont le dernier ne doit
1674. ſa réuſſite qu'à la néceſſité de finir la piéce.

Dès la premiere ſcéne les deux amoureux ont trouvé le ſecret de dérober la valiſe du Docteur : Arlequin qui s'eſt chargé de la clef, l'a égarée : au reſte cette valiſe n'eſt employée qu'au ſecond acte. A propos, dit Cinthio au valet, depuis que tu es à mon ſervice, je n'ai pas penſé de te demander ton nom ? On me nomme répond-il, Arlequin Sbroufadel. A ce ſurnom de Sbroufadel, Cinthio ſe met à rire. Ne prétendez pas railler, replique Arlequin, mes ancêtres étoient gens de conſéquence. *Sbroufadel* premier du nom, étoit Chaircutier de ſon métier, mais ſi ſupérieur dans ſa profeſſion, qu'il préſenta un jour une demi douzaines de ſauciſſes à Néron, Empereur Romain, qui les trouva d'un goût ſi exquis, que pour l'en recompenſer, il le fit Sénateur Romain. De ce Sbroufadel, ajoûte-t-il, nâquit *Fregocola*, grand Capitaine, lequel dans les guerres des Carthaginois, contre les Romains, fit paroître tant de valeur, que le Sénat le fit tambour major de la Republique. Ce Fregocola épouſa Mademoiſelle Chataigne, laquelle étoit d'un ſi grande vivacité, qu'au lieu

lieu que les autres Dames Romaines mettoient neuf mois à faire un enfant, elle fut à peine mariée, que son impatience & sa promptitude la firent accoucher de moi. Mon pere en fut transporté de joye; mais cette joye ne dura pas long-tems, parce que le même jour que je naquis, on lui chercha une querelle, fondée sur ce qu'il étoit civil. Voici, continue Arlequin, dequoi il s'agissoit. Lorsque mon pere rencontroit de jour quelque honnête homme sur le grand chemin, il ne manquoit jamais de lui ôter son chapeau, & si c'étoit de nuit, il lui ôtoit son chapeau & son manteau. La justice (& cela par envie) trouve à redire à cet excès de civilité, & ordonna à un exempt de l'arrêter. Mon pere qui en fut averti, me prit dans mon maillot, & m'ayant mis dans un chaudron, & le reste de son petit meuble dans un panier, il chargea le tout sur un âne, & sortit de la ville. Pour faire plus de diligence, il frappoit le pauvre animal, en disant frequement, *ar*, *ar*, qui en langage asinique, signifie *marche*. En doublant ainsi le pas, il apperçut derriere lui un homme qui le suivoit. Cet homme voyant que mon pere le regardoit avec attention, se cacha derriere un buisson, 1674.

où (*ſe meſſe chin*) il s'accroupit. Mon
1674. pere, qui le prit pour l'exempt, croyant qu'il ſe mettoit en cette poſture pour le mieux ſurprendre, frappa alors plus fortement ſon âne, criant *Ar-le-chin*, qui veut dire, *marche il eſt accroupi*. Quand il fut arrivé à la ville, il ſçut que cet homme qui lui avoit cauſé tant de frayeur, étoit un ſimple payſan, qui, pour avoir trop mangé de raiſin, avoit un cours de ventre, qui l'avoit obligé à ſe mettre à ſon aiſe: de ſorte, continue toujours Arlequin, que comme je n'avois point encore de nom, mon pere ſe reſſouvenant de la peur qu'il avoit eue, & des paroles qu'il avoit ſi ſouvent repetées *Ar-le-chin*, me nomma, *Arlechino*, Arlequin. C'eſt fort bien, répond Cinthio, tiens, ajoûte-t-il, voilà une lettre que tu tâcheras de remettre à Eularia. Arlequin prend la lettre, & après avoir fait le ſignal convenu, il voit la Demoiſelle qui met la tête à la fenêtre; mais comme le Docteur ſurvient, Arlequin ſe retire de côté, & crie *la gazette*, *la gazette*. Le Docteur s'approche pour l'achetter, mais comme on lui dit qu'elle eſt en François, il prie le prétendu gazetier de la lire, & de la lui expliquer en Italien. Après quelques lazzis ſur la difficulté

qu'il y a à être bon interprête, Arlequin se retourne du côte de la fenêtre où eſt Eularia, & lit. 1674.

» Meſdames, je ſuis envoyé par vos » amoureux, & je le ſuis moi-même (1) » autant qu'on le peut être, mais la » rencontre de ce vieux rodrigue a conſ- » tipé toutes mes fonctions naturelles.

Le Docteur lui dit de traduire cela en Italien : Arlequin feint de lire ce qui ſuit.

De Perſe le 37 Août.

» Le Grand Sophi, revenant de la » chaſſe, & ayant chaud, but de l'eau » froide, qui lui cauſa une grande co- » lique : une heure après il accoucha » d'un jeune Prince, qui ſe porte fort » bien.

LE DOCTEUR.

» Le Sophi accoucher d'un jeune » Prince !

ARLEQUIN.

» Oui, tous les Sophis de Perſe ont ce privilége. (*Il continue de lire, en ſe tournant du côté d'Eularia.*)

» Les galans qui vous prétendent en » mariage, m'ont envoyé pour vous » rendre un billet : mais à moins que

(1) Arlequin eſt amoureux de Diamantine, ſuivante des deux filles du Docteur.

» le diable n'emporte d'ici ce gros ani-
1674. » mal de votre Papa mignon, il n'y
» aura pas moyen de vous le faire tenir.

Le Docteur demande l'explication de cet article: Arlequin feint de lire en Italien.

De Milan.

» On a eu avis que dans l'Archipel,
» ſix galeres d'Alger, & quatre petits
» vaiſſeaux de Tunis, ont pris quatre
» eſcadrons de cavalerie, qui alloient
» en courſe ſur cette mer.

Le Docteur lui arrache alors la gazette, & diſant qu'il veut eſſayer s'il ne comprendra pas quelque choſe à ce François-là, il lit, ou feint de lire.

» Il eſt arrivé dans cette ville un fripon,
» qui fait ſemblant d'être gazetier, pour
» apporter des lettres d'amour à deux
» filles, leſquelles ſont exactement ren-
» fermées dans leur maiſon: mais le
» pere s'en étant apperçu, va lui faire
» donner cent coups de bâton.

Monſieur, répond Arlequin, n'ajoûtez point de foi aux gazettes, elles ne diſent pas toujours vrai. Le Docteur ſans l'écouter davantage, prend un bâton, le pourſuit, & l'oblige à ſe ſauver.

Il revient dans une autre ſcéne en Géant, & comme en cet état il trouve

la porte trop baſſe, il s'en plaint au Docteur, qui répond qu'il n'y a point de remede. Eh bien, dit Arlequin, je vais me ſéparer en deux parties, dont l'une entrera dans la maiſon, tandis que l'autre demeurera déhors. En même tems il fait le lazzi de ſe couper en deux avec ſon ſabre, & ſautant au bas de l'échaſſe, mon haut de chauſſe, dit-il, entrez dans l'appartement, & venez me reprendre dans une heure. Le Docteur rit de la folie d'Arlequin, & ſe retire : ce dernier veut le ſuivre, mais ſon empreſſement ne ſert qu'à le faire connoître, il s'enfuit, ainſi finit le premier acte. 1674.

A l'ouverture du ſecond, Arlequin eſt apporté dans la valiſe qui a été dérobée dès la premiere ſcéne. On place cette valiſe entre les jambes du Docteur qui la repouſſe ; il ſe baiſſe pour ramaſſer ſon chapeau, Arlequin le lui vole, & après pluſieurs lazzi le rejette, & donne un coup de ſa batte ſur le derriere du Docteur, qui ſe retourne, & demande qui eſt-là ? c'eſt le diable, replique Arlequin, à ce mot le Docteur s'enfuit très-effrayé.

Nous paſſons queques traveſtiſſemens moins conſidérables, & ſous leſquels Arlequin eſt toûjours reconnu par ſa

faute, pour venir à la ſcéne du miroir;
1674. qui reſſemble au fond, à celle que l'on a vu, acte 3e. de la comédie intitulée *le Remede à tous maux*, mais dont les détails ſont très-different. Ici Arlequin placé dans le quadre du miroir, paroît pardevant vêtu en Docteur, & de l'autre côté, comme diamantine. Scaramouche ouvre le rideau qui cache le miroir: le Docteur croyant y appercevoir ſa figure, ôte ſon chapeau, Arlequin en fait de même: il leve le pied & l'autre auſſi: on ferme le rideau, le Docteur appelle Diamantine, & après une courte ſcéne, on tire le rideau pour la ſeconde fois. Arlequin s'y préſente du côté qu'il eſt vêtu comme Diamantine, & ne manque pas d'imiter cette derniere, ſoit qu'elle danſe, qu'elle faſſe des reverences, &c. Lorſque Diamantine s'eſt retirée, le Docteur veut encore une fois jetter les yeux ſur le miroir; il ouvre le rideau, & Arlequin y paroît en même tems ſous l'habit de Docteur. Ce dernier leve le bras, feint de pouſſer une botte: Arlequin répond par les mêmes geſtes. Le Docteur éternue, Arlequin éternue auſſi; le Docteur ôte & remet ſon chapeau avec tant de promptitude qu'il le laiſſe tomber. Arlequin après avoir imité

ſes mouvemens, ſort de la bordure du miroir, pour ramaſſer le chapeau du Docteur, qu'il lui préſente enſuite très-poliment. Mais s'apperçevant de ſon indiſcretion, il veut regagner ſa bordure. Cela ne peut pas s'exécuter ſans que le Docteur ne reconnoiſſe la fourberie, il roſſe Arlequin, & le pourſuit hors du théatre à coup de bâtons. 1674.

Au troiſiéme acte Scaramouche fait une verte reprimande à Arlequin ſur ſes balourdiſes. Enfin pour trancher tout embarras, les deux amans prennent la réſolution d'enlever leurs maîtreſſes, & c'eſt par cette action que la piéce finit.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Histoire de l'Ancien Théatre Italien depuis son origine en France, jusqu'à sa suppression, en l'année* 1697. & je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 21 Juillet 1751.

Signé, PICQUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé MICHEL LAMBERT, Libraire à Paris; Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public l'ouvrage qui a pour titre : *Histoire de l'Ancien Théatre Italien depuis son origine en France, jusqu'à sa suppression en* 1697. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires ; A CES CAUSES voulant traitter favorablement l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera &

de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui tiendra de lui ; & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; en bon papier & beaux caracteres, conformement à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des présentes, que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de

France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le neuviéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens cinquante-deux. Et de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 128. *Fol.* 99. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 2 *Mars* 1753. Signé, J. HERISSANT, Adjoint.

CATALOGUE DES LIVRES

Qui se trouvent chez LAMBERT, *Libraire, rue & à côté de la Comedie Françoise, au Parnasse.*

ABeille du Parnasse, ou Recueil de pensées, maximes & portraits ; tirées des meilleurs Poëtes François., *in*-12. 2 vol. p. p.

*Elemens d'*Algebre, par M. *Clairaut*, *in*-8°.

Amadis des Gaules, *in*-12. 4 vol.

Amilec, ou la Graine d'hommes, *in*-12.

Aminta Favola Boscareccia di *Torquato Tasso*, *in*-8°.

Amusemens du Cœur & de l'Esprit, *in*-12. 15 vol. pour les années 1748 & 1749, *in*-12. 4 vol. qui peuvent se relier en 2.

Amusemens de la Campagne, ou Recreations historiques, avec quelques Anecdotes secreres & galantes, *in*-12. 7 v.

Anecdotes historiques, militaires & politiques de l'Europe, par M. l'Abbé *Raynal*, *in*-8°. 2 vol.

Année Chrétienne par M. le *Tourneux*, *in*-12. 6 vol.

Arithmetique de *Barreme*, *in*-12.

Arithmetique de *le Gendre*, *in*-12.

L'Arithmetique raisonnée par M. l'Abbé *Morel*, *in*-8°.

L'Art de bien parler François par M. *de la Touche*. *in*-12. 2 v.

Art de faire éclore & d'élever en toute saison des oiseaux domestiques de toutes especes, par M. *de Reaumur*, *in*-12. 3 vol.

Astronomie Nautique par M. *de Maupertuis*, *in*-8°.

Avantures de Robinson Crusoë, trad. de l'Anglois, *in*-12. 3 vol.

Avis de direction par M. *de Laffiteau*, *in*-12.

Bibliotheque annuelle, ou Catalogue exact de tous les livres imprimés en Europe depuis l'année 1748. *in*-12.

Traité du Calendrier par M. *Rivard*.

Caracteres de Theophraste, *in*-12. 2 vol.

Catalogue raisonné des Tableaux du Roi, avec un abregé de la vie des Peintres par M. *Lepicié*, *in*-4°.

Les Causes Celebres *in*-12. 20 vol.

Catechisme de Montpellier, *in*-12. 3 vol.

Nouveau Recueil de Chansons choisies, *in*-12. 8 v. notés.

Chirurgie complette par *le Clerc*, *in*-12. 2 vol.

Chirurgien Dentiste, par *Fauchard*, *in*-12. 2 vol.

Code Frederic, *in*-8°. 3 vol.
Reflexions sur le Comique Larmoyant, *in*-8°.
Les Comedies de Terence, avec la traduction & les remarques de Madame *Dacier*, *in*-12. 3 vol. fig.
Comptes faits de *Barreme*, *in*-12.
Les Conseils de la Sageſſe, *in*-12. 2 vol.
Conſiderations ſur le commerce & la navigation de la Grande Bretagne, trad. de l'Anglois de *Joshua Gee*, *in*-12.
Recueil de Contes, *in*-12. 8 vol. p. p.
Coup d'Œil Anglois ſur les ceremonies du mariage, *in*-12.
Cours de Belles-Lettres par M. *le Batteux*, *in*-12. 4 vol.
Nouveau Traité de la Cuiſine, *in*-12. 3 vol.
La Culture des Pêchers, *in*-12.
Demonſtration du Principe de l'Harmonie, par M. *Rameau*, *in*-8°.
Nouvelles Reflexions de M. Rameau ſur ſa Demonſtration du Principe de l'Harmonie, *in*-8°.
Deſcription de Paris, par *Germain Brice*, *in*-12. 4 vol.
---- *Id.* par *Piganiol*, *in*-12. 8 vol.
Nouvelle Deſcription des Châteaux & Parcs de Verſailles & de Marly, par M. *Piganiol*, *in*-12. 2 vol.
Dictionnaire des Cas de Conſcience, par *Pontas*, *in-fol.* 3 v.
Dictionnaire Apoſtolique, *in*-8°.
Dictionnaire de l'Academie Françoiſe, *in-fol.* 2 vol.
Dictionnaire Univerſel de Trevoux, *in-fol.* 7 vol.
Dictionnaire Anglois par *Boyer*, *in*-4°. 2 vol.
Dictionnaire Eſpagnol par *Sobrino*, *in*-4°.
Dictionnaire Italien par *Veneroni*, *in*-4°. 2 vol.
---- *Id.* par l'Abbé *Antonini*, *in*-4° 2 vol.
Le Grand Dictionnaire Hiſtorique par *Moreri*, *in-fol.* 10 v.
Dictionnaire Hiſtorique par M. l'Abbé l'*Avocat*, *in*-8°. 2 v.
Dictionnaire Geographique par *Lamartiniere*, *in-fol.* 6 v.
Dictionnaire Geographique, *in*-8°.
Dictionnaire Hiſtorique & Critique par *Bayle*, *in-fol.* 5 v.
---- *Id. in-fol.* 4 vol.
Dictionnaire Philoſophique, ou introduction à la connoiſſance de l'homme, *in*-12.
Dictionnaire des Beaux-Arts, *in*-8°.
Dictionnaire de la Fable, par *Chompré*, *in*-12.
Dictionnaire des Rimes, *in*-8°.
Dictionnaire néologique, avec l'éloge hiſtorique de Pantalon-Phœbus, nouvelle Edit. *in*-12.
Dictionnaire des Theatres par MM. *Parfait*, *in*-12. 5 vol.
Diſcours ſur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, par M. *de Fleury*, *in*-12. 2 vol.
---- *Id. in*-12. 1 vol.

Amuſemens des Eaux de Spa, *in*-12. 4 vol. fig.
Ecole du Jardin Potager, *in*-12. 2 vol.
Ecole de Salerne, *in*-12.
*Eſſai ſur l'*Education de la Nobleſſe, *in*-12. 2 vol.
Elevations à Dieu, par M. *Boſſuet*, *in*.12. 2 vol.
Eloge de la Folie, *in*-12. fig.
Entretiens phyſiques par le P. *Regnault*, Jeſ. *in*-12. 4. vol.
*L'*Eſprit des Loix, *in*-12. 3. vol.
*Défenſe de l'*Eſprit des Loix, *in*-12.
Traité des Etudes par M. Rollin, *in*-12. 4 vol.
Les Etudes convenables aux Demoiſelles, *in*-12. 2 vol.
Etudes militaires, contenant l'exercice de l'infanterie, par M. *Bottée*, *in*-12. 2 vol. fig.
Fables de la Fontaine, *in*-12. 2 vol. p. p.
Fables de Richer, *in*-12.
Eſſais de Geographie contenant les élemens, un traité de la ſphere avec deux Dictionnaires, François-Latin, Latin-François, *in*-8°.
Methode pour apprendre la Geographie dediée à Mlle. *Crozat*, *in*-12. fig.
Elemens de Geometrie, par M. *Clairaut*, *in*-8°.
La Gnomonique, ou l'Art de faire des Cadrans par M. *Rivard*, *in*-8°.
Grammaire Geographique, traduite de l'Anglois de *Gordon*, *in*-8°.
Grammaire Françoiſe par *Reſtaut*, *in*-12.
Grammaire Allemande, par Leopold, *in*-12. 2 vol.
---- *Id.* par *Pepliers*.
Grammaire Angloiſe par *Boyer*, *in*-12.
Grammaire Italienne à l'uſage des Dames par M. l'Abbé *Antonini*, *in* 12.
Hiſtoire Eccleſiaſtique, par M. *Fleury*, *in*-4°. 36 vol.
---- *Id. in* 12. 36 vol.
*Abregé de l'*Hiſtoire Eccleſiaſtique, *in*-12. 9 vol.
*Abregé Chronologique de l'*Hiſtoire Eccleſiaſtique, *in*-8°. 2 v.
Hiſtoire du Peuple de Dieu, par le P. *Berruyer*, Jeſuite, *in*-12. 10 vol.
---- *Id. in*-4°. 8 vol.
Hiſtoire du Concile de Trente de Fra-Paolo, trad. par le P. *le Courayer*, *in*-4°. 3 vol.
Hiſtoire générale des ceremonies, mœurs & coûtumes religieuſes de tous les peuples du monde, repreſentées en 243. fig. deſſinées par Picard, *in-fol.* 7 vol.
*Analyſe Chronologique de l'*Hiſtoire Univerſelle, depuis le commencement du monde juſqu'à l'Empire de Charles-Magne, incluſivement, *in* 8°.

Hiſtoire des Empires, par l'Abbé *Guyon*, *in*-12. 12 vol.
Hiſtoire Ancienne par M. *Rollin*, *in*-12. 14 vol.
Hiſtoire Romaine par M. *Rollin*, & continuée par M. *Crevier*, *in*-12. 16 vol.
---- *Id.* par Laurent *Echard*, *in*-12. 16 vol.
Hiſtoire des Empereurs par M. *Crevier*, *in*-12. 6 vol.
Hiſtoire de France, par *Daniel*, *in*-4° 10 vol.
---- *Id.* (Abregé) *in*-12. 12 vol.
Hiſtoire de France, par *Mezerai*, *in*-12. 13 vol.
*Abregé Chronologique de l'*Hiſtoire de France, par M le Préſident *Henaut*, *in*-8°.
Hiſtoire de France par demandes & reponſes, par *le Ragois*, *in*-12.
Hiſtoire de l'ancien Gouvernement de France, par *Boulainvilliers*, *in*-8°. 5 vol.
Hiſtoire de Charlemagne, par M. de la *Bruere*, *in*-12. 2 v.
Hiſtoire du regne de Louis XIII. par le *Vaſſor*, *in*-12. 20 v.
Hiſtoire du regne de Louis XIV. par *Reboulet*, *in*-4°. 3 v.
---- *Id. in*-12. 9 vol.
Hiſtoire du Cardinal de Richelieu, *in*-12. 5 vol.
Hiſtoire du Cardinal Mazarin par *Aubery*, *in*-12. 4 vol.
Hiſtoire du Vicomte de Turenne, par l'Abbé *Raguenet*, *in*-12. 2 vol.
Hiſtoire du Prince Eugene, *in*-8°. 5 vol.
Hiſtoire d'Angleterre, par *Rapin Thoyras*, *in*-4°. 16 vol.
Hiſtoire de Guillaume le Conquerant, *in*-12. 2 vol.
Hiſtoire du Parlement d'Angleterre, par M. l'Abbé *Raynal*, *in*-12. 2 vol.
Hiſtoire du Statouderat, depuis ſon origine juſqu'à preſent, par M. l'Abbé *Raynal*, *in* 12. 2 vol.
Hiſtoire de Malthe, par l'Abbé de *Vertot*, *in*-12. 7 vol.
Hiſtoire ſecrette des amours de Henri IV, Roi de Caſtille ſurnommé l'impuiſſant, *in*-12.
Hiſtoire Naturelle, par M. *de Buffon*, *in*-4°. 3 vol. & *in*-12. 6 vol.
L'Honneur conſideré relativement au Duel, *in*-12.
L'Italia Liberata da'Goti di *Giangiorgio Triſſino*. Riveduta e corretta per l'Abbate *Antonini*, *in*-8°. 3 vol.
Analyſe des Infiniments Petits, par M. le Marquis *de l'Hôpital*, *in*-4°.
Inſtitution au droit Eccleſiaſt. par M. *Fleury*, *in*-12. 2 vol.
Inſtitution d'un Prince, par M. *Duguet*, *in*-12. 4 vol.
Diſſertation ſur l'ancienne Jonction de l'Angleterre à la France par M. *Deſmareſt*, *in*-12.
Les Leçons de la Sageſſe, *in*-12. 3 vol.
Lettres de M. *Boſſuet*, Eveq. de Meaux, *in*-12. 2 vol.

Lettres de Madame de Maintenon, *in*-12. 2 vol.
Lettres de Madame de *Sevigné*, *in*-12 7 vol.
Lettres de Madame *du Noyer*, *in* 12. 6 vol.
Lettres & Memoires du Baron de *Pollnitz*, *in*-12. 5 vol.
Lettres Choisies de M. *de la Riviere*, Gendre de M. le Comte de Bussi-Rabutin, *in*-12. 2 vol.
Lettres de *Rousseau* sur differens sujets de Litterature, *in*-12. 5 vol.
Lettres de *Milord Bolingbrock*, *in*-8°.
Lettres historiques & politiques sur les ouvrages de Svvift, par le Comte d'*Orreri*, pour servir de supplement au Spectateur Anglois de Steele, *in*-12.
Lettres sur l'esprit de Patriotisme, trad. de l'Anglois *in*-8°.
Lettre sur le Theatre Anglois, avec une trad. de l'Avare & de la Femme de Campagne, *in*-12. 2 vol.
Lettres sur la certitude des signes de la mort, où l'on rassure les citoyens de la crainte d'être enterrés vivans, par M. *Louis*, *in*-12.
Lettres Angloises, ou Histoire de Miss-Clarisse-Harlove, *in*-12. 12 parties.
Lettres Persannes, *in*-12.
Lettres d'Osman, *in*-12. 3 vol.
Maladies des os, par *Petit*, *in*-12. 2 vol.
Maladies occasionnées par les frequentes variations de l'air, par *Raulin*, *in*-12.
Matiere Medicale par *Geoffroi*, *in*-12. 10 vol.
Le Parfait Marêchal par *Solleysel*, *in*-4°.
---- *Id.* par *Garsault*, *in*-4°.
Traité sur la Maniere de lire les Auteurs avec utilité, *in*-12. 3 vol.
Manuel Lexique, ou Dictionnaire portatif des mots François dont la signification n'est pas familiere à tout le monde, *in*-8°.
Elemens de Musique theorique & pratique, suivant les Principes de M. *Rameau*, *in* 8°.
Elemens de Mathematiques, par M. *Rivard*, *in*-4°.
Abregé des Elemens de Mathematiques, par M. *Rivard*, *in*-8°.
Essai sur le Méchanisme des passions en général, par M. *Lallemant*, *in*-12.
Melanges de Philosophie, de Litterature & d'Histoire, par M. *Dalembert*, *in*-12. 2. vol.
Melanges d'Histoire & de Litterature, par *Vigneul-Marville*, *in*-12. 3 vol.
Melange de differentes piéces de vers & de prose, trad. de l'Anglois, *in*-12. 3. vol.

Memorial de Paris & de ſes environs, *in*-12. 2 vol.
Le Mexique conquis, *in*-12. 2 vol.
Memoires de Maximilien de Bethune, Duc de Sully, *in*-12. 8 vol.
Memoires du Cardinal de Retz, de Joly, & de Madame de Nemours, *in*-12. 7 vol. p. p.
Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire d'Anne d'Autriche, épouſe de Louis XIII. par Madame *de Motteville*, *in*-12. 6 vol.
Memoires de Mademoiſelle de Montpenſier, *in*-12. 8 vol.
Memoires hiſtoriques, politiques, critiques & litteraires, par *Amelot de la Houſſaie*, *in*-12. 3 vol.
Memoires du Comte de Guiche, *in*-12. 2 vol.
Memoires du Comte de Forbin, Chef d'Eſcadre, *in*-12 2 v.
Memoires de Montecuculi, *in*-12. 2 vol.
Memoires du Chevalier d'Arvieux, contenant ſes voyages à Conſtantinople & dans l'Aſie, par le Pere *Labat*, *in*-12. 5 vol.
Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Fête des Foux, par M. *du Tilliot*, *in*-12.
Memoires ſur l'Amerique & ſur l'Affrique, donnés au mois d'Avril 1752. *in*-4°.
Memoires de Verſorand, *in*-12. 4 vol.
Metamorphoſes d'Ovide, trad. par *Banier*, *in*-12. 3 v. fig.
---- *Id.* par *Duryer*, *in*-12. 4 vol. fig.
Nouvelle Methode contenant tous les principes de la langue Italienne, par *Bertera*, *in*-12.
Obſervations ſur les Romains, par M. l'Abbé *de Mably*, *in*-12. 2 vol.
---- *Du même* Obſervations ſur les Grecs, *in*-12.
Ombre du Grand Colbert, Dialogue avec des reflexions ſur les cauſes de l'état préſent de la Peinture en France, nouvelle édition, augmentée.
Les Œuvres de Virgile, trad. en François, le texte vis-à-vis la traduction, avec des Remarques, par M. l'Abbé *Deſfontaines*, *in* 8°. 4 vol.
---- *Id.* tout François, *in*-12. 3 vol.
Œuvres d'Horace, avec la trad. par M. *le Bateux*, *in*-12. 2 v.
Œuvres d'Horace, traduites en vers, *in*-12. 5 vol.
Œuvres de Bayle, *in-fol.* 4 vol.
Œuvres de l'Abbé de S. Real, *in*-12. 6 vol.
---- *Id. in*-4° 3 vol.
Œuvres de Maître François Rabelais, miſes à la portée des Lecteurs, *in*-12. 8 vol. p. p.
Œuvres choiſies de Rabelais, *in*-12. 3 vol. p. p.
Œuvres de S. Evremont, avec la vie de l'Auteur, par M. *des Maizeaux*, *in*-12. 12 vol.

Œuvres de Scarron, *in*-12. 12 vol. p. p.
Œuvres de M. de Voltaire, *in*-12. 15 vol. p. p.
Œuvres de Deshoul eres, *in*-12. 2 vol. p. p.
Œuvres de Boileau, *in*-12. 2 vol.
—— *Id. in*-12 3 vol. p. p.
Œuvres de Pavillon, *in*-12. 2 vol. p. p.
Œuvres de Regnier, *in*-12. 2 vol. p. p.
Œuvres de Vergier, *in* 12. 2 vol. p. p.
Œuvres de Regnard, *in*-12 4 vol. p. p.
Œuvres de Rouſſeau, *in*-12. 4 vol. p. p.
Œuvres choiſies de Rouſſeau, *in*-12 1 vol p. p.
Œuvres de Lamotte, *in*-12. 12 vol.
Œuvres de Boindin, *in*-12. 2 vol.
Œuvres de Danchet, *in*-8°. 4 vol.
Œuvres de Greſſet, *in*-12. 2 vol. p. p.
Œuvres de Moncrif, *in* 12. 3 vol. p. p.
Œuvres de Racine de l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, *in*-12. 6 vol. p. p.
Œuvres de M. Remond de S. Mard, *in*-12. 5 vol. p. p.
Œuvres diverſes de M. Darnauld, *in*-12. 3 vol. p. p.
Opuſcules de M. Boſſuet, Ev. de Meaux, *in* 12. 5 vol.
Oraiſons Funebres prononcées par M. Flechier, *in*-12.
—— par M. Boſſuet.
—— par M. Maſcaron.
—— par M. Maboul.
*Traité de l'*Orthographe Françoiſe, imp. à Poitiers, *in*-8°.
Oveni Epigrammata, *in*-24.
Penſées de Séneque, recueillies par M. *de la Beaumelle*, *in*-12. 2 vol.
Penſées ingenieuſes, tirées des Anciens Poëtes Latins, avec la Traduction en vers François, *in*-12. p. p.
Penſées du Comte d'Oxenſtirn, *in*-12. 2 vol.
Petrone, trad. par M. *de Boiſpreaux*, *in*-8°.
Introduction à la Philoſophie, contenant la Metaphiſique & la Logique, par *s'Graveſande*, *in*-12.
Leçons de Phyſique, par M. l'Abbé *Nollet*, *in*-12. 4 vol.
Elemens de la Poëſie Françoiſe, *in*-12. 3 vol.
Recueil de plus belles piéces des Poëtes François, depuis Villon juſqu'à Benſerade, *in*-12. 6 vol. p. p.
Preuves de la Religion Chretienne, par l'Abbé *le François*, *in*-12. 4 vol.
Proſe & Rime Della Caſa, 8°.
Pſeaumes en vers, *in*-12.
Reflexions de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin, *in*-12.
Remarques ſur la langue Françoiſe par le P. *Bouhours*, *in*-12. 2 vol.

La Rhetorique ou les regles de l'éloquence, par M. *Gibert*, *in*-12.
Rhetorique Françoise à l'usage des jeunes Demoiselles, *in*-12.
La Religion & la Grace, Poëmes par M. Racine, *in*-12 p. p.
Revolutions Romaines, par M. de *Vertot*, *in*-12. 3 vol.
—— de Portugal, 1 vol.
—— de Suede, 2 vol.
—— d'Angleterre, par le P. d'*Orleans*, *in*-12. 4. vol.
—— de France, par la *Hodde*, *in*-12. 4 vol.
Rime de piu illustri Poëti Italiani scelte dall'Abbate *Antonini*, *in*-12. 2 vol.
Sermons de Bourdaloue, *in*-12. 15 vol.
Sermons de Massillon, *in* 12. 15 vol.
—— Les mêmes 13 vol. p. p.
Sermons de Segaud, *in*-12. 6 vol.
Sermons de Cheminais, *in*-12. 5 vol.
Sermons de Saurin, *in*-12. 11 vol.
Siecle de Louis XIV. *in* 12. 4 vol. g. p.
Le même, *in*-12. 4 vol. p. p. pour servir de suite aux Œuvres de M. de Voltaire, 11 vol. *in*-12. p. p.
Les Sinonimes François, par M. l'Abbé *Girard*.
Le Spectateur, ou le Socrate moderne, par *Steele*, trad. de l'Anglois, *in*-12.
La Spectatrice, *in*-12. 2 vol.
Traité Analytique des Sections Coniques, par le Marquis de l'*Hôpital*, *in* 4°.
Traité de la Sphere par M. *Rivard*, *in*-8°.
Abregé de la Sphere, & du Calendrier à l'usage de ceux qui ne sçavent pas de Géometrie, par M. *Rivard*, *in*-12.
Le Soldat parvenu, *in*-12. 2 vol.
Histoire du Théatre François, par MM. *Parfait*, *in*-12. 14 vol. les volumes suiv. sont sous presse.
Theatre François, ou Recueil des meilleures piéces de théatre, *in*-12. 12 vol.
Théatre de Pierre & Thomas Corneille, *in*-12.
Th. de Racine, *in*-12. 3 vol. p. p.
Th. de Moliere, *in*-12. 8 vol. p. p.
Th. de Crebillon, *in*-12. 3. vol. p. p.
Th. de Campistron, *in*-12. 3 vol. p. p.
Th. de Monfleury, *in*-12. 3 vol.
Th. de Baron, *in*-12. 2 vol.
Th. de Poisson pere, *in*-12. 2 vol.
Th. de Poisson fils, *in*-12. 2 vol.
Th. de le Grand, *in*-12. 4 vol.
Th. de Quinault, *in*-12. 5 vol.

Théatre de Destouches, *in*-12. 8 vol.
Th. de Boissy, *in*-8°. 9 vol.
Histoire de l'ancien Théatre Italien, par MM. *Parfait*, *in*-12.
Th. Italien de Gherardi, *in*-12. 6 vol.
Th. Anglois, *in*-12. 8 vol.
Th. des Grecs du P. *Brumoy*, *in*-12. 6 vol.
Tablettes dramatiques, par M. le Chev. *de Mouhy*, *in*-8°.
Le repertoire de toutes les piéces restées au Théatre François, par le même, *in*-12.
Testament politique du Cardinal de Richelieu, *in*-12.
—— du Cardinal Mazarin, *in*-12.
—— du Duc de Lorraine.
—— de M. de Colbert.
—— du Cardinal Alberoni.
T. Livii Patavini historiarum ab urbe condita libri qui supersunt xxxv. Recensuit & notis illustravit J. B. L. *Crevier*. *in*-12. 6 vol.
Tables des Sinus, par M. *Rivard*, *in*-8°.
Trigonometrie rectiligne & spherique, par M. *Rivard*, *in*-8.
Traité de la Verité de la Religion Chrétienne, *Abbadie*, *in*-12. 4 vol.
Vies des Saints, *in*-4°. 2. vol. *in*-12. 1 vol.
Vies des Peres du Desert, *in*-12. 5 vol. fig.
Vie de S. François de Sales, par *Marsollier*, *in*-12. 2 v.
Vie de M. Roffilion de Bernex, Evêque & Prince de Genêve, *in*-12. fig.
Vie de Castruccio Castracani, trad. de l'Italien de Machiavel, 8°.
Vie de Marianne, par M. de *Marivaux*, *in*-12. 11 part.
Vie de l'Empereur Julien, par M. l'Abbé de la *Bleterie*, *in*-12.
Du même, Vie de l'Empereur Jovien, *in*-12. 2. vol.
Vie de Grotius, avec l'histoire de ses ouvrages, par M. *de Burigny*, *in*-12. 2 vol.
Vie des Anciens Philosophes, *in*-12. p. p.
Vie de Socrate, *in*-12. p. p.
Traité du Vrai merite, par M. le *Maitre de Claville*, *in*-12. 2. vol.
Recueil de Voyages au Nord, *in*-12. 11 vol.
Journal du Voyage fait à l'équateur, par M. *de la Condamine*, *in*-4°.
Relation Abrégée d'un Voyage fait dans l'interieur de l'Amerique Meridionale, par M. *de la Condamine*, *in*-8°.
Voyage Pitoresque de Paris, *in* 12.

On trouve chez le même Libraire tous les Livres nouveaux, & un assortiment de Musique & de piéces de Théatre qui se vendent séparément.

2562-031